

Deaglán Rhyne

# LA PROPHÉTIE

LIVRE 1



Les Âmes sœurs

# **La Prophétie, Livre 1 - Les Âmes Soeurs**

Deaglán Rhyne

Œuvre publiée sous licence Creative Commons by-nc-nd 3.0

Image de couverture : Achat de l'image et conception couverture par  
Librinova

En lecture libre sur [Atramenta.net](http://Atramenta.net)

# Avertissement

Ce livre contient des scènes érotiques et des scènes de sexe explicites qui pourraient heurter la sensibilité de certaines personnes. La lecture en est donc réservée à un public averti.

©Deaglán RHYNE, 2022

\*\*\*

« Si j'avais à écrire ici un livre de morale, il aurait cent pages et quatre-vingt-dix-neuf seraient blanches.

Sur la dernière j'écrirais : Je ne connais qu'un seul devoir, et c'est celui d'aimer.

Et pour le reste, je dis non.

Je dis non, de toutes mes forces. »

Albert Camus

Carnets, tome 1 : mars 1935 à février 1942

« Ce livre est une œuvre de fiction, toute ressemblance avec la réalité est à imputer à cette

dernière. »

Jorge Volpi  
La fin de la folie (2003)

\*\*\*

À Áilish

*An Tuar :*

*Tiocfaidh an Teachtaire  
agus osclófar  
an Doras<sup>1</sup>*

\*\*\*

---

1 Gaélique irlandais. La Prophétie : La Messagère viendra et la Porte s'ouvrira.

# Au Commencement était le Rêve

∞

« Un Commencement est un moment  
d'une délicatesse extrême »<sup>2</sup>

Chaque jour, à la même heure et depuis de longs mois déjà, le rituel se répète. Jean Rhyne entre dans la petite pièce qui lui sert de bureau et s'assied dans ce même vieux fauteuil au tissu élimé, face à l'écran de son ordinateur.

D'un geste las, il laisse aller ses doigts sur le clavier. Avec les mêmes automatismes, il ouvre le traitement de texte et, immobile devant l'écran blanc, regarde passer les heures qui s'égrènent sur la pendulette posée devant lui. Il ne sait pourquoi, il a le vague espoir que de cet écran et de ce clavier viendront les réponses à ses angoisses.

Chaque jour pourtant, l'esprit encore plus désespérément vide que la veille, le corps étreint d'une douleur à peine masquée par son cocktail quotidien d'antalgiques, il éteint la machine et reste là sans bouger attendant que le jour décline et que la nuit l'enveloppe de ses bras protecteurs. Il sait bien

---

2 Franck Herbert : « Dune »

qu'il ne pourra continuer ainsi à s'engluer dans cette non-existence qui inexorablement aura raison de ses dernières forces. Il serait si doux de se laisser glisser dans la paix de l'Éternité, de mettre enfin un terme à toutes ces souffrances.

Sauf qu'il n'y peut même pas songer. Il est inenvisageable de refuser cet ultime combat qu'il se doit de livrer jusqu'au bout. Il en a fait le serment. Il ne sait comment, mais il va lui falloir tenir. Il va lui falloir vivre malgré la douleur qui lui vrille le dos et cette autre qui lacère son âme faisant de ses journées un calvaire. La seule paix qu'il connaisse est celle de la nuit avec cette voix si douce qui lui murmure des mots qu'il ne peut comprendre, mais qui sont le fil qui le rattache à l'espoir.

Il avait pourtant été sur le point d'abandonner. À bout de force, il était prêt à se laisser glisser dans le néant. C'était, il en était certain, pour cette nuit-là. Il allait fermer les yeux une dernière fois et enfin cesser de souffrir.

\*

Une froide nuit de février 2015, le 14 exactement...

Il n'est pas encore minuit et alors que le sommeil le gagne, Jean ressent une indicible tristesse qui graduellement monte en lui sans qu'il puisse la repousser. Il fait des efforts désespérés pour sortir de cette torpeur qui l'englué et lentement devient douleur.

La même douleur qui, trente et un ans auparavant, lui broyait le cœur et au petit matin, le laissait telle une épave sur les bancs d'une station de métro déserte.

Il n'y pourra survivre une autre fois.

Nombre d'entre nous se sont déjà trouvés sur un lit d'hôpital, le corps taraudé par la souffrance. Il suffit d'un seul petit geste. L'infirmière ajuste le débit de la perfusion et presque dans l'instant tout s'apaise.

Vous ressentez une douce sensation de chaleur dans votre bras. Elle irradie lentement et change l'insupportable en un bien être dont vous ne voudriez ne plus jamais sortir. Vous baignez dans le calme, dans la paix de l'âme.

Et c'est ce qui se passe pour Jean. Un chant étrange s'insinue en lui et pénètre chaque cellule de son corps. La douleur reflue, lentement remplacée par une onde de bonheur doux et profond.

Il n'a pas à s'interroger. Il sait !

La Bandrui<sup>3</sup> chante pour annoncer le départ de Natalie. Natalie vient de partir. Elle vient juste de quitter ce monde, à la seconde même où le chagrin, puis ce chant et ce bonheur ont submergé Jean.

Il n'a pas oublié cette voix douce et prenante. La voix de Caitriona, la Bandrui qui a mêlé leurs sangs, recueilli leurs serments et les a unis pour l'éternité. Elle avait psalmodié une prière aux dieux puis dit les mots sacrés, ceux qui ont lié leurs âmes, à jamais.

La voix si irréaliste qu'elle paraît descendre du ciel lui chante que tout est en train de s'accomplir et il entend distinctement son prénom, murmuré comme un appel.

La Bandrui chante l'espoir. Elle dit que « Les Voiliers du Ciel » viendront le chercher... bientôt.

— « *Hold on ! For the sailing ships from heaven won't be long.* <sup>4</sup> »

Il devrait être désespéré de savoir Natalie partie. Il

---

3 Bandrui ou Ban-Draoithe dans sa forme gaélique : Femme druide.

4 Tiens bon ! Car les voiliers du ciel ne tarderont pas - Sailing ships from Heaven : Katie Melua - Parolier Mike Batt

n'en est rien. Il est dans la paix du cœur, la paix de l'âme. La longue attente enfin va s'achever.

La longue attente va s'achever et commencer celle plus terrible où il la sait toute proche, mais encore inaccessible. Pendant des jours, des mois, peut-être même des années, il va devoir résister à l'irrépressible envie, l'irrépressible besoin de la suivre, de la rejoindre, mais comme si elle le percevait, sa voix résonne en lui. Juste avant qu'ils ne se quittent, les yeux noyés de larmes, elle avait dit :

— Tu ne peux même y songer. N'oublie pas la prophétie de Caitriona. Tu sais bien qu'au même instant, tout serait anéanti.

Depuis ce matin de février, chaque nuit est un moment de paix et la voix qui murmure à son oreille éloigne la douleur pour quelques heures. Il ne comprend cependant pas ce qu'elle dit. Le chuchotement est bien trop ténu, tout comme l'est la trame du rêve étrange qui revient chaque fois au plus profond de son sommeil.

Au matin, il peine à se souvenir de ce paysage vallonné aux contours incertains où il devine parfois comme un léger frémissement. Il peine à s'en souvenir d'autant qu'à l'instant où il s'éveille, la douleur est de nouveau là, prégnante, s'intensifiant au fil des heures.

Les mois passent et personne parmi ses proches, ne soupçonne sa souffrance. Il a toujours réussi à donner le change et cette comédie quotidienne consume le peu d'énergie qui lui reste. Il ne pourra durer ainsi très longtemps. Il va lui falloir trouver un médecin ou n'importe qui d'autre capable de l'aider à vaincre les démons qui broient son dos afin qu'il puisse continuer à écouter la voix. Si seulement il pouvait dormir encore et encore. Ce murmure dans son sommeil lui fait tant de bien.

Il lui faut à tout prix construire un chemin d'espoir

pour vivre les dernières années qui lui restent comme un commencement, non comme une fin. Il sait très bien qu'à son âge, après avoir presque tout raté, il ne lui reste qu'à durer. Ce qu'il ne sait pas, c'est que quelque part son autre vie a déjà commencé et que son amour de toujours l'attend, là... tout près.

Bien sûr ! Il lui fallait expier le manquement au serment fait à Natalie pour Andréa et les enfants, mais il ne pensait pas que cela serait si long, si douloureux.

À deux reprises, il n'était pas passé loin de la destruction. Compte tenu de sa fragilité, il ne pouvait en être autrement. Trop d'empathie, trop de compassion, ajoutées à un sens du devoir confinant à la culpabilisation ne pouvaient avoir d'autres conséquences. Il existait une seule femme en ce monde avec qui il pouvait partager cette sensibilité, cette douceur, cette fusion des âmes et des corps qui font que deux êtres n'en sont plus qu'un.

Maintenant que l'Épreuve s'achève, le vieil homme doit rassembler ses dernières forces pour franchir les marches qui mènent au Passage.

Pour compenser sa solitude, il se drogue avec tout ce que la littérature et la télévision peuvent produire d'histoires sentimentales. Lui qui autrefois ironisait sur la nullité des romans d'amour, vit par procuration ce qui lui reste de vie. C'est le seul moyen qu'il ait trouvé pour ne pas en finir avec cette réalité. Aujourd'hui pourtant, son corps le lâche et la douleur physique est tellement insupportable qu'elle va détruire toute possibilité d'accéder au refuge quotidien de ses rêves avec ce doux murmure qui le retient au bord du désespoir. D'autant que ce matin, dans le chuchotement qui accompagne ses nuits, il y a eu des mots... une phrase.

Dans l'instant, il ne la reconnaît ni ne la comprend,

puis avec le murmure de la voix, viennent les images. Toujours floues, mais suffisamment lumineuses pour qu'il puisse distinguer d'immenses prairies et les cerisiers en fleurs dans la fraîcheur du petit jour. Sans qu'il le sache, son destin a atteint un point d'équilibre, l'instant où tout est immobile, l'instant où tout peut commencer, la seconde où ce qui devait être est, ou ne sera jamais.

Comme la veille, il est devant son écran blanc et un fait banal se produit. Un crayon tombe. Dans le geste qu'il fait pour le ramasser, son fauteuil pivote et il se retrouve face à son propre reflet qui le regarde dans le grand miroir des portes coulissantes de l'armoire placée juste derrière lui.

Dans le miroir, l'homme assis dans ce fauteuil lui paraît fatigué. Non de cette fatigue qui pèse sur le corps et l'esprit au fur et à mesure que la journée déroule ses heures, mais de cette lassitude qui vous étreint lorsque plus rien n'a d'intérêt, pas plus l'heure passée que celle à venir.

Sa silhouette voûtée, tassée dans le fauteuil à haut dossier, est celle d'un homme de soixante-dix, peut-être soixante-quinze ans. Il devait être grand, mais ne l'est plus vraiment et ce qui l'a écrasé n'est pas le poids du temps. En fait, il est comme vide de l'intérieur. Malgré l'arrondi du ventre, il paraît mince, tels ces enfants dénutris croisés autrefois au hasard des pistes du Sahel, avec leurs membres grêles et leur ventre rond.

Ce qui frappe surtout, c'est qu'il a leur regard, un regard sans vie. Le regard de ceux qui sont déjà loin de ce monde.

La monture dorée de ses lunettes ne parvient pas à éclairer un visage dont les rides d'expression, davantage que celles des années, marquent de profonds sillons.

Un T-shirt noir délavé, un vieux jeans usé, la barbe blanche courte, mal taillée et le haut du crâne dégarni. Ce qui reste de ses cheveux blancs ainsi que sa paupière inférieure droite affaissée accentuent s'il était encore possible cette impression générale d'abandon.

Il se regarde un instant étonné, puis lentement, pour reprendre ses repères, tourne la tête vers la fenêtre sans très bien comprendre ce qui se passe et sans rien soupçonner du moment qui va éclore.

C'est la seule fenêtre qui éclaire la petite pièce. Elle est grande ouverte et donne sur la partie du jardin plantée de lauriers. Parmi la verdure, la lumière de cette fin d'après-midi allume le rose et le rouge des lourdes grappes de fleurs qu'une légère brise parvient tout juste à agiter. Un pan de ciel bleu, le chant de deux ou trois cigales et le gazouillis d'un oiseau qui s'éloigne puis revient. Pas très loin, atténuée, presque inaudible, la conversation de deux voisins qui profitent de cette belle fin de journée et les éclats de voix d'enfants qui se chamaillent.

Tout est si parfait que c'en est presque douloureux. Tant de paix à quelques pas... il suffirait de tendre la main pour la toucher et chasser très loin la tristesse qui imprègne les lieux.

Son regard revient au mur clair auquel sont accrochées quelques photos. L'autre pan est occupé par l'immense armoire à portes-miroir coulissantes où il peut voir la pièce se refléter avec le vieil homme assis à son bureau. Au-dessus du bureau, une étagère avec quelques livres sur des guerres oubliées. Dans le fauteuil, le vieil homme le regarde toujours, les yeux mi-clos. Il ne parle pas et il a le sentiment qu'il peut rester ainsi de longues heures, sans bouger ni un cil ni un membre. Il ressent l'impression confuse que quelque chose d'important va se produire. Deux

larmes perlent à ses paupières et roulent dans sa courte barbe. L'homme demeure ainsi quelques minutes. Il a l'air plus brisé que jamais, aussi est-il surprenant de voir son corps se redresser lentement. Il ouvre doucement les yeux et son regard s'éclaire tandis que l'espace d'un court instant, un léger sourire efface ses rides et ses larmes. Cet instant est précieux, fragile. Il suffirait que les feuilles des acacias cessent de bruire sous la brise, il suffirait d'un nuage, il suffirait d'un rien pour qu'il se mure à nouveau dans sa détresse. Il n'en a pas conscience, mais le combat vers la vie vient de commencer.

Il lève les mains posées à plat sur ses genoux, ôte ses lunettes de la main gauche et se masse le haut du nez entre le pouce et l'index. Le geste lui est familier, il le fait souvent au cours des heures qui passent. Lorsqu'il les remet et qu'il ouvre les yeux, il observe que son regard a changé, comme si cette vie qui semblait l'avoir déserté revenait en un seul flash. Le léger sourire qui persiste encore disperse ses derniers doutes : ce moment est un commencement. Il regarde le vieil homme dans le miroir.

— « Non ! Tu ne vas pas abandonner. Tu as connu le temps de la mort, le temps de la guerre, celui de l'illusion et du désespoir, enfin le temps de la résignation, laisse revenir le temps de la vie, revenir le temps de l'amour. »

Sans une hésitation et sans trembler, sa main déformée par l'arthrose se pose sur le téléphone. D'un geste précis, il compose un numéro.

Bien que légèrement voilée, sa voix est ferme, assurée.

— Bonjour, je souhaiterai un rendez-vous avec le docteur Gressot... aussitôt que possible... Oui, Rhyne, Jean Rhyne ! Demain... 10 heures. Très bien, c'est noté, à demain. Au revoir, Madame.

\*

La consultation avec son médecin aboutit à une prescription de quinze séances de kiné censées venir à bout de son problème dorsal. Pour l'avoir déjà expérimenté sans succès, Jean est plus que sceptique quant à l'efficacité de la prescription. Il se rend néanmoins scrupuleusement à chacun des rendez-vous.

Comme il l'avait pressenti, l'amélioration sensible au départ ne perdure pas plus d'une semaine après la dernière séance. Le répit a été de courte durée. La douleur est de nouveau là, plus forte que jamais. L'espoir n'aura pas survécu longtemps et rien ne semble capable d'atténuer cette insupportable souffrance hormis les antalgiques dont il a recommencé à se gaver et qui inexorablement finiront par faire de lui un pantin décérébré.

Il se souvient du saut qui faillit lui être fatal : le parachute en torche, la chute dans la nuit noire, l'extraction du ventral et son réveil à l'hôpital. Il n'avait pas vingt ans.

C'est peu avant son soixante-dixième anniversaire que la gêne avec laquelle il vivait depuis des décennies s'est graduellement muée en une douleur tenace. La torture est vite devenue insupportable et bien qu'il ait toujours mis un point d'honneur à ne jamais se plaindre, il a fini par se décider à consulter.

Le généraliste et un rhumatologue ne lui ont rien appris qu'il ne savait déjà : cinq vertèbres fissurées et une colonne vertébrale ravagée par l'arthrose. Comme aujourd'hui, les séances de kiné ne lui ont apporté qu'un soulagement éphémère et il ne compte plus les nuits blanches et les journées grises dans un état de semi-conscience tant les doses d'antalgiques

augmentent chaque mois. Cependant, à la différence du précédent, son nouveau médecin n'a pas baissé les bras et son obstination a fini par payer.

Ce matin, l'espoir renaît. Un appel du docteur Gressot l'informe qu'un confrère qui s'est installé sur Anduze l'année dernière semble capable de proposer un traitement efficace. Il s'agit d'un médecin britannique qui outre la psychiatrie utilise l'acupuncture et l'hypnose dans le traitement des douleurs chroniques et qui obtient incontestablement de bons résultats. Vu l'urgence, un premier rendez-vous a été obtenu pour le surlendemain.

Le cabinet se situe dans une des maisons que l'on aperçoit sur les hauteurs d'Anduze dans la boucle du Gardon qui contourne la ville. Pour être capable de conduire, il lui faudra dès la veille suspendre la prise des antalgiques. Cela promet d'être l'enfer pendant vingt-quatre heures, mais il est prêt à affronter le diable lui-même pour que cesse enfin cette douleur qui lui vrille le dos.

Vingt minutes avant le rendez-vous, Jean se met au volant de sa vieille Renault. Pour ne pas hurler, il va conduire en fusionnant mentalement l'axe de son dos et celui de la route.

Comme il l'a toujours été tout au long de sa vie, Jean est pile à l'heure. Le cabinet est installé dans une petite villa récente au fond d'une impasse desservant un groupe de quatre maisons et seule la plaque apposée sur le mur près du portail la distingue de ses voisins.

« Docteur Lasya Rampa. Psychiatre.  
Hypnothérapie, Acupuncture. »

Comme le lui enjoint le petit panneau apposé sous la plaque, il sonne et n'attend pas plus d'une minute avant que la porte ne s'ouvre.

Une grande jeune femme brune et mince de type

asiatique l'accueille en s'inclinant légèrement.

— Bonjour Madame, Jean Rhyne ! J'ai rendez-vous avec le docteur Rampa.

Un léger sourire.

— Bonjour Monsieur Rhyne ! Je suis le docteur Lasya Rampa. Entrez, je vous prie.

Incontestablement féminine, la voix est cependant étrangement feutrée, l'accent à peine perceptible. La blouse blanche, les minces lunettes à monture « acier » et les cheveux coiffés en une austère queue de cheval ne parviennent pas à lui donner l'air sévère tant ses yeux noirs respirent la douceur.

Elle s'efface pour laisser entrer Jean à peine remis de sa surprise.

— À votre droite, s'il vous plaît. Comment va votre dos ?

— J'ai connu des jours meilleurs !

Il traverse une petite salle d'attente, juste quatre chaises, la classique table basse sans aucun magazine et sous la fenêtre, une console avec un vase garni de trois lys blancs. Sur un mur, le dessin à l'encre de Chine d'un paysage de collines.

Le cabinet dont il franchit la porte est aménagé sobrement. Un bureau très simple de style Empire avec un dessus de cuir vert foncé, sans même un écran d'ordinateur. Posé au centre du meuble un cahier à spirales et un stylomine à côté d'un téléphone portable, à première vue du dernier modèle, modernité qui tranche avec le caractère intemporel de la pièce. Un fauteuil de bureau classique, et derrière, accroché au mur, un lecteur de radiographies. Sur le côté, un grand fauteuil de relaxation sans doute destiné aux consultations de psychiatrie. Au fond, séparée du bureau proprement dit par une demi-cloison, une petite salle avec ce qui semble être une table d'examen et un meuble vitré aux étagères

garnies de boîtes et de flacons divers.

Le docteur Rampa prend place et l'invite à s'asseoir en face d'elle. Elle se tient très droite dans son fauteuil, ses mains posées l'une sur l'autre, à plat sur le bureau.

On ne peut pas dire qu'elle soit jolie, mais il se dégage d'elle une beauté surprenante. Le visage un peu plat, aux pommettes saillantes, est littéralement mangé par deux grands yeux noirs au regard infiniment doux dans lequel se devine une immense sagesse. Elle ne sourit pas vraiment, mais son visage lumineux irradie une étrange force intérieure.

Tout au long de sa vie, tant en Afrique qu'en Europe, le vieil homme a rencontré nombre de personnages peu communs. Il a eu à regarder en face la Haine, la Jalousie, la Colère et bien d'autres aspects pas toujours très reluisants de la personne humaine... c'était parfois son propre reflet dans un miroir. Hormis chez celle qu'il a tant aimée, jamais il ne lui a été donné de croiser un regard où soient réunies générosité, compassion et infinie bonté. Il en est extrêmement troublé, au point d'en chercher ses mots alors qu'il tente d'expliquer le motif de sa consultation.

— Bien... je viens... je suis... !

Il est sûr qu'elle a souri alors même que son expression n'a pas changé. En fait, le sourire est dans son regard. Elle lui demande :

— Auriez-vous une carte Vitale ?

Il déglutit péniblement comme un collégien que son prof de maths vient d'appeler au tableau. Lui qui a souvent eu à prendre la parole en public et était reconnu pour son sens de l'improvisation, est tout à coup frappé de mutisme. C'est donc sans un mot qu'avec sa carte Vitale, il lui tend la pochette de ses radiographies.

Lorsqu'elle l'ouvre pour les en extraire, il ne peut s'empêcher de remarquer les longs doigts fuselés aux ongles courts parfaitement manucurés. Les radios qu'elle insère dans le lecteur d'un geste précis révèlent vite l'étendue du désastre. Quand elle se retourne vers son patient, le visage impassible du docteur Rampa ne laisse rien paraître.

— Je vais vous examiner. Pourriez-vous passer à côté et ôter votre chemise s'il vous plaît ?

— Est-ce indispensable ?

La question est stupide, mais le docteur Rampa semble ne pas le remarquer.

— Quelque chose vous gêne-t-il ?

La réponse pourrait être déconcertante pour un médecin.

— Pardonnez-moi, mais à mon âge, mon corps n'est que ruine et j'ai un peu honte de vous infliger un tel spectacle.

Le docteur Rampa ne semble pas déconcertée.

— Comme vous le dites si justement, je suis médecin. Pour moi, aucun corps n'est laid. Seules les âmes le sont parfois.

Une hésitation, puis il se lève, passe dans la pièce à côté, enlève rapidement son blouson, sa chemise et va s'étendre à plat ventre sur la table de consultation. Il a tant de fois déjà subi cet examen.

Les doigts du docteur Rampa sont précis et identifient très vite les vertèbres malades. Quelques palpations et un bref aller-retour de contrôle au lecteur de radios puis penchée au-dessus de lui, elle lui dit :

— Vous devez effectivement beaucoup souffrir. Les muscles de votre dos sont complètement tétanisés et la douleur de la tétanisation musculaire amplifie celle d'origine osseuse. Je vous propose une séance d'acupuncture immédiate pour vous soulager et

ensuite nous retrouver dans deux jours afin de commencer le traitement proprement dit que j'estime devoir durer deux mois, peut-être trois à raison de deux séances par semaine. Nous y intégrerons l'hypnose, si bien sûr vous en êtes d'accord. Je pense aussi qu'il sera nécessaire d'alterner quelques séances de kiné, au moins pour le premier mois.

Elle s'est exprimée dans un français parfait et ne serait-ce son léger accent, il serait impossible sans voir son visage de déceler son origine tibétaine.

Il accepte sans hésiter et le docteur Rampa commence à le traiter aussitôt avec une série d'aiguilles posées pour la plupart dans le haut du dos, certaines curieusement sur le lobe des oreilles.

La douleur reflue d'abord lentement puis, en quelques minutes, disparaît totalement au point qu'il se demande s'il n'a jamais eu mal. La thérapeute lui explique que cet effet apaisant ne durera pas plus de deux jours et qu'il faudra une bonne dizaine de séances pour espérer obtenir un résultat durable.

Lorsqu'il prend congé, la poignée de main du docteur Rampa le conforte dans ce qu'il sait déjà : cette femme venue de si loin est celle qui va le guérir, celle qui va le sauver. Il est encore loin d'imaginer à quel point.

Deux jours plus tard, il arrive un peu en avance et le sourire énigmatique du docteur Rampa s'éclaire davantage lorsqu'il lui explique que chaque après-midi de ces deux derniers jours, il est parti marcher dans les collines.

La séance d'acupuncture identique à celle du premier rendez-vous précède celle d'hypnose pour laquelle il a tout de même une petite appréhension. Il est toujours allongé sur la table de consultation, mais sur le dos cette fois et le docteur Rampa se place debout à sa gauche au niveau de son épaule.

— Détendez-vous, tout va bien se passer.

Elle prend la main gauche de Jean dans la sienne et de l'autre appuie légèrement son pouce au milieu du front de son patient. Ses lèvres sont totalement closes, et c'est de sa poitrine et de sa gorge que monte une lente psalmodie. La voix est si grave qu'elle surprend venant d'un corps si mince. On dirait presque qu'elle émet des infrasons. Graduellement, la voix devient un murmure qui emplit la tête puis tout le corps de Jean dont chacun des muscles se relâche complètement.

Pendant plus de dix minutes, penchée sur lui, Lasya Rampa, les yeux clos, ne cesse de lui masser le front d'un petit geste circulaire en psalmodiant la même incantation. Puis doucement, la voix diminue, s'interrompt, et la main qui le massait entre les yeux lui donne une légère tape sur l'épaule. Cette tape agit tel un déclic et Jean émerge doucement comme d'un long sommeil.

— Comment vous sentez-vous ?

Jean semble avoir un peu de mal à parler. Il se sent si bien. Il y a longtemps qu'il n'a été si bien.

— Un peu engourdi ! J'ai fait un rêve étrange. C'était un peu comme une vidéo en accéléré.

— C'est tout à fait normal pour une première fois.

— Qu'est ce qui est normal, le fait que je sois engourdi ou que j'ai fait un rêve en accéléré ?

— Les deux, Monsieur Rhyne, les deux et, bonne nouvelle, vous êtes un excellent sujet pour une thérapie par l'hypnose.

Le sourire du docteur Rampa le rassure.

— Restez allongé, le temps de reprendre vos esprits.

Elle va le laisser se détendre pendant cinq bonnes minutes tandis qu'assise à son bureau, d'une étrange écriture hiéroglyphique, elle prend quelques notes.

Elle le reconduit ensuite jusqu'à la porte de son

cabinet.

— À vendredi et surtout n'oubliez pas. Videz-vous l'esprit. Ne pensez ni à votre dos ni à notre prochaine séance, ne pensez qu'à faire ce dont vous avez envie dans l'instant, lire... marcher.

Jean a suivi son conseil, d'autant plus facilement qu'il lui semble être devenu quelqu'un d'autre.

Que la douleur soit physique ou morale, elle change un individu et fait du plus sociable et du plus gai un être replié sur lui-même. Sa douleur dans le haut du dos a presque disparu, et s'il peut comprendre la raison de son entrain, il a par contre du mal à s'expliquer par quel phénomène les plaies de son âme ne le font plus souffrir alors même qu'il les sent toujours aussi béantes. Le docteur Rampa serait-elle bien autre chose qu'un médecin ?

Le rendez-vous du vendredi suivant se déroule selon le même scénario sauf que cette fois, avant de prendre congé, le docteur Rampa lui demande de s'asseoir à son bureau, face à elle.

— Je suis très satisfaite de ce début et pour tout vous dire, un peu surprise. Cette technique produit d'ordinaire de bons résultats, mais je n'avais encore jamais vu de tels progrès dès la troisième séance. Je vais donc me permettre de vous poser quelques questions. Êtes-vous disposé à y répondre ?

— Sans aucun problème Docteur !

— Bien ! Ces questions portent essentiellement sur la nature de vos visions lorsque vous êtes sous hypnose.

Première question : Avez-vous noté un changement par rapport à la séance pendant laquelle vos visions se déroulaient si vite qu'elles vous paraissaient être un film en accéléré ?

— Oui Docteur ! Un changement très net ! La vision d'abord floue s'est très vite précisée et j'ai

immédiatement fait la corrélation avec les rêves qui reviennent chaque nuit depuis quelques mois. J'ai nettement distingué des vallons, des cerisiers en fleurs, un ciel d'azur avec quelques nuages, et tout au fond vers l'horizon, un mur très haut avec ce qui me semble être de gigantesques portes à intervalles réguliers.

Malgré son impassibilité coutumière, le docteur Rampa paraît troublée. Elle prend quelques notes sur son petit cahier et poursuit :

— Vous dites que cette vision correspond à des rêves que vous feriez depuis quelques mois !

— C'est ça ! Les rêves sont flous alors que là, la vision était nette. Autre chose d'important : dans mes rêves, j'entends une voix chuchoter dans ma tête et là, j'ai entendu la même chose... en beaucoup plus net. Même si je ne l'identifie pas et ne comprends toujours pas ce qu'elle dit, je suis maintenant certain que c'est une voix féminine.

Le stylo du docteur court sur son bloc.

— Vous êtes certain que c'est une voix féminine...

— Absolument certain.

— Bien ! Avez-vous l'impression qu'elle parle une langue étrangère ?

— Non ! Il y a même eu une fois où j'ai même compris les mots qu'elle murmurait. Ce n'était pas très audible, mais suffisamment pour que je comprenne ce qu'elle disait.

— Ah bon ! Et que disait-elle ?

— Très précisément : « Un commencement est un moment d'une délicatesse extrême ». C'est mot pour mot la phrase dont l'amour de ma vie avait fait un mantra. Pourquoi ces mots, pourquoi maintenant ? Est-ce elle qui me parle ?

Tournant nerveusement le stylo entre ses doigts, le docteur Rampa manifeste clairement son

trouble pour la première fois. Elle rectifie sa position et poursuit :

— Vous reconnaissez donc la voix d'une femme que vous avez beaucoup aimée.

— Je n'ai pas dit que je reconnaissais sa voix, seulement la phrase que la voix a dite.

— C'est néanmoins très intéressant ! Deuxième question : Avez-vous perçu cette vision comme quelque chose d'apaisant, de troublant ou d'angoissant ?

— Sans hésitation aucune : Apaisant... oui, c'est cela. Je dirais que cette voix me fait du bien. Je suis certain qu'elle m'a aidé à surmonter problèmes et douleurs. Sans cette voix, je crois que je n'aurais pas tenu.

Tout en notant, le docteur Rampa esquisse un sourire.

— Parfait, c'est important et je l'ai noté. Troisième question : Avez-vous perçu un mouvement dans le paysage que vous m'avez décrit ?

Jean est intrigué.

— Un mouvement ? Non, à part le balancement des branches des cerisiers et les ondulations de la prairie sous la brise, je n'ai rien noté d'autre.

— Très bien ! Ce qui est important c'est de savoir que comme dans vos rêves, votre vision hypnotique n'est pas figée.

Lasya Rampa prend quelques notes, réfléchit un bref instant, puis se lève.

— Bien ! Nous allons nous arrêter là pour aujourd'hui. Je vous souhaite de passer un bon week-end et de vous détendre au maximum. On se voit mardi !

Sur le pas de la porte, Jean a une hésitation.

— Dois-je m'inquiéter de ces visions hypnotiques, d'autant qu'elles correspondent à un rêve récurrent ?

— Pas du tout. Très peu de gens ont ce genre de vision, mais elles n'ont strictement rien d'inquiétant.

Dans un geste rassurant, elle prend la main du vieil homme entre les siennes. Elles sont fraîches et douces et leur contact est si apaisant qu'il voudrait rester là, comme ça et ne plus bouger.

— Soyez tranquille, Monsieur Rhyne ! Tout va bien... tout va même très bien. Vous faites des progrès considérables et surtout très rapides. Vous avez tout lieu de vous en réjouir, donc ne vous inquiétez surtout pas. Profitez de ce week-end pour vous vider la tête. Il va faire un temps splendide... idéal pour une randonnée... c'est l'occasion. À mardi !

\*

« La Messagère » est apparue la veille et lorsque Jean sonne à la porte du cabinet du docteur Rampa il est dans un état d'agitation extrême. Il n'a guère dormi de la nuit.

La porte s'ouvre et à la seconde le docteur Rampa se rend compte que quelque chose ne va pas. Les mains de Jean tremblent. Si elle en est troublée, elle ne le montre pas. Le visage toujours aussi impassible qu'à l'ordinaire, elle s'efface pour le laisser entrer.

— Bonjour Monsieur Rhyne. Entrez, je vous prie.

Lui d'ordinaire si courtois, en particulier avec les dames, grommelle un « Bonjour Docteur » à peine audible.

Aussitôt entré dans le cabinet, elle le fait asseoir dans le grand fauteuil de relaxation, prend une chaise et s'assied près de lui.

— Quelque chose ne va pas ? Votre dos ?

Ces simples questions ont pour effet d'augmenter l'état d'agitation de Jean. Il tente de répondre, mais ne peut que bafouiller une suite de mots sans queue ni

tête.

— La Messagère... Docteur... je suis sûr que c'est la Messagère... elle est venue. La Bandrui l'avait dit... et... elle est venue.

Le docteur Rampa ne réagit pas... du moins en apparence. Elle se contente de prendre la main de son patient.

Un observateur attentif noterait que l'amplitude de sa respiration a augmenté et qu'à contrario sa cadence a ralenti. Le plus extraordinaire étant que par un étonnant effet miroir, celle de Jean adopte les mêmes constantes. Il ne s'est rendu compte de rien, mais il vient de se calmer en moins d'une minute. Jean cligne des yeux, toussote. Il a le visage fatigué, les traits tirés et de larges cernes.

Avec son pouce, le docteur Rampa masse l'intérieur du poignet de son patient.

— Donc ce n'est pas votre dos ! De quoi s'agit-il ?

Il baisse la tête un instant et lorsqu'il la relève, ses yeux sont mouillés de larmes.

— Non Docteur, ce n'est pas mon dos. C'est autre chose de bien plus douloureux, mais c'est une trop longue histoire et je ne voudrais pas abuser de votre temps.

Le docteur Rampa tient toujours sa main et lorsqu'elle parle, Jean jurerait que sa voix a baissé d'un demi-ton.

— Quelle que soit votre souffrance, je me dois de la soulager et mon temps appartient à mes patients. Nous pouvons donc prendre tout le temps nécessaire. Si vous souhaitez parler, je vous écoute.

Jean s'agite un instant sur son fauteuil, puis prend une profonde inspiration.

— Je vais essayer d'être succinct, mais c'est un peu compliqué et je ne sais pas par où commencer.

Le docteur Rampa aurait-elle souri ?

— Par le début... de préférence.

Là, pour le compte c'est Jean qui sourit. Il s'éclaircit la voix.

— Voilà ! C'était il y a maintenant plus de trente ans en 1984 pour être précis. Mon premier mariage était un véritable naufrage et cela durait depuis dix-huit ans. Alors que je touchais le fond, j'ai croisé le chemin d'une femme exceptionnelle.

Le docteur Rampa l'interrompt un instant.

— Était-ce la personne que vous évoquiez lors de notre dernière consultation ?

— Exactement et... dès l'instant où nous nous sommes regardés, il y a eu comme un ancrage.

— Un ancrage ? Vous voulez dire un coup de foudre ?

— Non Docteur ! Bien plus que ça... je dirais un phénomène fusionnel. Ça s'est produit dès la première seconde de notre rencontre. Elle s'appelait Natalie... une Américaine d'origine irlandaise.

Le docteur Rampa lâche la main de Jean, se lève, contourne son bureau et s'assied.

— Vous permettez que je prenne des notes ?

Elle ouvre le cahier à spirales posé devant elle, prend le stylo et pendant une petite minute retranscrit ce que le vieil homme vient de lui confier.

— Pardon pour l'interruption. Je vous écoute.

Jean tousote.

— Bien ! Je vais aller à l'essentiel. En août 1984, nous partons passer dix jours en Irlande, terre de ses ancêtres où elle me propose d'accomplir un rituel qui nous unira pour la vie. La Bandrui à qui Natalie a demandé de célébrer le rituel... Ah oui... une Bandrui est une...

— Il se trouve que je sais ce qu'est une Bandrui.

— Ah bien... À la fin de la célébration du rituel, la Bandrui prononce ces paroles sibyllines : « La

Messagère viendra et la Porte s'ouvrira ». Et... et...

C'est le même flot d'émotions qu'au début de la consultation. Jean est littéralement submergé au point de ne plus pouvoir parler. Le docteur Rampa revient s'asseoir près de lui et le pouvoir des mains magiques opère à nouveau. Les tremblements s'atténuent puis disparaissent et sa respiration se calque sur celle de sa thérapeute. Doucement, Jean revient au calme.

— Ce que je voulais vous dire, c'est... c'est que « La Messagère » est venue hier soir. Enfin... elle n'est pas venue en personne... c'était sur... sur l'écran... l'écran de mon ordinateur.

Le vieil homme ferme les yeux comme si ce geste lui permettait de revoir la scène. Lorsqu'il les ouvre à nouveau, il y a une ébauche de sourire sur son visage ridé.

— Voilà ! J'étais en train de regarder quelques clips de chansons et de musique country et j'avoue que je somnolais un peu lorsque tout à coup, Natalie a été là. Elle était là sur l'écran et elle chantait. Ça a été un choc terrible. Celle-là même que je n'avais jamais pu oublier était là, pleine de vie, souriante comme trente ans auparavant. Elle était revenue... j'en étais certain.

Une voix a hurlé dans ma tête : « Ce n'est pas Natalie ! Elle aurait plus de soixante-cinq ans. Cette femme en a trente. Ce n'est pas Natalie ! C'est un sosie. »

J'entendais la voix dans ma tête, je comprenais ce qu'elle disait, mais mes yeux et mes oreilles voyaient et entendaient le contraire. Comment une ressemblance aussi parfaite était-elle possible ?

Une citation de Conan Doyle m'est alors revenue en mémoire : « Lorsque vous avez éliminé l'impossible, ce qui reste, aussi improbable soit-il, est nécessairement la vérité. »

Et la vérité s'est imposée. Là sur l'écran, c'était

« La Messagère ». Elle chantait pour me dire que la « Porte » était ouverte et que Natalie m'attendait.

Jean paraît à bout de souffle.

— Vous comprenez Docteur, c'était « La Messagère » telle que la Bandrui l'avait prédit. Mon Dieu ! C'était si long et... j'ai tant douté.

Les yeux du docteur Rampa sont pleins d'une tranquille certitude lorsqu'elle s'adresse à Jean.

— Vous dites que Natalie vous attend. Savez-vous où la retrouver ? Avez-vous un moyen de la contacter ?

Les yeux de Jean se mouillent de larmes.

— Natalie est décédée. C'était il y a quelques mois, la nuit du 14 février... la nuit de la Saint-Valentin. Une date impossible à oublier.

— Comment avez-vous appris son décès ?

Pourquoi Rhyne a-t-il l'impression que le docteur Rampa connaît déjà la réponse à la question qu'elle pose ?

— Je venais juste de me coucher et alors que le sommeil commençait à me gagner, je l'ai ressenti tout au fond de moi. J'ai su qu'elle était partie.

Le vieil homme s'interrompt un instant, déglutit péniblement. Il a comme un sanglot, puis se reprenant.

— C'est depuis ce soir-là que les rêves ont commencé et... quelques mois plus tard... La Messagère vient me dire que la Porte est ouverte et que Natalie, mon amour de toujours m'attend !

Il dévisage le docteur Rampa, cherchant désespérément sur ce visage impassible un signe d'acceptation de son récit.

— Vous devez me prendre pour un fou.

Lasya Rampa sourit.

— Vous êtes tout sauf fou et ce qui vient de se passer éclaire encore davantage le chemin que je dois

prendre avec vous. Ne soyez pas inquiet. Ce ne sera certainement pas facile et viendront les jours où vous douterez, mais gardez surtout à l'esprit que je serais toujours près de vous.

\*

À raison de deux fois par semaine, le mardi et le vendredi, les séances vont se succéder.

C'est chaque fois, le même rituel : acupuncture, hypnose, et petite séance de questions sur les visions sous hypnose. Tout comme les rêves de chaque nuit, les visions ne varient pas. Toujours les mêmes prairies vallonnées pleines de fleurs, les feuilles des arbres qui frémissent sous la brise et la voix si douce qui murmure et chuchote des mots si tendres, si apaisants, même s'il ne les comprend pas.

Ce qui a changé par contre c'est que Jean est métamorphosé. Bien sûr, il n'a pas rajeuni pour autant, mais la douleur de son dos et surtout son désespoir ne semblent plus qu'un lointain souvenir. Il se sent plus alerte, plus vif.

Le cahier du docteur Rampa est pour moitié rempli de notes. Les observations de chaque séance y sont méticuleusement consignées. Lasya Rampa a absolument tout noté en tibétain, en écriture *umê*, ce qui garantit leur confidentialité.

C'est l'avant-dernier rendez-vous. Le docteur Rampa l'accueille puis le précède dans son cabinet. Elle le fait asseoir à son bureau en face d'elle.

— Bonjour, Monsieur Rhyne ! Il semblerait que tout aille pour le mieux !

— Sans aucun doute Docteur, j'en suis même à me demander la raison pour laquelle je vous ai consultée.

C'est la première fois qu'il entend le rire de cette femme d'ordinaire si énigmatique. Un rire très discret

certes, mais un rire tout de même.

— Vous avez même retrouvé le sens de l'humour.

— Grâce à vous Docteur et je vous en suis infiniment reconnaissant. À dire vrai, je n'arrive pas à y croire. J'ai parfois peur que ce ne soit qu'un rêve et que le réveil soit plus que difficile.

Le docteur Rampa réfléchit un instant.

— Dans presque tous les cas, c'est l'esprit qui est malade. Le corps lui, se comporte comme un avertisseur. Non pas que votre corps n'ait pas subi de traumatisme, le contraire est évident, mais je dirais qu'il lui est impossible de se réparer, car les fêlures de vos vertèbres ne sont sans doute rien comparées à celles de votre âme. Avec les rêves que vous faites chaque nuit, vous avez vous-même entamé un processus de guérison psychique. Je n'ai fait que le canaliser.

Un rapide coup d'œil sur ses notes puis :

— Nous consacrerons la prochaine et dernière séance à la méditation et l'autohypnose. Hormis le fait qu'il n'y aura plus d'acupuncture et que je vous demanderai de prendre vous-même les notes dont je me charge d'habitude, cela ne changera pas grand-chose et surtout pas le fait que dorénavant vous ne souffrirez plus. Gardez précieusement vos notes, elles seront très utiles et vous permettront de progresser.

La demi-heure qui suit va être consacrée à l'apprentissage des techniques de respiration indispensables à la méditation profonde, le palier qui précède la phase d'autohypnose.

Les exercices de respiration maîtrisés, Lasya Rampa explique rapidement comment entrer en méditation profonde par la visualisation intérieure de chaque partie de son corps.

Elle observe que Jean a l'air un peu perdu.

— Pas d'inquiétude ! Aujourd'hui, nous nous

contenterons de l'approche théorique.

Un temps pour s'assurer que son patient est de nouveau concentré et elle reprend ses explications.

— Une fois la visualisation de votre corps acquise, vous serez en état de méditation profonde et la phase d'autosuggestion qui conduit à l'hypnose pourra commencer.

À la simple idée de pouvoir se mettre lui-même en état d'hypnose, Jean est tout à la fois excité et angoissé.

Un sourire et le docteur Rampa poursuit :

— Vous commencerez par une inspiration profonde pendant laquelle vous générerez mentalement le premier nombre d'un décompte dégressif de neuf à zéro. En expirant lentement, vous maintiendrez mentalement ce nombre. Puis vous le ferez disparaître en reprenant une profonde inspiration qui générera le suivant... et ainsi de suite. À la fin du décompte, lorsque le zéro disparaîtra, vous serez en état d'hypnose. Vous verrez... c'est très simple.

Jean cligne des yeux à plusieurs reprises.

— Êtes-vous bien sûre que je suis en état de veille ? Parce que là, vous voyez... j'ai carrément l'impression de flotter.

Le docteur Rampa se lève avec un sourire.

— Ce sera sans doute le cas vendredi quand vous reviendrez au conscient, mais ne vous inquiétez surtout pas, vous aurez largement le temps de récupérer avant de partir.

Sur le seuil, sa poignée de main est rassurante.

— À vendredi, Monsieur Rhyne. Bonne soirée.

\*

Le vendredi arrive très vite et comme prévu, la séance débute par l'autohypnose suivant le schéma

exposé par le docteur Rampa le mardi précédent.

Jean a indiscutablement des prédispositions et de la respiration à la méditation profonde, il assimile rapidement la technique. Après une demi-heure, il parvient à enclencher lui-même le processus hypnotique qu'il maîtrise jusqu'à la phase de réveil.

Dix minutes et il émerge de sa transe, mais ne semble pas aussi détendu qu'à l'accoutumée. Il s'agite même en essayant de se relever. Le docteur Rampa lui tient fermement les mains.

— Doucement, calmez-vous ! Respirez lentement, profondément. Bien, comme ça !

Jean revient au calme lentement.

— Expliquez-moi ce qui se passe. Avez-vous noté un changement par rapport aux autres séances ?

— Oui Docteur. En fait, c'est ma vision qui a changé, mais je ne l'ai pas remarqué tout de suite. C'était d'abord un peu confus.

Même à travers son masque d'impassibilité, le docteur Rampa ne peut cacher son émotion. Toutefois, l'expression est si fugace que Jean ne la perçoit pas.

— Bien ! Et en quoi consiste ce changement ?

Il s'est un peu calmé.

— En fait, ce sont les portes dans la muraille à l'horizon. Au début, tout était comme d'habitude, mais au bout de quelques instants, il m'a semblé m'être rapproché... et de l'une d'elles en particulier comme si elle exerçait sur moi une espèce d'attraction. Pour la première fois, j'ai pu en distinguer les détails... enfin si l'on peut dire !

Le docteur Rampa, un sourcil levé, est très attentive.

— Pouvez-vous être plus précis ?

Jean toussote pour s'éclaircir la voix.

— C'est difficile. En fait, la porte, du moins celle-là, n'a pas de battants. Une voûte romane et deux piliers

qui encadrent un bloc de je ne sais quelle matière d'un noir absolu. De temps à autre, un trait de lumière fugace comme une étoile filante traverse cette matière.

Il hésite.

— Mais... le plus troublant c'est la voix.

— Et qu'a-t-elle de troublant ?

— Eh bien, elle vient de la matière noire et l'on dirait que le rythme de la parole module l'intensité des traits de lumière. Le plus étrange c'est que j'aurais sans doute dû avoir peur, mais j'étais totalement confiant. Confiant, mais surtout, pour la première fois depuis tant d'années, je me sentais en paix.

Lasya Rampa sourit. Tout son visage n'est que sourire.

— Je suis vraiment très heureuse. Vraiment peu de gens atteignent ce niveau et surtout en si peu de temps. Je vous l'avais déjà dit et je vous le confirme : vous êtes un sujet exceptionnel.

— Dois-je m'inquiéter pour la voix ?

— Bien au contraire, c'est très rassurant et bien que nous arrivions au terme de nos consultations, je vais vous accompagner sur ce chemin. De toute façon, il vous aurait fallu continuer en autohypnose une fois par semaine pour conserver le bénéfice de votre traitement et nous aurions dû garder le contact pour le cas où vous auriez eu besoin d'un conseil. Ce ne sera donc qu'une légère modification à mon planning.

Jean s'est levé et a rejoint le docteur Rampa qui vient de s'installer à son bureau. De cette écriture si particulière, elle prend rapidement quelques notes sur son cahier et lorsqu'enfin elle relève la tête, il lui demande :

— Que devrais-je faire exactement Docteur ?

Elle pose son stylo, réfléchit un instant.

— Si cela est possible, je souhaiterais caler votre séance le vendredi en fin d'après-midi de telle façon qu'elle se termine vers dix-neuf heures. Cela correspond en principe à la fin de mes consultations. Je serai alors libre de vous consacrer tout le temps nécessaire. Dès la séance terminée, prenez dix minutes pour noter tout ce qui vous paraît essentiel et ensuite appelez-moi. J'attendrai votre appel.

Il est vraiment très touché de sa disponibilité et de sa gentillesse, mais ne peut s'empêcher de lui demander :

— Dois-je revoir mon médecin traitant ?

Lasya Rampa paraît surprise de la question.

— À ce stade, nous sortons du domaine de la médecine et je ne peux donc percevoir de rémunération pour ce genre de pratique. Considérez que ces entrevues seront des entretiens privés.

— Je ne sais comment vous remercier Docteur ?

— En m'appelant tous les vendredis. Au revoir, Monsieur Rhyne, à très bientôt.

Le vieil homme prend congé du docteur Rampa. À cet instant, il ne se doute pas qu'il est appelé à la revoir très vite. En tout cas, lui qui hier tutoyait le désespoir se sent aujourd'hui profondément heureux. C'est peut-être pour cela qu'il chantonne en s'installant au volant de sa voiture.

La semaine est à marquer d'une pierre blanche. Cela faisait si longtemps qu'il ne s'était senti aussi bien. Il a rangé ses affaires dans un bureau d'ordinaire poussiéreux et pour la première fois depuis des mois, s'est installé chaque jour pendant quelques heures pour lire dans le jardin. C'est une véritable renaissance et l'on dirait même que la nature y participe en prolongeant l'été.

Le temps a vite passé et c'est déjà la fin de ce vendredi après-midi. Il s'assied dans le bureau, dans

son fauteuil de relaxation. Il n'a plus l'appréhension qui lui crispait le ventre comme lors de la première séance d'hypnose. Bien que sachant que c'est totalement inutile, il ne peut s'empêcher de programmer la sonnerie de son portable sur vingt minutes.

Le dos calé dans le dossier de toile, les yeux fermés, il entame une séquence de respiration lente pour entrer en méditation profonde.

Comme Lasya Rampa le lui a enseigné, il fixe sa pensée sur un point imaginaire à quelques centimètres en avant de son front, juste entre les deux yeux et commence à visualiser les nombres du décompte qu'il fait mentalement. Il ne lui faut pas deux minutes avant d'avoir la sensation que son esprit a démesurément grandi et qu'il englobe tout l'espace. Aucun son ne lui parvient plus. Il est dans un cocon d'un gris très doux. Il s'y sent bien, heureux. Un vrai havre de paix où rien ni personne ne peut plus l'atteindre.

Au bout d'un instant, comme les autres fois, le merveilleux paysage est là, devant lui, sauf qu'aujourd'hui plus que d'habitude, il y est véritablement intégré. Il marche dans les hautes herbes qui s'écartent sur son passage, frôlant ses genoux. Il marche vers la muraille, vers les portes noires. Sous ses paumes, la sensation des épis de graminées qu'il effleure en marchant. Le souffle léger du vent lui caresse le visage et fait bruire délicatement les branches chargées de fleurs des cerisiers. Sans hésitation, il marche vers la porte... vers sa porte. Plus il s'en approche, plus le bloc d'un noir profond semble s'animer. C'est un feu d'artifice de bienvenue. Des myriades d'étincelles pétillent. Il se rapproche et le bloc noir lui parle. La voix... la si douce voix lui dit :

— Bonjour John !

Il devrait avoir peur, il n'en est rien. Il se sent heureux, si heureux depuis si longtemps que des larmes de joie lui viennent aux yeux.

— Natalie ?

Le bloc crépite d'allégresse. Dans ses profondeurs, les traits de lumière le parcourent de toutes parts. Le bloc noir n'a pas de surface.

— C'était si long sans toi !

Jean tremble de la tête au pied. Qui le verrait dans sa transe en serait très inquiet.

— Où es-tu Nat ?

— Tout près de toi. On se retrouvera bientôt, très bientôt. Je suis si heureuse.

Mais on dirait que la voix faiblit, inexorablement. Le paysage devient flou.

Malgré ses tentatives désespérées pour y rester, Jean sort de sa transe hypnotique. Il sent que ses tentatives l'épuisent et finit par renoncer. Lentement, le vieil homme émerge et ouvre les yeux. Ses mains tremblent non de peur ou d'angoisse, mais d'une émotion indéfinissable, ses yeux sont pleins de larmes, des larmes de joie. Avant même qu'il ne soit revenu à l'état de conscience, mille et une questions se bousculent sous son crâne.

Il est bientôt dix-neuf heures et comme le lui a demandé le docteur Rampa, il prend avant d'appeler le temps de noter sa vision dans les moindres détails.

Elle décroche à la deuxième sonnerie.

— Allo ! Cabinet du docteur Rampa !

Jean reconnaît immédiatement l'accent, la voix caractéristique très douce, mais pleine d'une force affirmée.

— Bonsoir Docteur. Jean Rhyne !

Au simple ton de la voix de Jean, elle sait que ce qu'elle attendait s'est produit. Elle ne pensait

cependant pas que cela viendrait si vite.

— Bonsoir, Monsieur Rhyne, heureuse de vous entendre !

Très méthodique, il lui raconte chacune de ses journées puis en vient à la séance d'hypnose dont il sort à peine.

Le docteur Rampa l'écoute attentivement et parfois lui fait préciser un détail.

— Très bien, je suis très contente du résultat. Les progrès sont vraiment remarquables et...

Jean est flatté, mais ne peut s'empêcher de la couper.

— Mais ? ... Y a-t-il un « mais » Docteur ?

— Je n'ai pas prononcé ce mot. Soyez tranquille. Tout va bien. Reprenons s'il vous plaît. Êtes-vous certain d'avoir reconnu Natalie et vous a-t-elle bien dit ce que vous m'avez rapporté ?

Jean s'éclaircit la voix, il est troublé.

— Mon Dieu ! Si je l'ai reconnue ? J'en suis certain. C'est Natalie, je n'ai aucun doute. C'est bien elle, je ne l'ai jamais oubliée. La Messagère et maintenant elle. Pourriez-vous m'éclairer Docteur ?

Le docteur Rampa se veut rassurante.

— Ne vous inquiétez pas. Je ne peux vous répondre à chaud, je dois réfléchir. Je vous rappellerai demain à l'heure du déjeuner. Passez une bonne soirée et surtout une bonne nuit, c'est essentiel et indispensable à votre récupération. À demain, Monsieur Rhyne.

Il a raccroché quelque peu inquiet, mais comme l'a prédit le docteur Rampa, la nuit est douce et Natalie est là.

\*\*\*



## Le Multivers

Chaque soir, il retourne dans les champs fleuris plantés de cerisiers et chaque fois, de l'autre côté de la porte noire, Natalie l'attend. Ils se parlent toutes les nuits, mais il arrive que la voix devienne si ténue que, réduite à un murmure, elle en soit inaudible.

Il a longtemps douté qu'elle puisse vraiment être celle qu'il a tant aimée. Il en a longtemps douté jusqu'à ce qu'elle évoque ce minuscule grain de beauté si malicieusement placé par la nature. Il l'appelait « Le point sur le I ». Elle seule peut connaître ce détail si intime. Il est devenu fou, s'est précipité pour franchir la porte, hurlant son nom. Le bloc noir s'est alors étrangement comporté... comme un amortisseur. Son corps a été freiné en douceur, mais pas suffisamment et au petit matin, il est tombé de son lit. Le réveil a été brutal. Il en est resté, la hanche endolorie, le rire de Natalie dans les oreilles.

Il est à peine treize heures ce samedi lorsque son téléphone sonne. Comme il s'y attendait, c'est le docteur Rampa.

Fait inhabituel chez une personne d'ordinaire si sérieuse, son ton est presque joyeux.

— Bonjour Monsieur Rhyne ! Avez-vous bien dormi ?

— Bonjour Docteur ! Je n'oserai dire comme un bébé, mais presque. Avec la disparition des douleurs

de mon dos, il y avait longtemps que je ne m'étais senti aussi bien. Bien sûr, avec un corps de soixante-treize ans, mais j'ai un moral de jeune homme. D'autant que comme vous l'aviez prévu, je suis retourné là-bas et j'ai parlé à Natalie presque toutes les nuits.

— Vous m'en voyez très heureuse, car après réflexion, il s'avère que j'ai beaucoup de choses à vous dire.

— Ah bon ! Mais...

Malgré le ton enjoué du docteur Rampa, la voix de Jean laisse transparaître son inquiétude.

— Ne soyez pas inquiet ! Ce ne sont que de bonnes nouvelles, cependant comme le sujet est un peu long à développer, je pense qu'il faudrait que l'on se voie, mais en dehors de mes heures de consultation et dans un cadre privé.

Jean est déconcerté.

— Qu'entendez-vous par « un cadre privé » ?

— Simplement, tout lieu qui ne soit pas mon cabinet ni un lieu fréquenté, car nous aurons besoin de calme pour parler. Pour faire simple, je vous propose mon domicile qui jouxte mon cabinet et qui est bien un lieu privé.

Le ton très administratif ajoute à la perplexité de Jean :

— C'est entendu Docteur, maintenant que nous savons où, il ne reste plus qu'à décider quand !

— Il est environ treize heures ! Que diriez-vous de cet après-midi à l'heure du thé ?

— Bien, mais... je ne voudrais pas abuser.

— Je peux vous assurer que ce sera un plaisir.

— Merci de votre disponibilité Docteur. À ce soir donc !

Jean vient à peine de raccrocher que déjà toutes les questions possibles fusent dans son esprit. Très

rapidement cependant, il cesse de s'interroger, certain que la réponse est à mille lieues de son questionnement.

Les heures à venir vont être les plus longues de sa vie, tant est si bien qu'il part avec dix minutes d'avance de crainte d'être en retard ne serait-ce que d'une milliseconde.

À seize heures, il se gare devant la maison et sonne à cette porte qu'il commence à bien connaître.

La porte s'ouvre et le vieil homme ne peut s'empêcher de sursauter. Il reste planté là, les bras ballants, la bouche ouverte, en une mimique de surprise.

La femme qui vient de lui ouvrir est bien Lasya Rampa, mais elle n'a plus rien à voir avec le médecin qui le soignait deux fois par semaine.

Exit la blouse blanche et les chaussures à talons plats, exit les lunettes à monture acier et exit la sévère queue de cheval. Tout cela a laissé place à une tenue des plus classiques, mais d'une élégance discrète et raffinée. Une jupe droite noire au niveau du genou, complétée par un chemisier sans manches d'un bleu très pâle, des chaussures noires à talons qui sans être des talons aiguilles, la rehaussent de quelques centimètres. À l'annulaire droit, une bague en or au motif compliqué assortie au pendentif qu'elle porte au bout d'une fine chaîne et enfin ses longs cheveux noirs lâchés sur ses épaules.

Le docteur Rampa semble ravie de l'effet produit et invite Jean à entrer. Il n'a pas encore pu articuler un mot.

— Bonjour Monsieur Rhyne ! Entrez, je vous prie.

— Bonjour Docteur... Euh... !

Lasya Rampa lui répond avec un sourire qu'il ne lui connaissait pas.

— J'ai troqué ma tenue de travail contre ma tenue

de ville. J'espère que ça ne vous gêne pas.

Jean parvient tout de même à faire une phrase.

— Pas du tout, c'est seulement que je ne vous avais jamais vue « en civil ».

La plaisanterie accentue le sourire du docteur Rampa.

— Entrez donc ! Non ! Non ! Cette fois-ci, c'est à votre gauche. Je vous précède.

Jean lui emboîte le pas et pénètre dans un grand séjour très lumineux à la décoration totalement dépouillée et d'un rare raffinement. La quintessence de ce que pourrait produire de mieux un artiste italien inspiré par la culture japonaise. Au fond du vaste séjour, une cuisine américaine donne une touche de modernité à ce décor intemporel.

Le docteur Rampa prend place dans le grand canapé de cuir et invite Rhyne à s'asseoir dans le fauteuil en face d'elle. Elle lui sourit pour le mettre à l'aise.

— Si vous me le permettez, je vais d'abord faire une petite mise au point concernant cette entrevue et celles qui vraisemblablement suivront. Ce dont nous allons discuter n'a plus rien à voir avec la médecine et sort complètement de ce que je suis autorisée à pratiquer par le Conseil de l'Ordre. Ce n'est donc plus le médecin qui vous reçoit, mais l'amie, si toutefois vous acceptez que je le sois.

Jean ne sait trop que répondre et balbutie.

— Oui ! Naturellement. Bien sûr.

Lasya Rampa poursuit :

— Parfait ! En tant qu'amie, et comme je vous l'ai déjà dit, je ne percevrais aucune rémunération, ni aucune indemnité de quelque ordre que ce soit. Si à ce sujet quelque chose devait vous gêner, sachez que cette démarche est autant bénéfique pour moi que pour vous. De plus, je souhaiterais si vous en êtes

d'accord que nous cessions de nous donner du « Docteur » et du « Monsieur ». J'aimerais afin de faciliter les échanges que nous nous appelions par nos prénoms. Pour vous, c'est Jean, je crois. Moi, c'est Lasya.

— Euh... Bien Doct... Pardon... Lasya. J'avoue que je suis pour le moins perplexe, intrigué. Bref ! J'ai mille questions.

— On en aurait à moins. Merci de votre confiance, mais avant toute chose, je vais nous faire un peu de thé.

Lasya Rampa se lève et d'une démarche élégante qui n'est plus celle du médecin, mais celle d'une femme raffinée, se dirige vers la cuisine. Le miracle des talons hauts !

— Le prendrez-vous avec du lait ?

— Non merci, je le préfère nature.

Il y a comme un rire dans la voix de Lasya.

— Je vous aurai bien proposé une version tibétaine au beurre de dri<sup>5</sup>, mais vous n'échapperez pas à la version massala.

Jean se lève pour la rejoindre.

— Massala ! Qu'est-ce que c'est ?

Lasya se retourne légèrement et l'aperçoit debout.

— Non, non restez assis ! C'est ma petite surprise. Vous verrez !

Elle s'affaire encore un instant et un étrange parfum parvient jusqu'à Jean.

— Ça sent bon, mais... cette odeur ne m'est pas inconnue.

— Rien d'étonnant, j'en fais tous les jours et la maison en est imprégnée.

Lasya revient vers le salon avec un plateau qu'elle pose délicatement sur la petite table où elle dispose deux tasses de fine porcelaine.

---

5 Dri : Femelle du yak tibétain.

— En fait, je prépare d'abord une décoction d'épices, le massala, dans laquelle je fais ensuite infuser un thé noir qui vient d'une vallée pas très loin de celle où je suis née.

Tout en parlant, Lasya observe Jean et si elle devine son impatience, elle remarque avec plaisir qu'il est tout à fait capable de la maîtriser. Elle laisse encore infuser le thé un court instant, puis de la lourde théière de fonte sert dans chacune des tasses un thé brun très odorant. Elle repose la théière et avec délicatesse porte la tasse à ses lèvres pour une première gorgée. Elle a l'air satisfaite de sa dégustation.

— Je pense que vous apprécierez.

À son tour, Jean goûte le thé et à son expression Lasya devine qu'elle a parfaitement cerné ses goûts.

— C'est étonnant ! Étonnant et délicieux ! Je n'avais encore rien bu de pareil.

Lasya le remercie pour son compliment.

— Je suis contente que cela vous plaise.

Son expression redevient plus sérieuse et dans ce visage Jean retrouve le docteur Rampa.

Lasya poursuit.

— Bien ! Je pense que maintenant il est temps d'aborder ce pour quoi je vous ai demandé de venir.

Disant cela, avec dans la voix une légère hésitation, il est manifeste qu'elle réfléchit intensément.

— Je n'ai encore jamais évoqué ce sujet avec un patient pas plus qu'avec un ami qui ne soit un initié et qui baigne dans l'enseignement du Veda et du Bouddha. Pour comprendre, mais surtout admettre ce que je vais vous dire, il faut comme moi avoir été formé de longues années dans un monastère, puis un ashram. Aussi ai-je bien failli décider de me taire. Cependant la nature et l'intensité de vos perceptions pendant, les séances d'hypnose et ce que vous appelez

vos « rêves », m'ont convaincue que je devais le faire. D'autant que ces perceptions ont débuté dès la première séance et n'ont cessé dès lors de se préciser. Vous êtes un être d'exception Jean et vous n'en avez pas conscience. À ma connaissance, aucune personne et encore moins un Occidental n'a atteint ce stade sans l'initiation dont je vous ai parlé et cette initiation dure des années. Vous y êtes parvenu en moins de quatre mois et sans aucune initiation. Je ne dirai pas que vous êtes un autre Bouddha, mais assurément vous êtes quelqu'un de singulier. J'en ai longuement parlé par « Skype » avec plusieurs de mes maîtres et ils sont tous tombés d'accord pour admettre qu'eux non plus n'avaient jamais rien connu de tel, et que la raison de votre « précocité » se situe dans la somme infinie d'amour que vous portez en vous.

Elle sent le vieil homme très ému.

— Je suis vraiment confus Lasya. Je ne me sens pas du tout extraordinaire. Quant à l'amour que j'ai toujours cherché à donner, je ne sais pas si c'est une bonne chose. Cela m'a coûté très cher et je continue d'en payer le prix. La seule fois d'ailleurs où je l'ai rencontré, je n'ai pas pu le garder. Sauf qu'il semble bien qu'il m'ait retrouvé.

Il termine par une pirouette.

— Plus sérieusement, aborder ce sujet par Skype est peut-être imprudent. Vous avez dû affoler les grandes oreilles de la NSA.

Lasya a un petit sourire.

— Je doute que la NSA ait pu comprendre grand-chose de ce que nous nous sommes dit, car nous parlions dans une langue vieille de plus de cinq mille ans pour laquelle, il n'existe par ailleurs aucune transcription. Je leur souhaite donc bonne chance pour trouver un interprète.

À cet instant, elle se recule sur l'autre coussin et

tapote la place libérée sur le canapé.

— Venez Jean, venez près de moi !

Son ton a quelque peu changé, peut être moins impersonnel.

— Pour la suite de ce que j'ai à vous dire, je préfère qu'il n'y ait pas entre nous la barrière de la table, car pour nous engager sur ce chemin, il va falloir nous faire confiance. Êtes-vous d'accord pour continuer, sachant que nous abordons un sujet qui pourrait vous déstabiliser ?

La réaction de Jean parle pour lui. Il se lève et vient s'asseoir près de Lasya.

— Ce que je viens de vivre depuis ces derniers mois avec ma quasi-guérison, le contact avec un amour perdu depuis tant d'années, tient déjà du miracle. Comment pourrais-je aujourd'hui être déstabilisé ? Non ! Tout va bien... tout va même très bien.

Lasya esquisse un sourire.

— Tout d'abord, vous avez raison de parler de quasi-guérison, car pour ne pas renouer avec la douleur, il vous faudra poursuivre les pratiques que je vous ai enseignées.

Elle boit une gorgée de thé et reprend.

— Bien ! revenons au cœur du sujet. Je vais essayer de faire simple, mais n'hésitez pas à m'interrompre si nécessaire.

Voilà ! L'ethnie à laquelle j'appartiens vit depuis des millénaires dans une vallée perdue aux frontières de l'Inde, du Népal et du Tibet. Cette situation particulière a fait de nous des « métis culturels ». Je suis donc issue d'un peuple qui depuis des milliers d'années baigne dans l'hindouisme, le bouddhisme et le chamanisme. Le fondement de notre spiritualité repose cependant sur le Veda dont nous suivons les enseignements depuis le 15<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Le Veda signifie « vision » ou « connaissance ». Ce sont des

textes révélés à partir desquels a été bâtie une philosophie dont les tenants considèrent comme possible la fin des réincarnations successives produites par le karma.

Elle regarde Jean comme pour demander l'autorisation de poursuivre. Son sourire la rassure.

— Pour simplifier à l'extrême, nous dirons que le karma est la conséquence sur l'esprit ou sur l'âme des actions positives ou négatives de chacun. À la mort de votre corps, la part de votre karma correspondant au niveau où vous vivez fusionnera avec un des autres niveaux de votre âme... celui d'un autre Jean à quelque stade de sa vie qu'il soit. La somme de ces karmas deviendra le karma de l'autre Jean et dans votre cas il se peut que cette somme donne un karma exceptionnel. J'en veux pour preuve vos aptitudes particulières et cela sans même que vous n'ayez été initié.

Jean l'interrompt un instant.

— Pardonnez-moi Lasya, mais si jusqu'à présent j'ai parfaitement compris ce que vous m'avez expliqué, en revanche la notion d'âme à plusieurs niveaux m'échappe complètement.

— Je vais essayer d'être plus claire. Nous pensons que l'âme comme la désignent les Occidentaux est unique, mais qu'elle se compose d'une infinité de niveaux. Imaginons une infinité de plans parallèles, comme le seraient les pages d'un livre, qui en fonction de l'évolution de chaque individu peuvent communiquer entre elles et permettre à un niveau de fusionner avec un autre. La muraille que vous percevez dans vos séances d'hypnose et dans vos rêves, n'est rien d'autre que la séparation entre les plans dans chacun desquels vit un « autre vous ». Les portes noires sont les accès à ces plans. Il y a une infinité de plans, un pour chaque Univers. Il y a donc

une infinité de « Jean » vivant dans l'infinité des autres Univers. Cette infinité d'Univers est, dans la théorie quantique, connue sous le nom de « Multivers ». C'est un peu comme si vous vous trouviez dans une pièce entre deux miroirs parallèles. Vous êtes unique, mais votre image y est multipliée à l'infini. Comme cette image subit le phénomène de diffraction, elle se modifie imperceptiblement pour commencer à être légèrement différente à la énième reproduction. Ce qui explique que « là-bas » Natalie et Jean ne portent peut-être pas tout à fait les mêmes noms et n'ont peut-être pas non plus tout à fait les mêmes visages.

Lasya marque une pause. Il est sans doute très difficile pour elle de simplifier à l'extrême un tel concept. Le temps de rassembler ses idées et elle complète son exposé.

— En conséquence, toute histoire que vous pourriez imaginer en ce monde est la réalité d'un autre et comme il en existe une infinité, il y a aussi une infinité de scénarios possibles.

Par exemple, vous écrivez : « Le soleil se couche sur l'étang, une libellule se pose délicatement sur un nénuphar. » Ce que vous venez de décrire se passe obligatoirement quelque part. Si vous écrivez : « Le soleil se lève sur l'étang, sur un nénuphar, une libellule déploie ses ailes et s'envole vers la lumière. », cela signifie que dans un autre quelque part, ailleurs, la même libellule s'envole au petit matin au lieu que dans une autre réalité, elle se pose au soleil couchant.

Changez un mot ou une virgule et vous êtes dans une autre réalité. Donc, quoique vous puissiez imaginer, cela existe déjà et s'avère aussi réel que nous le sommes vous et moi.

Jean mime la syncope.

— Un moment Lasya, je commence à avoir le vertige

Lasya s'interrompt.

— Finissez donc votre thé Jean, il va être froid.

Puis le rassure.

— Rares sont ceux qui n'ont pas le vertige, mais vous savez déjà que le moyen le plus sûr et pérenne de s'en débarrasser est l'hypnose. Bonne nouvelle, vous avez démontré que vous êtes un excellent sujet pour cette thérapie.

Jean termine sa tasse de thé et Lasya poursuit.

— De même que pour une âme unique il y a une infinité de Natalie, il y a donc une infinité de Jean.

Jean manque s'étrangler, il toussoie.

— Et combien suis-je ?

Lasya est amusée par le sens de la répartie du vieux monsieur.

— Par définition, vous êtes... je suis une infinité, mais dans une seule âme qui elle est bien unique.

— Voilà qui est rassurant, je me sens tout de suite mieux. J'ai toujours détesté la foule.

C'est la première fois qu'il la voit pouffer.

— Je suis vraiment très heureuse de votre réaction. Vos plaisanteries nous démontrent que les séances passées dans mon cabinet ont atténué vos douleurs tant morales que physiques. Un homme qui souffre n'a vraiment pas le goût à cet exercice.

Plus sérieusement, Lasya poursuit ses explications.

— Comme pour tout individu qui a réussi à atteindre ce stade, votre vision est constituée d'un paysage vallonné barré par une muraille percée de portes noires. Parmi ces portes, une seule et toujours la même vous attire invariablement. Cette « Porte » est la vision que nous avons de quelque chose de beaucoup plus complexe. Stephen Hawkins, le grand astrophysicien en a eu l'intuition lorsqu'il a dit : « Les

trous noirs sont très certainement les portes d'accès vers d'autres Univers ».

Pour nous, elle est en fait l'accès vers le niveau de l'âme le plus chargé en karma positif. Un chemin vers ce que nous avons appelé : « un autre moi » et « une autre Natalie ». C'est l'explication de la voix que vous entendez. C'est la même personne que celle que vous aimez, mais dans une autre réalité.

Jean l'interrompt d'un petit geste de la main et demande.

— Admettons, mais pourquoi ne m'est-il possible de voir que cette réalité, pourquoi est-ce justement celle-là ?

Lasya lui répond.

— Pour la simple et bonne raison que parmi l'infinité de karmas des différents niveaux, ce sont ceux qui ont le plus de charge positive qui s'attirent. C'est un peu comme dans un orage où le sol va automatiquement détecter le point précis du nuage avec lequel il va établir un contact pour échanger l'électricité dont ils sont chargés. Sauf que là, à la différence du phénomène électrique, les pôles doivent être de même charge, positive en l'occurrence. S'ils étaient négatifs, ils se repousseraient.

Lasya s'est tue le temps de servir le reste de la théière. Elle remarque que son « nouvel » ami est plongé dans un abîme de réflexion.

L'air préoccupé, Jean demande :

— Il y a quelques instants, vous m'avez exposé que c'était l'amour que j'avais en moi qui constituait l'essentiel de la charge positive de mon karma.

— Exact ! Et il en est de même pour Natalie qui, pour avoir la première établi un contact, doit vous aimer immensément.

Le visage de Jean se fige et s'assombrit comme s'il venait de comprendre quelque chose. Ce changement

n'échappe pas à Lasya.

— Y a-t-il un problème ?

Le visage de Jean se crispe un peu plus.

— Je pense à la souffrance de Natalie lorsque nous nous sommes quittés. Elle a enduré tout cela pour moi !

Il fronce les sourcils, semblant réaliser quelque chose.

— Comment se fait-il que tout ce que vous venez de m'expliquer recoupe totalement ce que la Bandrui nous a dit ? Ce n'étaient pas les mêmes mots, les mêmes noms, mais c'est le même concept, l'âme, le karma, le multivers. Tout y est.

Lasya lui sourit.

— Vous connaissez la réponse à cette question.

Le vieil homme se penche en avant, se prend la tête dans les mains un court instant, puis se redresse l'air ébahi.

— Cela signifierait que ces connaissances ont une source unique et qu'elles ont ensuite évolué au fil des millénaires et des migrations.

Lasya lui prend les mains.

— Bravo ! Je n'aurais pas mieux dit.

Elle s'interrompt un instant.

— Vous voyez, c'est bien ce que je vous disais et ce que vous a dit la Bandrui. Vous le savez bien d'ailleurs, c'est la charge d'amour que vous portez en vous qui vous a sauvé de la destruction. Qu'en est-il aujourd'hui ?

Une ombre passe sur le visage de Jean.

— Avant que je ne suive votre thérapie, j'allais vraiment très mal, car à la douleur physique s'ajoutait le désespoir et mes rêves se résumaient à un chuchotement presque inaudible.

Il marque un temps d'arrêt et Lasya respecte son silence.

— Vous savez, je crois que rien n'est plus terrible pour un être humain que d'avoir connu un amour comme celui que j'ai connu avec Natalie pour ensuite en être privé tout au long de sa vie. Combien de fois me suis-je demandé si ma vie n'était pas un non-sens ? Combien de fois me suis-je demandé : « Mais qu'est-ce que je fais ici ? »

Lasya le regarde avec une immense compassion dans ses grands yeux noirs.

— Et maintenant, savez-vous ce que vous faites ici ?

Le vieil homme a les yeux qui piquent. Il ôte ses lunettes et se masse le haut du nez entre le pouce et l'index puis remet ses lunettes et ouvre les yeux.

— Grâce à vous Lasya et alors que j'allais perdre tout espoir, j'entrevois une lumière au bout du chemin. Je sais que je vais enfin retrouver mon Amour, mon âme sœur.

En un geste spontané d'amitié, Lasya lui prend la main.

— Soyez heureux Jean, en approchant cette porte entre vos deux plans de conscience, vous avez commencé à transférer votre karma. Le processus s'achèvera à la fin de votre vie et vous avez tout le temps d'apprendre à chacun de vos contacts. Vous comprendrez que la vie n'a pas de fin et qu'elle ne s'arrête pas avec la mort. Nous changeons tout simplement d'enveloppe.

Le magnifique sourire qui illumine le visage de Rhyne parvient presque à effacer ses rides.

— Si certaines femmes donnent la mort en tuant l'espoir, d'autres donnent la vie en le ressuscitant. Merci Lasya ! Merci de toute mon âme.

Lasya est terriblement émue tant le bonheur de Jean est immense et laisse même échapper une larme lorsque le vieil homme, lui embrasse les mains, s'incline profondément, les posant sur sa tête, comme

cela se fait en Afrique pour marquer sa reconnaissance envers ceux pour lesquels on éprouve un grand respect.

Enfin, il se redresse et repose les mains de Lasya à plat sur sa jupe.

Elle a visiblement du mal à retrouver son calme.

— Vous m’avez fait pleurer. Vous voyez ! Je ne pouvais décemment pas rester votre médecin.

Alors que la nuit approche, ils vont rester ainsi de longues minutes, savourant cet instant, mais le moment est venu pour Jean de prendre congé.

Le raccompagnant, Lasya lui renouvelle son aide.

— N’oubliez pas notre accord. Chaque vendredi, j’attendrai votre appel. Une dernière chose cependant ! Avec le temps, vos visions deviendront de plus en plus nettes et... audibles. Elles s’installeront en permanence dans vos rêves. Vous vous rapprocherez de plus en plus de Natalie et pourrez presque la voir et la toucher en attendant d’être enfin réunis. Ce sera peut-être dur parfois, mais à chacun de ces instants vous transférerez une part de votre karma. Ce n’est qu’une fois le transfert achevé que le « Passage » pourra se faire c’est-à-dire le moment où votre réincarnation s’accomplira. De ce que vous me décrivez, Natalie a achevé son transfert, autrement dit sa vie dans cette dimension.

Jean a comme un sursaut.

— Oui ! C’était comme je vous l’ai dit la nuit du 14 février. J’ai éprouvé tout à la fois une immense tristesse et une joie intense.

Lasya réfléchit un instant.

— Selon toute vraisemblance, elle vous attend prête à franchir sa porte pour se réincarner. Je suis bien incapable de vous dire quel est cet endroit. Je ne peux que supposer que le temps ne doit pas s’y écouler de la même manière. Si elle avait déjà accompli le cycle,

je pense que vous ne pourriez pas communiquer. Je suis presque certaine que c'est la force de son amour qui l'a conduite dans cet « espace ». Elle voulait vous attendre et par-dessus tout vous dire qu'elle est « là » et qu'elle vous aime.

Jean est au bord des larmes. L'évocation de Natalie et le fait de savoir qu'elle l'attend quelque part lui donnent l'impression que sa poitrine ne peut plus contenir son cœur. L'espoir et la joie sont si forts.

Lasya lui prend la main.

— Je pense pouvoir vous enseigner bientôt des techniques qui optimiseront le transfert de votre karma et, le moment venu, votre « Passage ». J'ai juste besoin d'un peu de temps pour consulter un de mes « Maîtres ». Mais surtout Jean, n'oubliez jamais une chose : sans le son impalpable, mais bien présent dans lequel nous baignons sans souvent l'entendre, sans la vibration de l'Amour, la matière n'aurait plus aucune cohésion et nous retournerions au chaos. Certains l'appellent la gravitation, mais c'est un peu plus compliqué et peut être cela échappe-t-il à toutes les équations que l'homme a pu imaginer, imagine et imaginera jamais.

\*\*\*

## Choëden Yungdung

Deux semaines s'étaient déjà écoulées depuis sa dernière entrevue avec Lasya. Le contact n'en était pas pour autant rompu et Jean Rhyne n'aurait manqué pour rien au monde leur rendez-vous téléphonique du vendredi soir. Il attendait cependant avec impatience de la revoir. Ne lui avait-elle pas dit qu'elle devait consulter un de ses maîtres avant d'aborder d'autres techniques ? Malgré une légère appréhension, et n'osant la harceler, il rongea son frein, espérant le jour où...

C'est alors qu'il y pensait le moins que ce jour-là...

Jean déambulait avec sa femme dans une des rues piétonnes de Nîmes. Elle avait décidé qu'il était plus que temps de rafraîchir sa garde-robe et il était d'ailleurs forcé d'admettre que sans elle, il porterait les mêmes chemises et jeans élimés. Il n'en demeurerait pas moins que ces séances de shopping étaient pour lui d'un mortel ennui. Sa lassitude s'était dispersée instantanément comme les nuages le sont par un bon coup de mistral. À l'angle de la rue, attablée à la terrasse d'un café, Lasya Rampa était en compagnie d'un homme de type asiatique, de stature impressionnante et de toute évidence bien plus âgé qu'elle. Rien dans leur attitude ne laissait paraître quelque lien affectif. Il est vrai que dans ce domaine comme dans bien d'autres, les Asiatiques n'ont pas

tout à fait la même approche que les Occidentaux. Chez eux, les contacts physiques en public, même une simple poignée de main, sont assez inhabituels.

Lorsque Lasya l'avait aperçu, cela faisait déjà une bonne minute qu'il l'observait. Elle lui avait souri, inclinant légèrement la tête en guise de salut, puis s'était penchée vers l'homme qui l'accompagnait pour lui dire quelque chose à l'oreille. Il était vraisemblablement l'objet du propos, car l'homme aux cheveux blancs et aux lunettes teintées l'avait brièvement regardé, inclinant lui aussi la tête.

Comme à son habitude, sa femme était lancée dans un monologue sur... peut-être la taille d'une chemise ou bien d'un pantalon... En fait, il ne savait trop quoi ?

Ils venaient tout juste de tourner au coin de la rue lorsque le vibreur de son téléphone lui avait signalé un SMS entrant.

— « Bonjour Jean. Sauf erreur, nous venons de nous croiser. Il n'y a pas de hasard ! Je souhaitais justement vous rencontrer. Pourriez-vous m'appeler ? Quand vous le pourrez. Rien ne presse. Bonne fin de journée. Lasya. »

\*

Il attend d'être rentré et de retrouver le calme de son bureau en fin d'après-midi. Lasya décroche à la deuxième sonnerie :

— Bonsoir Jean !

— Bonsoir Lasya !

Un court silence et Lasya enchaîne :

— Bien que ce ne soit pas dans ma culture, j'irais droit au but. Je souhaiterais vous présenter l'homme avec qui vous m'avez vu cet après-midi. Je lui ai parlé de vous et il est venu spécialement pour vous rencontrer. Oh ! Rassurez-vous, c'est un de mes

maîtres et vous pouvez lui faire entière confiance.

Avoir une conversation avec quelqu'un fut-il Maître de je ne sais quel Ordre ou de je ne sais quoi, rien ne pouvait faire plus plaisir à Jean.

— Sans problème ! De plus, je serais heureux de vous revoir.

— Le plaisir est partagé. Que diriez-vous de demain vers quinze heures. Pour la circonstance, je fermerai mon cabinet à partir de midi. Nous aurons une bonne heure pour bavarder avant que Choëden n'arrive. Choëden Yungdung, c'est son nom et cela signifie « La Lumière du Dharma dans l'Éternité », mais j'ai bien conscience que c'est complètement imprononçable pour un Occidental. Nous l'appellerons donc « Cho ».

— C'est entendu, je serai pile à l'heure.

— Oh ! Pour ça, je vous fais confiance et même si vous êtes en avance n'hésitez pas à sonner. Bonne soirée, Jean et à demain.

— Bonne soirée Lasya.

\*

Cette nuit est une des plus belles qu'il lui ait été donné de vivre, comme si le fait de revoir Lasya exacerbait ses capacités oniriques.

Il s'allonge dans l'herbe presque contre la porte et n'a pas à attendre avant de ressentir la présence de Natalie. Il est certain qu'elle était déjà là et qu'elle l'attendait.

— Bonjour John. Je suis si heureuse de t'entendre et de te sentir près de moi. Je sais que chaque instant qui passe nous rapproche l'un de l'autre et j'ai tellement hâte de te sentir à nouveau tout contre moi. Tu m'as tellement manqué. *I've missed you so much, John !*

— Tu m'as aussi beaucoup manqué, Nat !

Malgré les explications de Lasya, Jean a encore du mal à accepter que ses rêves soient en fait la perception d'une autre réalité. Son inquiétude est si palpable que Natalie la perçoit :

— Ne sois pas inquiet John. J'ai juste un peu d'avance par rapport à toi. Je maîtrise donc mieux cette dualité que tu ne peux le faire, mais crois-moi, nous nous retrouverons bientôt. Nous avons fait le plus dur. De ça, je suis certaine.

Jean se rapproche et vient se coller contre la porte. Il sent un fourmillement électrique le parcourir. C'est comme une caresse. Il passe la main sur la surface noire. Elle s'y enfonce légèrement :

— J'ai senti ta main Nat.

— J'ai aussi senti la tienne. Que sont quelques jours ou quelques années en comparaison de toutes celles que nous avons vécues séparés ? Nous serons bientôt dans les bras l'un de l'autre.

Le noir de la porte irradie et libère des gerbes d'étincelles.

Ils ont passé tout le temps du rêve de Jean à se dire des mots tendres, à évoquer leurs étreintes.

Lorsqu'il se réveille, Jean se sent un peu fatigué, mais de cette fatigue qui laisse l'âme et le corps heureux. À sa grande confusion, son pyjama porte les traces de son bonheur nocturne.

Pour un homme de son âge, c'est inespéré, bien que peu raisonnable... mais où peut bien être la place de la raison à ce stade ? Au diable la raison !

\*

Il est pile quinze heures lorsque Jean appuie sur le bouton de sonnette de Lasya Rampa. Il entend les talons sur le parquet. Lasya lui ouvre. Elle est magnifique, toujours d'une élégance rare.

Sur le seuil, avant même de le laisser entrer, elle le prend dans ses bras et l'embrasse sur les deux joues. Même amical, le contact du corps de Lasya met Jean mal à l'aise. Il se raidit. Lasya a ressenti la crispation, refermant la porte, elle lui demande l'air perplexe :

— Quelque chose ne va pas ?

Tout en la suivant dans le séjour, Jean toussote visiblement gêné.

— J'ai seulement un peu honte lorsque vous me prenez dans vos bras. Vous êtes si belle et je suis si vieux. J'ai le sentiment que ce contact est une injure à votre beauté.

Lasya lui sourit, le prend par les mains, le fait asseoir sur le canapé et le regarde dans les yeux.

— Jean ! Un jour, je serais vieille et mon visage et mon corps que vous prétendez si beaux seront flétris et laids comme vous dites. Peut-être même serais-je sénile ? Je ne le sais pas ! Mais ce que je sais c'est ce que Cho vous expliquera tout à l'heure. À l'instant de ma mort, je me réincarnerai dans une autre dimension dans le corps d'un autre moi, pourvu que je lui aie transféré suffisamment de bon karma avant de m'éteindre. Elle-même se réincarnera à son tour jusqu'à la libération de mon âme du cycle des réincarnations, lorsque j'aurai atteint l'Éveil, le Nirvana.

Comme je vous l'ai dit, la mort n'existe pas, nous changeons simplement d'enveloppe comme un serpent qui mue se débarrasse de sa vieille peau. Tout comme le serpent qui approche de sa mue se flétrit, nous nous flétrissons en vieillissant. Alors, n'ayez pas honte de ce que vous êtes. Regardez dans mes yeux ma tendresse et mon affection pour vous. Prenez-moi dans vos bras et lorsque je serais contre vous, fermez les yeux et ne dites rien.

Hésitant, Jean ouvre ses bras et les referme

doucement autour de Lasya, posant le menton sur son épaule. Elle fait exactement le même geste. Ils sont l'un contre l'autre. Il sent la poitrine de la jeune femme se soulever lentement au rythme de sa respiration puis, comme lors de la première séance d'hypnose, elle émet un son très bas à bouche fermée, une sorte de vibration qui, crescendo, irradie dans son corps et les enveloppe tous les deux.

Une sérénité absolue l'envahit. Il se sent flotter, en paix. Il ressent très fort l'affection de Lasya et toute la tendresse qu'elle a pour lui. Ce n'est plus un vieil homme qui tient une jeune femme dans ses bras, juste deux âmes lumineuses qui se parlent en silence.

Lorsque la vibration cesse, Jean ouvre ses bras. Comme dans une brume, il voit Lasya lui sourire et sa bouche articuler des sons qu'il n'entend pas. Elle pose le pouce gauche sur son front et il récupère instantanément l'usage de ses sens.

— Que m'avez-vous fait ?

Un sourire.

— Rien que de très convenable. Je vous ai emmené à l'intérieur de nous. Qu'y avez-vous vu ?

Jean reprend ses esprits.

— J'ai vu la compassion, le pardon. J'ai vu l'affection, la tendresse et tout l'amour que vous avez en vous. Tout cela dans une grande lumière. C'était un grand bonheur.

Lasya se lève.

— Je vais faire un peu de thé. Vous voyez, les Asiatiques sont peut-être plus tactiles que ce qu'en pensent les Occidentaux, mais très peu d'Occidentaux sont capables de percevoir ce que vous avez perçu. Dans le village où je suis née, lorsque quelqu'un achève sa mue et va partir pour son autre monde intégrer son autre enveloppe, ceux qui l'aiment se mettent tout contre lui pour le réchauffer et lui

donner leur amour afin que son voyage soit un beau voyage et qu'il lui soit aussi agréable que possible.

Jean a du mal à contenir son émotion :

— Lasya ! Vous allez me faire pleurer.

— Si c'est le cas, j'espère que c'est de joie. Parce que c'est ce que je voulais vous transmettre. Le thé est prêt... venez Jean, asseyez-vous.

Elle dépose le plateau sur la petite table.

— Cho ne devrait plus tarder maintenant.

Comme si elle avait un don de prescience, à peine ont-ils reposé leurs tasses sur la petite table que le carillon de l'entrée retentit.

— C'est Cho ! Je vais ouvrir.

Lasya disparaît un instant et revient, précédant Cho devant lequel elle s'efface pour lui céder le pas.

L'homme est véritablement immense, non tant par sa stature que par sa présence. Il semble emplir l'espace. Il n'a guère besoin de parler, il irradie la bienveillance. Inutile de chercher à lui donner un âge. Bien qu'il n'ait presque aucune ride, plus de cinquante ans, moins de soixante-dix ?

Un costume gris très simple, un sous-pull noir fin à col roulé. Il n'a pas ses lunettes de soleil de la veille et lorsqu'il s'approche d'une démarche étrange comme s'il glissait sur le sol et n'était pas soumis aux lois de la gravité, Jean est subjugué par son regard. Des yeux vert clair, totalement inhabituels chez un Asiatique. Jean s'est levé. Cho lui prend les mains, s'incline. Sa voix est basse, douce, feutrée, et tout comme Lasya, l'accent indéfinissable.

— Je vous en prie, restez assis. Vous permettez ?

Il s'assied dans le fauteuil qu'occupait Lasya tandis qu'elle-même vient prendre place sur le canapé à côté de Jean.

— Jean, je vous présente le maître Choëden Yungdung. Maître, je vous présente Jean Rhyne.

Avec un léger sourire, Cho s'incline.

— Avec votre permission, je vous appellerais Jean. Appelez-moi Cho.

— Co... comment le pourrais-je alors que Lasya vous appelle Maître ?

— C'était pour la tradition des présentations. Je l'ai vu naître et Lasya m'a toujours appelé « Oncle Cho » puis, lorsqu'elle a été initiée, a eu la permission de m'appeler Cho. Si vous le voulez bien, nous nous appellerons par nos prénoms. Je suis très honoré de vous rencontrer. Lasya m'a tant parlé de vous que je n'ai pas hésité un instant à faire le voyage de Paris.

Lasya sert une tasse de thé à chacun et complète :

— Cho partage son temps entre Londres et Paris.

Cho s'incline pour remercier, boit une gorgée et s'adressant à Jean :

— Lasya pense qu'il était indispensable que je vous rencontre pour vous apporter un complément d'information.

Il se tourne vers Lasya. Ce sont ses yeux qui sourient.

— Bien que je ne doute pas qu'elle vous ait déjà pratiquement tout dit, je sais que ce que vous vivez est une expérience très intime et qu'il peut être difficile d'en parler. Avec Lasya vous avez noué une relation d'amitié et sa présence nous aidera dans cet entretien, mais vous avez sans doute un million de questions. Je vous écoute, Jean.

Jean ne sait pas par où commencer, il hésite puis se lance :

— Maître... Euh... Cho ! Vous savez sans doute beaucoup plus de choses que Lasya puisque vous êtes un de ceux qui l'ont initiée et il n'est pas sûr que je puisse assimiler vos réponses. Je veux dire par là que je vais sans doute comprendre le sens de vos phrases, mais beaucoup moins bien le concept dont elles

traitent.

Le sourire de Cho est plus que bienveillant.

— Ne craignez rien Jean. Étant donné le niveau de conscience que vous avez atteint, je n'ai aucun doute quant à votre capacité à intégrer notre propos. Si tant est cependant que vos questions restent dans le domaine de mes connaissances.

La réponse est claire ! C'est peut-être parce qu'il sait tant de choses que Cho mesure plus que quiconque les limites de son savoir par rapport à « La Connaissance ». Il explique à Jean que celle-ci est un but inatteignable qui reste et restera à jamais caché aux yeux et à l'esprit de l'homme. Il est bon qu'il en soit ainsi, car nul humain ne pourrait approcher « La Connaissance » sans se brûler l'âme comme Icare les ailes pour s'être approché trop près du soleil.

Jean se lance pour sa première question :

— Cette nuit, j'ai encore retrouvé Natalie de l'autre côté de la porte. Comme toutes les autres fois, je n'ai pu ni la voir ni la toucher. Nous nous sommes longuement parlé, mais cette fois l'émotion était si forte que la matière dont la porte est faite était parcourue de gerbes d'étincelles multicolores. Cela signifie-t-il que nous allons bientôt nous revoir ? Autrement dit que je vais enfin quitter ce monde pour la rejoindre dans l'autre. Elle m'a dit qu'à chaque rencontre elle nous sentait chaque fois plus proches l'un de l'autre.

La réponse de Cho est catégorique :

— En aucune façon ! Cela signifie simplement que la connexion qui vous lie à votre Amour se renforce de jour en jour. Contrairement à ce que nous avons sous les yeux au quotidien, l'amour est pourtant bien l'énergie qui gouverne l'Univers. Lasya vous a sans doute déjà expliqué ce qu'il en est de la séparation entre deux plans de conscience. La Porte génère une

distorsion spatio-temporelle par laquelle vous communiquez avec Natalie et le temps ne s'écoule pas de la même façon pour elle que pour vous. Ce qui pour vous paraît ou va vous paraître des années ne représentera peut-être que quelques jours, quelques heures ou même quelques nanosecondes pour Natalie.

Bien que perplexe, Jean acquiesce :

— Bien ! Je peux comprendre ça, mais pour quelle raison certains contacts durent et peuvent être très intenses, alors que d'autres sont brefs et ténus ? Et les êtres dans lesquels notre réincarnation se fera auront-ils tout ou partie de nos souvenirs ?

Cho se carre dans le fauteuil et croise les mains.

— Les deux questions sont liées. Cela dépend de la quantité de karma que vous transférez chaque jour et de la somme de tous ces transferts. Nul ne peut le savoir, mais cela conditionne la quantité et l'intensité des souvenirs que votre double tiendra de vous dans l'autre plan de conscience. Encore faut-il que vous n'en occultiez pas certains et que vous puissiez raviver les autres ce en quoi l'autohypnose que vous maîtrisez déjà vous sera d'une aide précieuse.

Jean est profondément troublé.

— Natalie est donc quelque part sur cette planète et je dois me résoudre à attendre pour la prendre à nouveau dans mes bras ?

— Rien ne dit qu'elle soit sur cette planète. Ce qui est sûr c'est qu'étant de l'autre côté de la Porte, elle est quelque part dans une autre dimension.

Jean ne peut retenir ses larmes.

— Elle n'est donc vraiment plus de ce monde !

Lasya lui prend les mains pour le réconforter.

— Ne soyez pas triste ! Au contraire, soyez heureux de ce qu'il adviendra.

— Mais Lasya, je ne suis pas triste. Seulement terriblement ému et surtout indigné d'un tel amour de

la part de celle que j'ai dû abandonner en lui brisant le cœur.

Cho se rapproche aussi de Jean.

— J'ai cru comprendre que si vos cœurs ont été brisés c'est que le destin et votre volonté commune en ont décidé ainsi. Contrairement à ce que vous dites, vous n'êtes pas indigne d'elle. C'est de cela aussi dont je voulais vous parler pour que vous puissiez vous préparer à la retrouver.

Nul ne devrait partir en voyage en laissant sa maison en désordre. Avant de partir, il vous faudra donc ranger la maison de votre âme. C'est à cela que je faisais allusion en évoquant des souvenirs que vous refouleriez. Vous ne pouvez pas laisser de poussière sous le tapis et comme vous ne pouvez savoir de combien de temps vous disposerez, autant vaut-il vous en préoccuper aussitôt que possible. D'autant qu'il vous faudra aussi, après les avoir ravivés par l'hypnose, faire remonter au conscient un maximum des souvenirs que vous emporterez lors du Passage.

Il se tourne vers Lasya, ferme les yeux et se tait un instant. Lorsqu'il les ouvre à nouveau, c'est pour la regarder avec une immense bonté. Elle répond à son regard, joint les mains sur sa poitrine et s'incline en signe d'acceptation. Il n'a pourtant posé aucune question, du moins aucune que Jean ait pu entendre. Quoi qu'il en soit, Lasya vient d'accepter quelque chose.

Jean est décontenancé et un peu déstabilisé par la scène muette qui vient de se dérouler.

Cho s'incline à son tour et revient vers Jean.

— Pour ce travail de remise en ordre de votre maison, il faudra vous faire aider. Ce n'est pas le genre de tâche que l'on peut accomplir seul. Il faudra que quelqu'un vous accompagne et vous indique où chercher pour trouver ce que vous avez si bien caché

que vous ne vous rappelez même plus où vous l'avez rangé. Il faudra chercher au fond de votre âme et n'y rien laisser. Après l'avoir reconnu, vous devrez le mettre à sa place dans les étagères de votre mémoire, les bonnes choses comme les moins bonnes. Il ne s'agira pas de n'importe quelle mémoire, mais bien de celle en pleine lumière où rien ne peut être dissimulé. Je pense que Lasya est la meilleure personne pour vous accompagner dans cette quête de vous-même. Elle est d'accord pour le faire et en prendre toute la responsabilité.

Un silence, puis :

— Acceptez-vous de faire ce travail sur vous-même et si oui, acceptez-vous que Lasya vous accompagne ?

À la façon dont Jean triture ses doigts, il est clair qu'il est perturbé. Il déglutit avec peine à plusieurs reprises avant de pouvoir répondre :

— Oui certainement... bien sûr, puisque cela m'aidera à retrouver Natalie et c'est le moins que je puisse faire, mais...

Cho le fixe de son regard si doux et si troublant.

— Oui Jean ! Mais... ?

— Je vais devoir faire remonter à la surface, des choses qui ne sont pas très belles. Lasya a été mon médecin, elle est devenue mon amie. Notre amitié résistera-t-elle au déballage des scories de ma vie ?

Lasya se rapproche de Jean sur le canapé jusqu'à venir presque contre lui. Elle lui prend les mains et d'une voix très douce :

— Regardez-moi au fond des yeux. Tout à l'heure avant que Cho n'arrive je vous ai pris dans mes bras et nous sommes restés ainsi l'un contre l'autre de longues minutes. Pour moi, ça a été très fort et je pense que ça l'a été aussi pour vous. Vous souvenez-vous de ce que vous m'avez dit avoir ressenti à ce moment-là ?

Jean répond sans hésiter :

— Oui ! Votre amour pour tout ce qui vit et votre immense tendresse pour moi.

— Bien ! On adore ce qui est parfait. On ne peut aimer que ce qui ne l'est pas. Vos imperfections, les miennes, celles de Cho font de nous des êtres humains. L'amour est fait de don de soi, d'acceptation de l'autre, de pardon et de résilience. Quoi que vous ayez pu faire, dire, ou penser, vous avez mon pardon, comme j'espère avoir aussi le vôtre pour ce que j'ai fait ou pourrait faire. Vous pourrez tout me dire, non seulement parce que je suis une initiée, une psy, votre médecin, mais surtout parce que je suis votre amie. Quoi que contiennent les recoins de votre âme, ma tendresse pour vous en sera renforcée. Et puis Natalie vous attend, comment pourrais-je vous faire manquer ce rendez-vous ? Mais si vous avez besoin de réflexion, prenez le temps qu'il vous faudra.

Jean tourne alternativement son regard vers Cho puis vers Lasya.

— Je n'ai besoin d'aucune réflexion. C'est tout réfléchi ! J'accepte avec une infinie reconnaissance. Quand commençons-nous ?

Sa précipitation fait rire Lasya et arrache un sourire amusé à Cho.

— Vous êtes bien un Occidental. Pressé d'avoir fini avant même d'avoir commencé.

Jean sourit à la remarque, mais il a encore une question à poser.

— Je reviens sur un point dont nous avons déjà parlé, mais qui me préoccupe beaucoup. Lorsque la réincarnation s'accomplit, le nouveau moi conserve-t-il les souvenirs de l'ancien ?

C'est Cho qui répond :

— C'est une question qui nous préoccupe tous. À condition d'avoir fait le travail d'introspection dont

nous avons parlé, je pense que oui. Beaucoup de gens ont eu dans leur vie cette impression fugace d'être déjà venus dans un endroit où ils sont pourtant sûrs de n'avoir jamais été. À un niveau plus élevé, certains reconnaissent des personnes qu'ils n'ont pourtant jamais vues ou sont capables de réciter des textes qu'ils n'ont jamais appris. Pour les plus rares dont vous ferez sans doute partie, la quasi-totalité de leur ancienne vie reste imprimée dans leur mémoire. Pour ceux qui ont la pleine conscience qu'il s'agissait d'une vie antérieure dans une autre enveloppe corporelle, tout va bien. Rares cependant sont ceux qui témoignent tant ils craignent de passer pour des fous.

Jean demande :

— Et pour ceux qui n'ont pas conscience qu'il s'agit d'une vie précédente, ce doit être terrible et difficile d'accepter ces deux niveaux de mémoire.

Cho réfléchit un instant.

— C'est si terrible qu'ils ne l'acceptent pas et perdent la raison. Beaucoup sont diagnostiqués comme schizophrènes alors qu'il s'agit de bien autre chose.

Devant l'air subitement inquiet de Jean, Cho le rassure.

— Soyez tranquille ! Le niveau de vos dons naturels et la préparation que nous allons conduire avec Lasya vous mettront à l'abri de ce danger. D'ailleurs, si ce n'était pas le cas, vous auriez déjà... comment dit-on ? Ah oui, « carrément disjoncté » dès les premières fois où vous avez entendu Natalie dans votre sommeil.

— Encore une question, je vous prie !

Cho a toujours son aimable sourire :

— Mais bien sûr, nous sommes là pour ça.

— Merci. Cette mémoire revient-elle d'un seul coup ou petit à petit, par bribes ?

— Là, il est difficile de vous répondre. Tout ce que

nous soupçonnons est que le phénomène de recouvrement intervient après une forte émotion. Ainsi je pense que lorsque vous rencontrerez l'autre Natalie, vous ne la reconnaîtrez pas. Pas plus qu'elle ne vous reconnaîtra, mais vous serez irrésistiblement attirés l'un vers l'autre jusqu'à ce qu'un événement particulier intervienne. C'est à cet instant que la mémoire de votre vie passée vous reviendra.

Lasya complète :

— Soyez serein Jean. Tout ira bien.

Elle se lève, lisse sa jupe. Un coup d'œil à sa montre.

— Dix-sept heures déjà ! Je fais de temps en temps des gâteaux et à midi j'en ai justement sorti un du four qui ne demande qu'à être mangé. Je vous laisse discuter avec Cho pendant que je m'occupe du thé.

L'heure qui suit ne sera que bavardage sur les mérites comparés, avantages et inconvénients de la vie en Angleterre et en France.

Jean évoque les dix années où il a vécu à Paris et en particulier celle où il a connu Natalie. Il a bien été à Londres une fois, mais à part la courtoisie des automobilistes, n'en a pas gardé un souvenir impérissable.

Le temps passe et le gâteau de Lasya ne s'en remet pas.

À regret, semble-t-il, Cho demande à prendre congé.

— Au revoir Jean, ça a été un vrai plaisir de faire votre connaissance. Lasya ! Je compte sur vous pour me donner des nouvelles régulières de notre ami.

Les mains jointes sur la poitrine, les deux Tibétains se saluent d'une formule que Jean ne peut comprendre, mais qu'il suppose venir de leur vallée natale. Lasya va ensuite raccompagner son mentor. Son absence se prolonge. Elle doit certainement être

en train de discuter avec Cho. Lorsqu'elle revient dans le séjour, c'est pour retrouver Jean en pleine réflexion.

Cho vient de partir et Jean n'a manifestement pas du tout envie d'en faire autant.

Lasya n'a nul besoin de mots pour le comprendre.

— Je sais ce que vous ressentez, vous avez seulement besoin de vous détendre avant de rentrer. Suivez-moi, voulez-vous ?

Elle le prend par la main et l'entraîne dans le cabinet qu'il connaît si bien maintenant. Sans un mot, il s'allonge sur la table de consultation et Lasya se place à son côté. Elle lui caresse le front avec douceur et commence à chanter bouche fermée. Jean ouvre les yeux un instant pour voir le visage souriant de Lasya penchée sur lui. Comme à l'accoutumée, elle masse doucement son front avec son pouce. Il voudrait rester ainsi jusqu'à ce que Natalie vienne le chercher, mais il sait qu'il va lui falloir livrer un dernier combat avant de s'abandonner dans les bras de sa bien-aimée. Au bout de cinq minutes, Lasya sent l'angoisse de Jean se changer en bien-être puis en détermination et met fin à la séance. Sa chanson s'éteint doucement et d'une petite tape sur l'épaule, elle libère Jean de l'hypnose où son chant le maintenait.

— Comment vous sentez-vous ?

— Beaucoup mieux ! En tout cas moins angoissé à l'idée de rentrer chez moi.

— Bien ! Je pense que ma suggestion post-hypnotique perdurera jusqu'à notre prochain contact.

Elle appuie sur la télécommande de la table d'examen qui descend doucement à son niveau minimum. Elle prend ensuite une chaise et s'assied près de Jean.

— Comme vous l'avez compris, le but des séances à venir sera de faire émerger au conscient des

événements de votre vie passée enfouis au plus profond de vous-même et dont vous n'avez pas forcément envie de vous rappeler. Une fois l'événement remis en lumière, il nous faudra l'analyser, comprendre pourquoi, mais aussi comment il s'est produit et mesurer qu'elle est la part qu'éventuellement vous y avez prise. Cette étape franchie, vous devrez le ranger dans votre mémoire là où il ne sera plus jamais dissimulé. Vous ne pourrez le faire que si vous l'assumez et l'acceptez comme faisant intégralement partie de vous.

Elle lui prend les mains et la question qui suit n'est que de pure forme. Elle en connaît déjà la réponse.

— Êtes-vous d'accord avec cette proposition ?

Jean l'a écoutée attentivement. Il répond d'une voix calme :

— Comment pourrais-je ne pas l'être ? J'ai bien conscience de mettre plus que ma vie entre vos mains en y mettant aussi l'amour de Natalie, mais je vous confie ma vie et mon amour sans aucune hésitation. Je sais que nous serons en sécurité.

— Merci de votre confiance ! Une dernière précision. Une fois la phase « thérapeutique » achevée, donc tous vos traumatismes traités, nous passerons à la deuxième partie, la phase « recouvrement ». Je vous aiderai à raviver tous les souvenirs que vous désirerez amener avec vous lors du Passage.

Lasya réfléchit un instant.

— Êtes-vous d'accord pour commencer ? Disons la semaine prochaine.

Jean se sent plein d'une énergie dont il se demande même s'il en avait le quart à vingt ans.

— Lasya, je vous fais une entière confiance. Vous m'avez déjà tant donné et surtout la tendresse dont j'avais tant besoin.

Lasya est visiblement très émue. Un bref sursaut, elle redevient professionnelle.

— Appelez-moi quand vous vous sentirez prêt. Nous déciderons alors d'une première séance et déterminerons les autres en fonction des acquis.

Ils vont échanger quelques idées sur le sujet pendant une dizaine de minutes.

Avant qu'il ne parte, Lasya lui remet une lettre.

— Cho m'a chargée de vous la remettre. Cette lecture complétera votre information sur ce dont nous venons de parler.

— Merci Lasya ! Vous remercieriez Cho pour moi.

Jean prend congé après deux bisous sonores sur les joues de Lasya, ce qui la fait beaucoup rire. Elle attend qu'il ait disparu au coin du chemin avant de refermer la porte.

Dans la voiture, Jean va mettre la musique presque à fond et chanter... faux, à tue-tête, tout le long de la route de retour.

Tard dans la soirée, dans le calme de son bureau, il ouvre la lettre de Cho.

« Bonjour Jean,

J'ai pensé que cet article sur Jean-Émile Charon apporterait un éclairage complémentaire aux questions que vous vous posez.

Je ne saurais trop vous conseiller la lecture des ouvrages de cet éminent astrophysicien auteur de "J'ai vécu quinze milliards d'années" et de "l'Esprit cet inconnu".

J'y ai joint quelques notes sur le Multivers.

Je me permets de vous rappeler de prendre rendez-vous sans tarder avec Lasya pour débiter au plus vite les séances qui vous permettront de rééquilibrer votre mémoire en mettant en pleine lumière vos bonheurs, mais aussi et surtout, vos souffrances cachées. Puis viendra le temps où, en toute quiétude, vous pourrez

travailler sur votre mémoire pour raviver les  
souvenirs de votre choix.

Soyez confiant.

Votre dévoué,

Cho. »

\*\*\*

## Régression

Cela doit faire une bonne heure que Jean tourne autour du téléphone posé sur son bureau. Il n'arrive pas à se décider à appeler Lasya. Non qu'il craigne de la déranger, il sait qu'il peut compter sur elle à tout moment. Il n'est simplement pas certain d'être prêt à débiter cette introspection sous hypnose dont il connaît pourtant l'importance.

Il va cependant falloir qu'il accepte de faire face à ce qu'il a enfermé à double tour dans le fin fond de son esprit. Une profonde inspiration. Ses doigts effleurent l'écran du téléphone. Contacts... Lasya. Une dernière hésitation, son pouce s'abaisse.

Le bourdonnement de la sonnerie, un temps, puis la voix claire de Lasya.

— Bonsoir Jean.

— Bonsoir Lasya. Je ne vous dérange pas ?

— Non pas du tout. Je viens juste de fermer mon cabinet derrière le dernier patient de la journée.

— Eh bien ! Euh... je vous appelle...

À l'autre bout de la ligne, Lasya sent tout de suite l'angoisse de Jean. Nul besoin de le voir pour cela, elle le connaît déjà si bien.

— Vous voudriez que nous débutions très vite le protocole et en même temps vous en avez très peur. Est-ce bien cela ?

— Oui !

— C'est normal d'avoir peur, mais je peux vous assurer que lorsque vous serez près de moi et lorsque nous commencerons, votre peur aura disparu.

Jean se jette à l'eau.

— Eh bien, allons-y ! Mais...

Lasya ne lui laisse pas le temps de se raviser.

— Que diriez-vous de demain 16 h 30 ? Cela tombe bien, un patient s'est décommandé ce matin. Prévoyons deux heures, mais sans doute aurons-nous terminé un peu avant.

— Je ne sais comment vous remercier Lasya.

— Vous n'avez pas à me remercier. C'est un bonheur pour moi de pouvoir vous être utile. Bonne soirée et bonne nuit. À demain.

— Bonne soirée Lasya.

Jean raccroche le cœur gonflé de cette joie si particulière qu'il ressent chaque fois qu'il parle à Lasya.

La nuit a été merveilleuse. Il a parlé avec Natalie de la démarche entreprise avec Lasya et Cho pour préserver sa mémoire. Lorsqu'ils se retrouveront, ce sera comme s'ils ne s'étaient jamais quittés. Elle lui a assuré que de son côté cette étape était déjà franchie. Ensuite, jusqu'au petit matin, ils ont évoqué quelques-uns des épisodes de leur vie après leur séparation.

\*

La porte s'ouvre sur le visage souriant de Lasya. Souriant n'est peut-être pas le mot juste, car elle ne sourit pas vraiment, du moins au sens que l'on donne habituellement à ce terme. C'est pourtant comme cela que Jean définit le mieux son expression. D'abord deux grands yeux pleins de bienveillance, ensuite les lèvres pleines entrouvertes sur les perles de ses dents.

Elle s'efface pour le laisser entrer.

— Bonjour Jean. Je suis heureuse de vous revoir.

Spontanément, Jean se penche et l'embrasse sur les deux joues.

— Bonjour Lasya. J'espère n'avoir pas trop bousculé votre agenda.

Elle le conduit dans le salon, le fait asseoir sur le canapé et prend place à côté de lui. Sur la table, un plateau avec une théière fumante et deux tasses.

Ils vont bavarder quelques minutes du beau temps revenu après les pluies diluviennes de cette dernière semaine sans que Lasya ne fasse allusion au sujet pour lequel, elle a fortement encouragé Jean à venir. L'appréhension de Jean est aussi grande que son impatience, mais il se garde bien de le montrer ce qui, il le sait parfaitement, serait très incorrect dans la culture de son amie.

Elle n'a cependant pas l'intention de différer davantage. Aborder un sujet directement est certes incorrect, l'éluder ne l'est pas moins.

Après avoir de nouveau rempli leurs tasses, Lasya cale son dos avec un coussin et ramenant une jambe sous elle, explique :

— Si j'ai tant insisté pour que vous veniez, c'est pour passer à l'étape qui vous permettra... comment dire... de réimprimer vos souvenirs afin qu'ils fassent partie de la mémoire du nouveau moi que vous intégrerez au moment du Passage.

Jean est aussi attentif que l'on peut l'être. Il ne perd pas une seule parole de la jeune femme. Elle poursuit :

— La dernière fois que nous nous sommes vus, c'était pour évoquer les blocages traumatiques qui brouillent l'accès à certains de vos souvenirs. Afin de vous permettre d'explorer les profondeurs de votre inconscient et d'en conserver une trace, nous allons

aborder une technique particulière que l'on désigne communément par « régression sous hypnose ».

Jean a un sourire presque amusé lorsqu'il réplique :

— Je ne sais pas pourquoi, mais depuis quelques mois je suis prêt à tout entreprendre. On viendrait m'annoncer que nous allons mettre au point un protocole pour inverser la rotation de la planète, je n'en serai pas plus surpris que ça.

Lasya rit, ce qui est rare chez elle. Elle semble satisfaite de l'écoute de son interlocuteur et de sa réaction. Elle en vient au cœur du sujet :

— Depuis notre vie fœtale, chaque seconde de notre existence est enregistrée dans notre cerveau. Cela signifie que l'on peut récupérer ces informations. Il est donc possible de travailler sur certaines expériences négatives du passé. Relaxer profondément son mental, puis par l'hypnose accéder à un moment du passé et le comprendre. C'est schématiquement la procédure d'une régression sous hypnose.

Elle s'interrompt pour boire une gorgée de thé.

— La régression sous hypnose permet, non seulement de « rembobiner » le film de sa vie, mais aussi de « réparer » les séquences traumatiques dont on n'a quelquefois pas le moindre souvenir du fait d'un processus amnésique utilisé par l'esprit pour se protéger. Il ne s'agit absolument pas de les effacer et encore moins de les remplacer par d'autres, cela est totalement impossible, mais tout simplement de les comprendre. Sans toujours vouloir donner un but thérapeutique à ces séances, on peut simplement souhaiter raviver certains souvenirs juste pour en conserver les détails et c'est ce que je vous ai proposé de faire dans un deuxième temps.

Elle s'interrompt un instant pour mieux se concentrer sur les explications dont Jean va avoir

besoin pour s'intégrer au processus.

— Nous allons débiter les séances de régression à mon domicile. Elles auront un but thérapeutique et concerneront les périodes que nous aurons identifiées comme étant liées à des événements traumatisants. Notre objectif sera de les analyser ensemble pour vous permettre de les accepter puis les remettre à leur juste place. Dans un deuxième temps et si vous le désirez, il sera possible d'entamer une véritable exploration de votre mémoire sur une ou plusieurs périodes de votre vie. Je ne crois pas me tromper en affirmant que parmi ces périodes, une vous tient particulièrement à cœur : votre relation avec Natalie.

À cette évocation, Jean ne peut dissimuler son émotion.

— Merci Lasya ! Vous n'imaginez pas ce que cela peut représenter pour moi.

— Justement si ! C'est pour cela que je vous le propose, mais ce sera une étape difficile, sans doute plus que la précédente. Je veux dire techniquement, car cela demandera beaucoup plus de temps, à raison d'une séance quotidienne pendant six mois à un an, peut-être plus selon l'étendue des périodes à explorer. Ce temps long vous contraindra à travailler seul à votre domicile, car il est évident que je ne pourrais être auprès de vous en permanence.

Effarement et inquiétude se peignent sur le visage de Jean.

— Seul ! Mais je n'y arriverai jamais !

Il n'est pas certain que le sourire de Lasya le rassure. Elle précise donc :

— Ne vous inquiétez pas ! Nous aurons recours à une autre méthode pour vous permettre de travailler chez vous. J'en achève la mise au point avec Cho et ne peux pour l'instant vous en dire davantage. Sauf que nous avons bien avancé et que je suis très confiante.

Jean s'inquiète tout de même.

— Je le suis tout autant, mais en ce qui me concerne, me croyez-vous vraiment capable de maîtriser tout ça ?

Lasya sourit.

— Voilà bien une réaction et un mot typiquement occidental et tout particulièrement français. « Maîtriser », mais il n'y a rien à maîtriser Jean, juste à lâcher prise. Si vous le souhaitez et je vous le recommande, vous pourrez même faire un recueil des notes de chacune de vos séances. Notes qui par ailleurs me seraient utiles si vous souhaitez que j'en fasse l'analyse.

Jean l'interrompt un instant.

— Mais... si j'écris tout ce dont je vais me souvenir, il risque d'y avoir... il y aura sûrement même des moments intimes... comment dire... plutôt dérangeants.

Lasya lui prend les mains et ce contact le rassure.

— Ne vous inquiétez ni de la forme ni du fond de ce que vous retranscrirez. La première raison étant que je ne pense pas que vous ayez la prétention d'égaliser Victor Hugo, la deuxième que la douceur, la tendresse et l'amour que vous y mettez vous autorisent à noter tout ce que vous revivrez, dans les moindres détails.

Comme la majorité des espèces, l'espèce humaine est sexuée. L'homme et la femme sont donc destinés à s'accoupler et à l'exception du viol, de l'inceste et de la pédophilie, la civilisation dont je suis issue ne pose aucun interdit sur les préférences sexuelles d'adultes consentants.

Jean toussote, non pas comme s'il était gêné, mais comme s'il cherchait ses mots.

— Pardonnez-moi Lasya, mais Natalie et moi avions des pratiques amoureuses... comment dire... oui, c'est ça... inhabituelles aux yeux de la plupart des gens.

Lasya garde les mains de Jean dans les siennes. Son sourire et son regard sont si doux.

— Je n'ai pas la même conception de Dieu que vous, mais n'hésite pas à dire que Natalie et vous vivez dans sa lumière. Il ne peut donc en ressortir qu'amour et beauté. Alors, dites ou écrivez les choses telles qu'elles vous viennent, tout simplement. Ne censurez rien, strictement rien. Toute censure en entraîne une autre et au bout du chemin vous trouveriez un mur.

Jean est très ému et ses yeux s'embuent.

— Grâce à vous, je vais pouvoir retranscrire ces moments avec une précision aussi parfaite que si je les vivais dans l'instant. Grâce à vous, ces souvenirs me survivront en ce monde et me suivront dans le prochain. C'est un peu comme si à l'attention de ceux qui souhaitent se souvenir de moi, je laissai la clé sous le paillason et mes mémoires sur la table avant de partir.

De ce que j'ai retenu de vos explications, je suis conscient que mon esprit n'obéira pas toujours parfaitement aux suggestions que vous y aurez implantées et qu'en conséquence, la chronologie de ce que je revivrai sera parfois fantaisiste. Pour les mêmes raisons, il s'y trouvera sans doute des périodes antérieures à l'année où j'ai rencontré Natalie. Qu'importe, il me sera facile de reclasser tout ça. Eh bien, par quoi commençons-nous ? Devons-nous aller dans la salle d'examen ?

Lasya sourit.

— À moins que vous ne trouviez mon canapé particulièrement inconfortable, je pense que nous pourrons opérer ici. Ce qui soulignera le caractère privé de ces séances. Allongez-vous, je vais me mettre dans le fauteuil à côté de vous.

Les doigts emprisonnant un poignet, son autre main sur la tête de Jean, Lasya commence à le masser

doucement entre les deux yeux psalmodiant ce chant qui l'apaise tant. Puis elle le fait patienter et revient, une mallette à la main.

— Laissez-vous aller, comme si vous vous prépariez à dormir. Il faut que vous vous sentiez au mieux.

Lasya ouvre sa mallette et en sort un Nagra 7<sup>6</sup> qu'elle pose sur la table basse avec un carnet neuf, puis elle s'assied dans le fauteuil près de Jean, lui prend la main et enclenche l'appareil.

Transcription de l'enregistrement numéro 01

Séance privée du mardi 06 octobre 2015. 17 h 46

Objet de la séance : Régression sous hypnose

Sujet : Jean Rhyne

Hypnothérapeute : Lasya Rampa

... Bruits divers...

— Lasya Rampa : Comme convenu, je vais vous mettre dans un état d'hypnose permettant la régression. Nous ne ciblerons pas une période précise. Ce sera à vous d'accrocher le premier souvenir qui vous viendra à l'esprit, de vous y fixer et de vous y tenir, quelque désagréable que ce souvenir puisse être. Toutefois, si vous ressentez un réel malaise, sachez que vous pouvez lâcher prise à tout moment. Vous n'avez pas à être inquiet, je suis près de vous et je vous accompagne dans cette exploration. Êtes-vous d'accord pour que nous commençons ?

— Jean Rhyne : Quand vous voudrez Lasya. Je suis prêt.

— L.R : Comme nous le faisons d'habitude, vous allez vous concentrer sur ma voix. Vous êtes totalement concentré. Vous n'entendez plus que ma voix. Je vais compter jusqu'à trois et à trois, vous vous laisserez glisser au fond de votre mémoire. Tout au fond, là où sont les souvenirs les plus anciens.

---

6 Magnétophone numérique professionnel.

... Pause...

— L.R : Maintenant Jean ! Prenez une grande inspiration et expirez lentement, très lentement. Je compte... un... deux... trois. Voilà, laissez vous aller. Comme cela... oui... tout va bien.

... Pause...

— L.R : Vous vous sentez bien, Jean... parfaitement bien. Tout est calme, parfaitement calme. Vous entrez dans votre mémoire... Respirez profondément. Oui, comme ça. Voyez-vous quelque chose... un lieu particulier ?

— J.R : Oui... Je suis à la gare Saint-Jean à Bordeaux et l'on est le 2 avril 1961... la pendule sur le quai... Il est 20 h 45.

— L.R : C'est très bien et que ressentez-vous ?

— J.R : Je me sens mal à l'aise. J'ai envie que mon train parte le plus vite possible.

— L.R : Vous devez prendre un train, et pour quelle destination ?

— J.R : Marseille... je dois me présenter à la caserne Sainte-Marthe, caserne de transit pour l'Algérie. Je suis militaire... sergent... et je suis affecté au 11<sup>e</sup> Groupement Tactique où je dois me présenter le 5 avril. Je ne sais pas où se trouve cette unité, mon ordre de mission ne le mentionne pas. Tout ce que je sais c'est qu'elle est basée en Grande Kabylie à l'est d'Alger.

— L.R : Êtes-vous en uniforme ?

— J.R : Oui.

— L.R : Êtes-vous seul sur ce quai de gare.

— J.R : Non, il y a beaucoup de monde et surtout pas mal de militaires assez bruyants dont certains ne sont manifestement pas à jeun.

— L.R : Ce n'était pas le sens de ma question. Je voulais dire... Y a-t-il des membres de votre famille près de vous ?

— J.R : Oui, mon père et ma belle-mère m'ont accompagné à la gare.

— L.R : Voulez-vous partir explorer cette période ou préférez-vous rester sur ce quai de gare ?

— J.R : Je préfère rester là.

— L.R : Très certainement. Que voyez-vous d'autre ?

— J.R : Mon père et moi grimpons dans le wagon seuls. Ma belle-mère reste sur le quai. Nous entrons dans le compartiment couchettes. C'est une « seconde classe ». Par la vitre, je vois la pendule du quai, il est 20 h 57. La loco ne doit toujours pas être attelée, car seul l'éclairage blafard des quais permet de se repérer dans les wagons. Il n'y a personne et je pense qu'avec un peu de chance, je vais voyager seul. Je vérifie mon billet, je suis sur la couchette du haut.

... Silence...

— L.R : Jean ! Vous êtes toujours dans le train ?

— J.R : Oui. J'y suis toujours. J'attends mon père qui est monté derrière moi dans le wagon. Il m'aide à installer mon sac à paquetage et mon sac à dos dans le filet à bagages. Je remarque que ce soir, malgré le masque de froideur habituel que je lui connais bien, il a l'air ému.

— L.R : Votre père est quelqu'un de froid ?

— J.R : Ce n'est pas un bavard. Toujours aussi peu loquace qu'à l'ordinaire, il n'a pas dit un mot tout au long du trajet depuis que nous avons quitté la maison, pas plus que pendant le dîner d'ailleurs.

— L.R : Est-ce que vous le voyez distinctement ?

— J.R : Oui, tout à fait. Il aurait pu venir en civil, mais a tenu à se mettre en uniforme pour m'accompagner. Sur les épaulettes de son imper kaki... ses trois barrettes de capitaine.

— L.R : S'est-il mis en uniforme pour marquer une distance entre vous ?

— J.R : Oh non ! Il n'a pas besoin de ça pour le faire.

— L.R : Et pourquoi l'a-t-il fait ?

— J.R : C'est sa façon à lui de me dire que s'il est mon père il est aussi un soldat avec ses dix ans passés sur les théâtres d'opérations où la République a fait la guerre depuis 1939.

— L.R : Pourquoi ce faisant, rappeler une période si lourde à son fils qui à son tour part vers une guerre.

— J.R : Pour me dire son inquiétude de père et d'ancien. Il a tout fait pour me dissuader tout d'abord de m'engager, ensuite de me porter volontaire pour l'Algérie. C'était difficile pour lui, mais il a tenté de me faire comprendre que les blessures du corps ne sont parfois pas grand-chose en comparaison de celles de l'âme. Tant de soldats sont revenus de la guerre en apparence intacts, mais leur esprit n'était plus qu'un champ de ruines.

— L.R : Et pensez-vous qu'il a raison ?

— J.R : Là, je ne sais pas de quoi il s'agit. Aujourd'hui, si.

— L.R : Vous dites « Aujourd'hui si », cela signifie-t-il qu'en même temps qu'être avec votre père dans ce train, vous avez conscience de votre présence ici près de moi.

— J.R : Oui, parfaitement ! Comme si je regardais un film assis près de vous sans que vous puissiez le voir.

— L.R : C'est une précision intéressante. Est-ce que le film se poursuit ?

— J.R : Oui. Mon père s'assied sur la banquette en face de moi, enlève son calot, le pose à plat sur son genou et le lisse avec application. Sa voix est étrange, légèrement tremblante. Elle n'a plus rien de commun avec celle à laquelle je suis habitué, autoritaire, cassante.

— L.R : Il vous parle ?

— J.R : Oui, je l’entends distinctement. Il dit :

— « Tu sais, la guerre ce n’est pas ce que tu crois. Celle-là, en particulier. Un beau merdier ! Ne te laisse jamais dominer par tes émotions. Considère que ce n’est qu’un boulot. Fais-le correctement surtout pour tes camarades qui comptent sur toi, mais garde tes distances avec ceux qui voudraient encore sauver la France. Ne va pas jouer les héros, garde la tête froide et dis-toi que tu ne vas pas gagner la guerre à toi tout seul. D’ailleurs, c’est déjà plié. Le problème c’est que comme toujours, dans les derniers mois, on vous demandera de “mettre le paquet” pour que ces Messieurs les Politiques, puissent négocier au mieux quelques articles de plus ou de moins sur le traité que nos bureaucrates ont déjà concocté. Pas grave s’il faut pour cela quelques milliers de morts en plus, ça entre dans le passif et c’est déjà provisionné. »

... Silence...

— L.R : Euh... pourrions-nous faire une pause Jean.

— J.R : Oui. Si vous voulez.

— L.R : Bien, nous allons remonter au réel. Vous allez revenir près de moi. À trois, vous allez ouvrir les yeux et vous souvenir de tout dans le moindre détail. Prêt Jean ! Un... deux... trois.

... Profonde inspiration...

— L.R : C’est bien, respirez comme ça... doucement. Je laisse le Nagra enclenché, mais Jean Rhyne n’est plus sous hypnose. Comment vous sentez-vous ?

— J.R : Parfaitement bien, juste un peu fatigué et peut être un peu soif.

La voix de L.R qui s’éloigne, bruits divers.

— L.R : C’est normal que vous soyez fatigué surtout lors d’une première régression. Tenez, buvez.

... Silence...

— L.R : J’aurais juste quelques questions avant de reprendre. Êtes-vous d’accord pour poursuivre ?

— J.R : Oui bien sûr Lasya. Sans problème.

— L.R : D'accord ! Vous souvenez-vous de tout ce que vous avez retrouvé dans votre mémoire ?

— J.R : Absolument dans les moindres détails. C'est extraordinaire, c'est comme si ces événements venaient tout juste d'avoir lieu et qu'ils s'étaient imprimés dans mon esprit.

— L.R : Excellent ! Tout ce que vous avez revu avec tant d'acuité restera accessible après Le Passage. Vous comprenez maintenant pourquoi ces séances sont importantes. Plus tard, vous pourrez aller chercher tous les souvenirs que vous souhaitez, mais ce qui importe c'est que vous les amènerez tels quels avec vous.

— J.R : Mon Dieu ! Cette nuit, Natalie m'a redit que pour elle c'était chose faite. Nous allons donc nous retrouver comme si nous nous étions quittés la veille tout en ayant vécu une autre vie.

— L.R : Cho vous l'a dit... Vous ne serez sans doute pas tout à fait les mêmes et n'aurez pas tout de suite conscience de ceux que vous avez été, mais vous serez irrésistiblement attirés l'un par l'autre et lors d'une forte émotion, les souvenirs de cette vie vous reviendront.

— J.R : Je suis prêt à reprendre.

— L.R : C'est parfait, mais juste une question.

— J.R : Bien sûr Lasya.

— L.R : Tout à l'heure, sous hypnose, vous avez dit que votre père était quelqu'un de froid et distant. Vous l'avez dit avec beaucoup de tristesse, mais aussi un soupçon de colère. Pouvez-vous m'expliquer ?

— J.R : La tristesse c'est pour la vie qu'il a dû avoir adolescent, avec le peu que j'en sais, un père très dur et ensuite pour celle qu'il a eue avec dix ans de guerre ininterrompue. Il est rentré d'Indochine quarante-huit heures avant le décès de ma mère. Cinq ans de guerre

de 1939 à 1945 puis deux séjours quasi consécutifs en Indochine de deux ans et demi chacun. Cela fait plus de dix ans sans vie de famille, sans qu'il ne me voie grandir, ni moi ni ma sœur, avec en prime l'horreur au quotidien. Il ne pouvait que se construire une carapace pour protéger ce qui restait de lui, mais cette carapace l'a empêché de communiquer, en tout cas de dire à ses enfants qu'il les aimait. La guerre avait fait de lui une sorte d'autiste. Avec qui vouliez-vous qu'il parle de ce qu'il avait enduré ? Sûrement pas avec un ado. La notion de stress post-traumatique comme les cellules d'aide psychologique étaient alors de pures abstractions. Chaque soldat se débrouillait avec les démons qu'il avait ramenés avec lui.

... Silence...

— L.R : Je comprends pour la tristesse, mais pour la colère ?

— J.R : La colère c'est surtout envers moi. Je n'ai même pas fait l'effort de chercher à comprendre pourquoi il était comme ça. Il est vrai qu'entre-temps, il y avait eu la mort de ma mère, le remariage de mon père avec une femme qui cachait la haine qu'elle nous portait, à ma sœur et à moi, sous ses mines compassées de « Tartuffe ». Pour ne rien arranger il y a eu la guerre d'Algérie, puis mon mariage dont le moins que l'on puisse dire est qu'il n'était que l'apparence du bonheur. Bref ! J'étais devenu comme lui. Comment diable aurions-nous pu nous parler ?

— L.R : Si vous étiez ce que vous dites, comment expliquez-vous que Natalie ait pu tomber amoureuse de vous si vite.

— J.R : Justement ! Je ne me l'explique pas. À la seconde même où nous nous sommes rencontrés, je n'étais déjà plus le même homme. Je crois que cela tient du miracle et un miracle ne s'explique pas.

— L.R : Pardonnez cette digression. Je voulais

mieux comprendre votre relation avec votre père. Pouvons-nous poursuivre ?

— J.R : Je suis prêt.

— L.R : Bien ! Fermez les yeux, concentrez-vous sur ma voix et respirez profondément. Je vais compter jusqu'à trois et à trois vous serez de nouveau dans le train avec votre père. Un... deux... trois ! ... .. Jean ! Vous m'entendez ?

— J.R : Je vous entends parfaitement.

— L.R : Nous en sommes restés au moment où votre père vous livre son opinion sur les hommes politiques sur lesquels, semble-t-il, il n'a plus la moindre illusion.

— J.R : C'est bien ça ! Il veut m'épargner le piège des beaux discours, car il sait pour l'avoir vécu que les hommes politiques utilisent les soldats comme « consommable » sans aucun état d'âme.

... Silence...

Je comprends seulement maintenant que sans m'en parler, il a actionné son réseau d'anciens pour me mettre à l'abri de certaines « dérives ».

— L.R : Vous dites que c'est en ce moment même que vous comprenez ce que votre père est en train de vous dire il y a cinquante-cinq ans.

— J.R : C'est un peu ça ! Réentendre ces paroles et revivre la scène me permet de comprendre ce que mon père a fait pour me protéger.

— L.R : Et qu'a-t-il fait exactement ?

— J.R : Sachant dans quelle unité je suis affecté, il s'est renseigné sur ceux qui la commandent. Il a retrouvé une partie de l'équipe qui était sous ses ordres en Indochine. Des soldats professionnels qui sans jouer les nounous feront en sorte que je ne me laisse pas embarquer dans le premier coup tordu concocté par ceux, et ils sont nombreux dans les unités spéciales, prêts à tout pour que l'Algérie reste française.

— L.R : Vous étiez dans une unité spéciale ?

— J.R : Oui, c'était le commando de chasse du Groupement Tactique. Commando spécialisé dans la réduction des grottes dont la région était truffée et dans lesquelles les rebelles trouvaient refuge.

— L.R : Êtes-vous maintenant dans une autre période de vos souvenirs ou s'agit-il seulement d'une projection de ce que vous pensez ?

— J.R : Non ! Je suis toujours avec mon père.

— L.R : Vous êtes dans le train avec votre père ?

— J.R : Oui, il me parle, il dit :

— « Tu sais, un contrat, ça se résilie. Il te suffira d'en faire la demande dès que tu auras fini ton temps de service légal, mais en attendant, fais bien attention à toi. »

— L.R : Voyez-vous son visage ?

— J.R : Oui ! Mais c'est à peine si je le distingue dans la pénombre du compartiment. Il y a une secousse, et la lumière s'allume, c'est la loco qui a été accrochée au train, normalement nous devrions partir dans une dizaine de minutes.

— L.R : Pouvez-vous me dire comment est votre père ?

— J.R : Il a remis son masque de sévérité. Il se lève et prend son portefeuille dans la poche intérieure de son blouson. Il en sort un billet de cent francs, me le tend.

— « Tiens ! Tu en auras besoin pour améliorer l'ordinaire. Là où tu vas, il n'y a sûrement pas d'ortolans au menu. Il serait peut-être temps de dire au revoir à Éléonore. »

— L.R : Je suppose qu'Éléonore est votre belle-mère.

— J.R : Oui, c'est ma belle-mère, mais...

... Silence...

— L.R : Jean ! Vous êtes toujours dans le train ?

— J.R : Oui ! Mais ma belle-mère vient d'entrer dans le compartiment.

— L.R : Elle vient vous dire au revoir ?

— J.R : Ce n'est pas ce qui était convenu. Je devais lui dire au revoir par la fenêtre... Elle devait rester sur le quai. C'est ce que j'avais exigé avant de partir de la maison.

— L.R : Vos relations avec elle ne sont donc pas des meilleures.

— J.R : C'est le moins que l'on puisse dire. Elle vient de faire le pire qu'elle pouvait faire et elle le sait. Je vois bien que mon père est furieux. Il n'a jamais supporté que l'on ne tienne pas ses engagements.

— L.R : Vous dites que c'est délibéré pour vous faire du mal.

— J.R : Oui ! Elle s'en délecte. Je le lis dans ses yeux. Je le vois malgré son sourire hypocrite que je ne connais que trop bien.

— L.R : Je regarde votre visage et c'est la première fois que j'y vois cette expression. C'est la preuve que vous revivez la scène. Si cela est trop pénible pour vous, nous pouvons interrompre la séance et...

— J.R : Tout va bien Lasya. C'est un peu difficile à expliquer, mais ça me fait du bien. C'est comme si je nettoyais mon esprit. Je dois vraiment en chasser la colère et la haine.

— L.R : La haine oui, mais pas la colère Jean. Vous avez le droit d'être en colère. Que fait-elle maintenant ?

— J.R : « Hi... Hi... Hi – elle commence toujours ses phrases par ce gloussement hypocrite – je voulais quand même t'embrasser avant le départ ».

— L.R : Elle essaie peut-être de se racheter ?

— J.R : Vous parliez de haine tout à l'heure. Elle, elle la cultive. À la voir comme ça, on croirait qu'elle est la bonté même. Pas un dimanche sans qu'elle

n'aille à la messe et ne communie avec l'air extasié des images de son missel. Seulement, elle déteste le monde entier et je crois bien que je suis dans le « top dix » de ceux qu'elle a dans le nez, tout juste après ma sœur. Elle se sait grosse et moche et ne peut supporter que mon père voie en ma sœur le portrait de notre mère qui sans être un top-modèle était quand même une jolie femme. Pour l'avoir surprise alors qu'elle ne se savait pas observée, je connais son vrai visage, celui des mâchoires serrées et du regard noir de la méchanceté. Elle sait bien que je l'ai percée à jour et ne le supporte pas. Il y a six mois de ça, elle était ravie de me voir m'engager et quitter la maison. Si maintenant je pouvais avoir la bonne idée de revenir entre quatre planches, rien ne pourrait lui faire plus plaisir. Après avoir réussi à force d'arguments pseudopédagogiques à persuader mon père de coller ma sœur en internat ne voila-t-il pas que j'ai la bonne idée de me porter volontaire pour l'Algérie. La voilà débarrassée des deux « bâtards ».

— L.R : C'est un long monologue Jean. Correspond-il à ce que vous voyez ?

— J.R : Hélas oui ! Elle sourit et dit :

— « Je crois que le train va partir. Tu viens, mon chou ». Le « chou » c'est mon père et il déteste qu'elle l'appelle comme ça. Il ne lui répond pas et avec sa raideur habituelle brusquement retrouvée, il m'embrasse et tourne les talons. J'ai l'impression qu'il vient de vieillir de dix ans.

... Silence...

— L.R : Vous revivez quelque chose de très pénible. Voulez-vous arrêter ou que nous fassions une pause ?

— J.R : Non... je veux continuer et bien m'imprégner de ce qu'était cette femme.

— L.R : Bien ! Je vous écoute.

— J.R : Je la vois très distinctement. Elle est

toujours en face de moi et se croit autorisée à me faire la bise. Je l'en dissuade d'un simple regard tout autant d'ailleurs que de me donner le billet qu'elle avait préparé.

— « Non merci, il y a du PQ dans les boîtes de rations. »

Ma réplique est peut-être vulgaire, mais à mon sens pas suffisamment tant cette femme est méprisable. Elle rengaine son billet et son sourire de « piété » pour me lancer dans un sifflement hypocrite :

— « Sois prudent, la région où tu vas est si dangereuse »

— « Pas tant que ça ! Tu n'y seras pas. »

À voir la crispation de son visage, je pense que j'ai fait mouche. Sans demander son reste, elle quitte le compartiment et rejoint mon père sur le quai d'où il me fait un petit signe de la main, puis au moment où le train s'ébranle, un salut militaire plus affectueux que réglementaire.

... Silence...

— L.R : Jean ! Est-ce que vous m'entendez ?

— J.R : Oui Lasya je vous entends, mais je ne suis plus dans le train. Je suis sur un bateau dont je peux lire le nom sur une bouée accrochée dans la coursive : « Sidi Mabrouk ».

— L.R : Vous connaissez ce bateau ?

— J.R : Oui, c'est celui qui m'amène en Algérie.

— L.R : Fait-il jour ou nuit ?

— J.R : Je n'ai pas de visuel sur l'extérieur. Je ne vois que les parois de métal de la coursive, mais je sais qu'il fait nuit. Oui, c'est ma montre. Elle indique 1 h 16 et tous mes sens me disent qu'il fait nuit.

— L.R : Le bateau est à quai ?

— J.R : Non ! On est en mer et la mer est démontée.

— L.R : Que faites-vous dans la coursive ?

— J.R : Je viens de quitter la cabine pour monter sur

le pont.

— L.R : Vous étiez dans une cabine ?

— J.R : Oui, avec trois autres sergents. C'est une véritable puanteur et les relents en imprègnent le drap humide de ma capote. Il faut à tout prix que j'aille sur le pont pour pouvoir respirer autre chose que les flatulences du gros porc qui dort dans la couchette du dessus. Le pire c'est l'odeur de vomi des deux autres occupants qui ont rendu l'âme à même le plancher.

— L.R : Ce que vous me décrivez est tellement insupportable que je n'arrive même pas à l'imaginer. L'air de la coursive doit être un peu plus respirable.

— J.R : Oui ! Je m'accroche à la rampe qui court tout le long de la cloison. Je passe devant un hublot, je ne vois que de l'eau. Le hublot est sous l'eau, la mer est vraiment déchaînée.

— L.R : Vous dites que le bateau est pris dans une tempête ?

— J.R : Ça m'en a tout l'air, j'ai l'impression d'être dans un sous-marin. Comme tous les hublots d'un bateau normal, celui-là est censé se trouver au-dessus de la ligne de flottaison, mais je ne vois rien d'autre que de l'écume et de l'eau.

— L.R : Et ça ne vous dissuade pas de monter sur le pont ?

— J.R : Quand bien même je le voudrais que cela ne serait pas possible. Une sentinelle au visage plus vert que le col de sa chemise est postée au pied de l'étroit escalier au fond de la coursive.

— « C'est interdit sergent la mer est trop mauvaise, trop dangereux ! »

... Silence...

— L.R : Vous devez avoir le mal de mer.

— J.R : Non, je n'y suis pas sensible. Je fais demi-tour, la porte de la deuxième cabine s'ouvre. C'est

Laburle, mon copain de promo qui en sort. Il referme la porte et allume une cigarette. Il tourne la tête vers moi. Il a un accent parisien assez prononcé.

— « Tu cherches les “gogs<sup>7</sup>” ? J’ai essayé tout à l’heure. Je suis sorti plus vite que j’y suis entré. J’ai aussi essayé celles du pont en dessous. N’y pense même pas, ils sont plus de trois cents dans la cale. J’imaginai pas que trois cents mecs, ça pouvait dégueuler autant. Si tu veux pisser, essaie la porte à gauche au fond du couloir, ça doit être un débarras. Pas éclairé, mais ça vaut peut-être mieux. Pour le reste, faudra attendre qu’on arrive à Alger. »

Il tire une dernière bouffée et écrase son mégot sous sa semelle. Il dit :

— « J’veais essayer de dormir, tu devrais en faire autant ». Un petit salut et il disparaît dans sa cabine.

— L.R : Je n’aurais jamais imaginé que l’on puisse traiter des soldats de cette manière. Vous me décrivez l’enfer sur terre. Quel est donc votre état d’esprit à ce moment précis ?

— J.R : Je pense à mon père et à l’opinion qu’il a des hommes politiques.

... Silence...

— L.R : Jean ! Est-ce que vous m’entendez ?

— J.R : Oui Lasya !

— L.R : Où êtes-vous en cet instant ?

— J.R : Je reviens du débarras. Je retourne dans ma cabine avec les odeurs de crasse, de sueur, de pet et de drap mouillé. Je m’allonge tout habillé sur la couchette du bas. La pénombre m’épargne de pouvoir distinguer la couleur du matelas, mais pas l’odeur de vieille crasse et de tabac refroidi. Il ne doit pas faire plus de trois centimètres d’épaisseur et les barres du sommier me rentrent dans les côtes. Le gars au-dessus de moi a dû finir de digérer ses fayots. Il ne

---

7 Argot militaire : Toilettes, latrines.

pète plus, il ronfle en cadence avec le rythme du roulis et les grincements de ferraille de la vieille coque. Impossible de dormir.

— L.R : Vous allez revenir avec moi Jean. Je compte jusqu'à trois et à trois vous revenez... à trois, vous revenez au conscient... 1, 2, 3... Voilà, respirez... tout va bien.

... Silence...

— L.R : Jean Rhyne n'est plus sous hypnose. Je laisse tourner le Nagra. Comment vous sentez-vous Jean ?

— J.R : Plein de colère. Tant de gens sont morts.

— L.R : Vous êtes impressionnant. Tout à coup là, je vous ai vu tel qu'en 1984 a dû vous voir Natalie. J'ai vu l'homme capable de grandes colères et de passion et dans le même regard il y avait tant de tendresse, de force et de douceur. C'est un cocktail bigrement explosif et je ne suis pas étonnée que Natalie en soit tombée amoureuse.

— J.R : C'est surprenant !

— L.R : ... Euh... Qu'y a-t-il de surprenant ?

— J.R : Vous venez de faire le portrait de Natalie. Elle est très exactement ce que vous venez de décrire.

— L.R : Ce qui prouve qu'elle est votre âme sœur. Votre rencontre a dû être absolument magnétique. Vous ne pouviez qu'être instantanément attirés l'un par l'autre et vous aimer d'un amour infini.

— J.R : Dieu vous entende pour ce qui est de l'infini.

— L.R : Vous ne pouvez en douter. S'il y a une chose dont vous ne pouvez douter, c'est bien de celle-là. Euh... Souhaitez-vous que l'on poursuive ou...

— J.R : Si vous le permettez Lasya, je préfère arrêter.

— L.R : C'est tout à fait normal que vous soyez fatigué. C'était la première séance et de plus, riche en émotion.

— J.R : J'en déduis qu'à la prochaine je serais épuisé.

— L.R : En principe non. Sauf si...

— J.R : Sauf si, comme ce sera le cas, les émotions sont plus intenses qu'aujourd'hui.

— L.R : Et pourquoi le craignez-vous ?

— J.R : Parce que je sais qu'il me faudra replonger dans le trou noir dont j'ai eu tant de mal à m'extirper. Je n'ai jamais réussi à le refermer totalement. Depuis tant d'années, il est là, tapi au fond de moi.

— L.R : C'est précisément à cela que servent les séances de régression, à identifier les trous noirs que nous portons en nous et à leur envoyer ensuite plus de lumière qu'ils ne peuvent en absorber jusqu'à ce que le moindre élément qui les compose soit identifiable et reconnu. Cette lumière c'est l'amour et c'est justement ce dont vous débordez. Même si cela sera dur, vous n'avez rien à craindre.

— J.R : J'aimerais en être aussi sûr que vous.

— L.R : Vous le pouvez. N'oubliez pas que je suis là. Je suis votre amie et je tiendrai votre main.

... Silence prolongé...

— J.R : Seigneur ! Vous m'avez fait pleurer Lasya. Non... non ce n'est rien, je voudrais plus souvent pleurer comme ça. Parce que là, c'est de bonheur.

— L.R : Merci Jean ! Tenez !

... Bruit de quelqu'un qui se mouche...

Fin d'enregistrement.

\*\*\*

## Le trou noir

Il a la sensation plus que désagréable d'avoir la langue et la gorge aussi sèche que du papier buvard. Le verre d'eau fraîche que Lasya lui tend ne suffit même pas à étancher sa soif.

Sans un mot, elle le ressert. Il s'applique à le boire, à petites gorgées.

Il est arrivé chez Lasya la boule au ventre, mais l'angoisse paroxystique qu'il éprouvait en franchissant le seuil de la maison n'a pas résisté dix minutes à la séance d'hypnose pratiquée par son amie. Cependant, malgré ce soulagement, il n'arrive pas à se débarrasser de l'étrange sensation de soif qu'il ressent depuis ce matin.

Toujours sans un mot, Lasya vient s'asseoir derrière lui... le même fauteuil que la séance précédente. Elle est toute proche. Il peut l'entendre respirer, mais ne peut la voir.

— Vous allez me trouver stupide, mais même si l'hypnose a calmé mon angoisse, elle ne l'a pas fait disparaître. Pourriez-vous vous installer de façon à ce que je puisse vous voir ? Je me sentirais plus rassuré.

Dans un geste d'apaisement, Lasya pose sa main sur son épaule. Elle se lève.

— Restez allongé ! Vous devez être le plus calme possible.

En un tournemain, elle déplace deux fauteuils,

écarte la table basse et positionne un siège pour être au plus près de Jean. — Vous savez bien que votre angoisse et ses symptômes ne s'atténueront vraiment que lorsque vous aurez affronté votre « trou noir ». Soyez sûr d'une chose, c'est que je suis là près de vous. Vous n'êtes pas seul.

— Vous avez raison. Allons-y ! Je suis prêt.

Lasya enclenche le magnétophone.

Transcription de l'enregistrement numéro 02

Séance privée du vendredi 9 octobre 2015. 16 h 30

Objet de la séance : Régression sous hypnose

Sujet : Jean Rhyne

Hypnothérapeute : Lasya Rampa

... Bruits divers...

— Lasya Rampa : O.K Jean ! Vous connaissez bien le processus maintenant. Respirez régulièrement, mais sans excès. Détendez votre corps et concentrez votre esprit sur ma voix... rien que ma voix. Je vais compter jusqu'à trois et à trois vous entrerez dans votre mémoire. Vous laisserez votre esprit vous guider. Vous savez ce que vous cherchez. Je compte... 1... 2... 3. Voilà, votre esprit est maître de votre mémoire, de la totalité de votre mémoire. Où êtes-vous, Jean ?

— Jean Rhyne : Je suis dans un hangar, un hangar immense. Nous sommes très nombreux, tous des militaires alignés en longues files, sac à paquetage et sac à dos à nos pieds.

— L.R : Savez-vous où se situe ce hangar ?

— J.R : Oui, sur le quai militaire du port d'Alger et tous ceux qui sont là sont descendus du « Sidi Mabrouk » il y a plus d'une heure. J'ai malgré tout la sensation du sol qui tangue et roule sous mes pieds comme si j'étais encore en mer.

— L.R : Et que faites-vous dans ce hangar ?

— J.R : L'appel se termine. Les sous-officiers chargés de nous « dispatcher » nous regroupent suivant nos destinations.

— L.R : Qu'est-ce qu'une « destination » ?

— J.R : Le lieu géographique de notre affectation. Quelqu'un vient d'appeler le 11<sup>e</sup> Groupement Tactique. C'est mon unité. Je vais me mettre en place, mais...

... Silence...

— L.R Pourquoi ce « mais » et ce silence ? Y a-t-il quelque chose d'anormal ?

— J.R : Oui, des groupes se sont formés à l'appel des autres unités, mais je suis le seul à répondre pour le 11<sup>e</sup>. Un caporal me fait signe de le suivre sous le regard intrigué de mes compagnons de voyage. Laburle me fait un clin d'œil, pouce levé en signe d'encouragement.

— L.R : Laburle ! C'est bien l'autre sergent, votre camarade de promotion ?

— J.R : Oui, c'est bien lui, celui avec lequel je parlais dans la coursive du bateau. Je sais qu'il part sur le barrage tunisien. Ils doivent être une dizaine dans son groupe.

— L.R : Le barrage tunisien ?

— J.R : Oui. Le barrage électrifié destiné à stopper les infiltrations rebelles depuis la Tunisie. Il y a le même sur la frontière marocaine.

— L.R : Connaissez-vous la raison pour laquelle vous êtes seul à partir pour cette unité ?

— J.R : Non ! Je l'ignore et ma curiosité se double d'inquiétude lorsque le caporal me désigne une Jeep dans laquelle il m'aide à charger mes impedimenta. Il me fait un petit salut pas très réglementaire et m'explique :

— « Le chauffeur va vous conduire à la gare où vous prendrez le train qui part dans quarante-cinq minutes,

direction Tizi-Aman son terminus. Vous descendrez à la gare de Riquetti où vous êtes attendu. C'est la gare juste après celle de Bordj-Maalouf. Bonne chance, sergent et bon courage. »

— L.R : Pouvez-vous préciser ce qui vous inquiète ?

— J.R : Le ton de la voix du caporal... comme s'il me prenait en pitié. Mon instinct me dit que le coin où je vais doit être connu de tous pour être inhospitalier.

— L.R : Bien ! Nous saurons bientôt si votre instinct a raison. Êtes-vous dans la Jeep ?

— J.R : Oui. Après avoir quitté l'enceinte militaire, nous prenons une large rue très fréquentée qui longe le port. Le trajet est bref, cinq minutes tout au plus et la Jeep stoppe le long d'un bâtiment dont la destination ne fait aucun doute : c'est la gare. Sur notre droite, au-dessus de larges arcades, une autre rue à la circulation tout aussi dense que celle que nous venons d'emprunter.

— L.R : Vous voyez distinctement tous ces détails.

— J.R : Oui, c'est très net. Je n'ai pas vraiment eu le temps de voir la ville, mais je peux vous décrire la voiture qui passe et le visage des piétons que je viens de croiser.

— L.R : Je suis très contente que votre régression soit aussi nette, c'est assez rare pour le noter. Où êtes-vous maintenant ?

— J.R : Je suis les indications du caporal. J'ai mon ordre de mission qui fait office de billet. Je vais donc directement sur le quai. Sur le mur du bâtiment, un tableau noir sur lequel une main appliquée a inscrit à la craie l'horaire, la destination et le quai des prochains trains en partance. En fait, il n'y en a que deux. Le mien est déjà à quai, juste devant moi. Départ dans une demi-heure.

— L.R : Quel est votre état d'esprit à cet instant ?

— J.R : Calme. Malgré la quasi-impossibilité de se

tromper, ma seule préoccupation est de prendre le bon train et de descendre à la bonne gare. Je monte dans un vieux wagon aux banquettes de bois. Il fait chaud ! J'enlève la capote que j'ai sur le dos depuis Marseille. Pas de place attribuée, je m'assieds au fond du wagon.

— L.R : Au fond du wagon ? Est-ce une précision importante ?

— J.R : Oui. Ça me permet de voir tout le wagon en étant certain que personne ne sera derrière moi.

— L.R : Faites-vous cela instinctivement ?

— J.R : Je ne saurais dire... entraînement... instinct ? Peut-être les deux ? Quelques personnes montent dans le wagon, essentiellement des Algériens. Je ne vois aucun Européen et surtout aucun militaire.

— L.R : Êtes-vous armé ?

— J.R : Non ! Le caporal de tout à l'heure ainsi que le chauffeur étaient équipés d'un MAT 49, mais moi je n'ai strictement rien.

— L.R : Un MAT 49 ? Qu'est-ce que c'est ?

— J.R : Un pistolet mitrailleur que les civils appellent une mitrailleuse.

— L.R : Ah ! Que voyez-vous d'autre et quel est votre état d'esprit.

— J.R : Rien qui ne présente un intérêt particulier, mais je me pose un millier de questions qui trouveront sans doute leur réponse à destination.

— L.R : Pouvez-vous justement faire un petit saut dans le temps et vous transporter au moment où vous arrivez.

— J.R : Oui.

— L.R : Que voyez-vous ?

— J.R : Le train vient de quitter la gare de Bordj-Maalouf et le prochain arrêt est Riquetti, ma gare d'arrivée. Au fur et à mesure que le train s'est éloigné

d'Alger, le paysage est devenu de plus en plus montagneux. Je pense que Riquetti doit être dans une vallée.

— L.R : Y a-t-il eu un fait notable pendant le voyage ?

— J.R : Non ! Sauf que le train se traîne et qu'il s'arrête à toutes les gares. Des gens sont montés et descendus en majorité des paysans. Il y a eu aussi une famille en tenue traditionnelle.

— L.R : Quel est leur comportement par rapport à votre présence.

— J.R : Ils doivent avoir l'habitude de voir des militaires. Ils sont totalement indifférents.

Ah ! Le train arrive en gare de Riquetti, une petite gare pour un petit village. Je suis déjà à la porte avec tous mes bagages et lorsque le train stoppe, je saute sur le quai et récupère mes sacs.

— L.R : Pourrions-nous faire une pause ?

— J.R : Oui bien sûr !

— L.R : Bien ! Concentrez-vous sur ma voix, Jean. Je vais compter jusqu'à trois et à trois vous allez revenir au conscient et vous souvenir de chaque détail... 1, 2, 3. Top... Revenez avec moi Jean... voilà, respirez profondément... est-ce que ça va ?

— J.R : Oui, très bien, comme l'autre fois, juste un peu engourdi.

— L.R : Je laisse tourner le Nagra. Jean Rhyne n'est plus sous hypnose.

Maintenant que vous n'êtes plus sous hypnose, je voudrais vérifier si pour certains événements l'acuité de vos souvenirs est comparable à celle de vos visions de régression.

— J.R : Pas de problème Lasya. Que dois-je faire ?

— L.R : Rien d'autre que d'essayer de vous rappeler l'instant que vous me décriviez. Sauf que cette fois vous n'êtes plus sous hypnose et qu'il vous faut

remonter cinquante-cinq ans en arrière.

— J.R : Je veux bien essayer.

— L.R : Parfait ! Je sais que pour l'épisode du « trou noir » comme vous l'appellez, il faudra absolument pour vous aider et vous protéger que vous soyez en régression sous hypnose. Là, j'essaie seulement d'entraîner votre mémoire à rechercher par elle-même un maximum de détails. Rappelez-vous qu'il est important que vous puissiez accéder sans restriction au moindre fait, à la moindre émotion, mais ce qui compte vraiment c'est de pouvoir ensuite tout conserver tel quel dans votre mémoire récente lorsque vous êtes conscient.

... ... Donc, vous êtes descendu du train à la gare de Riquetti il y a de cela cinquante-cinq ans. De quoi vous souvenez-vous ? Y a-t-il quelqu'un qui vous attend ?

— J.R : Oh ! pour ça, je m'en souviens parfaitement. Il y a tout un comité d'accueil... quatre militaires et un 6×6.

— L.R : Un 6×6 ?

— J.R : Oui. Un véhicule entre la jeep et le camion, mais avec six roues motrices d'où son nom.

— L.R : Ah, très bien ! Pouvez-vous me décrire les militaires de votre « comité d'accueil » ?

— J.R : Oh oui ! Alors que je suis boudiné dans ma tenue de sortie et engoncé dans ma capote, les quatre hommes qui m'attendent me paraissent tout droit sortis d'un reportage sur la guerre d'Algérie que l'on passe aux « Actualités » dans les salles de cinéma.

— L.R : Les actualités ?

— J.R : Oui. Cinq à dix minutes d'informations et de reportages divers que l'on passe en première partie. Au début des années soixante, la télévision est un luxe que peu de foyers peuvent s'offrir. Il y a donc une « récap » hebdomadaire des infos au cinéma, juste

avant l'entracte.

— L.R : Revenons à ceux qui vous attendent...

— J.R : Les quatre soldats sont tous équipés de la même façon : Tenue de combat camouflée, casquette, rangers, ceinturon de toile et sac à dos pour certains.

— L.R : Je remarque que vous semblez avoir des souvenirs très clairs de cet instant. Ils ont sans doute été ravivés par la régression, ce qui est un des buts de nos séances. Pouvez-vous poursuivre ?

— J.R : Oui, sans problème. La personne qui s'avance vers moi porte des galons de sergent-chef sur le devant de sa veste de combat et comme seule arme un pistolet au ceinturon. Pas très grand, râblé, il a un visage en lame de couteau et deux petits yeux vifs très rapprochés qui me scrutent attentivement. Il me tend une main que je serre après l'avoir salué et m'être présenté. Il me rend mon salut. Sa poignée de main est plus que ferme.

— « Salut Rhyne ! Moi c'est Minger... Chef Minger... Gérard Minger. Certains m'appellent Gégé quand ils croient que je les entends pas. Excuse notre tenue, on sent un peu le fennec... on rentre de patrouille. »

Effectivement, les uniformes des quatre hommes sont plutôt poussiéreux. Le chef Minger fait les présentations.

— L.R : Excusez-moi Jean, mais... les dialogues que vous rapportez sont-ils exacts... mot pour mot ?

— J.R : Sans doute pas au mot près, mais c'est le souvenir que j'en ai.

— L.R : C'est déjà très bien... Poursuivez Jean !

— J.R : Donc, le chef Minger fait les présentations : le caporal-chef Rabault dit « Le Rat », un grand gaillard sympathique au visage juvénile à moitié caché par la visière de sa casquette qu'il coiffe bas sur les yeux. Il porte son PM en bandoulière et un plastron de

toile garni de chargeurs. Sur sa hanche droite, un pistolet et une dague commando, sur sa hanche gauche, une petite musette de toile à trois compartiments garnis de grenades.

— L.R : Votre souvenir est très précis.

— J.R : Peut-être, mais je n'y ai aucun mérite. Dans moins d'une heure, j'aurais le même équipement et je vais le porter pendant un an.

— L.R : Oui, bien sûr, c'est évident ! Vous avez parlé de deux autres soldats. Vous souvenez-vous précisément de leurs noms ?

— J.R : Oui, très bien ! Ils deviendront très vite de bons copains. Il y a le 1<sup>re</sup> classe Rudant le chauffeur du 6×6 et le 2<sup>e</sup> classe Arbot qui est arrivé le mois dernier, mais ressemble déjà à un vétéran. Sur les quatre venus m'accueillir, seuls le Chef et le caporal-chef sont comme moi des militaires sous contrat, les deux autres sont des appelés.

— L.R : Pardonnez-moi, mais concernant les deux appelés, vous avez parlé de bons copains. Comment se fait-il, alors que vous êtes sergent et qu'ils sont de simples soldats ?

— J.R : Dans le commando de chasse du 11<sup>e</sup> où je vais être intégré, tout le monde s'appelle par son surnom qui devient son indicatif en opération. Dès que l'on part en « O.P », il ne viendrait à personne l'idée de contester la hiérarchie, mais au repos en base arrière nous sommes tous des copains. À l'exception du Chef qui reste le Chef. J'apprendrais plus tard qu'il était sous les ordres de mon père au Tonkin comme caporal-chef.

— L.R : Je me souviens que vous en avez déjà parlé lors de notre dernière séance. Est-ce que vous avez un surnom ?

— J.R : Le premier mois, je serais « La Cigogne », mais ensuite, ce qui n'est pas habituel, je deviendrais

« Le Naja<sup>8</sup> »... Peut-être à cause des lunettes...

... Rire de Lasya...

— L.R : Pouvez-vous plutôt me dire à quel aspect de votre personnalité, ces surnoms font référence ?

— J.R : Oh ! « La Cigogne » c'est parce que je suis grand, maigre et que j'ai de longues jambes. « Le Naja » c'est après le premier nettoyage de grotte auquel j'ai participé. Cela faisait référence à ma capacité à me déplacer sans bruit et sans être vu.

— L.R : Votre entraînement était très poussé.

— J.R : Ce n'est pas de mon entraînement que me venait cette aptitude.

— L.R : Et de quoi d'autre ?

— J.R : La chasse au sanglier avec mon grand-père et mon grand-oncle, dès mon plus jeune âge, et ça pendant des années. Comme ils n'avaient que de vieilles pétoires très imprécises, il fallait approcher au plus près avant de tirer.

... .. Long silence... ..

— L.R : Dix-huit ans et déjà sergent affecté dans une zone de guerre. J'ai du mal à l'imaginer.

— J.R : Rassurez-vous... Je vais vieillir très vite.

— L.R : Vingt-deux ans plus tard, avez-vous parlé de cette période à Natalie ?

— J.R : Au tout début, je n'ai fait que l'évoquer. Elle a tout de suite senti qu'il y avait en moi une blessure profonde, mais n'a jamais posé de question, pensant sans doute que l'initiative m'appartenait. J'y suis parvenu, mais ça a été très dur.

— L.R : Et en avez-vous parlé avec votre femme ?

— J.R : Oui, mais sans donner de détail. Elle savait que c'était quelque chose de lourd à porter. Elle a été

---

8 Naja ou cobra : Espèce de serpent venimeux d'Asie ou d'Afrique Centrale appelé communément « serpent à lunettes » en raison du dessin particulier formé par les écailles sur l'arrière de la tête.

témoin de tant de cauchemars et elle m'a tant aidé.

— L.R : Et par Natalie aussi sans doute ?

— J.R : Oui bien sûr. Mais avec elle... Non ! Pas un seul cauchemar.

— L.R : Pouvez-vous me dire ce qui s'est passé après votre accueil en gare ?

— J.R : Je suis monté dans le 6×6 avec mes sacs et nous sommes partis aussitôt au cantonnement du 11<sup>e</sup>. Une ancienne ferme aménagée pour les besoins de l'unité. Ce n'était pas très loin et nous n'avons pas mis cinq minutes pour faire le trajet.

J'ai aussitôt été présenté au capitaine Lavier. L'entrevue quoique cordiale a été brève. Il en est ressorti que le « patron » m'affectait au commando de chasse, mais qu'il me mettait à la disposition du chef Minger. Autrement dit, sous sa « tutelle » directe sans me confier de groupe à commander ce qui, vu mon jeune âge et mon inexpérience, m'a paru tout naturel. Une période de rodage en somme.

Ensuite, je suis allé toucher mon nouveau paquetage en laissant l'ancien au sergent fourrier puis, toujours accompagné par Rudant le chauffeur, je suis allé à l'armurerie percevoir un MAT 49 et huit chargeurs, pistolet, munitions, grenades, etc.

— L.R : Etc. ?

— J.R : Oui, nécessaire d'entretien et autres bricoles.

— L.R : Je suppose que vous n'avez pas tardé à partir sur le terrain.

— J.R : Oui, dès le lendemain. Une simple patrouille où j'ai cependant beaucoup appris. La première chose étant qu'il me fallait oublier une bonne moitié de ce que l'on m'avait enseigné pendant mes six mois de formation à l'école des sous-officiers.

— L.R : Voulez-vous que l'on revienne sous hypnose pour parler de la suite ?

— J.R : Ça ne me paraît pas nécessaire. Bien qu'éprouvants physiquement, les jours qui vont suivre sont tout à fait gérables. Je connaîtrai mon baptême du feu dans une embuscade dont nous nous dégagerons très vite sans cependant pouvoir poursuivre l'ennemi, mais après le résumé de mon premier mois, on va rentrer dans le dur et là je crois que ce sera indispensable.

— L.R : Souhaitez-vous que l'on parle maintenant de ce mois d'adaptation ?

— J.R : Oui, je veux bien.

— L.R : Je vous écoute Jean.

— J.R : Bon... Premier jour... Installation dans mes « quartiers ». Une chambre au bout de la baraque où est cantonné le commando. Je la partage avec l'autre sergent de l'unité, le sergent Mayer. Lui c'est un ancien : vingt-trois ans, cinq ans de service dont deux ans d'Algérie. Accueil très sympathique, il me briefe sur les usages et m'indique que la chambre contiguë à la nôtre est celle du Chef Minger qui l'occupe seul... ancienneté oblige. Le reste de la baraque est affecté aux vingt-deux hommes du commando, en grande majorité des appelés volontaires ayant passé leur « période d'essai ».

— L.R : Tout comme vous en somme.

— J.R : Exactement... personne n'y échappe sauf le Chef, nommé à ce poste par le capitaine. Tous ceux qui l'ont occupé étaient des anciens d'Indochine avec une solide expérience du combat. Mayer me dit qu'avant « Gégé », c'était l'adjudant-chef Costieri surnom « Pépé » qui était le patron du commando.

— L.R : Un peu irrévérencieux comme surnom.

— J.R : D'après ce que j'ai entendu dire sur l'homme, c'était au contraire très respectueux.

— L.R : Et ensuite, vous avez été présenté au commando ?

— J.R : Oui, et ça c'est terminé par un pot d'accueil à l'autre bout de la baraque aménagé en espace détente avec un bar... très bien garni ma foi. J'ai un peu déçu tout le monde par mon refus de boire de l'alcool, même une bière. Le chef est arrivé juste à temps pour me sortir de là en demandant que l'on me foute la paix sur ce chapitre.

— L.R : Vous ne buvez pas d'alcool ?

— J.R : Je n'en buvais pas, mais ça n'a pas duré. Un peu avant la fin de mon séjour, j'ai appris à apprécier les bons vins puis le rhum et le whisky.

— L.R : Et votre baptême du feu, vous pouvez en parler ?

— J.R : Si vous voulez ! C'était une simple mission d'escorte en zone dangereuse d'une section du Génie du Groupement chargée d'un chantier de réfection de piste. Ils devaient s'installer pour un mois dans une ancienne maison forestière tenue par une section du 9<sup>e</sup> Rima<sup>9</sup>.

... Silence...

C'était juste à la sortie d'une gorge. On s'est fait allumer par une MG 42 et un lance-patate.

— L.R : Pardon ! Pouvez-vous m'expliquer ce qu'est...

— J.R : Ah, excusez-moi ! Une MG 42 est une mitrailleuse légère allemande de la Seconde Guerre mondiale. Sa caractéristique principale est une cadence de tir qui s'accélère tant que l'on tient le doigt appuyé sur la détente. De 600, elle peut atteindre 1 300 coups/minute en deux secondes. C'est très impressionnant. Vous avez l'impression d'être pris sous un orage de grêle. Tout le monde la reconnaît à son bruit caractéristique, celui d'une scie circulaire. Quant au lance-patate, c'est un fusil spécialement équipé et qui tire des grenades

---

9 Rima : Régiment d'infanterie de marine.

antipersonnel ou antichar. Bon là, le tireur était un débutant. Une grenade pour nous stopper en tête de convoi. C'était un half-track qui ouvrait la route. Il n'a pas été touché et sa mitrailleuse de tourelle a aussitôt répondu à la MG 42.

— L.R : Par chance, je sais ce qu'est un half-track.

— J.R : Ah ! Bien... le lance-patate nous a mis une deuxième grenade juste à côté du porte-chars avec le bulldozer. Pas de dégâts et pendant que toute la section sous les ordres d'un aspirant répondait par un feu nourri, l'équipe du commando avec le chef Minger derrière lequel je collais à deux mètres, a tenté de déborder la poignée de rebelles qui nous attaquaient. Ils ont tout de suite vu la manœuvre et ils ont décroché derrière la crête où ils étaient postés. Le chef en vieux briscard qui craignait une embuscade à tiroirs n'a pas insisté d'autant que nous avons laissé la moitié de notre effectif en protection. Après ça, le convoi s'est remis en route et nous n'avons plus eu d'ennui. Nous avons atteint la maison forestière sans encombre et confié la section aux bons soins du Rima chargé de la sécurité du chantier. Le retour s'est fait sur les chapeaux de roues avec le 6x6 et le GMC tourelle... un camion équipé d'une mitrailleuse.

Voilà ! C'était mon baptême du feu.

— L.R : Vous racontez ça comme s'il s'agissait d'une randonnée dans les Cévennes.

— J.R : Peut-être parce que les paysages sont quasiment identiques.

— L.R : Une région très touristique en somme !

— J.R : Elle l'est redevenue pendant un temps après la guerre jusque dans les années 90 où les islamistes ont investi la région.

... Silence...

— L.R : Est-ce qu'une tasse de thé vous tenterait ? Voulez-vous que nous fassions une pause ?

— J.R : Volontiers.

— L.R : O.K ! J'éteins le Nagra.

... ..

— L.R : Reprise de séance... Il est 17 h 35.

... .. Vous êtes donc d'accord pour aborder sous hypnose et en régression, le sujet dont vous n'avez jamais vraiment parlé à personne jusqu'à présent.

— J.R : Oui... Je suis d'accord... mais c'est terrible, vous allez m'obliger à affronter de nouveau ces cauchemars qui m'ont hanté pendant des années et que j'ai eu tant de mal à maîtriser.

— L.R : Je ne vous oblige à rien, mais vous devez le faire. En enfouissant ces souvenirs pour les empêcher de remonter à la surface, c'est une partie de vous-même que vous rejetez... et ça, vous ne le pouvez pas. Il vous faut être entier pour le « Passage », d'ailleurs la Bandrui vous l'a dit.

— J.R : Bien... faisons-le. Mais s'il vous plaît... donnez-moi la main... J'essaierai de ne pas vous la broyer.

— L.R : Pour ça, je n'ai aucune crainte. Votre état de décontraction musculaire ne vous le permettra pas. On y va ?

— J.R : Allons-y !

— L.R : Bien... respirez profondément... sentez l'air qui circule en vous. Vous écoutez ma voix... vous n'entendez que ma voix. Vous êtes complètement décontracté. Je vais compter jusqu'à trois et à trois vous serez au début de l'événement que vous appelez le « Trou noir ». Laissez-vous aller Jean... je compte... 1, 2, 3... Voilà... vous y êtes. Que voyez-vous ?

— J.R : Il doit être aux environs de quinze heures. Je suis avec la deuxième équipe du commando pilotée par le Chef Minger. Nous sommes dix en tout. Les chauffeurs des véhicules qui nous ont déposés en fin de piste sont restés avec un détachement de paras qui

sécurise une quinzaine de GMC. Nous progressons dans un thalweg très rocailleux et broussailleux. Il fait très chaud et nos sacs sont particulièrement chargés... réserve d'eau, boîtes de ration de survie, plus les pains de plastic et les boîtes de cartouches. Pas de vêtements de rechange, à part une paire de chaussettes. En plus du sac, nous portons comme d'habitude nos armes, chargeurs et grenades.

— L.R : Savez-vous où vous allez ?

— J.R : Oui... une compagnie du 13<sup>e</sup> RCP<sup>10</sup> a accroché une bande rebelle d'une quinzaine d'hommes hier après-midi. Ils en ont neutralisé dix, tués ou prisonniers, mais cinq ont réussi à se réfugier dans une grotte quasi inexpugnable juste au bout du thalweg où nous progressons.

— L.R : Connaissez-vous votre mission ?

— J.R : Malgré deux assauts successifs, les paras n'ont pas réussi à réduire la grotte où les occupants sont retranchés avec, semble-t-il, des approvisionnements solides en vivres, armes et munitions. On peut supposer que la grotte est un refuge aménagé de longue date et qu'ils ont donc de l'eau et de la nourriture pour tenir très longtemps. Parmi les cinq hommes, il y a un cadre très important qu'il faut absolument capturer vivant. Donc interdiction d'utiliser les grands moyens comme l'aviation ou même un lance-roquettes.

... Silence...

— L.R : Êtes-vous toujours dans le thalweg Jean ?

— J.R : Oui ! La mission qui nous a été confiée est de capturer ce cadre politique qui en toute logique doit se trouver bien à l'abri au fond de la grotte, protégé par les quatre autres.

— L.R : Comment les paras le savent-ils ?

— J.R : Oh ! C'est la déduction du chef Minger.

---

10 RCP : Régiment de Chasseurs Parachutistes

— L.R : Je ne comprends pas très bien pourquoi les paras qui ont la réputation d'être particulièrement entraînés ne font pas eux-mêmes le nécessaire.

— J.R : Ils ne sont pas équipés pour ça... pains de plastic, PM avec torche, masques à gaz et grenades à gaz incapacitant. Outre ses attributions de commando de chasse, le commando du Groupement est spécialisé dans la réduction de grotte avec le minimum de casse.

— L.R : Êtes-vous en vue de la grotte ?

— J.R : Oh non ! Bien que le terrain soit sécurisé par les paras, nous progressons lentement. Nous sommes chargés comme des mulets et le sol est très rocailleux. Le chef ordonne une pause de dix minutes et nous en profitons pour nous réhydrater.

La progression reprend et après une autre heure de marche harassante nous arrivons enfin à destination. Suivi de son radio et d'un autre para qui ne le quitte pas d'une semelle, un lieutenant du 13<sup>e</sup> RCP vient à notre rencontre. Il a l'air impressionné par le volume et le poids de nos sacs et indique tout de suite au chef un endroit où nous installer hors de vue d'un éventuel tireur de la grotte. Il l'entraîne ensuite derrière un éboulis. Tous les deux s'accroupissent et le lieutenant désigne du doigt plusieurs points, sûrement la grotte et son environnement.

— L.R : Voyez-vous la grotte ?

— J.R : Non pas encore. Le thalweg fait un coude après l'éboulis et je pense qu'elle se trouve juste derrière.

Le Chef revient vers nous et confirme mes déductions. Il nous dit de mettre sac à terre, de boire un peu, de nous installer et de nous détendre. Briefing dans dix minutes.

Les anciens ont l'habitude et s'installent sommairement, mais visiblement pour quelque temps.

— L.R : Vous voulez dire qu'ils savent que la mission

va durer et que chacun se prépare en conséquence.

— J.R : Exactement, d'ailleurs les dix minutes sont déjà écoulées et tout le monde se retrouve en demi-cercle autour du Chef. Il dit :

— « Bon ! Cages à miel<sup>11</sup> ouvertes, parce que je ne répéterai pas deux fois. Je cause... les questions c'est après. »

Il s'accroupit et avec un bout de bois esquisse un plan sommaire sur le sol.

— « Situation : Voilà le thalweg, nous on est là, juste dans le coude. Après ça s'élargit comme ça. Surface... environ trois terrains de foot. La grotte est ici dans une espèce de cul-de-sac à flanc de falaise.

Là-dedans, ils sont cinq dont un cadre politique et quatre combattants... et c'est pas des manchots. Dès qu'un para... ils sont là et là... bouge une oreille, il se fait allumer. Deux assauts ont déjà échoué, cinq paras blessés et évacués par l'hélico sanitaire. Ils ont deux MG 42, des MAT et un MAS 49-56<sup>12</sup> à lunette, des tonnes de munitions, de la bouffe et de l'eau pour tenir cent ans. Deux accès à la grotte : un cône d'éboulis en pente douce, large à la base d'une centaine de mètres et de cinq à six mètres juste au niveau de l'entrée.

C'est un vrai champ de tir et avec une MG 42, même un aveugle pourrait en interdire l'accès en se repérant au seul bruit des pas dans la caillasse.

Deuxième accès, un sentier très étroit qui part de là, au pied de la falaise juste au niveau d'un bosquet de trois chênes-liège. L'accès au bosquet est relativement à couvert. Après sur le sentier en pente douce, mais droit comme un "I", le 49-56 fait des cartons à coup sûr.

---

11 Argot militaire : Oreilles.

12 Fusil semi-automatique, calibre 7,5 mm Modèle 1949 modifié 1956 produit par la Manufacture d'Armes de Saint-Etienne.

Mission : Réduire puis détruire la grotte en faisant un maximum de prisonniers et surtout récupérer un max de doc. Cerise sur le gâteau... le cadre doit absolument être pris vivant.

Moyens : Vous les connaissez et à moins de se déguiser en courant d'air, c'est pas gagné ! Alors si quelqu'un a une idée... c'est maintenant. »

— L.R : Et vous, vous avez une idée Jean ?

— J.R : Hélas, oui !

— L.R : Pourquoi ce « Hélas » ?

— J.R : Parce que c'est sans l'ombre d'un doute à l'instant précis où j'ai levé la main que toute ma vie a basculé.

— L.R : Vous voulez dire que tout le reste de votre vie a été conditionné par ce geste !

— J.R : J'en suis persuadé.

— L.R : Bien ! Que s'est-il donc passé ?

— J.R : Je lève la main. Le Chef fronce les sourcils et me fixe de ses petits yeux de crotale. Ce regard froid est vraiment déstabilisant.

— « Oui, Sergent je t'écoute ».

Le fait qu'il m'appelle par mon grade et pas par mon nom souligne le fait qu'il ne me considère pas comme totalement intégré au commando... et marque aussi sa surprise. Il ne s'attendait sûrement pas à ce que ce soit un bleu de dix-huit ans avec une ficelle<sup>13</sup> toute neuve qui se manifeste.

Je m'avance.

— « J'ai peut-être une idée Chef, mais avant j'ai besoin de prendre certains repères... il faudrait que je voie le terrain ».

Le Chef me fait signe d'approcher et je le suis au pied de l'éboulis.

— « Baisse-toi sinon le 56 ne te loupera pas »

Je me colle aux rochers et risque un œil par-dessus

---

13 Argot militaire : Galon

un bloc imposant. Le « terrain » m'apparaît tel que le Chef nous l'a décrit. Je lui demande ses jumelles.

Comme toutes les jumelles de l'Armée, l'optique est graduée, ce qui permet d'estimer la distance d'une cible et l'intervalle entre deux points. Cinq minutes d'observation et je rends les jumelles au chef. Je réfléchis moins d'une minute et je me tourne vers mon ancien.

— « Je crois que c'est jouable Chef ».

Je l'intrigue de plus en plus. Il n'a pas dit un mot tout le temps de mon observation. Il se recule un peu, me désigne un coin de sable et me tend sa baguette.

— « Explique ! »

Je lui fais un topo rapide. Il me dévisage perplexe.

— « Je pense qu'il faut prévoir une "Evasan<sup>14</sup>" et t'envoyer direct à Maillot<sup>15</sup>. Tu serais pas complètement frappé, non ? »

J'insiste :

— « Non Chef... je suis sûr que je peux le faire. »

— « Et c'est à l'instruction qu'on t'a appris ces conneries ? »

— « Non Chef, c'est mon grand-père. J'ai chassé quelques années avec lui et je peux me déplacer sans être vu ni entendu, surtout par nuit noire. »

Là, les petits yeux du Chef Minger s'élargissent comme des soucoupes. Je crois qu'il s'arrête même de respirer quelques secondes.

— « C'est bien ce que je disais, t'es complètement givré. »

Un temps puis :

— « Bon on va expliquer ça aux autres et on mettra aux voix. »

Nous rejoignons le groupe qui s'est de nouveau posé.

---

14 Évacuation sanitaire

15 Hôpital militaire d'Alger

Le chef les remue.

— « Allez les gars debout, vous aurez toute la mort pour roupiller. Rhyne va vous expliquer son idée. On se concentre. »

J'essaie aussi de me concentrer et je me lance :

— « Je crois que la première chose à expliquer est que je suis capable d'approcher une cible sans être détecté de jour comme de nuit. J'ai chassé comme ça avec mon grand-père depuis l'âge de dix ans et si un animal ne me repère pas, je crois qu'un homme le peut encore moins. Euh... J'ai jamais essayé avec un humain... mais ça doit marcher. »

Tout le monde ouvre de grands yeux comme le Chef tout à l'heure, mais personne ne bronche.

... Silence prolongé...

— L.R : Je vous écoute Jean.

— J.R : Je m'accroupis devant le schéma que le Chef a tracé. j'explique : « Ce soir, c'est une nuit sans lune ce qui va faciliter mon approche. Je vais d'abord me camoufler au maximum pour me confondre avec l'environnement. Je ne sais pas comment est le sentier... couleur... etc., mais je vais improviser en me basant sur les éboulis. Je vais donc aller me placer ici, dans le bosquet de chênes. Je me déplacerai la nuit tombée et serai en place avant minuit. À minuit, je commencerai mon approche. Les jumelles m'ont donné deux cent cinquante mètres à parcourir. Avec une marge d'une demi-heure, ça va me prendre cinq heures et... »

Un des gars lève la main.

— « Cinq heures pour faire deux cent cinquante mètres ? »

Je me doute qu'aucun d'entre eux n'a jamais pratiqué cet exercice.

— « Oui à peu près. Si je ne veux pas que les autres me voient bouger, il ne faut pas que moi-même je me

voie bouger. Donc ça prend du temps. Je pense être à portée de grenade entre cinq heures et cinq heures trente. »

Pas d'autre question, mais je perçois comme un malaise dans le groupe. Je me ressaisis et continue sous le regard toujours aussi froid et inexpressif du Chef.

— « J'aurais avec moi une grenade et un pain de plastic, le tout enveloppé dans deux chaussettes l'une dans l'autre. Euh... oui... les chaussettes c'est pour camoufler l'étincelle du bouchon allumeur. Dans la nuit, ça se verrait comme un feu de Bengale et puis ça amortira le bruit de la chute du colis que je leur balancerai dès que les premiers rayons du soleil passeront la crête. Le coude du thalweg est orienté est-ouest et nous sommes en juin donc le soleil va se lever à cinq heures trente et le mec en "chouf<sup>16</sup>" l'aura en plein dans les yeux... si toutefois il ne dort pas. Donc à cinq heures, tout le groupe est en place au pied de l'éboulis pour donner l'assaut. Dès que ça pète, vous grimpez "fissa<sup>17</sup>". Parce que si j'ai raté mon coup il leur faudra moins d'une minute pour reprendre leurs esprits et on se fait tous allumer. Donc, les sprinters en tête. Vous avez vingt secondes pour arriver à l'entrée et les neutraliser.

Voilà Chef ! Si vous êtes d'accord, il faudra que les paras soient en place pour nous couvrir si ça tourne mal. »

Je me tais. Devant moi dix paires d'yeux qui disent toutes la même chose :

— « Ce mec-là est complètement fêlé. »

Le Chef intervient :

— « Vous pouvez vous asseoir et discuter entre vous. Vous avez dix minutes pour vous décider. »

---

16 De l'arabe : Guetteur

17 De l'arabe : Vite

Cinq minutes ne se sont pas écoulées que le « conseil de guerre » s'achève. Les gars sont O.K. Ils me font confiance. Le Chef me prend par le bras et m'entraîne à l'écart.

— « Moi je marche, mais tout repose sur toi. Tu es certain de tenir cinq heures tout seul sur ce sentier à progresser à la vitesse d'un escargot ? »

— « Pas de problème Chef ! Je l'ai déjà fait. Pas dans les mêmes conditions parce que les sangliers n'ont pas de MAS 56, mais ils ont quand même un sacré flair et il faut bien repérer la direction du vent avant de commencer l'approche. Là, on a de la chance, le vent est pour nous. Avec votre permission, je vais essayer de dormir une heure ou deux. »

— L.R : Vous vous sentez capable de dormir avant une action aussi stressante que celle-là ?

— J.R : Oui ! Je peux dormir sur commande et me réveiller quand je l'ai décidé. Aujourd'hui, ce n'est plus tout à fait le cas.

... Une main secoue mon épaule, c'est le Chef :

— « Vingt-deux heures trente. Tu peux te préparer. »

Je me lève, ajuste mon treillis que je boutonne jusqu'au cou. Avec l'aide de deux commandos et afin d'éviter que le tissu de ma tenue trop lâche ne s'accroche à la moindre aspérité, je saucissonne les manches de la veste, le buste et les jambes du pantalon avec une pelote de ficelle récupérée dans la trousse d'artificier. C'est une opération délicate, car il faut bien veiller à croiser le fil en losange sinon ça ne tiendrait pas. Nous nous éclairons avec des lampes à écran rouge qui diffusent une lumière fantomatique totalement invisible à dix mètres. L'un devant, l'autre derrière, mes camarades m'enduisent de graisse à rangers et couvrent le tout avec la poussière du sol alentour. Il va en falloir plusieurs couches pour que je

ressemble à une sorte de fantôme de pierre. Ma tête subit le même sort à l'exception du visage où j'applique moi-même quelques traits de bouchon brûlé. Le tableau est complet et à voir la tête de mes collègues ça a l'air plutôt réussi. Je fais quelques exercices d'assouplissement pour vérifier que rien n'entrave ma mobilité.

Le Chef m'interpelle à voix basse :

— « Tiens voilà le pain de plastic, deux grenades OF<sup>18</sup>, au cas où l'une aurait un raté et la paire de chaussettes. Ah ! Ton ceinturon et ton PA. »

J'objecte que je n'en ai pas besoin, car trop lourd et trop gros il risque de s'accrocher dans les cailloux du sentier et me faire repérer.

Le Chef fait alors une chose inouïe. Il met la main à son ceinturon et sort son PA personnel... un Herstal beaucoup plus petit et maniable que notre PA réglementaire :

— « Mets-le dans ta poche de poitrine. Tu vas pas partir à poil quand même. Gaffe, y a une cartouche engagée, la sûreté est mise et surtout... la queue de détente est hyper sensible. »

Je le remercie, vérifie l'arme et la glisse dans ma poche droite puis prépare les grenades autour desquelles je pétris les 250 g de plastic ne laissant libres que les bouchons allumeurs. Je glisse mon bricolage dans les chaussettes enfilées l'une dans l'autre.

Avec un nœud de longe, je fixe le tout à ma patte d'épaule gauche, là où ça ne me gênera pas pour ramper sur le ventre. Ce nœud peut se défaire instantanément le moment venu.

— L.R : J'ai du mal à imaginer votre tension nerveuse à cet instant. Elle ne transparaît pas du tout dans le récit que vous me faites.

---

18 Grenade offensive.

— J.R : Parce qu'il n'y en a pas. Pour moi, ce n'est rien d'autre qu'un exercice comme un autre, répété sans cesse à l'instruction jusqu'à ce qu'il s'inscrive dans le réflexe.

— L.R : Je vous laisse poursuivre.

— J.R : La nuit est tombée et il fait très noir maintenant. La progression jusqu'au bosquet de chênes-liège se fait sans encombre. À mi-parcours, comme prévu, les paras font une diversion : un peu de bruit comme s'ils allaient se mettre en place pour un assaut. Deux rafales de MG 42 partent de la grotte et le silence retombe.

Le Chef a tenu à m'accompagner jusque-là, sans doute pour s'assurer que ma détermination et mon calme ne sont pas qu'une façade. Ma poignée de main semble le rassurer. Une dernière tape sur l'épaule pour me souhaiter bonne chance et il tourne les talons me laissant seul face à la nuit. Je n'en suis pas pour autant déstabilisé, tout au contraire. J'aime la nuit, je la connais bien, elle me protège.

Hors de vue au milieu des chênes-liège, je regarde ma montre aux aiguilles luminescentes : Minuit dix ! C'est bon, je suis dans les temps. Le sentier qui monte en pente douce vers la grotte est à deux mètres. Pas très large, juste le passage d'un homme, une petite incurvation et un faux plat à mi-chemin. Au fur et à mesure qu'il s'élève vers la grotte, la paroi à droite devient plus abrupte et côté thalweg, le cône d'éboulis s'amincit. Il y a quelques siècles, un morceau de falaise a dû s'écrouler, libérant l'ouverture de la grotte que les habitants de la région se sont appropriée la transformant en abri pour eux-mêmes et leurs troupeaux de chèvres. La guerre en a fait une cache de stockage et un refuge.

Il est temps que je me mette en route. Dernière vérification de mon équipement... décharge

d'adrénaline... la même excitation que lors du départ de n'importe quel exercice. Je n'ai pas vraiment conscience que c'est la guerre, la vraie guerre, celle avec des hommes qui meurent et ne se relèvent pas au coup de sifflet de l'instructeur.

Je sors en rampant du bosquet de chênes et m'engage sur le sentier. Avec mon camouflage façon poussière et cailloux, j'ai parfaitement conscience d'être totalement invisible. À cette distance, pour un guetteur de la grotte même attentif, je ne suis qu'un renflement, une des nombreuses ondulations de ce sol inégal.

— L.R : C'est extraordinaire cette absence de peur !

— J.R : C'est parce que dans ma tête je suis toujours à l'entraînement. J'avance millimètre par millimètre en prenant bien garde à ne faire aucun bruit et surtout à rester parfaitement collé au sol, pour ne pas dire fondu au sol. Les heures s'écoulent lentement, sans que je ressente la moindre fatigue. L'excitation de la chasse me tient lieu de potion magique. Durant cette longue reptation, et par simple contact à travers le tissu de ma tenue de combat, j'identifie la nature du terrain sur lequel j'avance. L'information est intégrée sans que j'en aie conscience et mes mouvements s'en trouvent automatiquement régulés. Rien n'est réfléchi, pensé. J'agis par automatisme ce qui me permet de garder l'esprit clair et d'analyser les mille et un bruits de la nuit que d'aucuns percevraient comme silencieuse. Comme tous mes sens, mon ouïe est affûtée telle une lame. Je suis en mode prédation.

Je pense un instant à mes camarades qui ne vont pas tarder à se poster au pied de l'éboulis, mais me reconcentre aussitôt sur mon objectif. Je ne suis plus très loin et je distingue parfaitement le parapet de terre et de pierre derrière lequel s'abritent les « choufs ». Eux, je les sens. Le vent est pour moi et

depuis le temps qu'ils ne se sont pas lavés, on peut sentir leur odeur à cent mètres, l'odeur caractéristique de vieille sueur refroidie. Même un sanglier ne pue pas autant.

Un bref coup d'œil à ma montre... timing respecté... cinq heures vingt-cinq !

En bas, tout le monde doit être prêt à bondir et les paras à ouvrir un feu d'enfer pour leur faire baisser la tête si l'on devait se replier à découvert sur le cône d'éboulis.

— L.R : Que faites-vous maintenant ?

— J.R : Je m'approche encore à quelques mètres pour attendre les premiers rayons du soleil... signal pour balancer ma charge. De là où je suis, j'en entends un ronfler... pas très fort. Je le situe près de l'entrée de la grotte, l'autre... à l'odeur doit être plus à gauche près du parapet. J'ignore si celui-là dort.

Une faible lueur à l'horizon... réfléchir une dernière fois. La charge sera pour le gars au plus près de l'entrée, lui ça le neutralisera définitivement et sonnera les trois autres qui dorment à l'intérieur. Le « chouf » près du parapet c'est à moi de m'en charger.

De la main gauche, je sors le Herstal du Chef de ma poche de poitrine et le pose devant moi, la double chaussette dans la droite. Je glisse deux doigts à l'intérieur. Les anneaux de goupille... un quart de tour, je tire. Ça y est, les goupilles sont enlevées. Je n'ai plus qu'à lâcher les cuillers. Six secondes et ça pète.

En une fraction de seconde, tout s'enchaîne. Le premier rayon de soleil émerge de derrière la crête et vient lécher le parapet de la grotte. Je lâche les cuillers et j'entends le « pschiiit » caractéristique de l'amorçage, étouffé par les chaussettes. 1... 2... 3... ample mouvement du bras. Je balance mon paquet pile à l'endroit visé... bouche ouverte<sup>19</sup>. À peine au sol,

---

19 Technique pour équilibrer la pression de l'onde de choc sur

la charge pète. Je récupère le PA, ôte la sécurité d'un revers de pouce et bondis sur ma gauche où je me trouve nez à nez avec le « chouf » un genou à terre. Bien que sonné, il est en train de se relever avec un fusil de chasse à canons sciés qu'il va pointer sur moi. Il n'en a pas le temps. La détonation du Herstal et l'apparition du trou au milieu de son front sont simultanées. Un autre énergumène sort en trombe de la grotte, MAT 49 au poing lâchant au hasard rafale sur rafale. Deuxième détonation du Herstal, deuxième étoile rouge entre les deux yeux. C'est à cet instant précis que la vague du commando lancée à pleine vitesse escalade le parapet et s'engouffre dans la grotte. Quant à moi, je suis là, les bras ballants le Herstal du chef toujours dans la main gauche, complètement figé, tétanisé par ce que je viens de faire. Je regarde le gars près du parapet. Il a à peu près mon âge et si ce n'était ce trou rouge au milieu du front, on pourrait croire qu'il dort. Celui qui chargeait avec son PM est couché sur le ventre. L'autre qui a pris les chaussettes en plein est presque coupé en deux au niveau de la ceinture. Le Chef Minger vient vers moi. Je suis pris d'un tremblement incoercible et il voit tout de suite que je suis en état de choc. Il récupère son Herstal et me fait asseoir sur le parapet.

— « Ça va aller garçon ? ».

C'est la première fois qu'il m'appelle comme ça.

Un groupe de paras arrive, le chef fait signe à l'infirmier à qui il glisse deux mots à l'oreille. Après m'avoir jeté un coup d'œil effaré vu mon aspect, le para sort une seringue automatique de sa trousse et me fait une injection d'adrénaline dans la cuisse directement à travers mon treillis. C'est comme un électrochoc. Le tremblement cesse instantanément et

---

les tympans.

je reprends pied dans la réalité pour voir mes copains sortir sans ménagement deux rebelles de la grotte. Beaucoup me regardent avec un air d'étonnement ou de respect, certains me font un petit signe de la main. Le Chef revient vers moi.

— « Chapeau Rhyne tu nous as fait ça comme un pro. Y en a un, je sais même pas si on pourra l'identifier, quant aux deux autres, ils n'ont rien dû comprendre à ce qui leur arrivait. Félicitations mon gars ça vaut une V.M avec étoile d'argent<sup>20</sup>. Je m'en charge, même si le colon n'est pas content... parce qu'il avait dit de faire un max de prisonniers. »

On redescend l'éboulis et le Chef me tient par le bras comme s'il craignait que je me blesse. Il sait que je suis sérieusement sonné et qu'il va me falloir du temps pour m'en remettre. La vision des trois hommes que je viens de tuer me submerge comme une vague, et à peine arrivé à notre bivouac, mon estomac se retourne. Le Chef me tient par un bras et me soutient le front. Il me fait asseoir sur une grosse pierre plate et me fait boire de larges rasades d'eau fraîche.

— « Ça va aller mon gars. Dis-toi que ce que tu as fait, c'est assez costaud. Fallait avoir les burnes ! »

Je bafouille :

— « Mais Chef... je voulais pas les tuer... putain... le jeune... il m'a regardé dans les yeux. »

— « Oui mon gars. Sauf que c'était pas un exercice, c'était pas les cibles pivotantes du stand de tir. C'était des vrais rombiers<sup>21</sup> et c'est la guerre. Pas le choix, c'était eux ou toi. »

On entendait un vrombissement dans le lointain. Il se rapproche et deux minutes plus tard, un Sikorsky<sup>22</sup>

---

20 Décoration correspondant à une citation à l'ordre de la Division.

21 Argot militaire : Homme, soldat.

22 Hélicoptère de transport.

se pose à cent mètres de nous. Le Chef et le lieutenant des paras vont au-devant de l'homme corpulent, un colonel, qui vient de sauter de l'appareil suivi d'un petit sous-lieutenant, sans doute son aide de camp. Sauter est un bien grand mot vu sa bedaine, j'aurais dû dire « se laisser tomber ». Il maintient son calot d'une main et répond aux saluts des autres. À l'écart de l'hélico qui a stoppé son moteur, le chef et le lieutenant des paras lui font un topo de l'opération. Je n'entends pas ce qu'ils se disent, mais le colonel tourne plusieurs fois la tête dans ma direction. Lorsqu'il s'avance et s'arrête à deux mètres de moi, je ne bronche pas et reste assis, la tête baissée fixant obstinément le sol. Le colonel s'adresse à moi :

— « Alors sergent ! Un peu secoué jeune homme ! Allez du nerf ! Vous verrez... la guerre on s'y fait très vite. »

Je me lève et il croit que c'est pour le saluer, sauf que devant tant de connerie, je pète un câble :

— « La guerre, qu'est-ce que t'y connais sac à merde ? Retourne à tes paperasses et nous fais pas chier. »

Je me rassieds et l'entends proférer ses menaces :

— « Vous allez voir ce que ça coûte d'insulter un officier supérieur. Considérez-vous comme étant aux arrêts. Vous aurez de mes nouvelles sergent. »

Du coup, sans même inspecter le site, il remonte dans son Siko avec son petit sous-lieutenant à la mine ahurie qui n'a rien entendu et se demande pourquoi le « patron » a l'air furieux.

L'hélico décolle dans un tourbillon de poussière, le lieutenant retourne vers ses paras et le Chef vient vers moi, consterné.

— « Putain... Rhyne... Qu'est-ce qui t'a pris ? D'accord, t'avais cent fois raison. Mais t'es dans l'armée là. Dans le civil on t'aurait foutu dehors, mais

là je crois plutôt qu'il va vouloir te foutre dedans. »

Il s'assied à côté de moi et part dans un éclat de rire tonitruant :

— « Nom de Dieu ! Qu'est-ce que tu lui as mis ? C'est clair, il a rien vu venir. Y a pas qu'avec un P.A que tu tires vite ! »

Je le regarde un peu contrit.

— « Désolé Chef si je vous ai attiré des ennuis. Je suis vraiment désolé, vous n'y êtes pour rien. »

— « Pas de problème pour moi. C'est moi qui suis désolé pour toi. Enfin... J'irais voir le capitaine en rentrant et on essaiera de te sortir de là. Allez, fais ton sac, on repart aux bahuts<sup>23</sup>. C'est les paras qu'ont la main maintenant. Je leur laisse le caporal Petit et deux mecs pour faire sauter la grotte. »

Les gars du commando reviennent. La nouvelle de mon dernier exploit avec le colonel est déjà connue de tous. Chacun passe devant moi et me serre la main sans un mot. Lorsque c'est le tour du caporal-chef Rabault, il ajoute :

— « Au fait... les gars m'ont chargé de te dire... ton surnom... c'est plus La Cigogne. À partir d'aujourd'hui, c'est "Le Naja". »

... .. Long Silence...

— L.R : Eh bien ! Je crois que nous allons avoir matière à discuter. Une dernière question cependant : Êtes-vous toujours ce Naja ?

— J.R : Non ! Je ne crois pas, ou alors un vieux naja qui a perdu ses crocs. Aujourd'hui, il ne reste plus grand-chose du prédateur capable de se déplacer sans le moindre bruit et c'est très bien ainsi.

... Fin d'enregistrement.

---

23 Argot militaire : Camion

\*\*\*

## Andréa

Dernière gorgée, Jean repose avec précaution sa tasse vide sur la table basse.

— Votre thé est toujours aussi fabuleux. Vous avez reçu un don des dieux Lasya.

À côté de lui, sur le canapé, Lasya lui prend la main.

— Je ne sais s'il existe un dieu, mais il en est au moins un en lequel je crois : l'Amour, sans lequel tout retournerait au chaos.

Puis, pensive :

— Si l'on voit bien les maux que peut engendrer l'absence d'amour pour un individu, imaginons alors les conséquences sur un Univers tout entier. Ce serait le royaume des ténèbres.

Jean toussote comme s'il était enroué.

— Oh ça ! Je vous l'accorde volontiers.

Le regard de Lasya se fait plus appuyé.

— Dois-je comprendre que vous faites référence à votre cas personnel ?

— Exactement !

Le ton de la voix de Jean laisse transparaître tant de tristesse que Lasya lui prend la main pour le réconforter.

— Jean ! Ai-je votre permission pour enregistrer cette conversation ?

— Bien entendu Lasya. Je n'ignore pas que c'est très important pour que plus tard, vous puissiez en

faire l'analyse.

Lasya se lève, disparaît dans le couloir vers son cabinet et revient deux minutes plus tard avec le Nagra. Elle dispose le magnétophone sur la table basse et appuie sur la touche d'enregistrement.

Transcription de l'enregistrement numéro 03  
Séance privée du mardi 13 octobre 2015. 17 h 15  
Objet de la séance : Stimulation mémorielle  
Sujet : Jean Rhyne  
Psychothérapeute : Lasya Rampa

— Lasya Rampa : O.K ! Voilà... ça tourne... Ce n'est pas dans ma culture et encore moins dans mes habitudes, mais cette fois, je vais être directe. Comment pensez-vous que les autres puissent vous aimer si vous ne vous aimez pas vous-même ?

— Jean Rhyne : Mais, j'avais cru comprendre qu'au moins... j'avais votre amitié...

— L.R : Ai-je besoin de vous le confirmer ? Vous l'avez, mais tout le monde n'a pas comme moi été moine pendant cinq ans avant de commencer ses études de médecine ou comme Natalie qui, à la seconde où elle vous a rencontré, a lu tout au fond de votre cœur. Je suis certaine que beaucoup de gens voudraient vous aimer, mais s'écartent de vous instinctivement, car ils perçoivent confusément que vous ne vous aimez pas.

— J.R : Vous souvenez-vous de ce que je vous disais vendredi ?

— L.R : Oui ! Qu'il y a cinquante-cinq ans, avoir été à l'initiative de cette action sur cette grotte en Kabylie avait changé votre vie à jamais. Que vous ai-je répondu ?

— J.R : Que je ne pouvais rien y changer et que rejeter ces instants de ma vie et me détester pour ça,

revenait à me rejeter tout entier. Vous avez même précisé : « Ce jour-là, que vous le vouliez ou non, est une partie indissociable de vous-même ».

... Silence... puis bruits divers...

— L.R : Pardon de vous avoir bousculé. Tenez, buvez !

... Silence...

— L.R : Avez-vous un souvenir précis de ce qu'il est advenu après cet « incident » avec ce colonel ?

— J.R : Oui, je m'en souviens très bien. Nous sommes rentrés à la base de Riquetti et le Chef Minger m'a demandé d'aller passer une tenue propre pendant qu'il faisait son rapport au capitaine. Il a rajouté : « Y a des chances qu'il veuille te voir ».

— L.R : Étiez-vous anxieux ?

— J.R : Même pas ! Je me sentais vide. Incapable d'éprouver quoi que ce soit.

— L.R : Et c'est dans cet état d'esprit que vous êtes allé voir votre capitaine ? Parce que je suppose qu'il vous a convoqué ?

— J.R : Oui ! J'étais dans ma chambre lorsqu'un gars du commando est venu me dire que le capitaine m'attendait. J'ai rajusté ma tenue, bouclé mon ceinturon et cinq minutes plus tard, je frappais à la porte du bureau du capitaine.

... Silence...

— L.R : Toujours aussi calme ? Toujours aussi vide ? Vous n'aviez pas peur de la sanction pour avoir insulté un officier ?

— J.R : Je m'en fichais totalement. Rien ne pouvait m'arriver de pire que d'avoir tué ce gars en le regardant droit dans les yeux, presque à bout portant. Le plus terrible n'étant pas de l'avoir fait, mais de l'avoir fait froidement, sans rien éprouver, comme à l'exercice sur une silhouette de carton.

... Bruits de toux...

— L.R : C'est bien pour ça que vous aviez été entraîné !

— J.R : Sûrement, car dans la seconde qui suivait j'en abattais un autre de la même façon.

— L.R : Je suppose que vous avez conscience que si vous ne l'aviez pas fait, vous ne seriez pas là en train de m'en parler.

— J.R : J'en ai parfaitement conscience, mais encore une fois ce n'est pas tant de l'avoir fait que de n'avoir rien éprouvé qui m'a poursuivi toute ma vie.

— L.R : Cette absence d'émotion était-elle positive ou négative ?

— J.R : Je ne comprends pas...

— L.R : Je crois que si, Jean. Vous comprenez très bien. Auriez-vous pu tirer aussi méthodiquement et avec cette précision si vous aviez été submergé par vos émotions, juste avant l'action ?

... Silence...

— J.R : Non... bien sûr...

— L.R : Je crois que vous venez de répondre à vos angoisses, vos remords et votre détestation de vous-même. Beaucoup d'autres, dont vous, seraient morts ce jour-là si vous aviez été incapable de vider votre esprit de toute émotion.

— J.R : C'est ce que mon capitaine m'a fait comprendre.

— L.R : Voulez-vous que l'on parle de votre entrevue avec votre capitaine ?

— J.R : Oui... d'accord. Pas de problème.

— L.R : Je vous écoute Jean.

— J.R : J'ai donc frappé à la porte du bureau du capitaine et à son invitation, je suis entré. Salut réglementaire, j'enlève mon béret. Le Chef Minger est assis sur une chaise devant le bureau. Apparemment, il ne s'est pas changé. Il est venu directement faire son rapport. Je reste au garde à vous, soutenant le

regard du capitaine qui m'examine des pieds à la tête comme si j'étais... je ne sais pas quoi dire... oui... c'est ça... quelque chose de bizarre. Le Chef me regarde aussi et malgré son air froid il y a de la bienveillance au fond de ses petits yeux perçants.

— L.R : L'ambiance n'est donc pas hostile ?

— J.R : Non ! Pas du tout, loin de là, mais je sens une certaine forme d'embarras... surtout en ce qui concerne le capitaine.

À mon grand étonnement, il désigne la chaise restée libre devant son bureau et me demande de m'asseoir.

— L.R : Pourquoi en êtes-vous étonné ?

— J.R : Parce qu'un commandant d'unité ne fait jamais asseoir un subordonné qu'il convoque... surtout dans des circonstances qui peuvent lui valoir une lourde sanction.

— L.R : Est-ce que vous vous souvenez de ce qu'il vous a dit ?

— J.R : Je l'avais occulté comme tout le reste, mais là, les mots me reviennent presque à l'identique.

— L.R : Et donc... ?

— J.R : Le capitaine tient un coupe-papier qu'il fait tourner entre ses doigts. Il s'éclaircit la voix.

— « Bon Rhyne ! Je ne vais pas y aller par quatre chemins. Ce que vous avez fait ce matin est exceptionnel à tous égards. Je viens d'avoir dix ans de service et c'est la première fois que je croise la route de quelqu'un capable de faire un coup valant une Valeur Militaire avec étoile d'argent et, dans la minute d'après, une connerie justiciable du tribunal militaire. Vous me posez un gros problème Rhyne ! ».

J'essaie timidement de dire quelques mots, mais le capitaine pointe son coupe-papier sur moi :

— « Je ne me souviens pas vous avoir donné la parole. »

Je bafouille, me tourne vers le chef absorbé par la contemplation d'une énorme tâche au plafond. Le capitaine reprend :

— « Le Chef Minger m'a fait son rapport qu'il confirmera par écrit et nous sommes d'accord sur le fait que vous êtes... un sacré foutu problème. »

Le capitaine marque une pause et reprend :

— « Il est clair que vous avez des aptitudes très particulières en ce qui concerne le tir et le camouflage qui de surcroît ne vous viennent pas de votre entraînement militaire. C'est tout juste si votre dossier le mentionne. Par contre ce que votre dossier souligne et qui est une vaste blague :... "Excellente maîtrise de soi... 18/20". Vous conviendrez qu'il y a de quoi s'interroger sur votre formation. Votre opinion sergent ? »

— L.R : Si j'ai bien compris, votre capitaine vous demande votre avis sur vos aptitudes et vos carences ?

— J.R : Oui... c'est exactement ça...

— L.R : Et quel est votre état d'esprit au moment de répondre.

— J.R : Je suis un peu dans mes petits souliers, car je connais les états de service de cet officier et il n'a rien du bureaucrate que je me suis payé ce matin.

— L.R : Vous voulez dire qu'il a déjà combattu ?

— J.R : Oui ! Sous-lieutenant en Indochine et je sais que le Chef Minger était dans sa section comme caporal-chef.

— L.R : Donc... C'est quelqu'un que vous respectez ou que vous craignez.

— J.R : J'aurais pu le craindre encore hier, mais aujourd'hui... que voulez-vous qu'il m'arrive de plus ?

— L.R : Donc la réponse que vous allez lui faire ne sera pas dictée par la crainte ?

— J.R : En aucune façon ! De toute manière, le

capitaine n'est pas le genre d'homme à qui l'on peut dire n'importe quoi. La franchise est sans aucun doute la meilleure option.

— L.R : Voilà qui est clair ! Et que lui avez-vous dit ?

— J.R : Avant de vous répondre Lasya, il faut que je vous précise que les séances de régression ont changé quelque chose en moi.

— L.R : Et quoi donc ?

— J.R : J'ai l'impression d'avoir accès à des zones de ma mémoire où je ne pouvais aller il y a encore quelques jours. Et surtout, que chaque heure qui passe augmente cette faculté.

— L.R : C'est une excellente nouvelle et si je m'attendais à un résultat, je n'aurais cependant jamais pensé que les progrès puissent être si rapides. Décidément, vous êtes impressionnant Jean !

— J.R : Davantage que d'être impressionnant je préférerais être certain de pouvoir chasser tous mes cauchemars et...

— L.R : Ça, c'est une chose impossible. Il vous faudra apprendre à vivre avec, car ils sont la soupape de sécurité de votre esprit. En tout cas, vous êtes sur le bon chemin, celui au bout duquel vos souvenirs seront en grande partie préservés, lors du « Passage » et... principalement ceux concernant Natalie.

— J.R : Vous êtes magique Lasya... En quelques mots, vous venez de raviver l'Espoir avec un E majuscule.

— L.R : J'en suis très heureuse. Mais n'oublions pas qu'il reste encore de la route à faire. Alors ! Ce capitaine ?

— J.R : Ah oui ! Je lui ai répondu le plus simplement possible : « Mon capitaine, mon opinion est qu'aujourd'hui je ne sais plus très bien qui je suis. »

— L.R : Oh !

— J.R : Oui, tout comme vous, le capitaine et le Chef

ont été surpris par ma réponse. Presque davantage par le ton d'ailleurs que par les mots employés.

— L.R : En dehors de la surprise de vos supérieurs, y a-t-il eu une autre réaction notable ?

— J.R : Oui, le capitaine a posé son coupe-papier. Lui et le Chef se sont regardés puis le capitaine a mis ses mains à plat sur le bureau et s'est adressé à moi :

— « Bien Rhyne. Voilà ! Vous allez m'écouter attentivement sans m'interrompre. Nous avons deux problèmes à résoudre.

Le premier étant que l'action de ce matin entièrement mise au point par vous et exécutée avec l'aval du Chef Minger a permis la capture de deux rebelles dont un cadre politique très haut placé dans leur hiérarchie, la saisie d'une quantité de documents d'un très grand intérêt, d'un stock d'armes, de munitions, de matériel divers, de vivres et de médicaments. Cette grotte est donc la cache la plus importante jamais réduite par notre unité depuis le début de la guerre et de plus avec "zéro perte", si l'on excepte les paras blessés.

Je n'ai personnellement jamais connu quelqu'un capable de concevoir et d'exécuter ce genre d'action avec une telle maîtrise et... surtout pas un sergent de dix-huit ans.

Ça mérite une citation à l'ordre de la Division avec étoile d'argent et je n'aurais eu aucun mal à vous l'obtenir... seulement, voilà... De la même façon, le colonel que vous avez traité de "sac à merde" devant témoins n'aura aucun mal à vous faire traduire devant un tribunal militaire.

Avant que vous n'entriez, j'étais en ligne avec le général commandant la division. Je viens juste de raccrocher. Décision : On efface l'ardoise, mais avec la citation. Pas de plainte du colonel devant la justice militaire, mais pas de citation. Pour le reste, j'ai eu

plus de mal à vous éviter une affectation au Service des Effectifs en m'engageant à ce que l'on n'entende plus parler de vous. Donc, à moins que vous ne refassiez une connerie, vous n'existez plus pour ces messieurs et même si vous gagnez la guerre à vous tout seul, le mérite en sera attribué à d'autres. Question ? »

— « Non mon capitaine ! »

— « Bien ! Je continue... Le deuxième problème : Que faire de vous au 11<sup>e</sup> ? Le Chef Minger et moi savons que tuer un homme à bout portant traumatise n'importe qui, à fortiori quelqu'un d'aussi jeune que vous. D'où votre état de choc. La réflexion stupide du colonel n'a pas amélioré les choses et l'injection d'adrénaline au lieu d'un tranquillisant par l'infirmier des paras a largement contribué à vous faire disjoncter. Ceci posé, le Chef Minger a eu une idée et je suis d'accord avec lui. Lorsque l'on tombe de cheval et à moins que l'on se retrouve à l'hôpital, il faut de suite remonter. Je pense donc que vous affecter à un poste administratif ou vous muter serait autant préjudiciable au commando qu'à vous-même. »

Le capitaine marque une pause, il reprend son coupe-papier.

— « Rhyne... vous avez un talent particulier et qui ne doit rien à l'armée. Ce serait stupide de ma part de le gaspiller en vous collant derrière un bureau. Mais ce qu'à l'initiative du Chef Minger je vais vous proposer n'est pas une sinécure et on peut même dire que ce sera dangereux. Si je vous le propose, c'est que je vous en crois capable et que je vous fais confiance. Je suis persuadé que dorénavant vos réactions post-action seront mieux maîtrisées. Si vous refusez, tout le monde comprendra et on en restera là. Donc ! Mon offre est la suivante : rester au commando, toujours à la disposition directe du Chef

Minger. Vous ne serez plus engagé directement au feu, mais vous serez les yeux et les oreilles de votre unité.

Je crois que vos camarades viennent de vous surnommer "Le Naja"... C'est donc à cette aptitude à vous faufiler n'importe où sans vous faire repérer que je fais appel.

En un mot : Acceptez-vous de travailler en solo pour infiltrer les zones interdites où les douars<sup>24</sup> sont tout sauf déserts. L'axe principal de votre mission : Après étude et aval du Chef, vous infiltrer sur un secteur, observer et rendre compte de tout ce que vous y aurez vu. Vous devrez être capable de rester en immersion plusieurs jours et plusieurs nuits si nécessaire.

Pour éviter d'être repéré, vous serez largué à des kilomètres de votre objectif et devrez vous y rendre par vos propres moyens. Vous en reviendrez de la même façon. Êtes-vous d'accord pour ça sergent ? »

— « Sans hésiter "Oui" mon capitaine. »

— « Vous répondez sans réfléchir ! »

— « Je crois que c'est inutile mon capitaine. Je sais que je peux le faire sans problème. De plus un job en solo... ça me va. »

— « Aucune récompense à attendre... de plus, en cas de capture personne ne viendra vous chercher. »

— « De toute façon, si je suis pris il sera trop tard pour m'exfiltrer. Puis-je demander quelque chose à la pharmacie pour parer à cette éventualité ? »

Le capitaine a un instant d'hésitation.

— « Voyez ça avec le Chef Minger, mais je suis sûr que vous devez être très difficile à coincer, tout comme les najas.

À partir de maintenant vous rendrez compte exclusivement au Chef et à moi-même et toutes vos missions seront classées "Secret Défense". Bon

---

24 Petit village de montagne

courage Rhyne. »

L'entretien est terminé. Je me lève, remets mon béret, salue, fais demi-tour et passe la porte.

Le gamin est devenu un soldat qui se fait la promesse de ne plus verrouiller ses émotions... seulement de les contrôler.

... Silence...

— L.R : Pendant un instant, la guerre était là avec nous et je me demande ce que quelqu'un comme vous est allé y faire.

— J.R : C'est la question que je me suis posée toute ma vie sans trouver de vraies réponses. Peut-être la mort de ma mère ? Je m'en suis longtemps senti responsable et je me suis détesté pour ça. Je me disais que je n'avais pas assez prié pour que Dieu la protège. Puis lorsque j'ai compris que tout comme le Père Noël les prières n'apportaient pas grand-chose, une immense rage pour m'être laissé berné par les fadaises d'un curé. Pour décupler ma rage, il y a eu le remariage de mon père avec « Folcoche » et l'arrivée dans une France qu'en fait je ne connaissais pas et qui était bien loin des images d'Épinal dont on m'avait bourré le crâne à l'école. De plus, mon accent pied-noir à couper au couteau m'a immédiatement désigné comme « Le métèque »... la tête de Turc de tous ces bons petits Français. Je les entends encore : « Retourne chez toi... t'es pas Français ». J'ai bien dû être exclu du lycée une bonne demi-douzaine de fois... chaque fois après avoir « démonté la tête » d'un de ces « francaoui »<sup>25</sup>. Je ne suis même pas présenté aux épreuves du bac et un soir j'ai dit à mon père :

— « Il faut que je parte, sinon je vais tuer un de ces petits cons. J'ai besoin de ton autorisation pour m'engager ».

---

25 Francaoui : Français métropolitain par opposition au « Pied-Noir »

La majorité était à vingt et un ans et il me fallait le statut de mineur émancipé pour entrer dans l'armée. Voilà comment la colère et la détestation de soi vous conduisent tout droit au milieu d'une guerre. Et lorsqu'on y est, il est trop tard pour faire demi-tour. Il n'y a plus qu'une chose possible, aller jusqu'au bout. Assurer son job proprement pour garder le peu d'estime de soi qu'il vous reste.

... .. Long silence... ..

— L.R : S'est-il produit d'autres faits marquants jusqu'à la fin de la guerre ?

— J.R : Sans doute... mais rien qui ne change fondamentalement, ni en bien ni en mal, celui que j'étais devenu. De juillet 1961 à mars 1962, j'ai enchaîné les missions de reconnaissance sur les douars des zones interdites, la plupart en solo et quelques rares fois en binôme, toujours avec le même équipier. Pendant un peu plus de sept mois, j'ai été témoin de choses auprès desquelles l'épisode de la grotte était un conte pour enfants. Mais on finit par s'endurcir, peut-être même par se déshumaniser. De toute façon, c'était plus facile à supporter. Je n'en étais que le témoin, pas l'acteur.

— L.R : Il me semble que vous souhaitez clore ce chapitre. Je me trompe ?

— J.R : Non Lasya... C'est exactement ça.

— L.R : Bien ! Je vais nous faire du thé. Je crois que nous en avons besoin autant l'un que l'autre. Je vous propose de reprendre l'entretien la semaine prochaine... même jour, même heure.

— J.R : D'accord Lasya, mais je ne voudrais tout de même pas abuser de votre temps et de votre gentillesse.

— L.R : Pas de souci Jean. Je prends un week-end prolongé pour aller voir des amis à Toulon. Cela vous permettra de réfléchir à tout ce que nous avons fait

remonter de votre mémoire et de rassembler vos idées.

Bien ! Je coupe le Nagra.

... ..

— L.R : Reprise de l'entretien. Mardi 20 octobre 2015, 17 h 05.

Parlez-moi un peu de ce long week-end !

— J.R : Comme vous devez vous en douter, j'ai passé la plus grande partie du temps à me remémorer en détail les événements de cette période. Ce qui est prodigieux c'est que plus je focalise ma mémoire sur un événement plus les détails de cet événement reviennent nombreux et précis. À croire que mon cerveau est devenu un super ordinateur.

— L.R : Votre cerveau tout comme le mien ou celui de n'importe qui d'autre ne devient pas un super ordinateur. Il l'est déjà. Et comme tous les ordinateurs, il n'est possible de le faire tourner à sa pleine capacité que si l'on dispose des logiciels adéquats. C'est là que les choses se compliquent. L'acquisition de ces logiciels est un long cheminement de patience et de sagesse et à ce sujet, l'humanité n'en est encore qu'aux balbutiements.

— J.R : Vous voulez dire que cette capacité à me souvenir d'autant de choses que je le souhaite avec des détails d'une précision effarante provient de la suggestion hypnotique que vous avez implantée.

— L.R : La suggestion hypnotique de régression n'a été que l'ordre donné à votre cerveau pour qu'il active certaines options du logiciel qui jusqu'à présent n'étaient pas ou très peu utilisées.

— J.R : Vous voulez dire que... euh...

— L.R : Je veux dire que vous êtes maintenant en mesure d'aller chercher l'information là où elle est stockée et le restera jusqu'au transfert de votre « disque dur » lors du « Passage ». Tout le travail que

vous allez devoir faire est d'identifier ces « fichiers » et d'en faire une « sauvegarde ». La plupart des gens n'y réussissent pas, ou alors partiellement. Je pense que vous êtes bien parti pour faire une « sauvegarde » complète de ce qui vous sera essentiel lorsque vous retrouverez Natalie. Mais en attendant il va falloir... comment dites-vous en France ? ... Ah oui : « Il va falloir bosser ».

— J.R : Eh bien, allons-y... Bossons !

— L.R : Par quoi commence-t-on Jean ?

— J.R : Je pense qu'avant d'attaquer la prochaine étape, il est préférable de clore rapidement celle que nous avons ouverte il y a quelques jours.

— L.R : C'est vous qui décidez de ce dont vous voulez parler.

— J.R : Je crois que nous en étions restés en mars 1962 au moment du cessez-le-feu en Algérie.

— L.R : C'est exact !

— J.R : J'en avais fait la demande deux mois auparavant et tout juste deux jours après le cessez-le-feu, j'ai reçu mon ordre de détachement au Centre d'Instruction Parachutiste de Maison Blanche près d'Alger. Le stage devait durer deux mois, mais je n'irais pas au bout de la formation... le septième saut sera le dernier. C'est un saut opérationnel de nuit à 400 mètres. Parachute en torche, extraction du ventral puis... plus rien. Je me réveille après deux jours de coma à l'hôpital Maillot d'où je ne sortirais que quarante jours plus tard avec cinq vertèbres un peu secouées. Ces mêmes vertèbres avec lesquelles vous avez fait connaissance cinquante-quatre ans plus tard.

... Silence...

Natalie disait souvent : « Il n'y a pas de hasard ». J'avais fini par la croire... notre rencontre m'en a persuadé.

— L.R : Je pense exactement comme elle. La survenance de certains événements majeurs est inéluctable. Entre chaque, intervient notre libre arbitre. Et... que s'est-il passé à votre sortie de l'hôpital ?

— J.R : Impossible de rejoindre mon unité. Elle était en cours de dissolution. Le rapatriement et la dissolution de toutes les unités « combattantes » ont été très rapides... moins de six mois. La plupart des appelés sont rentrés en France. Quant aux « professionnels » comme moi, nous sentions le soufre, la sueur, le sang et la merde et ce sont des odeurs que les « politiciens » n'aiment pas. Surtout que, comme pour la plupart des guerres, c'est en ramassant leur merde que les soldats se sont sali les mains. Pardonnez ma vulgarité, mais elle n'est rien à côté de la somme inimaginable de cynisme nécessaire pour faire carrière en politique. Et ce n'est pas nouveau. Depuis la nuit des temps, entre deux campagnes, Rome s'est toujours débarrassé des Centurions qui avaient trop fait parler d'eux. Je n'étais pas un Centurion, mais un simple « Decanus<sup>26</sup> »... seulement il devait y avoir quelque part un rapport sur moi qui traînait.

— L.R : Que vous est-il arrivé ?

— J.R : Oh ! Cinq mois de relégation dans un bataillon chargé de liquider sur place le matériel trop cher à rapatrier.

Leur premier geste a été de m'enlever mon « déguisement » comme l'a souligné avec un air dégoûté le sergent-major tiré à quatre épingles, chargé de changer mon paquetage de « rouleur de mécaniques<sup>27</sup> » en paquetage de bon soldat. J'ai

---

26 Légions romaines : Sous-Officier commandant dix légionnaires

27 Argot militaire : Frimeur.

essayé de refuser le vieux treillis large comme une barboteuse dont on voulait m'affubler, mais le sergent-major Tavoya, vous voyez... je n'ai pas oublié son nom, m'a fait remarquer que les petits « branleurs » dans mon genre n'avaient pas droit à la parole. Il n'a pas très bien compris ce qui lui arrivait lorsque son nez a éclaté. J'ai toujours eu le crâne solide. J'ai ramassé ma « barboteuse » et je suis parti rejoindre mes quartiers en le laissant affalé devant son comptoir.

— L.R : Eh bien Jean ! Je crois que je suis heureuse de ne pas avoir connu celui que vous étiez alors. Mais je comprends ce que vous avez enduré et suis d'autant plus impressionnée par tout le chemin que vous avez dû parcourir pour sortir de cette spirale de violence enclenchée par la mort de votre mère.

— J.R : Merci Lasya ! Une heure plus tard, j'étais convoqué chez le Chef de Bataillon pour me voir infliger quinze jours d'arrêts. Je crois que ça aurait pu aller plus loin, mais il paraît qu'un adjudant-chef témoin de la scène avait « persuadé » le sergent-major de faire un rapport dans lequel il reconnaissait avoir engagé les hostilités, ce qui n'était qu'un demi-mensonge ou si vous préférez, une demi-vérité. Cerise sur le gâteau, j'ai été affecté comme adjoint au vaguemestre auquel je me suis présenté une heure plus tard.

Un sergent de dix ans de service, incapable de faire autre chose que ce job. Le sosie de « Peppone », le personnage du maire dans la série des Don Camillo. La moustache, la corpulence, tout y était. Depuis deux ans qu'il était là, dans ce bureau exigu, au milieu des sacs de courrier, tout le monde avait oublié son nom. Il était le sergent « Peppone ». Rien ne nous y prédisposait. Lui, le vieux rond-de-cuir abîmé par la vie et moi l'apprenti soldat abîmé par la mort, mais on a tout de suite sympathisé. On ne s'est plus quitté. On

mangeait ensemble au mess et le soir avec deux autres sergents qu'il m'avait présenté, on tuait le temps dans des parties de poker interminables. Parler de ce personnage pourrait n'avoir qu'un intérêt anecdotique s'il n'avait été le doigt du destin.

— L.R : Ça donc ! Et en quoi un vieux sergent moustachu, ventripotent et sympathique peut-il bien incarner le destin ?

— J.R : Vous allez tout de suite comprendre. Un matin, alors que j'arrive au bureau, je le trouve plongé dans la lecture d'une note de transmission de l'État-Major listant les postes de sous-officiers à pourvoir outre-mer. Il me tend le document sur lequel il a coché un poste de sergent à pourvoir au Sénégal au centre d'instruction d'un régiment interarmes d'outre-mer dans les environs de Dakar.

— « Je crois que tu devrais faire un 310 018<sup>28</sup>... c'est pour toi ce truc. »

Je jette un coup d'œil sur la liste.

— « Je préfère plutôt postuler pour La Martinique, c'est juste la ligne d'avant. »

— L.R : Pourquoi ce choix ?

— J.R : Parce que je n'avais aucune envie de partir au milieu de nulle part, au fin fond de l'Afrique alors que je venais de passer près d'un an à crapahuter dans les djebels de Kabylie. J'avais juste envie de retrouver la civilisation, de me réveiller le matin dans des draps propres.

« Peppone » m'a répondu :

— « Parce que tu t'imagines qu'ils vont laisser un "fada" comme toi foutre "la grouille"<sup>29</sup> en Martinique. À ton avis qu'est-ce qu'on fait quand on ne peut pas empêcher quelqu'un de la fermer, mais qu'on ne veut plus l'entendre ? »

---

28 Demande de mutation

29 Argot militaire : La pagaille.

Je suis surpris par la question et bien incapable d'y répondre.

— « C'est simple, on l'expédie le plus loin possible. De toute façon, ils ne te laisseront pas rentrer en France de si tôt. Pour eux, tu n'es qu'un élément contaminé et les mecs contaminés on les met en quarantaine. »

— L.R : Le sergent « Peppone » était un sage.

— J.R : Sûrement, mais j'ai fait ma demande pour la Martinique et...

— L.R : Et... ?

— J.R : Moins d'un mois plus tard, j'étais affecté au Sénégal avec prise de poste au 1<sup>er</sup> octobre 62.

— L.R : Si votre ami n'était pas le doigt du destin, on peut tout de même dire qu'il était un peu médium.

— J.R : Oui certainement, mais entre-temps le régiment auquel j'avais été affecté avait été dissous et je me suis retrouvé à la « Mission militaire » de l'ambassade de France puis mis à la disposition de l'armée sénégalaise comme instructeur.

— L.R : Un épisode précis de ce séjour vous revient-il en mémoire.

— J.R : C'est remarquable. Je me souviens de tout comme si cela avait eu lieu hier, mais rien qui ne vaille la peine de s'y attarder. La vie d'un militaire célibataire au Sénégal. Sans intérêt.

— L.R : En êtes-vous bien sûr Jean ?

— J.R : Absolument sûr... rien, sauf si les virées mensuelles des jours de solde dans les bars et les boîtes de nuit de La Corniche présentent un quelconque intérêt.

— L.R : Bien ! De quoi souhaitez-vous parler ?

— J.R : Du jour où j'ai fait la connaissance d'Andréa.

— L.R : Et qui donc est Andréa ?

— J.R : Celle qui allait devenir ma femme et partager ma vie pendant vingt-quatre ans.

— L.R : Ah ! Je comprends maintenant pourquoi vous disiez que le sergent « Peppone » était le doigt du destin.

— J.R : Oui ! Chaque fois que je repense à Andréa et à nos deux enfants je revois la grosse patte velue de « Peppone » tapoter de l'index la note de service qui m'a conduit tout droit au Sénégal.

— L.R : Vous me parliez de votre rencontre avec Andréa.

— J.R : Oui... C'était à la soirée d'anniversaire d'une de ses copines de lycée avec laquelle, elle sortait très souvent .

— L.R : Et vous la connaissiez aussi ?

— J.R : En quelque sorte. J'avais eu affaire à son père qui travaillait dans une cimenterie voisine. Le Centre d'Instruction avait eu besoin de ciment et affaire faite, le brave homme m'avait invité chez lui. J'y avais fait connaissance de sa femme et de ses enfants et bien que de générations différentes, nous nous étions liés d'amitié. Sans doute étais-je en fait beaucoup plus vieux que mes vingt-deux ans. Voilà pourquoi j'étais à la soirée anniversaire de sa fille.

— L.R : Avez-vous remarqué Andréa tout de suite ?

— J.R : Elle n'était pas là. Elle est arrivée un peu plus tard et elle ne risquait pas de passer inaperçue.

— L.R : Elle était si jolie que ça ?

— J.R : Déjà oui, mais en plus en grand équipage.

— L.R : En grand équipage ?

— J.R : Oui... Une expression un peu désuète pour dire qu'elle est arrivée dans une splendide voiture américaine décapotable à grand renfort de coups de klaxon.

— L.R : En toute discrétion en somme !

— J.R : Non pas vraiment et pourtant ce n'était pas dans son caractère. Elle avait profité d'une opportunité... un ami libanais de Dakar qui était aussi

invité et à qui appartenait ce paquebot roulant aux chromes étincelants.

Néanmoins, même sans ça, on ne pouvait pas ne pas la remarquer. Une chevelure blonde... un blond vénitien très soutenu, prise dans un serre-tête noir, un visage très doux souligné par deux grands yeux verts. Une très belle robe blanche à gros pois bleus. Des escarpins blancs à petits talons. Je n'arrive pas à me souvenir de sa pochette ou de son sac.

— L.R : Ah ! Vous voyez, il y a tout de même des détails qui restent encore occultés, mais je suis sûre que si vous aviez été sous hypnose, en processus de régression, ce détail comme beaucoup d'autres vous serait revenu.

— J.R : J'ai quelque excuse à ne pas l'avoir noté, outre le fait qu'elle était très jolie, j'étais totalement hypnotisé par son regard et sa façon d'incliner la tête en souriant. Tout le temps que son amie Anna a fait les présentations, je n'ai pas lâché son regard. Elle me dira plus tard que la façon que j'avais eue de la regarder l'avait troublée.

— « Andréa, je te présente Jean un sergent du Centre d'Instruction. Nous sommes voisins. Jean, je te présente Andréa, une copine de lycée. »

— L.R : Lorsque vous parlez d'elle, votre visage change. Elle devait être vraiment très jolie.

— J.R : Oui ! Mais pas seulement. Pour la première fois depuis de longues années, je me sentais vivant.

— L.R : Vivant ! Pouvez-vous préciser ?

— J.R : Au lieu du vide glacé que je sentais à l'intérieur, j'ai eu l'impression de redevenir vivant avec du vrai sang chaud coulant dans mes veines. Je n'en doutais pas une seconde, c'est Andréa qui était à l'origine de cette subite métamorphose.

— L.R : Vous avez eu ce qu'on appelle un coup de foudre.

— J.R : Non ! Je ne dirais pas ça. C'était une sensation de bien être indéfinissable, comme si l'étau de glace qui m'emprisonnait l'âme et le cœur venait de voler en éclats. Tout me paraissait changé autour de moi. La minute d'avant, je voyais les choses et les gens en noir et blanc et là, je les voyais en couleurs et je les entendais rire... ou plutôt, je l'entendais rire parmi le groupe qu'elle avait rejoint. Un rire si doux, si chaud, si caressant. D'un seul coup, je me suis senti heureux. Depuis la mort de ma mère dix ans plus tôt, je ne savais plus ce que c'était d'être heureux et l'année d'Algérie n'avait rien arrangé.

Moi, d'ordinaire si discret et qui restait à l'écart dans ce genre de soirée où tout me paraissait superficiel, j'ai eu envie d'être près d'elle, de lui parler.

— L.R : Autrement dit, de la séduire.

— J.R : Ce n'était même pas ça. Je sentais confusément qu'elle était différente de cette bande d'ados qui jouaient à être des grands. En dehors des parents d'Anna qui s'occupaient de l'intendance de la soirée, c'était la seule adulte, la seule femme et j'avais juste envie d'être près d'elle, de lui parler.

Pour ça, il n'y avait qu'un seul moyen. Bref, pour faire court, je ne l'ai pas lâchée de la soirée. Les rocks ce n'était pas trop mon truc, mais je crois bien que je n'ai pas laissé passer un seul slow sans l'inviter.

— L.R : Ne pensez-vous pas qu'il y avait tout de même une démarche amoureuse de votre part ?

— J.R : C'est possible, mais je n'en avais pas conscience. La preuve est que je ne ressentais aucun désir. Pas la moindre érection, ce qui est tout de même fréquent lorsque l'on a vingt ans et que l'on danse avec une jolie fille. On a un peu parlé de nous en dansant, mais tout comme moi c'était quelqu'un de réservé et nous n'avons fait en quelque sorte

qu'affiner les présentations.

Plus tard, longtemps après, elle devait me dire que ce soir-là elle m'avait trouvé très différent des autres garçons qu'elle fréquentait. Différent et sympathique... mais un peu collant.

À la fin de la soirée, juste avant son départ, je lui ai demandé si l'on pouvait se revoir. Elle m'a répondu que ce serait avec plaisir, à l'occasion, lorsque je viendrais à Dakar.

— L.R : Votre base était loin de Dakar ?

— J.R : Oh ! À une vingtaine de kilomètres, mais je n'avais pas de voiture. J'ai gardé le contact avec elle par l'intermédiaire de son amie Anna et elle m'a bientôt proposé de venir à une « boum » donnée à Dakar par ses amis libanais. Cette fois, je me suis appliqué à être moins « collant », mais c'est elle qui est restée près de moi tout l'après-midi.

Les semaines suivantes, nous nous sommes revus de plus en plus souvent et pour la voir, je descendais chaque week-end à Dakar en taxi-brousse. J'avais trouvé un petit hôtel sur la place de l'Indépendance à deux pas de chez elle. Ça m'évitait de faire un aller-retour onéreux et fatigant pour retourner dormir au camp.

Ensuite, ça a été plus facile, j'ai acheté une voiture, une Simca 1000, elle m'a présenté à ses parents et en décembre nous étions mariés.

— L.R : Un peu rapide tout de même !

— J.R : Sans doute, mais là je viens de vous résumer six mois en une seule phrase.

— L.R : Oui... Comme si vous aviez voulu éviter de dire certaines choses, mais rien ne vous y oblige.

— J.R : Vous avez raison. Il faut que je dise les choses telles que je les ressens, ce qui ne signifie pas que ce soit mon analyse qui soit la bonne. J'aurais tant voulu comprendre pourquoi ça n'a pas marché.

Qu'Andréa me dise ce qui n'allait pas, mais rien ! Chaque fois que j'abordais le sujet, elle se dérobait.

— L.R : Pardon Jean ! Mais c'est un peu confus. Pourriez-vous revenir au début ?

— J.R : Oui... bien sûr ! Je crois en fait que je n'étais pas amoureux d'Andréa au sens « flirt ou amourette ». C'était quelque chose de plus fort, de plus profond. J'éprouvais en permanence le besoin d'être près d'elle et je crois pouvoir dire sans me tromper que la réciproque était vraie. Nous sommes très vite sortis ensemble. Quand je parle de sortir ensemble, il s'agissait de sortir et rien d'autre. En 1965, nous vivions une époque où pour la majorité des gens, toute relation sexuelle hors mariage n'était même pas envisageable. Une jeune fille perdant sa virginité avant ses noces était considérée comme une traînée, mise au ban de sa famille et si la chose s'ébruitait, risquait fort de ne jamais trouver un mari si son amant ne l'épousait pas. En tout cas, c'était l'état d'esprit qui prévalait chez les parents d'Andréa.

— L.R : On a peine à imaginer aujourd'hui que pareille époque ait existé.

— J.R : Elle n'avait pas encore vingt ans et moi vingt-trois, nous étions si jeunes. Au fil des mois, nous nous étions vraiment attachés l'un à l'autre. Alors bien sûr lorsque nous nous embrassions, le désir était là, mais il était hors de question de sauter le pas. Notre éducation c'est-à-dire le bourrage de crâne judéo-chrétien dont nous étions imprégnés était très efficace en particulier en ce qui la concernait.

— L.R : Y a-t-il quelque chose qui vous fasse dire qu'elle était plus « coincée » que vous sur ce chapitre.

— J.R : Je ne dirais pas « coincée », mais les quelques fois où nous retrouvant seuls tous les deux, j'avais un peu perdu la tête, elle avait très vite repris ses esprits pour dire « Non ».

— L.R : Quand avez-vous commencé à parler mariage ?

— J.R : En septembre ! Après lui avoir annoncé que je devais rentrer en France en avril de l'année suivante c'est-à-dire 1966.

— L.R : Comment avait-elle réagi à l'annonce de votre départ.

— J.R : À l'annonce de mon départ, elle a vraiment changé de visage. C'était un peu avant que nous allions au cinéma. Elle a accusé le coup, mais n'a fait aucun commentaire. Si je n'avais commencé à bien la connaître, j'aurais pu croire qu'elle s'en moquait. Toute la première partie du programme, je n'ai pensé qu'à ça et à l'entracte, je lui ai demandé : « Tu veux bien qu'on se marie ? »

— L.R : Et quelle a été sa réaction ?

— J.R : Elle s'est contentée de hocher la tête avec un grand sourire et m'a embrassé. Je suis certain que l'idée que l'on ne puisse plus se revoir lui était aussi intolérable qu'à moi.

— L.R : Je suis sûre qu'ensuite l'épreuve la plus dure a été de faire votre demande à ses parents.

— J.R : Oui bien sûr, mais le plus dur a surtout été de rester sage jusqu'au mariage. Je n'aurais sans doute pas eu à insister beaucoup pour qu'elle cède.

— L.R : Vous avez l'air bien affirmatif. Qu'est-ce qui vous permet de le supposer ?

— J.R : Le fait qu'elle soit venue à moi le matin de notre mariage.

— L.R : Qu'elle soit venue à vous ?

— J.R : C'est-à-dire qu'elle m'a rejoint dans mon lit quelques heures avant que nous soyons mariés. J'avais passé la nuit dans l'appartement voisin de celui de ses parents, occupé d'ordinaire par un de leurs amis qui leur avait laissé les clés en partant en vacances. Ce matin-là, j'étais à peine réveillé. Elle est entrée sous

prétexte de venir me dire bonjour. J'étais encore au lit, en tenue d'Adam, elle en chemise de nuit. Elle souriait. Elle s'est déshabillée, s'est allongée près de moi, puis sur moi et m'a embrassé avec tant de tendresse et d'amour que j'en ai encore les larmes aux yeux en y repensant. Puis elle est venue sur moi et c'est elle qui m'a guidé. Elle n'a pas dit un mot, me souriant de ses grands yeux verts. C'est un des moments les plus beaux de ma vie. Nous étions l'un contre l'autre et si heureux que longtemps après nous étions encore là, immobiles, sans pouvoir nous détacher l'un de l'autre. Nous avons oublié que l'on nous attendait pour un certain mariage et c'est son plus jeune frère qui est venu tambouriner à la porte pour nous dire de nous « grouiller ».

— L.R : Vous parlez de cet instant avec tant d'émotion.

— J.R : Oui parce que pour moi ça a été la première et la dernière étreinte amoureuse que nous avons eue en vingt-quatre ans de mariage.

— L.R : Je ne comprends pas.

— J.R : Moi non plus Lasya.

— L.R : Vous êtes en train de me dire qu'après votre mariage, son comportement a changé.

— J.R : Oui ! Et sans doute aussi le mien... Je ne sais pas...

— L.R : Je comprends votre émotion Jean, mais essayez de garder votre calme pour retrouver ces moments-là. Chacun a son importance.

— J.R : Dès le lendemain de notre mariage, j'ai senti qu'elle n'était déjà plus celle venue me rejoindre à mon réveil au petit matin. Peut-être le fait de se retrouver ailleurs que dans l'appartement où elle vivait depuis des années avec ses frères et sœurs et ses parents ? Je pense qu'elle n'arrivait pas à se faire à ce nouvel environnement et que sa famille lui

manquait. Malgré sa gentillesse et ses efforts, j'ai tout de suite senti qu'elle était malheureuse. À partir de ce jour, mes élans de tendresse étaient subis bien plus qu'ils n'étaient acceptés.

— L.R: Et comment avez-vous réagi ?

— J.R : Je me suis dit qu'il me fallait être tendre et patient. Mais... rien, d'autant qu'elle a su qu'elle était enceinte quelques semaines après. À cette époque, la pilule n'existait pas, l'IVG était illégale et son gynéco lui avait expliqué - trop tard - que le *coïtus interruptus* était le meilleur moyen de tomber enceinte. Elle n'avait pas vingt ans et venait tout juste de quitter les bancs du lycée et sa famille. Elle était complètement perdue et moi qui vivais seul depuis si longtemps... je ne l'ai pas compris.

— L.R : Si jeune et déjà enceinte. Que de bouleversements pour elle en quelques semaines. Avec, si j'ai bien compris, la perspective de laisser sa famille à Dakar pour vous suivre en France en avril, enceinte de quatre mois.

— J.R : Et ce n'était même pas la France, car peu de temps après je recevais ma nouvelle affectation... l'Allemagne.

— L.R : Eh bien ! J'essaie d'imaginer... La vie de famille, l'insouciance du lycée et tout à coup, presque sans transition... le mariage, un enfant et le départ pour un pays à un millier de kilomètres de ses racines.

... Mais je pense qu'il serait préférable de s'arrêter pour aujourd'hui et de reprendre... on peut dire jeudi.

— J.R: Parfait pour moi.

... ... Fin d'enregistrement.

Lasya dit au revoir à Jean et comme à l'accoutumée, l'accompagne jusqu'à la porte de la villa.

Alors qu'il s'éloigne vers sa voiture, elle ne peut

s'empêcher de remarquer la silhouette du vieil homme encore plus voûtée qu'à l'habitude. Sans nul doute l'évocation de cet amour englouti par l'incompatibilité sexuelle et un dialogue impossible, avec comme conséquence une frustration de plus de vingt ans. Un véritable enfer où il a bien failli se consumer.

\*\*\*

## Les années grises

Le sourire de Lasya est comme un soleil. À peine est-il entré qu'elle l'embrasse sur les deux joues.

— Bonjour Jean ! Je vous en prie. Vous connaissez le chemin.

— Bonjour Lasya ! Vous êtes resplendissante.

Sur la table basse du salon, outre le Nagra et l'habituel bloc-notes, un magnifique bouquet de lys blancs.

Jean s'exclame :

— Quelles fleurs magnifiques, si raffinées !

Lasya lui sourit.

— Cadeau d'un monsieur qui m'a été présenté par mes amis à Toulon.

Jean lui rend son sourire, avec un soupçon de taquinerie.

— Un galant ? En tout cas quelqu'un qui vous a parfaitement cernée. Cette fleur est au règne végétal ce que vous êtes au genre humain.

Lasya a l'air toute confuse. Elle fait signe à Jean de s'asseoir.

— C'est peut-être un galant, mais à n'en pas douter, le galant homme c'est vous.

C'est au tour de Jean d'être décontenancé par le compliment. Lasya le tire de son embarras.

— J'ai fait un peu de thé. Un instant ! Je vais le chercher, puis nous pourrons reprendre la séance où

nous l'avions laissée. Chacun prend son temps pour déguster sa tasse de thé ce qui permet à Lasya de consulter ses notes et à Jean de s'immerger dans ses souvenirs.

Quelques minutes et Lasya lève les yeux de son carnet.

- Vous êtes prêt, Jean ?
- Quand vous voudrez.
- O.K... j'enclenche le Nagra.

Transcription de l'enregistrement numéro 05  
Séance privée du jeudi 22 octobre 2015. 17 h 10  
Objet de la séance : Stimulation mémorielle  
Sujet : Jean Rhyne  
Psychothérapeute : Lasya Rampa

— L.R : O.K ! Voilà, ça tourne. Pouvons-nous commencer ?

— J.R : Quand vous voulez.

— L.R : Nous en étions restés à la difficulté pour Andréa à s'extraire de son milieu familial et à intégrer ce nouvel environnement où vous n'étiez plus que tous les deux et dans une petite bourgade de brousse de surcroît.

— J.R : Sa difficulté, certes, mais il faut souligner que c'était d'autant plus dur pour elle qu'elle se retrouvait en tête-à-tête avec quelqu'un incapable de comprendre sa détresse. Je vivais replié sur moi-même depuis plus de dix ans et je n'étais pas un grand communicateur. Je me sentais bien avec elle et je n'avais besoin de personne d'autre, alors qu'elle avait besoin de sa famille. Je crois que c'est là que tout a commencé ou plutôt devrais-je dire que c'est là que tout s'est planté. Dès les premiers jours de notre mariage. Il est vrai que je découvrirai très vite combien l'éducation rigide qu'elle avait reçue affectait

son comportement dans l'intimité. Néanmoins, cela ne change rien au fait que j'aurais dû être plus attentif à une détresse qu'à ma décharge, je ne percevais même pas.

— L.R : Vous endossez la responsabilité de l'échec dès sa genèse. N'y avait-elle pas une part ? N'aurait-elle pu se confier ? Vous dire ce qui n'allait pas.

— J.R : Sans doute et c'est là aussi, en grande partie, une des causes de l'échec de notre mariage.

— L.R : Pouvez-vous être plus précis ? Ne pouvait-elle ou ne voulait-elle pas se confier ?

— J.R : Je ne saurais quelle part attribuer au « pouvoir » par rapport au « vouloir », mais toujours est-il qu'à la moindre entame de discussion sur notre vie de couple, elle se verrouillait complètement.

— L.R : Je ne saisis pas très bien. Pouvez-vous m'expliquer.

— J.R : C'est-à-dire qu'elle était incapable de parler de notre intimité amoureuse. Certes, nous pouvions avoir de longues conversations sur des tonnes de sujets plus passionnants les uns que les autres, mais dès qu'il s'agissait d'aborder un point touchant à notre ressenti intime ou à notre sexualité, elle se refermait comme un bénitier.

— L.R : Un bénitier ?

— J.R : Oui ! Il n'en existe pas en Bretagne d'où elle était originaire, mais je la comparerai à ces magnifiques coquillages tropicaux géants comme j'ai pu en voir lors de certaines plongées dans l'océan indien.

— L.R : La comparaison est étrange.

— J.R : Pas tant que ça. Lorsque tout va bien, ce coquillage est grand ouvert caressé par les courants laissant admirer les splendides irisations de la nacre à l'intérieur de sa coquille. Mais au moindre changement, à la moindre modification de son

environnement, il se ferme hermétiquement et toute tentative pour le faire se rouvrir que ce soit par la douceur ou pire encore par la violence est vouée à l'échec. Essayant de l'ouvrir alors qu'il est fermé, vous ne pourriez que le détruire. Le seul moyen pour qu'il laisse de nouveau admirer sa magnifique nacre est de le laisser tranquille. Vous pourriez aussi être tenté de lui parler pour le rassurer... bien que sous l'eau ce soit un peu compliqué... en pure perte. Et comme vous ne savez pas ce qui se passe à l'intérieur et le pourquoi de cette obstination, vous risquez fort de vous emporter.

— L.R : Étiez-vous de ceux qui s'emportent lorsqu'ils ne comprennent pas ?

— J.R : Hélas oui ! J'aurais dû comprendre sans qu'elle ait à parler et faire en sorte que ce changement de vie soit moins brutal, le plus graduel et le plus doux possible. Mais tout comme elle, je n'étais sans doute qu'un bénitier, la magnifique nacre en moins. Sauf que les bénitiers restent accrochés à leur rocher, ce qui était loin d'être mon cas. Arraché très jeune à la terre qui m'avait vu naître, je crois que je l'ai cherchée toute ma vie.

Vous voyez Lasya. Nous n'avions aucune chance. Tout comme moi, elle a sans doute changé aujourd'hui, mais à cette époque il a tout de suite été trop tard. L'échec de notre mariage était inévitable.

... .. Long silence... ..

— L.R : Vous me disiez avoir ressenti ce changement dès le lendemain de votre mariage. C'est un peu rapide ! Êtes-vous sûr n'avoir pas eu vous-même un comportement différent en particulier lors de vos moments intimes.

— J.R : C'est possible ! Je me suis posé mille fois la question sans trouver de réponse. Pourquoi aurais-je été différent du garçon qu'elle avait rejoint la veille

sous les draps. Elle avait été très heureuse à ce moment-là. L'expression de son visage et de ses yeux en témoignait. Ce ne fut hélas qu'une brève lueur.

— L.R : Était-elle si réticente que ça ?

— J.R : Réticente non, passive oui. De plus, elle opposait un refus catégorique à certains gestes, attitudes et caresses que je tentais pour la première fois et pour lesquels je battais aussitôt en retraite. Peut-être avais-je été maladroit ? Sûrement même ! Je me disais que nous avions tout notre temps pour apprendre à nous connaître.

— L.R : Savait-elle à ce moment-là que vous alliez être muté en Allemagne ?

— J.R : Oui !

— L.R : Elle était sans doute très angoissée ?

— J.R : Sans doute et à cette angoisse est venue s'en rajouter une autre lorsqu'elle a su qu'elle était enceinte, mais de ses angoisses, pas un mot. Le seul symptôme étant sa passivité, à la limite de la frigidité. N'ayant pas une grande expérience dans ce domaine, je culpabilisais, me répétant sans cesse qu'il n'y avait pas de femmes frigides, seulement des hommes incapables de les rendre heureuses. J'étais frustré et malheureux, mais je gardais cela pour moi. Bien des années plus tard, les choses n'ayant guère évolué, j'essayais d'en parler. Sans plus de succès. Dès que j'abordais le sujet, elle se dérobaît ou se fermait hermétiquement. C'est à cette époque que pour la première fois j'ai fait le lien avec son éducation. Lors d'une banale discussion sur sa grand-mère, j'ai pris conscience qu'elle était prisonnière d'un conditionnement extrêmement rigide. Au siècle dernier jusqu'en 1968, dans sa Bretagne natale et sans doute aussi dans bien d'autres régions de France, l'Église régénait les consciences. Elle était omniprésente dans chaque foyer, allant jusqu'à

s'immiscer dans le lit conjugal par le biais de la confession. Vous ne l'imaginez peut être pas, mais les curés étaient encore en soutane et les religieuses en cornette dans l'espace public.

— L.R : C'est difficilement imaginable pour quelqu'un comme moi dont la philosophie de vie est à l'opposé de ce schéma de pensée, peut-être pourriez-vous m'en dire un peu plus à ce sujet.

— J.R : Volontiers, mais vous allez avoir du mal à l'intégrer.

... Silence... puis bruit de chaise que l'on déplace.

— J.R : Bon ! Je vous brosse un tableau rapide de « l'ambiance » de l'époque. Donc, début des années soixante lorsque je rencontre Andréa, la pilule n'existe pas, le stérilet comme le préservatif sont strictement prohibés par l'Église que les prêtres présentent comme les outils de travail des prostituées. *De facto* et même pour les femmes mariées, si vous utilisez l'un de ces moyens contraceptifs, vous voilà cataloguée comme « femme de mauvaise vie » et bien entendu en état de péché mortel. L'avortement est un délit passible de cinq ans d'emprisonnement. Jusqu'en 1943 c'était un crime passible des assises et de la peine de mort. La dernière femme à être condamnée est guillotinée en 1943. Pour revenir à la doctrine de l'Église catholique, l'acte sexuel hors mariage... le péché de la chair... la fornication est un péché mortel qui ostracise toute jeune femme qui s'en rend coupable. Si son amant ne l'épouse pas, elle aura de gros problèmes pour trouver un mari. On parle de « filles perdues ». Le divorce maintenant... tout divorcé est excommunié et dans leurs sermons, les prêtres vous disent qu'il est inutile de prier pour eux, car leur place est déjà réservée en enfer. À l'époque, c'est donc un véritable tabou même chez les non-pratiquants. Une femme divorcée est une « Marie-

couche-toi-là » quant à l'homme, il est marqué au fer rouge de « l'abandon de famille ». Vous savez Lasya, nous pourrions passer des heures à parler des mœurs de cette époque sans épuiser le sujet.

— L.R : Vous aviez raison de dire que c'était inimaginable, mais l'éclairage que vous venez de m'apporter sur cette société me permet de mieux comprendre ce que vous avez vécu. Revenons donc à notre sujet. Nous parlions d'Andréa découvrant qu'elle est enceinte. Avez-vous noté quelques changements dans les mois qui précédèrent votre départ du Sénégal ?

— J.R : Je ne sais s'il faut l'attribuer au fait qu'elle était enceinte. Il y avait de sa part moins de réticences, mais toujours la même retenue, la même passivité dont je comprenais vite qu'elle était le rempart à toute approche. Envolés la joie et les regards amoureux chargés de tendresse du premier matin. J'avais le sentiment d'être entraîné dans une spirale infernale. Chaque étreinte était plus triste que la précédente. Je crois que c'est à cette époque que sans vouloir l'admettre, j'avais compris qu'Andréa et moi n'étions pas faits l'un pour l'autre. Nous partagions des sentiments très forts, mais étions incapables de devenir le couple d'amants sans lequel un mariage n'a guère de sens. De nos jours, nous ne serions pas restés six mois ensemble. Mais à cette époque il fallait se marier pour savoir si... Et ensuite, comme je vous l'ai dit, le divorce était un véritable tabou.

— L.R : Y avez-vous songé ?

— J.R : Oh oui ! Et pas qu'une fois.

— L.R : Vous souvenez-vous de la première fois où cette idée vous a effleuré l'esprit.

— J.R : Comme si c'était hier et je puis vous dire que l'idée n'a pas fait que m'effleurer. J'en étais

totallement pénétré et décidé à en finir.

— L.R : Quelles en furent les circonstances ?

— J.R : Oh ! C'était en Allemagne. Le bébé était né en septembre. Je sentais bien que même si Andréa comprenait que j'avais été contraint de rejoindre mon affectation en juillet, elle m'en voulait inconsciemment de n'avoir pas été là pour l'accouchement.

— L.R : Elle avait peur d'accoucher ?

— J.R : Elle était même complètement terrorisée et les récits que lui faisait sa mère de l'expérience de ses accouchements ne contribuaient pas à calmer son angoisse, mais elle ne voulait rien laisser paraître et se fermait à toute discussion sur le sujet.

— L.R : Mais comment expliquer un tel mur entre vous ?

— J.R : Je ne sais pas Lasya. Nos deux personnalités étaient-elles incompatibles ? Peut-être me parlait-elle à sa façon ? Nous avons vécu vingt-quatre ans ensemble et jamais nous n'avons pu ouvrir notre cœur. Je me souviens qu'après ma séparation d'avec Natalie et pour respecter mon serment, j'avais désespérément essayé de parler à cœur ouvert à Andréa. En vain ! Elle esquivait toute tentative d'échange sur notre sexualité et lorsqu'à force de persévérance je finissais par l'acculer à répondre, elle se murait dans un silence total.

— L.R : Outre son caractère, n'y avait-il pas d'autres raisons à cela ?

— J.R : Je le pense. Nous les avons déjà évoquées tout à l'heure. À de rares occasions, elle m'avait parlé de sa grand-mère maternelle qu'elle adorait et qui avait sur le sexe des opinions dont le moins que l'on puisse dire est qu'elles étaient plus que négatives. C'est simple, pour elle tous les hommes étaient des porcs obsédés qui ne pensaient qu'à ça. Sa grand-mère était décédée, mais sa mère ne voyait pas les

choses autrement.

— L.R : Je pense que vous avez raison. Nous tenons là une partie des causes de ses inhibitions. Comment voulez-vous qu'avec une telle approche de la sexualité à l'adolescence, il n'y ait pas d'impact se répercutant plus tard sur l'adulte ?

— J.R : Certainement ! Mais comment expliquer ce matin du jour de notre mariage ?

— L.R : Elle vous aimait sincèrement et...

— J.R : De cela, je n'ai jamais douté.

— L.R : Ce que je voulais dire c'est que ce jour de bonheur a étouffé pour un instant ses inhibitions, mais que le bouleversement de son cadre de vie lié à votre vraisemblable inexpérience de la psychologie féminine a eu tôt fait de les faire ressurgir.

... .. Long silence... ..

— L.R : À qui ou à quoi pensez-vous ?

— J.R : Je pense à Natalie avec laquelle il n'y a eu nul besoin de l'expérience dont vous parlez.

— L.R : Oui ! Sauf que Natalie à ce que vous m'en avez dit était une femme totalement extravertie, ouverte sur la vie. Qu'elle avait trente-quatre ans et vous quarante quand vous l'avez connue.

— J.R : Seigneur oui ! Bien avant que nos corps s'unissent nos cœurs et nos âmes avaient déjà fusionné.

— L.R : Pardon Jean, mais je crois que nous avons quelque peu digressé. Si nous revenions à notre sujet du jour. Vous étiez déjà parti pour l'Allemagne et votre femme a accouché assistée de sa mère.

— J.R : Oui ! Puis Andréa est venue me rejoindre avec notre fils, accompagnée par ses parents. Ils sont restés avec nous une quinzaine de jours.

— L.R : Cela a dû être terrible pour elle lorsqu'ils sont repartis. Elle a dû se sentir plus seule que jamais. Dans un pays dont elle ne parlait pas la langue avec

un nourrisson et un mari absent toute la journée.

... Silence...

— J.R : Je m'en suis rendu compte bien trop tard. Je n'en avais pas conscience. Mon Dieu ! Si elle savait combien je m'en veux pour ça. Cela n'aurait sans doute rien changé à notre sexualité, mais au moins elle aurait eu un peu de bonheur. Au lieu de cela, je sentais monter la colère et la frustration. Elle était complètement dépassée et moi je ne voyais que la femme qui se négligeait. Encore en robe de chambre et en pantoufles à midi dans un appartement en désordre qui sentait mauvais. Où était la délicieuse Andréa avec laquelle j'avais dansé toute une soirée. Au lieu de mon aide et de mon amour, elle n'a eu que ma colère. Colère froide peut être, colère muette, mais en est-il de plus terribles ? C'était le produit de son mutisme, de mes frustrations, de ma désillusion et de ma bêtise.

— L.R : Jean ! Je vois bien que l'évocation de ces moments difficiles vous affecte. Je vois bien votre émotion et votre tristesse. Voulez-vous que nous fassions une pose.

— J.R : Non Lasya ! Du moins pas tant que nous n'en avons pas fini avec cet épisode.

— L.R : Nous en étions restés aux problèmes d'organisation ménagère d'Andréa.

— L.R : Pas seulement ! À l'état de l'appartement lorsque je rentrais venaient se superposer mes frustrations amoureuses.

— L.R : Comment aurait-elle pu s'épanouir dans un tel contexte alors même qu'elle portait le handicap d'une éducation aussi rigoriste ?

— J.R : Aujourd'hui, je ne le sais que trop bien, mais ce samedi midi lorsque je suis rentré d'une permanence qui m'avait occupé toute la matinée, j'ai comme on dit « disjoncté ». Je me souviens n'avoir fait

aucun commentaire sur le fait que rien n'était prêt, son éternelle robe de chambre effilochée, le gamin qui braillait et les odeurs de couches dans la maison. Je suis redescendu. J'ai pris la voiture et je suis parti droit devant moi, traversant la ville et prenant l'autoroute à pleine vitesse. Je voulais simplement que tout cela s'arrête et mettre le plus de distance entre moi et ce que je vivais comme un cauchemar. Je ne sais combien de kilomètres j'ai parcourus ainsi. La seule chose dont je me souviens est le panneau indiquant l'approche de la frontière suisse et la jauge d'essence qui m'enjoignait de faire le plein. C'est à cet instant que je me suis rendu compte que j'étais tout à la fois en train d'abandonner ma famille et de désertier.

— L.R : Quelle tristesse ! Le bonheur était à portée de vos mains. Andréa et vous aviez tout ce qu'il fallait pour être heureux. Il aurait suffi de quelques mots et d'un peu de tendresse.

— J.R : Qui nous aurait permis de vivre comme des amis, non comme des amants. Bref ! Je suis revenu en fin d'après-midi aussi vite que je l'ai pu. Lorsque je suis rentré, j'ai trouvé Andréa avec notre voisine de palier. Elle était toute pimpante, notre fils dormait et l'appartement était nickel. J'ai su plus tard que la brave dame qui vivait dans l'appartement d'en face, la trouvant en larmes sur le palier alors qu'elle remontait de la cave, était venue lui donner un coup de main et la consoler. Andréa a fait les présentations et notre voisine nous a laissés en tête-à-tête. Je ne savais plus où me mettre et je lui ai demandé pardon. J'ai bien vu qu'elle était très malheureuse. Je l'ai prise dans mes bras et je l'ai serrée très fort. Il n'y avait dans mon geste aucune intention autre qu'affective, mais je l'ai pourtant sentie se crispier. Cela n'a fait qu'amplifier tout l'amour que j'avais pour elle. Je le lui

ai dit : « Je t'aime si fort ». Comprenant que je n'avais aucune autre intention que de la consoler et me faire pardonner, elle m'a embrassé et nous sommes allés nous blottir sur le canapé où nous sommes restés sans parler serrés l'un contre l'autre. Seigneur ! Quand je repense à tout cet amour gâché. Comment peut-on s'aimer si fort et être incompatibles sexuellement ?

— L.R : Vous n'êtes sûrement pas le premier couple ni le dernier, auquel pareille chose arrive et arrivera. Sauf qu'aujourd'hui, il est possible d'en faire le constat, de se séparer avant d'avoir eu des enfants et surtout avant que trop de souffrance ne s'accumule. Seulement voilà, vous... c'était il y a cinquante ans. Un autre monde.

— J.R : En attendant, il m'a fallu vivre avec ça.

— L.R : Qu'en a-t-il été des années suivantes ?

— J.R : Bien, dans la mesure où je me suis résigné à des étreintes sans joie, les considérant comme une rançon payée au bonheur. Une petite fille nous est née, puis j'ai quitté l'armée pour faire de la formation professionnelle ce qui m'a contraint à des déplacements constants. J'étais parti toute la semaine et n'étais à la maison que les week-ends.

— L.R : Sans nul doute un travail très prenant, mais qui vous laissait quand même les week-ends et les vacances pour votre famille.

— J.R : Je crois que ça a été une des périodes les plus dures de ma vie. Dès le départ, à cause des déplacements, Andréa était opposée à ce que je prenne ce job, mais nous n'avions pas trop le choix. Il fallait que je travaille.

En ce qui me concerne, chaque lundi était une torture. Devoir quitter, ma femme et mes enfants pour toute une semaine m'était insupportable. La crise d'angoisse commençait dès le dimanche après-midi et me serrait la poitrine. Seulement, de peur qu'Andréa

n'en profite pour me dire de laisser tomber ce travail, je n'avouais jamais cette panique qui me prenait le ventre à l'idée du départ. Je donnais le change tant et si bien qu'elle me croyait heureux de partir, de la laisser et qu'elle m'en a voulu.

— L.R : Vous auriez dû lui parler.

— J.R : Je suis certain que s'accrochant à cet aveu, elle m'aurait convaincu de quitter ce job.

— L.R : Et pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

— J.R : Parce que pendant toutes ces années d'armée, nous avons tiré le diable par la queue et que là, je quintuplai nos revenus. Que ma famille puisse enfin être à l'aise valait bien un petit sacrifice.

— L.R : Cela le valait-il ?

— J.R : J'en étais persuadé, mais sans encore prendre conscience que ce travail représentait pour moi bien autre chose qu'un revenu.

— L.R : Et quoi d'autre ?

— J.R : Je ne m'en suis pas rendu compte tout de suite, mais au fil des mois, pris par une tâche exigeante, il me semblait être moins impacté par mes problèmes de couple. Je veux dire par là que j'étais toujours aussi triste et angoissé de quitter ma famille chaque lundi, mais qu'au fil du temps, même si elle était toujours bien présente, ma frustration sexuelle était moins prégnante. Le travail intensif agissait sur moi comme un véritable antalgique. Ce que je ne soupçonnais pas c'est qu'il pouvait aussi être addictif. Plus tard sont venus les jours où j'étais déjà en manque, à la seule idée des vacances.

— L.R : Et cela ne vous a pas inquiété. Vous aviez conscience, je suppose que quelque chose n'allait pas.

— J.R : Tout comme un drogué a sans doute conscience de son addiction, mais comme il sait aussi que c'est le seul moyen à sa portée pour soulager sa souffrance. C'était tellement vrai que deux ans plus

tard, j'ai accepté un poste de logisticien dans l'industrie sucrière avec des déplacements très fréquents en Afrique. J'étais absent près des deux tiers de l'année.

— L.R : Donc des contraintes encore plus fortes !

— J.R : Et des responsabilités beaucoup plus importantes. Ce qui équivalait à augmenter ma dose d'antalgiques. Cerise sur le gâteau, mes revenus représentaient plus de dix fois ma solde militaire. Ce ne sont pourtant ni l'ambition ni l'argent qui ont été les moteurs de ma réussite professionnelle, mais aussi incroyable que cela puisse paraître... ma frustration sexuelle.

— L.R : J'en suis moins surprise que vous ne pourriez le croire. Chez nous, chacun connaît la puissance de l'énergie sexuelle et nous savons combien il est dangereux de la laisser s'accumuler. On aboutit inévitablement à des dysfonctionnements psychiques parfois à très court terme et souvent irréversibles si la frustration perdure. Il y a d'autres moyens de l'évacuer que la sexualité, mais pour cela il faut avoir suivi une longue initiation. Pour ce qui vous concerne, vous avez trouvé un dérivatif dans le travail, mais y avez-vous trouvé le bonheur ?

— J.R : Non Lasya, je n'ai pas trouvé le bonheur et je peux même dire que c'est tout le contraire qui est advenu.

— L.R : Je pense que connaissant Andréa vous n'en avez pas été surpris.

— J.R : Surpris n'est pas le mot. La réaction de ma femme puis de mes enfants est encore aujourd'hui une blessure qui ne s'est pas refermée. Bien que j'en aie ensuite compris la raison, mais beaucoup trop tard. C'est d'autant plus douloureux que c'est au milieu de cette période que j'ai connu Natalie.

— L.R : Mais de cela, je suppose que vous ne voulez

pas parler, du moins dans ce contexte.

— J.R : Non je préfère dissocier le récit de cette relation avec un ange, de ces tristes années qui graduellement, mais inéluctablement, m’amèneront à divorcer d’avec Andréa.

— L.R : Vous parliez de la réaction de votre femme et de vos enfants à vos longs et fréquents déplacements en Afrique.

— J.R : Oui ! Je m’étais persuadé que les sentiments seuls suffisaient au ciment d’un couple et j’avais mis ma libido en veilleuse. Ou du moins croyais-je l’avoir fait. Tout comme les déplacements que j’avais eu à faire en France, ceux que j’effectuais en Afrique m’étaient d’autant plus pénibles affectivement qu’ils étaient parfois très longs, plus d’un mois. Ma famille, ma maison, me manquaient terriblement et l’approche d’un départ était une véritable torture que je dissimulais laissant croire que j’étais enthousiaste. Encore une fois, je savais qu’Andréa se serait immédiatement engouffrée dans la brèche pour me demander de changer de travail.

— L.R : Et pourquoi rejetez-vous cette option ?

— J.R : Parce que nous avons une maison à payer et que mon salaire eut été au moins divisé par trois. Si grimper les barreaux de l’échelle professionnelle n’est jamais facile, il est bien plus difficile encore de les redescendre. Je savais aussi que je me serais mortellement ennuyé si j’avais dû faire autre chose. J’aurais ajouté une frustration à une frustration.

— L.R : Votre franchise vous honore.

— J.R : Si aujourd’hui, je ne parlais pas à cœur ouvert, nos séances n’auraient aucun sens.

— L.R : Vous avez raison. Vous disiez donc que la réaction de votre famille à vos absences avait été et est encore une blessure.

— J.R : Bien sûr, j’ai conscience aujourd’hui de

n'avoir vu le problème qu'à travers le prisme de mon seul vécu sans avoir beaucoup tenu compte du fait qu'au sein d'une famille chaque individu est différent et que l'harmonie ne peut venir que de la concertation.

— L.R : Vous voulez dire que...

— J.R : Je veux dire que j'estimais que si je m'imposais tous ces sacrifices, le moins que pouvaient faire les miens était de me soutenir en en prenant leur part.

— L.R : De quels sacrifices voulez-vous parler ?

— J.R : Au premier chef et par amour, la mise en veilleuse de ma libido que le travail et le sport m'aidaient à supporter. En second lieu, les longues séparations qui étaient une véritable torture affective. Lorsque j'étais en déplacement, je comptais les jours et quand celui du retour approchait ce n'était que bonheur mêlé d'impatience.

— L.R : Mais vous allez me dire que l'accueil qui vous était réservé par les vôtres n'était pas vraiment celui que vous attendiez.

— J.R : Oui ! Et c'est le moins que l'on puisse dire. Tout le monde me battait froid au point que j'avais le sentiment d'être un étranger sous mon propre toit. Les repas étaient de vrais supplices au cours desquels j'avais l'impression que les enfants avaient hâte qu'ils s'achèvent pour retourner dans leur chambre. Je sais qu'en plus ils avaient à subir la tension qu'ils ressentaient entre leur mère et moi. Alors que j'attendais que tout le monde me fasse la fête... c'était la douche froide. Par pudeur, non celle du corps, mais celle de la tristesse, je ne parlerai pas de ce qu'était la première nuit de mes retours à la maison. Combien de fois suis-je allé pleurer dans l'obscurité, dans le canapé du salon alors que tout le monde dormait.

— L.R : N'étiez-vous que triste ?

— J.R : Non ! J'ai parfois été désespéré au point de songer au suicide. Je ne voyais plus d'autre issue. Il y avait aussi des épisodes de colère devant ce que je considérais comme une profonde injustice.

— L.R : Pourquoi à votre avis ces bouffées suicidaires ?

... Silence...

— J.R : Parce que j'avais compris depuis longtemps que la seule alternative était le divorce, mais que le conditionnement qui était le mien à l'époque l'assimilait à un abandon de famille. Je me sentais pris au piège comme un rat de laboratoire dans un labyrinthe.

— L.R : Mais encore ?

— J.R : À cette époque et dans les années qui la précèdent, je n'étais pas ce que l'on peut appeler quelqu'un de très gai, mais au fil du temps, l'affection d'Andréa m'avait considérablement changé. Sans que je lui confie quelque détail que ce soit, elle avait décelé en moi la plaie ouverte de l'Algérie. Plaie qui ne s'était jamais refermée, mais qu'elle avait su apaiser par sa seule présence. Il avait quand même fallu près de quatre ans. Comment après cela abandonner quelqu'un qui vous a sorti de l'enfer des cauchemars quotidiens et de plus... avec deux enfants.

— L.R : Ne pensez-vous pas que les inhibitions d'Andréa aient pu être accentuées par ce qu'elle devinait en vous ?

— J.R : C'est possible, mais pourquoi ne pas en avoir parlé ?

— L.R : De peur de pouvoir ensuite nommer ces choses et de ne pas être en mesure de le supporter.

— J.R : Vous me suggérez que ses inhibitions étaient potentialisées par l'image que je lui renvoyais.

— L.R : C'est une probabilité.

— J.R : Toujours est-il que je lui serais éternellement

reconnaissant d'avoir extirpé la quasi-totalité de la violence qui était en moi. Même si cette part de violence devait être remplacée par une part de frustration et de tristesse bien plus grande encore. Elle n'y était pour rien et je suis certain qu'elle faisait d'énormes efforts pour que tout se passe le mieux possible.

— L.R : Ceci c'était jusqu'à ce que vous quittiez l'armée et que commencent des déplacements professionnels de plus en plus fréquents et de plus en plus longs qu'elle a de toute évidence très mal supportés. Tous les deux, ainsi que vos enfants étaient entraînés dans une spirale dont il était quasiment impossible de sortir. Votre couple battant de l'aile depuis le début de votre mariage et à moins que vous ne changiez d'activité professionnelle, il était fatal que la rupture soit au bout du chemin.

— J.R : Oui ! Mais comme je vous le disais, c'est l'accueil de moins en moins chaleureux que l'on me faisait au fil des mois lors de mes retours qui a enclenché le processus.

— L.R : Oui, je peux comprendre.

— J.R : Vous comprenez Lasya, la mise en veilleuse de ma libido pouvait être compensée par de la tendresse, mais cette sourde hostilité chaque jour grandissante me frappait comme une injustice. Ce n'était peut-être pas l'interprétation qu'il fallait faire de la situation, mais c'est comme ça que je ressentais les choses... comme une immense ingratitude.

— L.R : Et quelle fut votre réaction devant « cette ingratitude ». Parce que je suppose que vous avez réagi ?

— J.R : Ce furent d'abord le chagrin et une terrible sensation de solitude que je compensais par le sport et le travail. Puis vint la période où je me mis à attendre avec impatience les départs en mission pour

m'éloigner le plus possible d'une maison où je n'étais plus le bienvenu. Malgré cela, je suis vite devenu tantôt très triste, tantôt irascible, ce qui n'arrangeait rien, mais bien au contraire ne faisait qu'empirer les choses.

... Silence...

— L.R : Aviez-vous déjà souffert de dépression ?

— J.R : Oui ! Quatre ans auparavant, mais c'était davantage ce que l'on appelle aujourd'hui un « burn-out ».

— L.R : C'est malgré tout quelque peu similaire. N'en reconnaissez-vous pas les symptômes ?

— J.R : Non ! J'étais à mille lieues de penser que je pouvais craquer.

— L.R : Et avez-vous craqué Jean ?

— J.R : Non, mais il s'en est sans doute fallu de peu et je n'ai dû « mon rétablissement » qu'à l'action d'un médecin de mes amis. Me connaissant bien, il avait déjà tenté de m'alerter lors d'une mission précédente.

— L.R : D'une mission précédente ?

— J.R : Oui ! C'était un médecin tchadien basé sur notre plantation quelque huit-cents kilomètres au sud de N'Djamena. Cela faisait près de deux ans que nous nous connaissions et nous avions tout de suite sympathisé. Chaque fois que nous en avions l'occasion, nous passions de longues soirées à refaire le monde autour d'une théière de rooibos.

— L.R : Qu'est-ce que le rooibos ?

— J.R : Une sorte de thé africain sans théine.

— L.R : Comment votre ami médecin s'était-il rendu compte que quelque chose n'allait pas ? Vous étiez-vous déjà confié ?

— J.R : D'abord, c'était mon ami et il me connaissait bien. Ensuite, il était médecin avec de solides connaissances en psychologie et pour finir il était africain, donc sans doute un peu sorcier.

... Rire de Lasya...

— L.R : Et que vous avait dit le sorcier africain ?

— J.R : Ce soir-là, je n'étais pas très bavard. Patrice, Patrice N'Dom c'était le nom de mon ami, après quelques vaines tentatives, avait renoncé à m'entraîner dans une discussion sur les talents politiques de Louis XI. Cela faisait cinq bonnes minutes qu'il m'observait quand il m'avait demandé tout à trac :

— « Cela fait combien de temps que tu es comme ça ? ».

J'avais cherché à me dérober par je ne sais quelle réponse oiseuse lorsque, rapprochant son fauteuil du mien, il avait rajouté :

— « Lors de ta précédente mission, tu n'avais pas l'air particulièrement en forme, mais là franchement, c'est à faire peur ».

J'avais bien essayé de me dérober en prétextant une fatigue due à l'excès de travail, mais il n'avait pas été dupe.

— « Écoute Jean, je sais reconnaître les signes avant-coureurs d'une dépression nerveuse. Ça, c'était il y a deux mois. Aujourd'hui, je crains que tu n'aies le pied au bord du trou. Que se passe-t-il ? »

Incapable de lui répondre, je m'étais mis à pleurer. Sans un mot, il m'avait tendu une boîte de Kleenex.

Il avait été patient, mais n'avait pas eu à attendre bien longtemps. Comme un torrent, ma parole s'était libérée. Je crois que j'ai parlé pendant plus de deux heures et je lui ai tout raconté sans qu'il m'interrompe une seule fois. La boîte de Kleenex en a pris un sacré coup.

... Silence...

— L.R : Voulez-vous faire une pause Jean ?

— J.R : Non merci, ça va aller ! Je me rappellerai toujours les moments qui ont suivi. Patrice m'a servi

une autre tasse de rooibos, puis s'en est suivi une série de questions-réponses.

Patrice me demande :

— « Quelles sont pour toi les personnes les plus importantes au monde ? »

Je réponds sans hésiter :

— « Ma femme et mes enfants »

Il me regarde droit dans les yeux en souriant :

— « C'est comique, tu ne trouves pas ? On est à contre-emploi, le Blanc guidé par ses émotions et le Black par sa raison. »

Puis, beaucoup plus sérieux, il rajoute :

— « C'est justement parce que tu estimes que ta famille est très importante pour toi qu'en fait la personne la plus importante, c'est toi. »

Devant mon air passablement étonné, il poursuit :

— « Tu es au bord d'une dépression dont j'estime qu'il te faudrait six mois au minimum pour te sortir à condition que ton environnement change de façon significative. Qu'arriverait-il si pendant ces six mois tu devenais incapable de travailler efficacement ? »

Je lui réponds sans hésiter :

— « Je serais licencié, non pour incompetence, mais pour incapacité à tenir le poste. »

— « Et dans ton état, il serait vain d'espérer retrouver un job. Tu ne passerais aucun entretien d'embauche. »

Je le regarde effaré, conscient de la catastrophe annoncée. Plus de travail, plus de revenu, si ce n'est une maigrichonne allocation chômage. Plus de revenu ou presque, donc obligation de revendre la maison. Pour aller où ? C'est vraiment la panique.

— « Tu peux peut-être me prescrire un traitement ! »

— « Qui ne servirait à rien s'il n'était accompagné d'un changement profond et surtout pérenne de ton

environnement. »

J'avoue ne pas comprendre comment modifier un tant soit peu mon cadre de vie. Je le dis à Patrice.

Sa réponse est nette et sans équivoque :

— « En prenant une maîtresse »

... Silence...

— L.R : Votre ami a mille fois raison. À moins d'être un yogi accompli, on ne joue pas impunément avec sa sexualité et contraindre son corps à la frustration pendant tant d'années sans la préparation mentale d'une très longue initiation est carrément suicidaire.

— J.R : C'est exactement ce qu'il m'a dit en rajoutant que les journaux parisiens étaient pleins de petites annonces de femmes mariées ou célibataires ayant tout comme moi besoin d'un dérivatif à une vie de couple éteinte ou moribonde ?

J'ai ri et j'ai dit en plaisantant :

— « Maîtresse sur ordonnance »

Patrice m'a répondu :

— « Pour la maîtresse, je te laisse gérer, mais je vais te donner un courrier pour ton médecin de façon à ce qu'il te prescrive un anxiolytique léger. S'il te prescrivait un antidépresseur, ta libido en prendrait un coup et ce n'est pas à quoi s'attend la femme qui répondra à ton annonce. »

Il a rédigé un petit mot destiné à mon médecin et me le remettant alors que je prenais congé m'a dit :

— « Promets-moi que tu passeras une annonce. Si tu ne le fais pas pour toi, fais-le pour tes enfants, ils ont peut-être renoncé à la présence d'un père, mais je suis sûr qu'ils vivraient très mal auprès d'un père présent, mais inutile. »

— L.R : Je suppose que vous avez bien fait cette démarche et que c'est cette annonce qui vous a fait rencontrer Natalie.

— J.R : Oui, mais sauf que ça ne s'est pas passé

comme ça. Je n'ai pas passé d'annonce. J'ai répondu à son annonce. Cependant, je préférerais ne pas entamer ce récit de cette façon.

— L.R : Que voulez-vous dire par là ?

— J.R : Comme vous me l'avez expliqué, je préfère attendre d'avoir clos la phase thérapeutique de nos séances avant d'entamer la phase deux qui consistera à revisiter ma mémoire par la régression pour faire un recueil de mes souvenirs. Cependant, la dernière fois que nous en avons parlé, vous suggériez que ce soit moi qui gère ces séances et...

— L.R : Pardon de vous interrompre, mais à ce sujet, je crois... je veux dire... je suis sûre que j'ai une bonne nouvelle.

— J.R : Une bonne nouvelle... euh... vous voulez dire qu'avec Cho vous avez réussi à...

— L.R : Oui ! C'est justement ce que je m'apprêtais à vous dire. Cho et moi sommes parvenus à mettre au point une suggestion posthypnotique qui vous permettra de gérer vous-même sans aucune difficulté les séances de régression en autohypnose.

— J.R : C'est merveilleux, mais j'ai toujours les mêmes craintes. J'ai bien peur de ne pas être capable de maîtriser seul une telle technique.

— L.R : Je crois que vous vous sous-estimez. De toute façon, Cho et moi avons fait en sorte que vous n'ayez strictement rien à maîtriser. Il vous suffira de vous mettre en autohypnose, ce que maintenant vous pratiquez aisément et de prononcer mentalement un mot clé. Tout se fera alors automatiquement ainsi que votre retour au conscient. Si vous en avez la possibilité, vous pourrez sans problème faire deux séances par jour.

— J.R : C'est absolument hallucinant, mais surtout inespéré. Je n'arrive pas à croire que je pourrais aller partout dans ma mémoire récupérer les souvenirs,

même les plus lointains.

— L.R : Je suis vraiment contente que nous ayons pu aboutir à ce résultat. À notre prochaine séance, nous ferons un test.

— J.R : Je voudrais déjà pouvoir commencer.

— L.R : Votre enthousiasme fait plaisir à voir Jean, mais je me dois tout de même de le tempérer quelque peu.

— J.R : Ah bon !

— L.R : Rassurez vous, rien de bien méchant, juste deux petites limites. La première est qu'une séance ne pourra concerner qu'un sujet précis. Exemple : votre petite enfance ou votre adolescence ou encore la période vécue avec Natalie. La deuxième étant que vous devrez retranscrire cette régression assez rapidement pour le cas fort improbable certes, mais possible, où l'acuité du souvenir diminuerait avec le temps. Si vous souhaitez que j'en fasse l'analyse, cette transcription sera indispensable. Ce pourra être un enregistrement oral ou un écrit... à vous de voir.

— J.R : Sans aucun problème, mais concrètement, quelle serait la procédure ?

— L.R : Très simple en ce qui vous concerne. Tout en vous mettant en autohypnose, vous prononcerez mentalement un mot clé qui déclenchera la régression puis en « imprimera » le souvenir dans votre mémoire récente.

Cho et moi avons travaillé sur des techniques de suggestion posthypnotique pour déterminer la plus adaptée à votre cas. Je dois reconnaître que ça n'a pas été simple, mais maintenant nous tenons la clé qui ouvre la porte de votre mémoire.

— J.R : Je ne vous dirai jamais assez merci. Comment pourrai-je... ?

— L.R : En me gardant votre amitié. Mais là-dessus, je n'ai aucun doute.

... Silence...

— L.R : Vous semblez réfléchir à quelque chose.

— J.R : Oui ! À la période qui a suivi ma séparation d'avec Natalie. Le divorce d'avec Andréa et la rencontre avec celle qui allait devenir ma deuxième femme... un autre trou noir qui tout comme l'Algérie a failli m'engloutir. Il est important que vous en ayez connaissance. La différence étant que là, j'ai déjà fait le travail sous la forme d'un dossier de plus de trois cents pages que j'ai mis sur une clé USB. Je vous fais parvenir cette clé, aussitôt que possible pour une analyse éventuelle.

— L.R : Ça me semble en effet être l'idéal. Pourquoi avoir fait ce dossier ?

— J.R : J'avais besoin de formaliser les quinze années que je venais de vivre. Je l'ai intitulé : « La rédemption ».

— L.R : S'agit-il de « votre » rédemption ?

— J.R : Je l'espère. En tout cas, j'ai vécu pendant quinze ans avec un pied en enfer. Aujourd'hui, je n'ai plus aucun doute, c'est ce qui m'a sauvé du néant.

— L.R : Pourquoi ce sourire, Jean ?

— J.R : Parce qu'au début j'ai pensé que Dieu voulait me faire payer d'avoir lâchement quitté Andréa, jusqu'à ce que je comprenne qu'en fait il me donnait une chance, celle d'expier pour que je puisse retrouver mon seul amour. Tout bien considéré, j'estime que ce n'est pas cher payé : quelques années d'enfer pour l'éternité dans les bras de Natalie. Aujourd'hui, je sais que cette période était une période d'expiation. Il fallait qu'il en soit ainsi pour laver les souillures de mon âme.

— L.R : De quelles souillures voulez-vous parler ?

— J.R : D'avoir tué trois hommes sans aucune émotion puis, d'avoir manqué au serment fait à Natalie de ne quitter Andréa qu'après que les enfants

soient installés dans la vie. Il fallait aussi que j'attende qu'elle ait trouvé quelqu'un pour ne pas qu'elle reste seule. Enfin, pour préserver un minimum d'équilibre sexuel, Natalie m'avait adjuré de m'inscrire à l'Institut de tantra et au Club qu'elle avait fréquentés avant de me connaître. Non seulement je n'ai rien fait de tout cela, mais j'ai surtout quitté Andréa d'une façon que je ne peux qualifier que de méprisable.

— L.R : Depuis, avez-vous pu analyser le pourquoi de ce comportement que vous qualifiez si durement de méprisable ?

— J.R : Oui ! Le facteur déclenchant est le non-respect de la promesse faite à Natalie de m'inscrire à l'Institut. Elle savait bien que replonger dans ma frustration sexuelle serait ingérable.

— L.R : Ce qui a été le cas ?

— J.R : À n'en pas douter. J'ai tenu trois ans, mais je devrais plutôt dire que pendant ces trois années ma frustration s'est accumulée jusqu'à devenir incontrôlable et me faire perdre tout sens commun au point de tomber dans les griffes de la première prédatrice venue. Si j'avais respecté le serment fait à Natalie en m'inscrivant à l'Institut, rien de tout cela ne serait advenu.

— L.R : Vous avez certainement raison, mais ce sont les années terribles qui s'en sont suivies qui vous ont permis d'accumuler le karma positif nécessaire pour compenser le karma négatif engendré par le non-respect de votre serment.

Sur ce point, j'attends donc votre clé USB pour me mettre au travail

— J.R : Une fois de plus... Merci Lasya

— L.R : De rien Jean, c'est un bonheur que de faire cela pour vous.

Je coupe le Nagra.

... Fin d'enregistrement.

\*

La semaine suivante, Lasya lui téléphone. Elle voudrait faire un test de régression en autohypnose.

Lorsqu'il sonne à la porte du docteur Rampa, Jean est fébrile. Lasya lui ouvre. Point n'est besoin d'une quelconque explication pour qu'elle perçoive l'anxiété de son ami. Elle le précède et, contrairement aux séances de ces dernières semaines, se dirige vers son cabinet.

— La première chose dont nous allons devoir nous préoccuper est de trouver un siège confortable. C'est indispensable.

Jean la suit. Le fauteuil dont elle parle est celui qu'elle utilise pour ses consultations psychiatriques et que Jean connaît déjà. Lasya s'y installe et une fois assise tire une petite manette sur le côté. Un léger déclic, le fauteuil se met lentement en position relax.

— Avez-vous ce genre de siège à la maison ?

Jean reste perplexe une seconde puis son visage s'éclaire.

— Non, mais j'ai un fauteuil relax avec un repose-pied.

— Voilà qui est parfait.

Lasya se lève.

— Installez-vous Jean ! La manette est sur le côté.

Jean s'installe. Un ou deux petits réglages.

— Voilà, c'est bon comme ça.

Pendant ce temps, Lasya a placé une chaise près de lui.

— Vous allez donc vous-même vous mettre en état d'hypnose. J'implanterai ensuite dans votre inconscient la suggestion post-hypnotique. Cette suggestion restera active tant que moi-même ou un

autre hypnothérapeute ne la neutraliserons pas. Rassurez-vous, elle ne s'activera que lorsque vous serez en autohypnose et seulement sur une instruction particulière de votre part. Personne d'autre ne pourra donc déclencher la régression que vous-même. Êtes-vous d'accord pour que nous commençons ?

— Plutôt deux fois qu'une !

— Bien, allons-y ! Vous allez vous mettre en autohypnose.

Lasya observe Jean pendant cinq minutes. Il a les yeux mi-clos, son souffle est régulier. Elle le juge prêt et d'une voix monocorde commence l'implantation de l'injonction post-hypnotique.

— C'est bien ! Maintenant, nous allons faire un test. Vous êtes avec votre ami, le médecin tchadien. Bien que vous ne la connaissiez pas encore, ce jour est véritablement le premier jour de votre histoire d'amour avec Natalie. Vous êtes au Tchad avec votre ami. Vous pensez au point précis où vous désirez que la régression s'opère et vous prononcez le mot clé en détachant bien les syllabes : Na-ta-lie. Vous êtes prêt, Jean : Na-ta-lie.

Sous ses paupières closes, pendant une dizaine de minutes, les yeux de Jean bougent très vite dans tous les sens comme dans un rêve puis, de lui-même, il sort de sa transe hypnotique. La première chose qu'il voit est le sourire de Lasya.

— Il semble que nous ayons là un test réussi du premier coup.

Incrédule Jean referme les yeux. Lasya le voit pâlir.

— Mon Dieu ! C'est comme si j'avais la possibilité de rembobiner la scène et autant de fois que je le veux.

Il ouvre les yeux et quelque peu agité, balbutie :

— C'est à peine croyable ! C'est même prodigieux.

Lasya lui prend les mains.

— Du calme Jean, tout va bien. N'oubliez pas que vous devrez quand même retranscrire la scène dès que possible. Les épisodes que vous « ramènerez » ne seront sans doute pas dans l'ordre chronologique, mais par contre ils seront dans votre mémoire récente. Il vous sera ainsi plus facile de les reclasser.

\*\*\*

## Le Daunou

Chère Lasya,

Avant toute chose, merci pour vos remarques sur le dossier que je vous ai transmis.

À l'instant où j'écris ces lignes, je suis dans mon bureau, devant mon ordinateur.

Certains chapitres seront peut-être très « directs », mais nous en avons déjà discuté. Je sais que je peux tout écrire et que vous pouvez tout lire, même le récit des moments très particuliers que j'ai pu vivre avec Natalie.

Je dis très particuliers, car encore aujourd'hui, cette orientation sexuelle et amoureuse est vue comme déviante par une grande partie de la société. Une grande partie, mais pas toute. Faisant quelques recherches, j'ai été surpris par le nombre d'articles et de témoignages de couples qui vivaient ainsi leur amour. Surprise qui en fait n'en était pas une. Tous les spécialistes, psychologues, psychiatres et sexologues s'accordent sur le fait que les seuls couples amenés à vivre ce type de relation pérenne et harmonieuse sont ceux pour lesquels l'amour est fusionnel. Je ne dis pas passionnel, mais bien fusionnel. Cet amour dans lequel l'un est l'autre et l'autre est l'un.

Avant de vous connaître et tant ils me semblaient beaux, j'avais déjà tenté de confier ces moments plus qu'intimes à mon clavier. J'avais longtemps hésité. Je

me disais que les « bien-pensants » allaient salir ces heures merveilleuses par leurs réflexions au vitriol. Je l'avais tout de même fait puis rongé par le doute, avais supprimé les fichiers correspondants à de longs mois de travail.

J'en avais été malade. Je venais de rejeter Natalie, comme si j'avais honte d'elle, honte de nous. Pendant quelques jours, j'avais été assommé par ce que je venais de faire, puis une espèce de rage m'avait pris. Qu'importait le temps, il fallait que je récupère ce que je venais de détruire. Avec la détermination est revenu le calme et avec le calme, la raison. J'ai longtemps tâtonné, mais j'y suis parvenu. J'ai récupéré les fichiers effacés pour les mettre dans un répertoire où ils sont restés jusqu'à aujourd'hui. Je ne savais pas que quelques années après je pourrais les inclure dans le récit de notre histoire d'amour.

J'ai lu et relu ces lignes. Comme tout ce que j'ai écrit, elles ne seront jamais un chef-d'œuvre. J'aurais tant voulu avoir ne serait-ce qu'une part minuscule du talent de tous ces magnifiques auteurs qu'au fil des années de lycée mes professeurs m'avaient fait découvrir et appris à aimer.

Qu'importe, lorsque je me relis, c'est à chaque fois le même miracle. Comme si j'étais encore près d'elle, à la voir si belle, sa main tendue vers moi, transfigurée par la joie de se donner corps, cœur et âme.

Je sais que je vais vous faire sourire, mais s'il était besoin d'une preuve de l'existence d'un dieu, cette grâce qui nous était faite en était une.

Encore merci pour tout Lasya. Je vous dois tant.

Avec toute mon affection.

Jean

\*

Voilà, c'est parti ! Les mains posées bien à plat sur les accoudoirs du fauteuil, comme vous me l'avez enseigné, je commence le protocole de régression en fixant un point juste devant mes yeux. Bien caler le rythme de respiration : un, deuuuuux ; un, deux, trois, en visualisant chaque nombre, je ferme les yeux :

Na-ta-lie... ..

Tout devient gris, puis noir. Au loin, très, très loin, une lumière. Elle se rapproche vite, très vite.

De plus en plus vite...

... ..

Paris... Un restaurant...

Je déjeune avec un collègue de travail. Nous sommes fin décembre 1983, le vingt-six exactement. J'ai quarante et un ans depuis un mois et je viens de « fêter » mon dix-huitième anniversaire de mariage.

Au restaurant, avec mon collègue, nous sommes en pleine discussion politique. Bien qu'élu de droite au conseil municipal de sa commune, il est abonné à un périodique de gauche : le « Nouvel Observateur ». Il est en train de m'expliquer que pour bien connaître ses opposants il faut les écouter et surtout les lire. Il me dit :

— Prends le temps de jeter un œil sur l'éditorial de Julliard et on en reparle un de ces jours.

Il pousse son magazine vers moi.

Je suis si peu intéressé par ce périodique que je le range dans un tiroir de mon bureau. Il y serait sans doute resté longtemps si je n'avais eu besoin d'un dossier sur lequel je le retrouve. Je repars le soir en le glissant dans ma mallette et lis le fameux éditorial dans le RER qui me ramène chez moi. Rien de transcendant, ni que je ne sache déjà ! Je suis sur le point de le ranger quand, je tombe sur la dernière

page, celle des petites annonces.

Le texte de la première annonce est le suivant :

« J.F div. 33 a. Suis peut-être jolie, peut-être pas ! Ce que je sais c'est que j'ai besoin de tendresse. Si vous pensez en avoir un peu à partager, écrivez au journal qui transmettra. Hommes mariés non exclus. Mentionner la référence NL4502 ».

La tendresse ! C'est la première fois que je vois ce mot dans une annonce de la rubrique « Rencontres » des dernières pages du « Nouvel Obs. ». Je relis le texte plusieurs fois avant de passer aux autres annonces qui du coup me paraissent bien fades.

Le lendemain, j'arrive très tôt à mon bureau pour avoir un moment de calme afin de répondre à NL4502.

J'écris :

« Bonjour NL4502,

Dire que je suis indifférent à la beauté d'une femme serait mentir, mais qu'est-elle sans cette tendresse dont vous parlez si bien ? ... »

Suivent, un rapide autoportrait et un court développement sur ma motivation. Je signe « Jean ».

La réponse me parvient trois jours plus tard :

« Bonjour Jean,

Merci pour votre lettre.

Nous pourrions encore nous écrire et ensuite échanger nos photos, mais si j'aime bien écrire, je n'aime pas par contre distribuer mes photos. Que diriez-vous de faire vraiment connaissance devant un verre la semaine prochaine vendredi à dix-huit heures au café "Le Daunou", rue Daunou ? C'est une petite rue qui donne sur l'avenue de l'Opéra. Si vous en êtes d'accord, un simple "oui" suffira.

Natalie. »

Ma première réaction est de noter l'absence du H dans l'orthographe de son prénom, la seconde est de

prendre une feuille de papier sur laquelle je trace un grand « oui » très appliqué.

Je signe : « Jean » et glisse ma missive dans une double enveloppe, sans oublier de mentionner l'adresse du bureau de poste du Louvre en « Poste restante » pour le journal qui transmettra la réponse.

Traverser la rue et poster la lettre dans la boîte la plus proche ne me prend pas plus de deux minutes. Je viens de décider de rencontrer Natalie en moins de trois minutes.

Le week-end de la Saint-Sylvestre est interminable.

Le mardi matin, une lettre m'attend au bureau de poste. J'ouvre fébrilement, massacrant le papier. « Elle ne peut pas venir, elle a changé d'avis », en quelques secondes tous les scénarios me passent par la tête, mais aucun n'est le bon.

« Bonjour Jean,

Je sais que vous n'aurez pas le temps de me répondre, mais je prends le risque. Je serais à notre rendez-vous avec un peu d'avance : mercredi au lieu de vendredi. En espérant vous y trouver. Mille excuses pour ce changement de dernière minute.

Je vous souhaite une bonne et heureuse année.

Natalie.

P.S Je suis blonde et j'aurais un manteau gris. »

Tout se bouscule dans ma tête. Demain, dix-huit heures ! Se donner le temps de faire connaissance ! Si le courant passe, il faudra bien deux heures, donc vingt heures, l'heure de l'inviter à dîner. Compter deux heures à deux heures trente de plus, vingt-deux heures trente, donc trop tard pour rentrer à la maison avec une explication qui tienne la route. Solution : prétexter un déplacement à Lille où nous avons une filiale et prendre une chambre d'hôtel non loin du bureau.

Je n'ai pas le moindre scrupule à bâtir ce scénario.

J'ai encore en mémoire le souvenir de ma conversation avec Patrice N'Dom et... celui bien plus prégnant de dix-huit ans de frustration.

Je me retrouve donc le mercredi à dix-huit heures rue Daunou devant le café « Le Daunou ». Seul petit problème, le café est fermé. Une grande affiche est apposée sur les vitrines de la terrasse : « Fermé pour travaux. Réouverture le 1<sup>er</sup> février ».

Je regarde autour de moi. À part quelques piétons pressés d'aller prendre leur métro et une vieille dame qui promène son chien, je ne vois aucune femme de trente-trois ans, blonde avec un manteau gris ayant l'air d'attendre un rendez-vous.

Je commence à faire les cent pas sur le trottoir devant le café. Il ne fait pas très chaud. Malgré mon épais manteau, je ne vais pas tarder à avoir froid. Pour la dixième fois peut-être, je fais demi-tour et entame un énième passage devant le café.

À une trentaine de mètres sur la droite, une porte d'immeuble s'ouvre libérant d'un coup une dizaine de personnes. Sans doute une sortie de bureau. En moins d'une minute, la rue quasi vide l'instant d'avant se retrouve animée de petits groupes qui pour la majorité remontent dans ma direction vers la station Pyramides. Juste en arrière, en grande partie dissimulée par trois personnes marchant de front sur le trottoir, une femme blonde, assez grande, avec un manteau gris.

C'est elle ! J'en suis certain. Pourquoi, comment ? Je suis bien incapable de le dire, mais je suis sûr que c'est elle. Il fait déjà nuit et l'un des réverbères est éteint, ce qui la met en plein contre-jour. De toute façon, à cette distance, je ne peux voir son visage. Quand les trois femmes qui la précèdent changent de trottoir, le contre-jour fait ressortir une silhouette et une démarche d'une rare élégance, souple, naturelle.

Elle se rapproche, elle est à quelques mètres. Elle est grande, environ un mètre soixante-quinze, peut-être plus, mais là, je ne vois qu'un visage ravissant aux traits volontaires, ponctué de deux grands yeux bleus et de deux adorables fossettes le tout encadré par une chevelure blonde coiffée sur le côté et retombant sur son épaule gauche. Elle est très belle !

Je ne peux détacher mes yeux des siens, au point d'en être inconvenant. Le temps est comme suspendu, je ne sais par quelle magie chacun de ses mouvements se fait au ralenti. Je dois avoir l'air idiot, planté au milieu du trottoir. J'ai dû me tromper, il n'est pas possible qu'une telle femme puisse croiser mon chemin, encore moins s'arrêter et plus qu'inenvisable qu'elle daigne m'adresser la parole. La sensation de froid de tout à l'heure a fait place à une énorme bouffée de chaleur. C'est la panique totale ! Je dois avoir les joues et les oreilles écarlates d'autant plus qu'il est certain qu'elle m'a identifié. Le sourire qui illumine son visage et la main qu'elle tend vers moi en sont la preuve. C'est la première fois que j'entends sa voix :

— Jean ?

Jamais mon prénom n'a été prononcé de cette manière... et par une aussi jolie bouche. Une voix douce, mélodieuse avec une pointe d'accent indéfinissable. Il me faut bien quelques secondes avant de réagir.

— Natalie ?

Avec toujours un temps de retard, je prends la main tendue, douce et chaude malgré le froid mordant.

Elle me dévisage avec application.

Je ne sais pas de quoi je dois avoir l'air, sans doute d'un demeuré parce qu'à part son nom, je n'ai pas prononcé un seul autre mot. Je sens pourtant que la tétanie qui me gagnait est en train de disparaître,

effacée par un sourire plein de douceur et deux yeux bleus emplis de tendresse. C'est comme un enchantement, une espèce de sortilège. Jamais une femme ne m'a regardé comme ça. Ce n'est pas le regard d'une femme satisfaite du trouble qu'elle provoque, mais simplement celui d'une femme heureuse d'être là, à cet instant. Tout à coup, son sourire s'efface, elle fronce les sourcils.

— Mon Dieu, vous avez l'air mort de froid ! Pourquoi n'êtes-vous pas entré ?

C'est la première phrase que je prononce. Je balbutie :

— J'aurais bien voulu... mais... c'était un peu compliqué.

— Oh ! C'est fermé. Désolée ! Je suis navrée. Le café d'en face est ouvert. Vous auriez dû aller vous mettre au chaud.

— Au risque de vous manquer !

Le sourire revient.

— Merci ! C'est gentil. Venez vite.

Tout naturellement, elle me prend le bras et nous traversons la rue pour entrer dans ce café qui, vu le peu d'affluence, n'attendait que nous.

Nous nous installons au fond de la salle près d'un porte-manteau auquel je suspends son vêtement après l'avoir aidé à s'en défaire. Je m'empêtre un instant dans les manches de mon manteau et elle attend poliment que je l'aie accroché près du sien pour s'asseoir. Dans le mouvement souple qu'elle fait pour se glisser sur sa chaise, j'ai le temps d'apercevoir une jupe droite en laine bleu marine à motif écossais parfaitement ajustée sur des hanches où l'on pourrait croire qu'elle a été directement cousue. Pour le haut, c'est un épais pull blanc à col roulé assez près du corps qui met en valeur une poitrine en parfaite harmonie avec l'ensemble de sa personne. Les mains

croisées sur la table sont très fines avec des ongles bombés soigneusement manucurés. Elle a une façon de se tenir et un port de tête, sans raideur ni affectation. Tout chez elle respire : gentillesse, droiture et énergie. Je le lis sur un visage dont le modelé volontaire du menton, des maxillaires et des pommettes ne peut effacer la douceur accentuée par deux grands yeux d'un bleu variant du saphir à l'aigue-marine suivant l'incidence de la lumière. Le blond de ses cheveux est légèrement cendré et, contrairement à ce que je suppose dans l'instant, parfaitement naturel.

Je m'installe, casant tant bien que mal mes jambes sous la petite table au plateau de marbre et fait signe au barman. Le brave homme vient tout de suite prendre notre commande. Il a bien vu que nous étions frigorifiés. Ce seront des boissons chaudes pour tous les deux, des infusions aux fruits rouges. Je lui demande si elle veut manger quelque chose. Elle décline gentiment me disant qu'en général elle ne dîne pas avant vingt heures et toujours très léger. Puis elle s'excuse pour avoir avancé le rendez-vous de façon si cavalière m'expliquant qu'un emploi du temps professionnel très fluctuant risquait à la dernière minute de remettre en cause celui de vendredi. Elle a préféré prendre le risque de tout avancer à mercredi, croisant les doigts pour que je sois disponible. Elle s'excuse aussi pour m'avoir obligé à l'attendre dans le froid. Je lui fais remarquer qu'elle ne pouvait prévoir que « Le Daunou » était en travaux et que pour le reste, l'essentiel est que nous soyons là, maintenant. Je souligne :

— Cet emploi du temps est une bénédiction. Nous avons gagné trois jours et permettez-moi, à mon tour, de vous souhaiter une bonne année.

Plus je la regarde, plus je suis sous le charme, je

parie qu'elle est artiste, peintre ou musicienne.

Seigneur Dieu ! Comment est-il possible qu'elle soit encore là ? Je voudrais la toucher pour m'en assurer, mais n'en fais rien de crainte de la voir disparaître, comme disparaissent en un souffle les songes du petit matin. Je suis certain que derrière mon air faussement assuré, elle a dû sentir mon trouble et ma timidité chronique.

Un sourire, deux adorables fossettes, une petite phrase et le double nœud de mon estomac se défait aussitôt.

— Merci pour vos vœux. En tout cas, c'est une année qui commence bien. Je suis très heureuse que vous ayez pu venir.

Le sourire de cette bouche magnifique et son regard bleu achèvent de me ressusciter. Elle me demande :

— Parlez-moi de vous.

Le temps passe très vite. Je lui résume brièvement ce qu'a été ma vie et le plus pudiquement possible, pour quelles raisons je me retrouve ce soir dans ce café en face d'elle. Elle m'écoute, ses grands yeux bleus rivés aux miens avec, au coin des lèvres, son sourire si attachant. Puis c'est son tour de se raconter.

Elle me parle d'elle pendant plus d'une demi-heure. Entre-temps, nous avons recommandé des infusions bien chaudes.

Elle se nomme Natalie Lochlainn, son nom de jeune fille. Américaine, d'où la légère pointe d'accent et l'orthographe sans H de son prénom. D'origine irlandaise, elle est née à Houston au Texas le 10 juin 1950. Alors qu'elle était adolescente, ses parents ont repris le domaine viticole de son grand-oncle paternel décédé sans enfant ni autre héritier. Cette propriété de plus de mille hectares est située dans la Napa Valley au nord de San Francisco. Elle-même en a

ensuite hérité de ses parents six ans auparavant. Ils sont décédés dans un accident de la route, tués sur le coup par un poids lourd dont les freins avaient lâché en pleine descente. Elle me dit combien la mort de ses parents l'a bouleversée et la bouleverse encore. À cette évocation, ses yeux s'embuent légèrement, mais d'un sourire elle chasse le mauvais souvenir et m'explique que l'amour de son petit garçon l'a aidée à avancer. Je lui pose quelques questions sur son fils. Elle l'a eu à vingt-huit ans tout juste un an après son mariage, mais il est né avec un handicap de l'élocution. Une atrophie des cordes vocales pour laquelle toutes les thérapies ont échoué. Elle me raconte que Peter, c'est son nom, est un enfant adorable, très doué pour la musique et très sensible, sans doute du fait de son handicap. Elle revient sur son adolescence en Floride et en Californie puis ses études supérieures à l'Institut de Technologie de Rochester où elle obtient deux doctorats à vingt-cinq et vingt-sept ans. Un en astrophysique, l'autre en géophysique.

Les bras m'en tombent et le menton aussi sans doute, car elle me demande quelque peu perplexe, mais avec un petit rire :

— Vous en faites une tête !

— Vous êtes docteur en astrophysique et... en géophysique ?

Amusée :

— Oui ! Pourquoi ? Quelque chose dans votre religion vous interdit de parler aux scientifiques ?

— Non pas du tout, mais je me retrouve avec deux questions.

Son sourire illumine son visage et ses yeux pétillent de malice.

— Qu'elle est la première ?

— Il y a une minute, je me représentais tous les

scientifiques avec de grosses lunettes, un crâne dégarni et une grande barbe blanche. Je vais avoir du mal à vous faire entrer dans ce schéma surtout qu'en plus, j'avais parié que vous étiez artiste... musicienne.

Un petit rire.

— Vous semblez déçu.

Je la regarde en souriant franchement.

— Vous n'imaginez pas à quel point !

Cette fois, son rire réveille le barman qui somnolait derrière son comptoir.

— Quelle est la deuxième question ?

— Bien que je sois cadre, il se trouve que je n'ai pas mon bac ce qui nous situe à des années-lumière l'un de l'autre. Nous allons peut-être avoir un problème pour communiquer ?

— Ne pensez-vous pas que nous y parvenons très bien ? Et en ce qui me concerne au-delà de toute espérance.

Le compliment me va droit au cœur au point que j'ai du mal à trouver les mots pour lui répondre :

— Tout comme pour moi. J'avais si peur d'être déçu.

Ses yeux me scrutent avec douceur.

— Est-ce le cas ?

— Il semblerait que non, au point de me permettre de vous inviter à dîner. Je crois que nous avons encore plein de choses à nous dire. Maintenant que nous nous connaissons un peu mieux, ça me paraît convenable.

Elle rit encore une fois.

— J'accepte avec grand plaisir. À une condition !

— Et... laquelle ?

— Vous parliez d'années-lumière. Que représente une année-lumière pour vous ?

Je la regarde l'air aussi détaché que possible.

— Je vais sans doute vous décevoir. Pour moi, ça ne fait qu'une succession interminable de kilomètres.

Euh ! Aux environs de dix mille milliards, si je ne m'abuse.

Elle rit et tout en se levant :

— Bravo « Monsieur qui n'a pas son bac »... et comme vous avez piqué ma curiosité. Je crois que je vais accepter votre invitation à dîner.

Le barman nous appelle un taxi qui par miracle arrive très vite. J'aide Natalie à passer son manteau et pour la deuxième fois de la soirée, je suis tout proche d'elle. Son parfum remonte jusqu'à moi et je ne sais par quel miracle je peux me retenir de refermer mes bras autour de ses épaules. Je crois bien que je tremble et je dois m'y reprendre à deux fois avant de réussir à passer les manches de mon manteau.

Le taxi nous conduit dans le dix-septième arrondissement et nous dépose devant un restaurant dont le « Gault et Millau » vante l'excellence de la table et l'ambiance feutrée.

Accompagnés du maître d'hôtel, nous traversons la salle sous les regards admiratifs des quelques couples en train de dîner. C'est le maître d'hôtel qui cette fois la débarrasse et tient sa chaise. Je m'assieds à mon tour à l'instant où elle se relève.

— Juste un instant. Excusez-moi !

Lorsqu'elle revient, j'anticipe et je suis debout derrière son siège avant qu'un quelconque importun ne vienne me gâcher ce plaisir. Elle a remis un peu de parfum. Pourquoi l'a-t-elle fait si ce n'est que je lui ai plu ? De toute façon, si c'était le contraire, elle n'aurait certainement pas accepté mon invitation à dîner.

Nous apportant des serviettes chaudes, le maître d'hôtel vient prendre notre commande. Elle opte pour une daurade grillée et je la suis dans son choix. Je prends la carte des vins et la première chose que j'y vois, c'est que deux vins blancs de Californie y

figurent, tous deux de la Napa Valley.

Lui tendant la carte, je lui dis :

— Regardez en bas à droite, vous êtes certainement beaucoup mieux placée que moi pour choisir.

Un bref coup d'œil et elle relève la tête avec un sourire.

— C'est vraiment gentil, mais il y a tellement d'excellents vins en France. De toute façon sur les deux, je n'en connais qu'un... un vignoble voisin.

— Eh bien ! Nous prendrons celui-là !

Elle incline la tête en un geste qui plus tard me sera familier. Ses yeux dans les miens, elle dit :

— Vous êtes adorable Jean. Merci !

La conversation s'oriente tout naturellement vers la Californie et en particulier San Francisco au nord de laquelle se situe la Napa Valley. Elle en parle comme d'une région magnifique, pleine de vie, bouillonnante d'activité et de culture. Pendant que le maître d'hôtel découpe la daurade, j'entreprends à mon tour de lui parler de l'Afrique, terre inconnue pour elle. En quelques phrases, j'essaie de lui décrire ce qu'est la vie en brousse où sont implantés les Complexes sucriers sur lesquels je travaille, lorsque je suis en mission.

J'insiste pour que ce soit elle qui goûte le vin et à son expression ravie, je devine que le verdict est plus que favorable. Tout en dégustant le poisson parfaitement cuit et parfumé, elle me demande de lui en dire davantage sur mes fréquentes missions en Afrique.

Je lui parle du Sénégal, du Mali, de la Haute-Volta, du Tchad, de la Côte d'Ivoire, du Cameroun, du Gabon, du Congo. Je lui dis que j'aimerais beaucoup connaître l'Afrique du Sud. Elle m'écoute, ses yeux bleus changeant de nuance au gré de la flamme vacillante de la bougie posée sur le côté de la table.

On dit que la lumière des bougies met en valeur la beauté des femmes. C'est vrai pour elle aussi, mais en a-t-elle seulement besoin ? Elle mange par petites bouchées avec une délicatesse qui n'a rien d'affecté et c'est un vrai bonheur de la regarder essayer délicatement ses lèvres pour boire une gorgée de vin.

De l'Afrique du Sud et de ses vignes, la transition est vite trouvée pour ramener la conversation sur la Californie et sur sa vie aux États-Unis. Après l'école primaire à Houston où elle est née, elle a fait ses études secondaires et supérieures à Melbourne non loin de Miami pour terminer par quatre ans de doctorat à Rochester dans l'état de New York. Elle se marie la même année à un avocat new-yorkais et met Peter au monde l'année suivante. Son mari ne supporte pas le handicap de leur fils, lui en faisant porter la responsabilité et leur relation devient conflictuelle lorsque l'enfant atteignant l'âge de deux ans, le niveau du handicap est confirmé par les plus grands spécialistes. Elle divorce alors qu'elle n'a pas encore trente ans et, sur concours, obtient un poste de « Conseiller d'Ambassade ». Elle est nommée conseillère scientifique auprès de l'ambassadeur des États-Unis à Paris où elle vit maintenant depuis quatre ans. Son ex-mari ne fait aucune objection à son départ pour la France avec leur fils.

Quatre ans à Paris ! Je suis surpris qu'elle ait appris le français en si peu de temps et le parle parfaitement sans presque aucun accent. Si elle en a une telle maîtrise, c'est parce qu'elle l'étudie depuis le lycée et qu'ensuite, elle l'a pratiqué quotidiennement avec une Française. Béatrice, colocataire et amie à Rochester qu'elle a retrouvé plus tard à Paris. Sa maîtrise du français est d'ailleurs un des atouts qui lui a valu d'obtenir ce poste.

Elle me raconte combien elle a souffert de découvrir

que l'homme qu'elle avait cru aimer et épousé était en fait un narcissique préoccupé de sa seule image. Image qu'il considérait comme ternie par la venue au monde de cet enfant handicapé. Il se désintéresse d'ailleurs complètement de ce que son enfant et sa mère sont devenus, se contentant de verser régulièrement la pension alimentaire, ce qui est un moindre mal.

Lorsqu'elle me parle de tout ça, son beau visage prend une expression si triste que par pur réflexe de compassion, je ne peux m'empêcher de lui prendre la main, geste qui lui redonne le sourire. Un peu triste tout de même ce sourire. Confus, je retire ma main. Je saurais très vite qu'en dehors du cadre professionnel où, comme le veut sa fonction, elle est capable de garder un masque d'impassibilité en toutes circonstances, son visage et ses yeux sont le reflet permanent de ce qu'elle ressent : joie, désir, tristesse, réprobation. Il n'y a que la colère que je n'ai jamais vu marquer ses traits. Enfin, presque !

Elle me dit ne pas vouloir d'ambiguïté entre nous et me précise le but de son annonce. Depuis la naissance, de Peter et en particulier depuis qu'elle est arrivée à Paris, sa vie tourne exclusivement autour de son fils et elle entend lui consacrer l'essentiel de son temps libre. Béatrice lui a vite fait remarquer que pour une jeune femme de son âge, il n'est pas possible de mener une vie de nonne sans sortir, sans distractions. Bref ! Rester à l'écart de la vie sans que son comportement s'en ressente et fatalement entraîne des conséquences sur sa relation avec Peter. Son psy le lui a confirmé. Je ne peux que souscrire à cet avis. Soulignant que je suis l'exemple vivant de ce qu'il ne faut pas faire. Mon addiction au travail, conséquence du naufrage de ma vie conjugale étant en partie responsable de la détérioration de la relation

avec mes enfants.

Je la regarde comme si je voulais imprimer chacun des traits de son visage dans ma mémoire et tout à coup... c'est comme si je la reconnaissais. Là-bas, tout au fond de moi, une petite voix me le chuchote et me dit qu'elle est celle pour qui j'ai traversé ces longues années de non-vie. Une sorte d'angoisse me prend. Que m'arrive-t-il ? J'espère que mon trouble passe inaperçu. J'essaie de prendre un air détaché et la prie de poursuivre. À la façon dont elle me regarde, je la sens intriguée, déstabilisée même. Lit-elle dans mes pensées ? Suis-je si transparent ?

Elle toussote et reprend. Pourquoi les paroles qui suivent me semblent-elles manquer de conviction ?

Elle cède aux remarques insistantes de Béatrice, à une condition : rester libre et donc ne pas envisager de revivre sous le même toit qu'un autre homme. Béatrice pense qu'un homme marié est l'idéal pour un tel plan et qu'il en existe certainement qui s'inscriront dans sa démarche, d'où la précision sur l'annonce. Cela fait un mois que son annonce passe sur le périodique et elle a déjà eu quatre rendez-vous auxquels elle n'a pas donné suite. Les messieurs rencontrés ne cherchaient qu'une aventure d'un soir alors qu'elle souhaite une relation suivie, une amitié amoureuse avec chacun sa vie.

Elle se tait et me regarde d'un air interrogateur.

— Vous trouvez peut-être que j'en demande beaucoup.

— Pas du tout, cela correspond exactement à ce que je souhaite et, il n'y a pas que cela qui corresponde.

Elle prend un air faussement innocent.

— Ah bon ! Et quoi d'autre ?

J'accepte de lui répondre, mais à condition qu'elle veuille bien prendre un fondant au chocolat et un peu de champagne.

— C'est d'accord, mais qu'il soit bien entendu que c'est par simple curiosité et non par gourmandise.

Puis elle rit.

— J'avoue ! Il y a en fait autant de curiosité que de gourmandise. Comme beaucoup de femmes et... pas mal de messieurs aussi, je suis très curieuse et très gourmande.

Lorsque l'on nous apporte nos desserts et le champagne, je lève mon verre et trinque, fixant son regard.

— Pour répondre à votre question, je ne vois pas meilleure réponse que de porter un toast : À une rencontre inespérée, à la beauté et à l'intelligence d'une femme qui, malgré des dons peu communs, sait rester simple et naturelle. À vous Natalie !

L'émotion se marque immédiatement sur son visage. Elle cherche ses mots.

— Mon Dieu ! Il y a... il y a bien longtemps... que je n'avais entendu paroles si gentilles.

Elle se ressaisit pour à son tour porter un toast.

— Je ne regrette pas d'avoir accepté le dessert et le champagne. À moi de vous dire combien j'apprécie cette rencontre et cette soirée. À un homme aussi mystérieux qu'attentionné, délicat et charmant et qui de plus est joli garçon. À vous, Jean !

Nous buvons sans nous quitter des yeux. Si je n'avais fait qu'espérer que quelque chose passerait entre nous, j'en suis maintenant certain.

Je me lance donc et lui fais un aveu.

— Le chocolat et le champagne... en fait, c'était un test.

Ses yeux s'arrondissent.

— C'était aussi parce que je suis aussi gourmand que vous.

— Et pourquoi donc vous fallait-il mettre ma gourmandise à l'épreuve ?

— Parce qu'en fait, je me suis souvenu de ce que m'avait dit ma marraine alors que je venais juste d'avoir quinze ans et que je lorgnais de plus en plus fréquemment le corsage des filles.

Les deux coudes plantés sur la table, Natalie pose son menton sur ses deux mains jointes, ses yeux bleus me scrutent amusés.

— Je suis tout ouïe.

— Pour son époque, ma marraine, sœur de ma grand-mère, était une femme très libre, vivant depuis plus de vingt ans avec un homme qui m'avait vu naître et me témoignait toujours beaucoup d'affection. Il s'appelait Jean, comme moi. Elle refusait obstinément de se marier et ne l'acceptera qu'à quatre-vingt-huit ans, un an avant sa mort. Totalement anticonformiste, elle s'autorisait même à fumer en public chaque fois qu'elle en avait l'occasion, non par goût, mais par provocation. Bref ! Elle m'avait dit un jour :

— « Tu sais mon garçon, concernant les femmes, il n'y a qu'une chose que tu dois savoir. Lorsqu'une femme avoue ne pas aimer le chocolat là, il te faut sérieusement te méfier, mais si en plus, elle n'aime pas le champagne alors prends tes jambes à ton cou et sauve-toi aussi loin que tu le peux ».

Le rire de Natalie fait se tourner quelques têtes.

— J'aurais beaucoup aimé connaître votre marraine. C'était une femme très avisée et je partage son opinion ainsi que son goût pour le chocolat et le champagne.

Elle a prononcé chaque mot lentement presque à voix basse et ses yeux n'ont pas quitté les miens.

— Avez-vous fait passer ce test à toutes les femmes que vous avez connues ?

— Hélas non ! En fait, vous êtes la première.

Les yeux bleus me scrutent.

— Et à quoi dois-je cet honneur.

— Tout simplement au fait que j'étais certain du résultat et comme je vous l'ai dit, j'avais aussi vraiment très envie de partager une gourmandise avec vous.

D'interrogateur, le regard de Natalie est devenu très doux. À la façon dont elle plisse les yeux et se mordille les lèvres, je peux sentir son trouble.

— *You're a sweetheart Jean.* J'aimerais beaucoup prolonger cette soirée, mais il va falloir, hélas, penser à rentrer.

Je regarde ma montre et me confonds en excuses.

Il est un peu plus de vingt-trois heures et nous travaillons demain tous les deux.

Avec la permission de Natalie à qui j'ai expliqué que je garderai ensuite le taxi, le maître d'hôtel nous appelle une voiture.

Dans le taxi, elle donne son adresse au chauffeur :

— 88 avenue Foch

Elle me sourit.

— Vous êtes le seul avec qui je l'ai fait. Je me sens en totale sécurité avec vous.

Ses paroles m'ont vraiment touché, je prends ses doigts et dépose un baiser léger sur le dos de sa main, main que je lui rends aussitôt.

Nous n'échangeons plus un mot et elle me sourit encore lorsque le taxi se gare le long du trottoir dans la contre-allée devant un bel immeuble haussmannien séparé de l'avenue par un jardin clos d'une majestueuse grille en fer forgé.

Je demande au chauffeur de bien vouloir m'attendre cinq minutes, lui ouvre la portière et lui donne la main pour descendre. Elle me remercie d'un petit signe de tête.

— Venez, nous n'allons pas nous dire au revoir dans ce froid.

Elle ouvre le portail de la grille qui sépare les

jardins du trottoir et je la suis dans le hall de l'immeuble. Son sac à l'épaule, elle me prend les deux mains.

— Merci pour cette soirée Jean. Ce sont des heures que je n'oublierai jamais. Votre sincérité m'a beaucoup touchée. Merci encore du fond du cœur.

Elle s'avance un peu, me regarde de ses grands yeux bleus et m'embrasse sur les deux joues puis ouvrant son sac en sort une carte de visite qu'elle me tend.

— Vous y trouverez mes numéros de téléphone, privé et ligne directe du bureau à l'ambassade ainsi que mes coordonnées minitel. À bientôt j'espère !

Elle tourne les talons, fait quelques pas, se ravise, revient vers moi et, avant que je n'aie pu esquisser un geste, m'embrasse sur la bouche. Un baiser léger comme un papillon, mais qui me laisse le temps de goûter à la douceur de ses lèvres. Elle fait quelques pas en arrière, m'envoie un autre baiser qu'elle souffle sur sa main, se retourne et cette fois disparaît dans l'ascenseur.

Je reste un instant planté là au milieu du hall, encore ébloui par son sourire et ce baiser si doux puis, reprenant mes esprits, je ressors et grimpe dans le taxi qui me dépose directement à mon hôtel pas très loin de mon bureau. Demain matin, je serai à moins de cinq minutes du travail. Il faudra juste que je sois vigilant en sortant de l'hôtel. Ce serait plus qu'embarrassant si je tombais nez à nez avec un collègue.

J'ai du mal à m'endormir, totalement imprégné de son rire, de sa voix, de ses grands yeux bleus.

\*\*\*

## Innamoramento

Le lendemain, j'arrive très tôt à mon travail. Le personnel de nettoyage est encore là.

Je m'installe derrière mon bureau, allume le minitel. Mes doigts courent sur le clavier :

« Bonjour Natalie, j'avoue avoir eu un peu de mal à m'endormir hier soir. Le marchand de sable n'avait aucune chance face aux yeux bleus d'une fée qui m'a tenu la main toute la nuit. Ce matin, j'ai l'impression d'avoir oublié de vous dire un million de choses. Pourrais-je me permettre de vous appeler ce soir ? Jean. »

J'ai bien dû modifier ce texte une dizaine de fois avant de me décider à l'envoyer.

Heureusement, ce jour-là j'ai toute une série de réunions qui s'enchaînent les unes derrière les autres et je n'ai pas beaucoup de temps pour penser à autre chose. En fin de journée, je trouve enfin un moment de tranquillité pour ouvrir le minitel.

Un message m'attend :

« Bonjour Jean, merci pour votre si gentil mot. Je répondrais à votre appel avec plaisir après vingt heures. Natalie. »

Rentré à mon hôtel, j'ai pris une douche pour ensuite aller dîner rapidement à la brasserie que d'ordinaire je ne fréquente qu'à midi pour la pause déjeuner. À dix-neuf heures trente, je regagne ma

chambre. Les minutes me paraissent des heures.

Vingt heures et une minute, je décroche le téléphone et compose le numéro que j'ai eu cent fois le temps d'apprendre par cœur. La sonnerie d'appel retentit deux fois, un déclic et cette voix si douce que j'ai dans l'oreille depuis hier soir :

— Allô

— Natalie ?

— Bonsoir Jean, je suis heureuse de vous entendre.

— Bonsoir Natalie... ..

Un silence... tout à coup, je ne sais plus quoi dire.

— Jean, vous êtes toujours là ?

— Oui Natalie... mais il semble que la fée de qui j'ai rêvé cette nuit m'ait jeté un sort et que je sois paralysé.

Un petit rire.

— Pour quelqu'un de paralysé, vous tournez fort bien le compliment, mais vous n'avez peut-être pas tort, les fées ont des pouvoirs redoutables et tout particulièrement les fées irlandaises, surtout celles aux yeux bleus.

Dans ma tête, tout se bouscule. Comme un alcool fort, le son de sa voix me désinhibe totalement. Je lui réponds :

— Je n'en doute pas et je m'attends à être changé en crapaud pour la proposition que je vais vous faire.

Elle entre dans le jeu et je peux presque voir son sourire.

— Si cette proposition n'est pas convenable, il se pourrait bien que cela vous arrive.

— De toute façon, c'est ce que je me sentirais être si je vous froisse d'une quelconque façon.

— Vous piquez ma curiosité. Je vous écoute.

Je suis totalement en panique. Peut-être va-t-elle être vexée et me raccrocher au nez. Je prends une grande inspiration et je me lance :

— Le délai est un peu juste, mais ce n'est pas tant le facteur temps qui risque de poser problème que l'objet de ma demande.

— Votre demande ? Vous êtes déjà marié donc de ce côté-là, je suis rassurée, ce n'est pas une demande en mariage. De quelle folie s'agit-il donc ?

Le ton enjoué de sa voix me met en confiance.

— Voilà ! Les quelques heures passées en votre compagnie ont été un vrai bonheur et j'ai cru comprendre que c'était partagé.

— Vous êtes très perspicace Jean, en plus d'être un maître du suspense. Je vous en supplie, ne me faites plus languir. De quoi s'agit-il ?

— Je vous prie de me croire. Je n'avais vraiment pas cette demande à l'esprit lorsque je vous ai appelée. Cela m'est venu dans l'instant, quand j'ai entendu votre voix. M'autoriserez-vous à vous enlever demain soir ?

— M'enlever ? ? ? ... Demain soir ? ? ?

— Euuuh... Oui... pour le week-end !

Je ne l'entends même plus respirer, puis :

— Mon Dieu ! Comme vous y allez ? Au lieu du gentleman que j'ai rencontré, aurais-je affaire à un hussard ?

Je comprends la méprise, je bafouille :

— Pas... pas du tout Natalie ! Ce sera en tout bien tout honneur... avec chacun sa chambre. Mais... mais je ressens tellement... le besoin de vous revoir, de mieux vous connaître.

Elle s'est manifestement remise.

— Pardonnez ma réaction, mais avouez tout de même que c'était pour le moins... inattendu.

Ouf ! Je respire, elle est encore là, elle n'a pas raccroché.

— J'en conviens... Je vous explique. Connaissez-vous Fontainebleau... le château, la forêt... Mais je

comprendrais... que vous ayez d'autres occupations, d'autres engagements.

— Euh... Non... et j'avais le projet de les visiter...

Un silence ! Elle doit réfléchir.

— C'est très tentant... et je suis très tentée. Le délai est un peu court, mais le moins que je puisse faire est de vous rendre la politesse par rapport à notre rendez-vous pour lequel vous avez sans doute dû bousculer votre emploi du temps. C'est entendu Jean, mais à la condition que Béatrice soit disponible pour garder Peter. Si vous le permettez, je vais l'appeler et je vous rappelle d'ici un petit quart d'heure.

Seigneur, je n'arrive pas à y croire. Elle n'a pas encore accepté, mais elle n'a pas dit non.

Je lui donne le numéro de la ligne directe de la chambre et je raccroche, croisant les doigts pour que Béatrice devienne Sainte Providence. Le quart d'heure qui s'écoule me fait passer par tous les états surtout lorsqu'il se transforme en vingt puis vingt-cinq minutes.

La sonnerie me fait sursauter. Je décroche.

— Allô ! Natalie ?

— Oui Jean. Pardonnez-moi d'avoir un peu tardé, mais vous savez ce que sont les femmes. J'ai dû lui parler un peu de vous et lui donner quelques détails.

Lorsque Béatrice a su quel était le motif de ma demande, elle a tout de suite dit « oui », rajoutant que même si elle n'avait pas été libre, elle se serait décommandée pour que nous puissions nous voir.

— Alléluia ! Bénie, soit Béatrice. Si vous saviez comme je suis heureux. Remerciez-la pour moi. Je vais appeler dès ce soir pour réserver et j'espère que cela vous plaira.

— J'en suis certaine.

— Quand pourrais-je passer vous prendre vendredi ? C'est pour estimer l'heure d'arrivée, pour

les chambres et le dîner.

— Dix-huit heures trente ! Cela conviendra-t-il ?

— Ce sera parfait, j'appelle tout de suite. Bonne nuit Natalie.

— Bonne nuit Jean. Je vais rêver de grandes forêts.

Elle raccroche. Je jurerai avoir entendu le bruit d'un baiser avant le déclic. Mon cœur bat la chamade, mais je garde suffisamment de présence d'esprit pour appeler la réception et demander le numéro de téléphone d'une auberge aussi réputée pour sa table que pour le confort de ses chambres. Elle est située à Barbizon en lisière de la forêt de Fontainebleau.

Un quart d'heure plus tard, tout est bouclé et mon interlocuteur m'a même donné quelques détails plus qu'intéressants sur la programmation de la soirée de samedi à dimanche. Une idée folle me traverse l'esprit. Trop tard pour organiser quoi que ce soit maintenant, mais demain, à la première heure, je mettrai tout en place. Je me laisse aller sur le lit, des rêves plein la tête. Je n'aurai jamais cru être capable d'une telle audace avec une femme que je ne connais que depuis vingt-quatre heures. Je sens confusément tout au fond de moi que si cette histoire a une suite, ce ne sera pas qu'une simple liaison. Au diable, le bon sens, l'heure n'est pas aux atermoiements.

Le lendemain, je lui laisse un petit mot sur minitel pour lui dire que la réservation est faite et aussi de prévoir une tenue décontractée pour la visite de Fontainebleau. Je l'attendrai devant son immeuble à l'heure dite dans une Cx. Il se trouve que je possède la même voiture que pour des raisons bien compréhensibles, j'ai laissée à la maison.

Ne suis-je pas censé être parti en train dans le Nord ?

Dans l'ordre, j'ai ensuite téléphoné à la Maison Madenian qui m'a assuré que tout serait livré à

Barbizon à l'heure demandée puis j'ai loué la Cx et à la pause déjeuner, j'ai vite couru m'acheter une tenue adaptée à la visite du château.

À dix-huit heures, je récupère ma valise laissée à la réception de l'hôtel, j'ai libéré ma chambre le matin, et je file au parking Hertz. Pas plus d'embouteillages que d'habitude. À dix-huit heures vingt-cinq précises, je me gare devant le 88 avenue Foch.

Je me dis que les hauts fonctionnaires américains sont particulièrement gâtés en matière de logement. Avenue Foch, le prix du mètre carré atteint des sommets. Je vais apprendre plus tard qu'en fait Natalie est propriétaire de son appartement.

La voilà d'ailleurs qui franchit la porte de l'immeuble et s'engage dans l'allée qui mène à la grille, traînant derrière elle une valise bleue. Je descends de voiture et m'avance sur le trottoir. Elle est emmitouflée dans une veste trois quarts en mouton retourné dont elle a relevé le col, un pantalon épais genre jeans, des bottines fourrées et sur ses cheveux blonds, un charmant béret beige clair. Elle est adorable, on dirait une gravure de mode pour les sports d'hiver.

Elle passe la grille, la referme derrière elle et me prenant par l'épaule m'embrasse comme hier soir sur les deux joues. Son parfum m'emplit le cœur et je reste une fraction de seconde comme immobilisé, ne sachant si je vais lui rendre le baiser d'hier soir. Sur le trottoir, au milieu des passants, ce serait peut-être malvenu.

Je me contente d'un :

— Bonsoir Natalie ! C'est un bonheur de vous revoir.

Auquel elle répond avec un sourire :

— Bonsoir Jean, le bonheur est partagé

Je prends sa valise et la charge dans le coffre à côté

de la mienne puis lui ouvre et lui tient la portière pour qu'elle puisse monter et s'installer. Lorsque je fais le tour de la voiture pour venir m'asseoir au volant, je la vois qui me regarde en souriant. Son visage est ravissant et je n'ai qu'une envie c'est la prendre dans mes bras et la serrer contre moi. Je suis sûr qu'elle le sent. Peut-être a-t-elle la même envie que moi ? L'expression de son visage a changé. Ses yeux sont presque clos, une expression que j'apprendrai à connaître et que j'appellerai « Ses yeux chinois ».

— Où m'amenez-vous ?

— Une hostellerie à Barbizon en lisière de la forêt de Fontainebleau. En comptant les embouteillages du vendredi, nous avons une petite heure de route.

Il fait déjà nuit quand nous quittons Paris et le trajet se passe à revenir sur notre conversation téléphonique d'hier soir. Je reconnais avoir été quelque peu cavalier et m'en excuse. Natalie me rassure d'un sourire.

— Non ! Ne vous excusez pas. J'avoue que les premiers mots m'ont laissée sans voix, mais vous étiez si charmant qu'il était impossible de ne pas dire oui. Et puis, en toute franchise, je suis ravie de me faire enlever, je trouve cela très romantique. J'ai une totale confiance en vous, je crois que vos yeux ne mentent pas. Vous êtes un homme droit, honnête et ce qui ne gâte rien, quelqu'un de calme... Enfin, du moins en apparence. Vous êtes très certainement un passionné et j'aime les gens passionnés.

Je suis un peu confus d'avoir été si bien perçu par Natalie. Un peu confus, mais en même temps heureux qu'elle apprécie ma personnalité. À mon tour de lui dire combien je la trouve belle. Surtout que derrière cette beauté il y a une âme généreuse, tournée vers les autres et qu'avec cette générosité cohabitent volonté et courage.

Avec tous ces échanges à cœur ouvert, nous sommes bientôt arrivés à Barbizon et nous entrons dans la cour de l'hostellerie. Au vu du nombre de voitures dans le parking, il semblerait que l'établissement ne soit pas loin d'être complet. J'ai la chance de trouver une place libre tout près de l'entrée. Un bagagiste se précipite avec son chariot et nous le suivons à la réception.

Dès l'entrée, tout respire le luxe, un luxe discret au charme un peu désuet des manoirs du 18<sup>e</sup> siècle. Le toit de chaume que nous avons pu apercevoir en descendant de voiture, les grandes poutres apparentes du hall d'accueil et le dallage du sol ajoutent encore à cette impression d'avoir fait un saut dans le passé.

Natalie me prend par la main et me fait un bisou sur la joue :

— Merci Jean. C'est somptueux ! Vous avez fait des folies !

— Un écrin à votre beauté

Le compliment la fait rougir, mais je vois bien qu'elle est vraiment très heureuse.

Je m'adresse à la réceptionniste, une jeune femme très affable, plutôt surprise lorsque je m'annonce :

— Une réservation. Deux chambres... Rhyne, Jean Rhyne !

La jeune femme nous regarde l'un après l'autre et me fait préciser :

— Vous avez bien dit deux chambres ?

— C'est exactement ce que j'ai dit.

Un rapide coup d'œil à son registre des réservations.

— Veuillez m'excuser Monsieur. Tout est en ordre, vous avez la 206 et la suite junior 208.

Elle me tend les clés qu'elle prend sous son comptoir.

— Bon séjour parmi nous, Madame, Monsieur.

Le bagagiste nous conduit à l'ascenseur et nous précède dans le couloir au deuxième et dernier étage. La chambre 206 et la suite 208 sont contiguës. Galamment, j'invite Natalie à prendre la suite en lui expliquant que c'était tout ce qui restait de libre lorsque j'ai appelé. Lorsque nous entrons, la première chose que je vois est une porte de communication. Les deux chambres sont non seulement contiguës, mais qui plus est communicantes. Je n'avais demandé ni l'un ni l'autre lors de ma réservation. Seulement que les chambres soient au même étage. J'espère que si elle s'en rend compte, Natalie ne s'en formalisera pas. Pour l'instant, elle s'extasie sur le raffinement de la décoration. Elle se tourne vers moi les yeux brillants de plaisir.

— Jean ! C'est ravissant... j'ai l'impression d'être une princesse et vous, comment êtes-vous logé ?

— Je serais vraiment très bien, ne vous inquiétez pas.

Je vais vers le bagagiste, lui tends un billet :

— La valise noire dans la 206, s'il vous plaît.

— Bien Monsieur, je laisse la clé sur la porte.

Je reviens vers Natalie et attends poliment qu'elle ait fini d'explorer la chambre et la salle de bain.

— Je vous propose de nous retrouver au bar dans une heure, le temps de nous installer et de nous changer pour le dîner. À tout à l'heure, Natalie.

Elle s'approche de moi avec son sourire espiègle et ses deux adorables fossettes :

— Vous oubliez quelque chose Jean !

— Ah ! Et quoi donc ?

— Ça ! Et merci du fond du cœur.

Et avant que je me rende compte de ce qui m'arrive, elle me passe les bras autour du cou et me donne un baiser sur les lèvres aussi doux et aussi

chaste que le soir où je l'ai raccompagnée chez elle.

Instinctivement, j'ai refermé les bras autour de sa taille. Elle se dégage doucement, les yeux brillants de malice et de plaisir. Je sens bien que je suis en train de tomber amoureux et j'ai du mal à chasser la voix de la raison. Je me dois de respecter le « contrat » : de doux moments à partager, mais chacun sa vie. Je ne sais pas encore que cela est déjà impossible et que l'amour va nous emporter dans un tourbillon de folle tendresse et bientôt de totale fusion.

\*

Je passe rapidement une chemise blanche, une veste de blazer droite et un jeans que je viens juste d'acheter la semaine dernière. Comme je ne mets pas de cravate, peu importe la couleur des chaussettes qui seront noires comme les mocassins.

Un peu avant vingt heures trente, je m'installe à une petite table du bar juste devant la porte. Au serveur qui vient s'enquérir de ma commande je réponds que j'attends quelqu'un pour aller dîner, mais que nous reviendrons prendre le café.

À peine le serveur s'en est-il retourné derrière son bar que Natalie franchit le seuil. J'en ai le souffle coupé et me lève tel un boxeur à la limite du K.O. Une robe bleu-nuit près du corps au-dessus du genou avec un décolleté en V qui laisse plus que deviner la naissance d'une magnifique poitrine, une pochette avec des escarpins assortis et toujours ses cheveux blonds coiffés de côté sur l'épaule gauche. Elle s'approche de sa démarche si particulière et si féminine. Son sourire reflète le plaisir d'être regardée et de vérifier à l'expression de mon visage à quel point je la trouve ravissante.

De la voir si belle, je me maudis de ne pas avoir mis

un costume plus approprié à sa magnifique robe. Je me sens un peu ridicule et je suis sur le point de m'excuser de ne pas lui faire honneur. Peut-être Natalie le pressent-elle, car avant que je n'aie ouvert la bouche, me détaillant de la tête aux pieds, elle dit :

— Un blazer et un jeans ! Cela vous va très bien...  
Mes compliments Jean, vous êtes très élégant.

— Je ne sais si je suis élégant, mais ce qui est certain c'est que vous sortez tout droit d'un rêve... mis à part que personne ne peut faire de rêve aussi beau.

Le sourire de Natalie devient franchement coquin et ses yeux pétillent de malice.

— Encore cinq minutes et votre rêve va vous dévorer tout cru. Je meurs de faim.

Je lui donne le bras et l'entraîne vers le restaurant.

— Ce serait un privilège

Elle tourne la tête vers moi, l'air intrigué.

— Et peut-on savoir ce qui serait un privilège ?

— D'être dévoré tout cru par une si jolie femme !

Elle me donne une tape sur la main.

— Voulez-vous bien être sérieux, vous allez me faire rougir.

Du coin de l'œil, je vois bien que c'est elle qui n'est pas sérieuse.

Notre entrée dans la salle de restaurant ne passe pas inaperçue et pendant quelques secondes, le maître d'hôtel qui nous conduit à notre table en perd même son impassibilité professionnelle.

Pendant tout le repas, nous allons évoquer notre enfance. Je ne me lasse pas de la regarder manger avec cette délicatesse si naturelle et de l'écouter me parler de sa petite enfance à Houston où elle est née, de son adolescence à Miami et en Californie dans la propriété viticole héritée de son grand-oncle maternel. Un pur Irlandais qui aurait dû brasser de la

bière ou faire du whisky, mais qui tout jeune s'était pris de passion pour la vigne et au fil des années, sélectionnant soigneusement les cépages, avait réussi à produire un des plus grands crus de Californie. Elle me parle de ses parents qui l'ont élevée avec tant d'amour. D'eux, elle a appris à aimer l'Irlande, sa seconde patrie et de sa mère en particulier, la musique, le chant et la danse, disciplines dans lesquelles elle a débuté toute jeune, dès l'âge de six ans. Bien que cela paraisse incompatible avec une âme d'artiste, elle s'est révélée très tôt particulièrement douée pour les mathématiques. Elle se souvient de ces années comme d'une période magique où entrer en salle de cours était un moment de pur bonheur, tout comme lorsqu'elle s'asseyait au piano ou chantait en s'accompagnant à la guitare des airs du folklore texan.

Je l'écoute bouche bée, sachant aussi qu'elle parle et écrit couramment le français et l'espagnol en plus de l'anglais, sa langue maternelle. Au dessert, je découvre qu'il faut y ajouter le gaélique.

Un instant, je me demande ce qu'elle peut bien trouver à un homme comme moi dont la culture se résume aux centaines de bouquins dévorés à longueur de soirée. Elle doit sentir ce que j'éprouve, car elle avance sa main sur la table et prend la mienne.

— Vous savez Jean, le monde dans lequel vous vivez est si différent du mien et tellement magique. Nous avons tant à apprendre l'un de l'autre. Imaginez que comme moi vous soyez un scientifique, qu'aurions-nous bien pu avoir à nous raconter. J'adore le mystère et le romantisme. Mon âme celte sans doute... et vous êtes aussi mystérieux que romantique.

Elle n'a pas lâché ma main, ses grands yeux bleus rivés aux miens.

Son regard est comme une caresse et je suis très

ému qu'elle m'ait cerné sans que j'aie eu besoin de parler. Dans son mouvement, elle s'est légèrement penchée en avant et son décolleté déjà généreux s'ouvre encore davantage. Est-ce la direction de mon regard qui trahit mon trouble ou parce que j'ai tout à coup peine à déglutir ? Je vois à son petit sourire en coin et au fait qu'elle lâche ma main et se redresse qu'elle s'est parfaitement rendu compte que mon regard s'est attardé un peu trop longtemps entre ses seins.

Je bafouille :

— Pardonnez-moi Natalie ! Ce n'était pas très correct ! Je vous prie d'excuser ma maladresse.

Elle me reprend la main et son sourire se situe entre espièglerie et provocation tout comme d'ailleurs sa réponse :

— De quelle maladresse parlez-vous ? Si je n'avais pas voulu que vous regardiez ma poitrine, je n'aurais pas mis cette robe. Venant de vous, ce regard était flatteur et j'en ai été flattée.

J'ai tout à coup une irrésistible envie de l'embrasser et cela aussi doit se voir sur mon visage, car ses yeux changent de couleur pour devenir très clairs, signe que je reconnaitrai bientôt comme la première manifestation de son désir. Hélas ! La table nous fait obstacle et je dois me contenter de caresser sa main. Elle ne se dérobe pas et me rend ma caresse. Sa peau est si douce.

L'émotion a été très forte, sans doute autant pour elle que pour moi et nous mettons quelques secondes à nous refaire une contenance... sans pour autant nous lâcher la main.

C'est un changement d'ambiance qui nous fait émerger de notre bulle. Le murmure des conversations qui bourdonnaient dans la salle depuis notre arrivée a fait place à un silence quasi total. La

salle est déserte... plus un seul client attablé. Seul le maître d'hôtel est encore là planté raide comme un piquet près de la porte. Je jette un coup d'œil à ma montre... il est plus de onze heures. Le brave homme doit nous maudire, mais très digne n'en laisse rien paraître.

Natalie se rend compte de la situation.

— Oh mon Dieu ! Ils n'attendent plus que nous pour fermer.

Nous nous levons d'un même geste. Je n'ai même pas le temps d'aller lui tenir sa chaise. En passant devant le maître d'hôtel, je lui glisse un billet de cinquante francs. Il retrouve d'un coup le sourire et s'incline en guise de remerciement.

Le bar est encore ouvert et le barman toujours à son poste. Dès que nous sommes assis, il s'avance.

— Deux cafés, je suppose !

Natalie lui répond :

— Vous supposez bien, mais vu l'heure, pour moi ce sera un déca.

Je renchéris :

— Idem pour moi !

Les deux cafés nous sont rapidement servis, ce qui me fait penser au petit déjeuner du lendemain.

— Demain matin, je pensais courir pendant une heure et partir tôt de façon à être prêt pour le petit déjeuner, mais si...

Elle m'interrompt, l'air étonné et amusé.

— Vous voudriez courir demain matin ? Parce que c'était aussi mon intention et j'allais juste vous en parler. Je serais très heureuse que vous acceptiez de courir avec moi.

Je suis interloqué.

— Courir avec vous ? Bien... bien sûr, voyons ! Mais pincez-moi... en plus de tous les talents dont vous m'avez parlé, vous faites aussi du sport ! Dites-moi ce

que vous ne faites pas, je pense que ça serait plus simple.

Elle rit franchement, ce qui fait relever la tête au barman occupé à ranger tasses et verres.

— J'essaie de me maintenir en forme en courant au moins deux fois par semaine, mais j'avoue manquer un peu de temps pour ça.

— Que vous manquiez de temps, cela peut se comprendre, mais en tant qu'astrophysicienne il ne vous aura pas échappé que sur la planète Terre, une journée ne fait que vingt-quatre heures.

Elle a apprécié le compliment et la boutade, mais se défend d'être exceptionnelle.

— Vous savez, je n'ai aucun mérite à ça. Si je dois ce que je suis à mon travail, la partie la plus importante je la dois à la loterie de la nature. Je me considère plus chanceuse que méritante.

— Ce qui fait de vous quelqu'un de modeste en plus d'être belle, douée et intelligente.

— Vous allez me faire rougir, Jean ! Si je n'étais persuadée de votre sincérité, je pourrais croire que vous êtes un flatteur, mais quoi qu'il en soit, merci. Vous êtes adorable.

Avec l'éclairage tamisé du bar, elle est encore plus belle que jamais. Je me penche vers elle.

— Il n'y a pas une once de flatterie dans mon propos Natalie. Vous êtes éblouissante et je vous dis simplement que je suis ébloui.

Elle tend la main et me caresse la joue puis se penche davantage et m'embrasse comme elle l'a déjà fait. Un baiser léger comme un papillon puis elle me prend par la main, se lève.

— Venez, il est temps d'aller dormir. Sinon demain nous n'aurons plus de jambes pour aller courir.

Elle garde ma main dans la sienne et je la suis dans le hall puis dans l'ascenseur. Nous nous arrêtons

devant la porte de sa chambre. Là, elle noue ses bras nus autour de mon cou et me donne un baiser dont je m'attends à ce qu'il soit aussi léger que les précédents. C'est exactement le contraire. Son baiser est très tendre et très appuyé. Sa bouche est si douce que j'ai l'impression de la sentir fondre sous la mienne. Elle se fait lourde dans mes bras passés autour de sa taille et lorsqu'elle entrouvre ses lèvres, je ressens comme une décharge électrique au bas du ventre. Aucun de nous n'a, semble-t-il, envie de rompre l'étreinte et notre baiser se prolonge pendant près d'une longue minute. Lorsque doucement, elle fait cesser la magie en détachant ses lèvres des miennes, son corps est toujours plaqué contre moi et je la serre si fort qu'elle est complètement cambrée. Je sens sa poitrine se soulever et son ventre onduler au rythme de sa respiration qui s'est accéléré. À la couleur de ses yeux, je peux lire l'intensité de son désir. D'une voix devenue rauque, elle me dit :

— Merci Jean, pour cette soirée. À l'instant, dans vos bras, je me suis sentie désirée comme toutes les femmes voudraient l'être. Merci pour ce cadeau... je vais rêver de vous. Bonne nuit, Jean.

Je suis frappé de mutisme. C'est la plus belle déclaration d'amour qu'on ne m'ait jamais faite.

Elle redevient Natalie l'espiègle.

— Allez vite dormir sinon demain vous n'arriverez même pas à me suivre.

J'ai juste le temps de lui souhaiter une bonne nuit et je reste là dans le couloir les bras ballants alors que sa porte se referme sur son magnifique sourire.

\*

Tout devient aveuglant, puis la lumière s'éloigne très vite pour ne devenir qu'un point et disparaître.

... ..

Chère Lasya,

Merci de m'avoir permis de revivre ces moments magiques. Je suis sorti de ma transe hypnotique les larmes aux yeux et j'ai longtemps pleuré. C'était des larmes de bonheur.

Je voudrais déjà pouvoir commencer la séance suivante.

Bonne soirée

Jean

\*\*\*

## La Maison des Siècles

Huit heures. Équipé de pied en cap, je suis dans le hall, devant la réception où j'attends Natalie pour notre rendez-vous sportif.

Compte tenu de la météo, d'autant plus froide qu'il n'y a pas un seul nuage, je me suis habillé chaudement et j'ai complété mon équipement par un petit sac à dos thermos comme celui que j'utilise en Afrique pour la brousse.

Je suis en pleine discussion avec le concierge sur les mérites comparés du sport et du farniente lorsque je remarque l'affichette sur le tableau d'information pour le dîner dansant de ce soir. C'est une soirée caritative organisée par le Lyon's Club. Tout le monde y est convié à une condition : la tenue de soirée est de rigueur. Pas de souci, de ce côté-là, tout est paré.

Une bouffée d'un parfum que je reconnais sans hésiter et une voix juste derrière mon épaule.

— Tenue de soirée ! Dommage ! J'adore danser.

Je me retourne : un magnifique sourire, deux grands yeux bleus encore un peu ensommeillés et un bisou.

— Bonjour Natalie, je ne vous ai même pas entendu arriver. Oui, c'est dommage ! J'espère seulement que ce que j'ai prévu ne vous décevra pas.

Quel gros mensonge, mais c'est pour la bonne cause.

— Bonjour Jean ! Je ne suis pas du tout inquiète pour ça. Je suis certaine qu'en votre compagnie tout sera parfait.

— Merci, mais... excusez-moi ! J'en ai pour deux minutes.

Sans plus d'explication, je plante Natalie devant la réception et m'engouffre dans la cabine téléphonique adjacente.

J'ai de la chance. Malgré l'heure matinale, mon interlocuteur décroche immédiatement. Tout est confirmé pour cet après-midi. La brièveté de la conversation me laisse tout de même le temps d'admirer Natalie bavardant avec le concierge.

Cette femme est splendide.

Une classe folle même en tenue de jogging. Il est vrai qu'avec son cycliste noir, son sweater blanc à col roulé, sa doudoune sans manches bleu-pastel et son petit bonnet blanc, elle est ravissante.

Je raccroche et rejoins Natalie.

— Veuillez m'excuser, un dernier détail à régler. On y va ! Hier soir, j'ai trouvé un prospectus dans la chambre avec la description d'un parcours qui je l'espère, vous conviendra. Ce n'est pas très loin, mais il vaut quand même mieux prendre la voiture pour éviter de marcher sur les bas-côtés de la route qui est assez fréquentée.

Mon exposé du programme n'a pas laissé à Natalie le temps de s'interroger sur la nature du détail qu'il me fallait régler un samedi matin à huit heures. C'était le but.

Je lui propose une barre de céréales.

— Courir avec le ventre vide, ce n'est pas l'idéal.

Elle décline avec un sourire.

— Non merci, j'en ai déjà mangé deux en me levant. Je suis parée, on y va quand vous voulez.

Dehors, surtout après la chaleur d'un lit douillet, le

froid est mordant et Natalie ne s'attarde guère pour entrer dans la voiture dont je lui tiens la portière. L'air froid est si sec qu'il n'y a même pas la moindre trace de givre sur le pare-brise, nous démarrons.

Le parking en bordure de forêt n'est pas très loin et le moteur n'a pas le temps de chauffer que nous y sommes déjà. Le temps que je descende du véhicule, Natalie en est sortie et commence à sautiller sur place pour s'échauffer. Je la rejoins et lui indique le chemin de tuffeau qu'il va nous falloir emprunter pour revenir à l'autre bout du parking après une boucle de six kilomètres.

Elle s'est déjà élancée en petites foulées pour ménager des muscles encore froids. Adoptant la même allure, je me porte à son côté. Elle garde le silence, mais de temps en temps tourne la tête vers moi avec un sourire énigmatique. Il se pourrait bien qu'elle décide d'accélérer sans prévenir et me laisse sur place. Je la surveille donc du coin de l'œil pendant une minute ou deux pour finir par admettre que ce n'était pas son intention. Mais alors pourquoi ce sourire étrange ?

Je renonce davantage à me creuser la tête et lui propose d'accélérer et de prendre le premier relais. Le visage empanaché par la condensation de notre respiration, nous courons ainsi quelque temps sur ce chemin qui serpente au milieu d'une forêt dont plus aucun arbre n'a gardé de feuilles. Un silence total nous entoure, la nature est vraiment figée et le seul signe de vie que je perçoive, juste derrière moi, est le crissement des foulées de Natalie sur le tuffeau gelé de la piste.

J'attends un kilomètre avant de ralentir et lui demander de faire le lièvre à son tour. Se portant à ma hauteur et juste avant de me dépasser, elle m'interroge :

— « Faire le lièvre » ? Quelle drôle d'expression ! Je ne connaissais pas... et puis je trouve cet animal disgracieux.

Je la laisse me doubler et prendre sa position à quelques mètres devant moi, avant de répondre :

— Vous avez raison et je m'en excuse, d'autant que ce que j'aperçois me fait davantage penser à une antilope. Sans doute mon côté « broussard ».

Elle ne répond pas tout de suite, mais je sens un changement dans son rythme et une légère raideur dans ses épaules. Il semblerait qu'elle ait ralenti. Nous courons encore une dizaine de mètres et j'en profite pour admirer cette magnifique chute de reins dont les muscles se contractent alternativement à chaque foulée, ces longues jambes et ces mollets galbés.

Là ! Elle stoppe net, se retourne. Ses sourcils froncés n'augurent rien de bon.

— Une antilope vraiment ! Lièvre... antilope ! Vous avez une âme de chasseur.

Elle s'approche, pointe son index qu'elle appuie sur ma poitrine.

— Serais-je votre proie ?

Je suis totalement décontenancé. Elle en profite.

— On dit que la proie sent le regard du chasseur précisément au point qu'il vise. Quel point visiez-vous Jean Rhyne ?

Essoufflé, je bafouille :

— Euh... Je ne visais aucun point... en particulier.

Son regard s'adoucit. Elle ne peut garder plus longtemps son faux air courroucé. Elle rit.

— Ah bon ! J'aurais juré le contraire.

Elle rit encore et me porte le coup de grâce.

— Je crois que nous devrions rester côte à côte. Même si je n'ai jamais chassé d'antilope ni de cerf d'ailleurs, j'avoue avoir été moi aussi quelque peu

distracte lorsque vous étiez devant moi.

Je prends sa main dont le doigt est encore appuyé sur ma poitrine.

— Waouh ! Pour rester sur le même thème, je me fais l'effet d'être une souris prise entre les griffes d'un impitoyable chat.

Son rire fait s'envoler quelques malheureux oiseaux cachés sous les buissons où ils cherchaient un peu de chaleur.

Elle m'effleure le bout du nez de la pointe de son index.

— Une souris... vous êtes trop drôle. Je pourrais vous comparer à bien des animaux, mais une souris, là... non vraiment.

Elle embrasse le bout de son doigt, le pose sur mes lèvres.

— Et si nous repartions avant que l'on retrouve une antilope et une souris complètement congelées sur ce chemin perdu.

À mon tour de rire à cette évocation. Je lui propose un peu d'eau que nous buvons à la pipette de mon sac et nous repartons épaule contre épaule en foulées régulières, parfaitement synchrones. Les kilomètres passent sans que nous échangions autre chose que sourires et regards complices.

Moins de trente minutes plus tard, entre les arbres, nous apercevons le parking toujours désert à part une seule voiture, la nôtre. Nous sommes arrivés et sur un petit banc de bois un peu vermoulu, Natalie entame une série d'étirements.

Je me place à côté d'elle. N'ayant pas une très bonne pratique de ces exercices, je calque mes mouvements sur les siens... ou du moins essaie, car j'ai la nette impression d'être un verre de lampe cherchant à imiter une liane.

— Vous êtes d'une souplesse impressionnante.

Le buste couché sur sa jambe tendue en appui sur le dossier du banc, elle me répond :

— Sans doute grâce à la danse et au yoga.

Et comme j'essaie vainement de l'imiter :

— La règle est de ne jamais forcer et d'être le plus régulier possible.

Puis se remettant sur ses deux pieds :

— J'ai une faim de loup. Que diriez-vous d'un petit déjeuner américain ?

Il n'est pas encore neuf heures lorsque nous sommes de retour à l'hôtel. Un bref passage aux toilettes pour nous rafraîchir et nous entrons dans le salon des petits déjeuners où, le moins que l'on puisse dire est que notre tenue plus que négligée, n'est pas du goût de tout le monde. Natalie a bien remarqué certains regards en coin et bouches pincées. Il en faudrait plus pour la démonter et sans aucune hésitation, elle m'entraîne à une table près de la baie donnant sur le jardin. Elle jette un regard circulaire sur les quelques tables alentour où les clients semblent ne pas trop apprécier notre compagnie suante et ébouriffée. Il est vrai qu'après avoir ôté nos bonnets, nos coiffures respectives ne sont pas des plus soignées.

Natalie se penche vers moi.

— Je veux bien croire que tout échevelée et sans maquillage ma place soit plutôt dans la salle de bain que dans ce somptueux salon, mais rassurez-moi... je sens si mauvais que ça ?

Décidément, j'adore cette femme, aussi à l'aise en robe de cocktail qu'en cycliste et sweater. Je retiens un fou rire.

— Échevelée comme vous dites, sans maquillage et en sueur vous êtes magnifique et pleine de vie. Je ne pense pas que l'on puisse en dire autant de tous ces braves gens.

J'approche mes lèvres de son oreille et en confiance, lui souffle :

— De vous à moi, le phacochère n'a jamais apprécié la compagnie de l'antilope.

Natalie, à qui les animaux de l'Afrique ne sont pas familiers, met une seconde avant de saisir le sens de ma boutade. La seconde d'après, son rire repousse l'espace. Dieu qu'elle est belle en sauvageonne égarée dans la bonne société. Bonne société, dont la mine renfrognée décuple l'hilarité de Natalie.

Je lui sers un verre d'eau, elle boit, se calme. Ses yeux rieurs me détaillent avec une expression admirative.

— Si je suis un chat qui mange les souris, je suis certaine que vous êtes un cobra dont on ne voit pas venir l'attaque. Rappelez-moi de ne pas vous provoquer.

Je prends sa main.

— Que je sois un cobra ou je ne sais quel reptile, vous savez déjà que vous m'avez charmé et que vous n'avez rien à craindre de moi. À part vous faire croquer, car je suis tellement affamé que je ne réponds plus de rien.

Natalie se lève, se penche vers moi et me donne un bisou sur le coin des lèvres, ruinant ce qui nous restait de réputation.

— Je ne vais pas prendre ce risque. Restez assis Jean, je vais nous composer un *breakfast* qui vous transportera tout droit chez moi... en Floride.

Je la regarde s'éloigner vers le buffet et à cet instant j'ai la réponse à la question qui m'interpellait lorsque je courais derrière elle. Une main de géant m'empoigne le bas du ventre : elle ne porte rien sous son cycliste.

Je ne suis pas le seul à l'avoir remarqué et mon voisin à la table d'à côté, un monsieur d'une

cinquantaine d'années au demeurant très respectable, pique du nez dans son assiette, foudroyé du regard par sa femme et par le coup de pied dont elle vient de le gratifier sous la table.

Natalie nous a composé un petit déjeuner pantagruélique : Jus de fruits, café, œufs brouillés au bacon, petites saucisses, pancakes, viennoiseries et salade de fruits.

Je m'en souviendrais longtemps et lorsque repus, nous avalons la dernière bouchée, il y a belle lurette que la salle s'est vidée.

Le soleil nous réchauffe à travers la baie et je suis certain que nous pourrions rester des heures là, comme ça, face à face sans rien dire, simplement à faire les lézards, le ventre plein et le cœur en fête.

Je prends la main de Natalie.

— Que diriez-vous d'une bonne douche et d'un départ pour Fontainebleau vers midi ?

— Je dirais que vous lisez dans mes pensées. Le programme me convient parfaitement.

Elle semble cependant hésiter. Je l'interroge :

— Y aurait-il autre chose ?

Elle prend un air confus.

— C'est-à-dire que je ne sais pas comment vous demander cela... ?

Surpris par la gravité du ton, je suis un peu perplexe.

— À moins que ce ne soit totalement illégal... et encore... je ne me vois pas vous refuser quoique ce soit.

Son sourire ferait fondre la banquise.

— Vous êtes un amour et un gentleman... en fait, un amour de gentleman. Tant pis... je me lance.

Elle prend une profonde inspiration.

— Vous avez sans doute remarqué que malgré une bonne pratique du français et tous mes efforts, je

n'arrive pas à me défaire de mon accent américain et...

Je l'interromps.

— Et... n'essayez surtout pas, cela fait partie de votre charme.

J'ai droit à un câlin sur le dos de la main.

— Merci ! Vous êtes gentil, mais tout de même, il y a certains mots que j'ai beaucoup de mal à prononcer.

— Qu'à cela ne tienne, dites-les en anglais, je devrais pouvoir comprendre.

— C'est vrai ? Vous voulez bien ?

— Aucun problème.

Elle a repris un peu d'assurance.

— En fait, il s'agit surtout de votre prénom... Jean. C'est totalement imprononçable pour moi et vous avez dû remarquer que j'hésite de plus en plus souvent à l'employer, tant je l'écorche à chaque fois.

— Ça ne me dérange pas, mais comment souhaiteriez-vous m'appeler ?

— Eh bien... si vous le permettez... Euh... je pourrais vous appeler John.

Je lui rends son câlin de tout à l'heure.

— Rien ne me ferait plus plaisir. Dorénavant, je serais John... rien que pour vous.

— Ouf ! Merci John. Vous ne pouvez savoir quel poids vous m'ôtez.

Et se levant brusquement, sans transition.

— Et si nous allions nous préparer. J'ai hâte de visiter cette merveille des merveilles dont on m'a tant parlé.

Il est un peu moins de midi lorsque nous nous retrouvons dans le hall, plus présentables que tout à l'heure au petit déjeuner.

J'ai eu largement le temps de me doucher, de me changer et même de passer un coup de fil.

Natalie et moi portons exactement la même tenue

que lorsque je l'ai retrouvée devant chez elle hier soir. Il est vrai que nos valises ne sont pas extensibles et qu'il nous était difficile d'emporter la totalité de notre garde-robe.

Alors que je lui tiens la porte du sas pour sortir sur le parking, je lui propose :

— Que diriez-vous de faire quelques pas dans Barbizon ? Juste un quart d'heure, le temps d'un aller-retour dans la Grand-Rue. Pratiquement chaque maison porte la plaque commémorative du séjour d'un peintre célèbre. Ensuite, nous pourrions prendre la voiture et continuer sur Fontainebleau.

J'ai envie de croquer ses deux fossettes, lorsque souriante, elle me prend le bras et me dit :

— Allons-y John, je vous suis.

Je ne sais si j'ai vu grand-chose de la promenade. Le seul souvenir que je garde est celui de Natalie marchant à mon bras, s'appuyant contre moi sans retenue, de sa main dans la mienne, du frôlement de sa hanche, de son rire et de l'éclat de ses yeux.

C'est la deuxième fois qu'elle me prend le bras. La première c'était rue Daunou, un geste spontané et sans signification particulière. Là, aujourd'hui, c'est une façon de me dire toute la tendresse qu'elle ressent et qu'elle veut me faire partager. Nul besoin de parler, son corps et ses yeux me disent :

— « John ! Je suis bien avec toi, à cet instant, tout contre toi... et où que nous soyons, je voudrais que ce moment soit celui dont nous nous souviendrons quand nous serons très vieux. »

Elle me regarde, elle sait que je pense la même chose qu'elle... et tout est bien.

Nous ne savons pas vraiment comment nous nous retrouvons devant l'hostellerie. Il serait amusant de nous questionner sur ce que nous venons de voir. Je pense que pas un de nous deux ne serait capable de

décrire la moindre maison... mais était-ce vraiment le but de la promenade ?

Avant de monter dans la voiture dont je lui tiens la portière, elle me donne un tendre baiser. Son parfum est un souffle de printemps, le froid n'existe pas et à bien y réfléchir, la gravité non plus.

Le regard que nous jette la jeune réceptionniste qui nous a reçus hier soir et qui nous croise alors qu'elle reprend son service est sans équivoque : « Mais pourquoi diable ces deux-là ont-ils pris deux chambres ? »

La route de Barbizon à Fontainebleau n'est pas bien longue, j'en profite pour donner quelques explications à Natalie :

— À moins de n'y faire qu'un passage au pas de charge, je pense que pour visiter le château et ses jardins, il nous faudrait deux bonnes journées et encore cela ne serait-il sans doute pas suffisant. Or nous ne disposons que de quelques heures.

Je marque une pause, rassemble mes idées.

— Le château de Fontainebleau est un des rares châteaux de France à avoir toujours été entièrement meublé, car autrefois lorsqu'ils voyageaient les rois se déplaçaient avec leurs meubles. Pour les extérieurs qu'il vaut mieux visiter au printemps et en été, je crois me souvenir que l'on y trouve cinq cours, un parc et trois jardins sur plus de cent hectares.

Tout en conduisant, je continue la description du château et Natalie m'écoute attentivement les yeux ronds.

Ce disant, nous entrons dans la ville et nous engageons dans la rue Royale qui mène place du Général de Gaulle où nous stoppons. En cette saison, aucun problème pour se garer, les touristes ne sont guère légion. Je descends de la voiture et viens ouvrir la portière de Natalie qui me regarde bizarrement, un

peu comme si elle me voyait pour la première fois.

— Vous avez tout appris par cœur avant de venir ?

Je lui souris et la prenant par le bras l'entraîne par la rue Dennecourt vers l'entrée du Jardin de Diane.

— Non, juste un peu révisé, mais je dois avouer que m'intéressant beaucoup à l'Histoire, j'ai lu énormément sur ce château qui a vu passer la quasi-totalité des rois et empereurs de France... de Philippe Ier en 1068 à Napoléon III en 1870. Les châteaux de France ont une histoire, mais Fontainebleau c'est l'Histoire. Napoléon l'appelait : « La Maison des Siècles ».

Nous arrivons dans la « Cour des Adieux » face à l'aile de l'escalier du Fer à cheval. Tout en admirant la perspective, Natalie me dit :

— Vous êtes mon guide préféré. Il y a tant de passion dans tout ce que vous racontez. Si seulement mes compatriotes pouvaient avoir le centième de votre intérêt pour l'Histoire. J'en connais personnellement qui sont des puits de science bardés de diplômes, mais qui à part quelques grandes lignes, n'ont qu'un vernis... et encore bien fragile, sur l'Histoire de leur propre pays.

Je lui fais face, lui prends les deux mains.

— Il y en a peut-être plus que vous ne le croyez. Ce sont des mécènes américains qui, au début des années vingt, créent la Fondation qui gère encore aujourd'hui le Conservatoire et l'École des beaux-arts américains de Fontainebleau. Ces deux institutions sont installées depuis lors au château et organisent chaque année de nombreux concerts et expositions. C'est à la même époque que l'aile de la Belle Cheminée incendiée en 1856 est reconstruite grâce au fond Rockefeller. On ne peut donc pas dire que l'Amérique ne s'intéresse pas à l'Art et à l'Histoire. Ce château lui doit beaucoup.

Natalie regarde le splendide bâtiment, me regarde :

— Ça me fait chaud au cœur, mais cela ne change pas le fait qu'alors que la plupart des Français ont au moins un vernis historique, trop d'Américains se désintéressent de leur propre Histoire et ça me rend triste.

Je lui fais un bisou sur chaque main.

— Je ne veux pas vous voir triste Natalie. Les Américains ont d'autres qualités que les Français n'ont pas. Alexis de Tocqueville qui vous connaissait bien disait parlant de vous : « Chaque peuple a son génie, l'Amérique a celui de la vie ». Venez, continuons. Pour cet après-midi, nous allons nous limiter à l'aile de l'escalier du Fer à Cheval et je ne suis pas sûr que nous aurons assez de temps.

Je crois que ma référence à Tocqueville si elle n'a pas réconcilié Natalie avec la culture de ses compatriotes, lui a au moins redonné le sourire.

Les heures vont défiler et avec elles, les merveilles de cette aile du château. La chapelle de la Trinité où Natalie reste en admiration devant la magie du plafond et de l'orgue vieux de plus de deux siècles qu'un maître-organiste est en train d'accorder à l'instant où nous y passons. Du vestibule du Fer à Cheval à la Galerie des Fastes, en passant par les appartements des Reines, le salon de réception, la chambre du Pape et les diverses autres pièces toutes aussi richement meublées, elle n'a pas assez d'yeux pour regarder et d'oreilles pour écouter les explications que je m'évertue à lui donner sans autre guide que ma mémoire.

L'après-midi est bien avancé et nous en avons terminé avec cette partie du château. Je propose à Natalie de rentrer.

Jusqu'à la voiture, elle semble perdue dans ses pensées. Nous nous installons, elle attache sa ceinture, se ravise, la déboucle, se tourne vers moi et

les yeux brillants d'émotion pose ses mains sur mes épaules.

— Comme beaucoup d'Américains dont je partage certains défauts, je suis croyante et j'étais en train de remercier le Seigneur de vous avoir mis sur ma route. Je viens de passer des heures dont je n'hésite pas à dire qu'elles sont parmi les plus belles de ma vie. À regarder ces merveilles, à vous écouter, je n'étais plus là. Il me semblait que tous les personnages que vous évoquiez nous frôlaient et que j'aurais pu les toucher. Vous êtes un magicien John, un homme brillant ! Brillant, modeste et de surcroît, très beau garçon. Je vous en supplie, embrassez-moi avant que mon cœur ne s'arrête.

Son visage est tendu vers moi, ses lèvres offertes, elle me regarde comme si elle voulait graver chacun de mes traits dans sa mémoire.

Ma main sur sa taille, je l'attire doucement et lorsque je prends sa bouche, elle se serre encore davantage contre moi. La pulpe de ses lèvres s'ouvre et elle s'abandonne à un baiser passionné. L'instant dure et dure encore, mais au moment où je crois l'entendre gémir elle se détache de moi, les joues en feu. Je l'entends à peine murmurer :

— Je pense qu'il serait plus sage que nous rentrions.

Je prends sa main gauche, celle du cœur, dépose un baiser léger dans sa paume et doucement referme ses doigts pour emprisonner cette marque de tendresse. Je démarre. Nous n'allons rien dire pendant le trajet du retour, sa main gauche est posée sur mon genou. Il est des instants comme celui-là où parler ne ferait qu'abîmer le silence.

À la réception, le concierge nous reconnaît et, comme s'il était heureux de nous revoir, nous tend nos clés sans un mot en inclinant la tête avec un large

sourire.

Devant la porte de sa chambre, je regarde ma montre :

— Il est juste un peu plus de seize heures, cela nous laisse largement le temps de nous reposer. Si vous le voulez bien, on se retrouve au bar à vingt heures.

Elle me prend la main, me donne un petit bisou tendre :

— *See you soon, then ?*<sup>30</sup>

Auquel je réponds :

— *See you soon, then !*<sup>31</sup>

... Avec un épouvantable accent français... juste avant que sa porte ne se referme sur son sourire.

À peine dans ma chambre, j'enlève déjà mes chaussures. Je prends tout de même le temps de suspendre mon blouson dans la penderie et règle l'alarme de ma montre sur dix-huit heures trente. Ceci fait, je m'écroule sur mon lit et m'endors quasi instantanément.

Je suis en train de couvrir de baisers la gorge d'une princesse en perruque poudrée du 18<sup>e</sup>. Elle a le visage de Natalie, mais mon rêve est interrompu par une sonnerie, celle de ma montre qui me ramène sur terre.

En une seconde, je suis sur mes deux pieds. S'ils sont à l'heure, il me reste à peine une demi-heure pour prendre une douche.

Dix-neuf heures précises, je viens juste de passer un T-shirt immaculé, lorsque j'entends trois coups discrets frappés à la porte de ma chambre. Pile à l'heure, j'enfile un peignoir éponge et j'ouvre.

Deux messieurs tirés à quatre épingles, avenants, mais sérieux comme des majordomes se présentent poussant un portant où est suspendue une demi-douzaine de smokings :

---

30 On se voit bientôt, alors ?

31 On se voit bientôt, alors !

— Monsieur Rhyne, bonsoir ! Maison Madenian... votre commande, Monsieur.

Je m'écarte pour les laisser entrer et en professionnel pour qui ses clients n'ont pas de temps à perdre, le plus âgé des deux prend les choses en main :

— Trois modèles, dans deux tailles différentes. Comme vous l'avez demandé, nos collègues féminines présentent un assortiment de robes pour Madame dans la chambre à côté, avec les chaussures et les pochettes assorties aux robes. Pour vous, nous avons sélectionné quelques chemises et trois paires de Weston noires. Pouvons-nous commencer, Monsieur ?

Bizarrement, bien qu'en deux tailles différentes les six smokings me vont à la perfection ce qui ne facilite pas mon choix, d'autant que dans le même instant, j'imagine Natalie confrontée au même dilemme.

Je fais l'effort de chasser cette vision, car l'évoquer en petite tenue me trouble quelque peu l'esprit. Elle a déjà dû lire le petit mot laissé ce matin par mes soins à la réception. Le brave concierge avait souri d'un air complice lorsque j'avais réitéré ma recommandation :

— « Surtout, n'oubliez pas de le donner au personnel de chez Madenian dès qu'ils se présenteront. Ils savent qu'ils doivent le remettre à Madame Lochlainn à l'instant même où elle leur ouvrira sa porte, mais je préfère que vous vous assuriez qu'il n'y ait pas de raté. C'est très important. »

Natalie doit être en plein essayage. Est-elle heureuse ou simplement contente, agacée ou contrariée... peut être fâchée ? Je ne sais plus quoi penser. La voix impersonnelle du « chef habilleur » me ramène au choix du nœud papillon et des chaussures. Surprise ! Elles sont très souples et si elles n'étaient destinées à me chausser, je dirais que ce sont de

véritables gants. J'en fais la remarque au « majordome ».

— Vous verrez Monsieur, elles sont parfaites pour danser, mais je vous en déconseillerais tout autre usage, elles n'y résisteraient pas.

Voilà ! C'est terminé. Je suis entièrement équipé et le miroir me renvoie l'image d'un homme que je ne soupçonnais pas pouvoir être.

Dernières recommandations du chef habilleur me rappelant les termes du contrat de location, à savoir que les vêtements devront être laissés dans les penderies des chambres dans les housses qu'il y dispose. Le personnel de l'hôtel les appellera aussitôt après notre départ pour qu'ils soient récupérés. La restitution de mon chèque de caution interviendra dès le lendemain.

— Gardez le chèque à votre magasin, je passerai le prendre moi-même.

— Bien Monsieur, Au revoir Monsieur. Nous espérons que vous serez satisfait... ainsi que Madame.

Il y a maintenant plus de cinq minutes qu'ils sont partis et je n'ai toujours pas bougé du lit où je me suis assis. La tête complètement vide, je fixe la pointe de mes chaussures. Je devrais être le plus heureux des hommes. Au lieu de cela, l'angoisse que je tente de refouler est prête à me submerger. Je suis certain d'avoir tout fait dans les règles pour faire honneur à Natalie et lui faire plaisir, mais le doute me ronge et je tremble de l'attendre vainement au bar ce soir. Elle m'a pourtant montré à plusieurs reprises et en particulier cet après-midi qu'elle avait plus que de l'attirance pour moi. En revivant ce baiser et ce regard si tendre, je parviens à reprendre l'assurance nécessaire pour finir de me préparer.

Un dernier coup d'œil dans le miroir de la salle de bain et je me retrouve dans l'ascenseur consultant ma

montre pour m'assurer que je ne suis pas en retard.

Le hall est assez animé, messieurs en smoking et dames en robe du soir se croisent ou bavardent par petits groupes attendant manifestement que les portes de la grande salle soient ouvertes.

Je franchis le seuil du bar inquiet d'y avoir été précédé. Il n'en est rien. Par contre, la table où nous étions hier soir et pratiquement toutes les autres sont déjà prises. Le barman occupé à essuyer une flûte à champagne m'a reconnu. Il me fait un petit signe de tête pour m'indiquer une table libre près de l'entrée, mais dans la même seconde, ses yeux fixent un point derrière moi et son visage prend une expression hébétée. Autour, les gens s'arrêtent de parler et tout comme le barman, semblent hypnotisés par le même point derrière mon dos. Je pivote sur mes talons et... Natalie est là, devant moi. À la seconde, je sais qu'elle n'est ni agacée, ni contrariée et encore moins fâchée. Par-dessus un sourire très doux et deux adorables fossettes, deux yeux bleus pleins de tendresse me fixent avec la même intensité que lorsqu'elle m'embrassait tout à l'heure à Fontainebleau. Dans ce regard magique, il y a aussi comme une interrogation :

— « Ai-je choisi la bonne robe, suis-je aussi belle que tu l'espérais ? »

Il est impossible d'arrêter le temps et pourtant, à certains moments que l'on ne peut pas plus prévoir que maîtriser, le temps s'arrête.

La robe choisie par Natalie est une splendeur. Un fourreau de satin blanc mat fendu à mi-cuisse au bustier à larges bretelles. Le décolleté en « V » profond sert de berceau à deux magnifiques seins qu'il offre davantage qu'il ne les dissimule. Je ne sais comment ont pu faire les habilleuses, mais la robe est tout simplement cousue sur elle. À son bras une étole

blanche lamée or. Dans sa main, une pochette assortie à la robe et aux escarpins. Sa chevelure blonde, comme une crinière d'or, retombe en cascade sur ses épaules.

La même divinité qui avait appuyé sur « Pause » vient d'appuyer sur « Start ». Natalie continue d'avancer vers moi et moi vers elle. Tous les deux pas, le tissu s'écarte dévoilant une jambe faite au tour. Elle ne porte pas de bas, mais porte-t-elle autre chose que cette robe ? Le bourdonnement des conversations reprend et le barman se remet à astiquer la malheureuse flûte.

De toute façon, rien de ce qui se passe autour de nous n'a la moindre importance. Lorsque je prends la main de Natalie pour la porter à mes lèvres, ses yeux sont toujours rivés aux miens. Je sens une onde de douce chaleur parcourir mon corps.

Je voudrais lui rendre sa main, mais elle m'attire vers elle, approche son visage du mien et murmure à mon oreille :

— Merci pour votre folie John. Je suis prête à parier qu'un sorcier africain vous a transmis ses pouvoirs. Si je venais à fermer les yeux, je ne serais pas surprise en les rouvrant de me retrouver sous les étoiles au milieu de la savane. Vous êtes magique, John !

Puis se reculant légèrement pour m'admirer :

— Et très élégant.

\*\*\*

## Soirée dansante

Par crainte d'un mauvais courant d'air, j'aide Natalie à mettre son étoile avant de quitter le bar. Prenant mon bras, elle me donne un léger baiser sur la joue. Sensation qu'un papillon vient de s'y poser.

Je n'ai pas encore eu le temps de le lui dire : c'est la première fois que je porte un smoking et j'avoue être intimidé lorsque nous franchissons le seuil du bar. Il est vrai que je me sentirais plus à l'aise en jeans et en chaussures de brousse.

Le hall de l'hôtel est encore plus encombré que tout à l'heure. Selon toute apparence, tout ce beau monde tiré à quatre épingles attend que les portes de la salle à manger s'ouvrent.

Il y a là réunis, non seulement la clientèle de l'établissement, mais semble-t-il tout le gratin de la région qui se congratule en baise-mains et ronds de jambe. C'est ce que l'on a sans doute coutume d'appeler une « soirée mondaine ». Tout ce que d'ordinaire j'essaie d'éviter... sans doute pour avoir l'impression d'y être autant à ma place qu'un éléphant dans un magasin de porcelaines. Ce n'est pas mon univers, mais pour connaître ne serait-ce qu'une minute, le bonheur de marcher au bras de Natalie, ce n'est pas cher payé.

Le brouhaha des conversations s'atténue légèrement, des têtes se tournent... quelques visages

et regards étonnés. Il semblerait que quelque chose se passe de notre côté. Je n'ai pas le temps de réagir, pas plus que Natalie. Un photographe bardé de sacoches et d'appareils surgit dans mon dos et se met à mitrailler Natalie. Son flash crépite une bonne demi-douzaine de fois. Je ne fais qu'un bond et m'apprête à intercepter l'importun lorsque Natalie s'interpose avec un sourire.

— Laissez John ! Je vais régler ça.

Puis se retournant vers le paparazzo.

— Bonsoir Monsieur ! Je ne me souviens pas vous avoir autorisé à nous prendre en photo ?

Le « Monsieur » en question a un air bien sympathique, loin de celui que l'on attribue d'ordinaire à ces « professionnels ».

— Mais... c'est une soirée Lyon's Club !

Natalie fronce les sourcils.

— Et quand bien même ce serait une soirée du Vatican.

— Mais Madame... Vous êtes bien de l'ambassade des USA ! Je ne me rappelle plus votre nom, mais je me souviens très bien. Vous êtes conseillère de l'ambassadeur... N'est-ce pas ?

Il fouille fébrilement dans la plus petite de ses sacoches et en retire une carte qu'il présente à Natalie.

— D'ailleurs, voici mon accréditation à l'ambassade comme photographe de presse. Vous voyez, tout est en règle.

Natalie lui adresse son plus charmant sourire.

— À l'exception d'un point, c'est que je suis ici à titre privé avec Monsieur.

Elle se tourne vers moi.

— Et je ne désire, pas plus que lui d'ailleurs, retrouver mon portrait dans un des magazines pour lesquels vous travaillez.

Le malheureux photographe a l'air décontenancé.

— Pardonnez-moi, je vous croyais ici à titre officiel.

Il esquisse un geste pour ouvrir son appareil et en retirer la pellicule, mais Natalie le retient prestement.

— Non attendez ! J'ai autre chose à vous proposer. Est-ce une pellicule neuve ?

— Euh... oui !

— Parfait et combien reste-t-il de photos ?

— Environ une vingtaine... !

Natalie l'entraîne à l'écart. Je les suis.

— Que diriez-vous de consacrer cette pellicule à « couvrir » notre soirée, pour mon ami et moi. Il va sans dire que je vous rémunérerai pour ce travail et...

Un sourire malicieux et des yeux auxquels on ne résiste pas.

— ... et... que je m'engage à vous accorder une interview sur le Département que je dirige pour un magazine scientifique de votre choix. Un magazine sérieux naturellement.

Elle ouvre sa pochette et lui tend une carte de visite.

— J'attends donc la pellicule pour la fin de la soirée... Monsieur... ?

— Oh ! Darcy... Roland Darcy. Sans faute Madame et bonne soirée.

Il s'incline vers moi.

— Bonne soirée Monsieur.

Je lui fais un petit signe de tête alors qu'il s'éloigne.

Pendant cet aparté photographique, le hall s'est vidé. La quasi-totalité de ses occupants est passée dans la salle à manger dont le maître d'hôtel a ouvert les portes enjoignant à tout un bataillon d'hôtesse de placer les convives.

Je le vois qui vient vers nous.

— Madame, Monsieur, votre table vous attend. Si je peux me permettre, j'ai cru comprendre que vous

étiez importunés par ce photographe. Souhaitez-vous que je règle le problème ?

Natalie lui explique qu'elle s'en est chargée et demandé à ce monsieur de faire des photos souvenirs de notre soirée... dans la mesure bien sûr où cela ne perturbe pas le service - précise-t-elle. Nous conduisant lui-même à notre table et tenant la chaise de Natalie, il s'incline légèrement.

— Ne vous inquiétez pas Madame, je veillerais personnellement à ce que tout se passe bien.

Je regarde Natalie, émerveillé. Elle a non seulement l'allure et la classe d'une Grande Dame, mais c'est aussi une Grande Dame. L'aisance et l'autorité naturelle dont elle a fait preuve en réglant « le petit problème » en sont la marque. Je m'assieds face à elle au milieu du brouhaha de tout ce joli monde en train de s'installer.

Elle voit bien à mon air éberlué qu'une explication s'impose.

— Le hasard fait parfois bien les choses. J'ai un projet en cours à l'ambassade et avec mon équipe nous y mettons la dernière main. Je devais de toute façon donner une interview à la presse spécialisée. J'ai vu là, une opportunité de préserver le caractère privé de notre soirée et de garder un œil sur ce photographe tout en nouant le contact nécessaire avec la presse.

Je prends un air très sérieux pour lui dire.

— Vous êtes impressionnante Natalie. Rappelez-moi de toujours vous garder comme amie.

Elle m'effleure la main par-dessus la table. Son regard est si doux.

— Je fais le vœu de le rester très... très... très longtemps. Au moins tant que vous le désirerez.

Je la fixe intensément.

— Douteriez-vous que je le veuille ?

— Pas une seconde John.

Autour de nous, l'agitation et les bruits de chaises finissent par se calmer et l'orchestre d'une douzaine d'exécutants en profite pour distiller en sourdine une petite musique d'ambiance.

Les musiciens sont sur une estrade presque face à nous, de l'autre côté de la piste de danse au bord de laquelle, avec quelques autres, se trouve notre table. Emplacement privilégié qu'il m'a fallu négocier avec le concierge lors de l'inscription.

Natalie qui tout à l'heure effleurait ma main s'en empare. La sienne est douce et chaude tout autant que ce sourire avec ses deux fossettes qui me font complètement craquer. Elle caresse de l'index le dos de ma main.

— Et dire que je ne vous ai encore même pas vraiment remercié pour cette merveilleuse surprise. Je suis impardonnable même si j'ai l'excuse de ne pas encore réaliser ce qui m'arrive.

Je lui rends sa caresse.

— En toute confiance, moi non plus. S'il vous plaît, pincez-moi pour me prouver que je ne rêve pas et que vous êtes bien là, assise en face de moi.

— Ai-je vraiment besoin de vous pincer John ?

Elle est interrompue par une charmante jeune fille vêtue d'un tailleur bordeaux.

— Madame, Monsieur, pardonnez-moi. Je me présente : je suis Ingrid et suis chargée de votre table pour cette soirée, n'hésitez pas à faire appel à moi, je me tiens à votre entière disposition.

Ce disant, elle donne à chacun un menu magnifiquement décoré aux armes de l'Hostellerie et du monogramme du Lyon's Club à l'initiative de cette soirée.

Natalie et moi sommes décidément prompts à prendre nos décisions et alors qu'un jeune serveur

nous propose une coupe de champagne, nos choix déjà faits, je fais signe à « Ingrid » de venir prendre notre commande. À l'instant où elle repart, je la rappelle.

— Oh Mademoiselle ! Pourriez-vous, je vous prie, demander au sommelier de passer nous voir dès qu'il aura un moment.

Une inclinaison de tête, un charmant sourire.

— Tout de suite Monsieur.

Comme surgi de nulle part, le sommelier est déjà là. À croire que cet homme est télépathe. Il a en fait d'autres qualités bien plus précieuses. Il s'incline et jette un rapide coup d'œil sur notre commande.

— Si Madame et Monsieur me le permettent... au vu des plats choisis, je vous ferai une suggestion qui n'est pas dans la gamme de ce que je propose habituellement, mais qui je crois conviendra parfaitement.

Je ne lui laisse pas le temps d'enchaîner. Un regard de connivence qui passe inaperçu de Natalie.

— M'en remettant à votre réputation, je suis persuadé que ce sera parfait. Et qui plus est, Madame et moi adorons les surprises. À votre initiative donc !

Le sommelier s'éclipse quelques minutes pendant lesquelles je fais un rapide tour d'horizon. La salle est pleine, il ne reste pas une table de libre. À vue d'œil, il y a à peu près deux cents convives, mais l'éclairage discret centré sur la piste préserve malgré tout une ambiance feutrée. Je ne sais si c'est un effet de mon imagination, la crinière blonde de Natalie semble à elle seule capter toute la lumière et faire comme une auréole autour de sa tête. Je me penche vers elle pour le lui dire. Elle rit.

— Sainte Natalie ! Si vous saviez John. Je me sens tout ce soir, sauf une âme de sainte. Simplement celle d'une femme heureuse et cela je vous le dois.

Elle voulait peut-être me dire autre chose ? La silhouette du sommelier se penche vers moi pour me présenter une bouteille de vin dans son panier de service.

— Est-ce que ce choix vous semble judicieux ?

Natalie n'a toujours pas relevé le léger trait de complicité dans la voix de « Jacques », prénom du sommelier, si l'on se réfère à l'inscription sur la broche de vermeil épinglée à son gilet.

C'est à peine si je jette un coup d'œil à l'étiquette et m'adressant ostensiblement à « Jacques », sans même regarder Natalie :

— Madame saura sans doute mieux vous répondre.

Le moins que l'on puisse dire est que Natalie est interloquée.

Une légère inclinaison de tête, un sourire entendu, le sommelier fait un pas de côté et présente la bouteille à Natalie.

Je vois les traits de son visage passer de l'étonnement à la stupéfaction puis à la joie la plus totale. On dirait un enfant devant le Père Noël alors même que l'on vient de lui expliquer qu'il n'existait pas.

Je sais très bien ce qu'elle vient de lire sur la bouteille. Ce qui a déclenché ce kaléidoscope d'émotions.

« Special Vintage  
O'Malley Estate  
Napa Valley  
California  
1978 »

Tel un diable sortant de sa boîte, elle se lève brusquement, fait le tour de la table, se penche sur moi et me donne un baiser si tendre que dans la

seconde nous sommes seuls au monde. Pas tout à fait cependant !

Notre photographe « accrédité » a immortalisé la scène.

Nos lèvres se séparent sous les applaudissements discrets des tables voisines. Nos lèvres, mais pas nos mains et ne pouvant rester assis devant une dame, je me lève à mon tour et lui rends son baiser.

Elle reprend lentement son souffle et ses esprits, une légère rougeur colore ses joues. Elle a les yeux humides et brillants de joie lorsqu'elle me dit :

— *Oh John ! You found it. You're a sweetheart.*<sup>32</sup>

Mais comment avez-vous fait ?

Je souris, lui embrasse le bout des doigts.

— Ce n'était pas difficile. Un coup de téléphone au Kompass.<sup>33</sup> C'était le seul vignoble de la Napa avec un nom irlandais.

Poliment et avec un sourire ravi de complice heureux, le sommelier attend la fin de nos effusions. Je raccompagne Natalie à sa place et tiens sa chaise pendant qu'elle se rassied.

Ses yeux sont pleins d'étoiles et elle en oublierait presque le malheureux sommelier qui a peut-être d'autres tables à satisfaire. Je me fais l'interprète de Natalie.

— Je crois que votre suggestion a recueilli tous les suffrages. Madame va pouvoir goûter et nous dire ce qu'elle en pense.

L'expression ravie de Natalie se passe de tout commentaire. Ce vin est une merveille, à la hauteur de celle qui en partage la première gorgée avec moi. Natalie s'exclame :

— Cette année-là est exceptionnelle, encore meilleure que dans mon souvenir.

---

32 Oh John ! Vous l'avez trouvé. Vous êtes un amour.

33 Annuaire international des entreprises.

Elle me sourit.

— Sans doute parce que je le bois avec vous !

À l'instant où le sommelier nous quitte, le service commence. Avant de prendre la première bouchée d'une salade de foie gras sur toasts, Natalie m'envoie un baiser.

— John ! Dites-moi que c'est tout. Moi qui adore les surprises, je frôle l'overdose. Tout à l'heure dans ma chambre, ces dames avec ces magnifiques robes de soirée alors que je sortais de ma douche. Votre petit mot si tendre et maintenant cette bouteille portant le nom de mon grand-oncle. C'est une de nos meilleures années. Il y avait si longtemps que je ne m'étais sentie aussi heureuse. Encore merci John !

— Vous avez aimé mon petit mot ?

Elle passe son index dans l'échancrure de son décolleté.

— À un point tel que je n'ai pas pu m'en séparer et que je le garde près de mon cœur.

Je la regarde, les yeux ronds.

— Ne me dites pas que vous l'avez là... sur vous.

— C'est exactement ce que je veux dire - précise-t-elle - et son majeur rejoint son index entre peau et tissu.

Les doigts tâtonnent un court instant et ressortent du décolleté avec un papier plié en quatre. Le temps de me le montrer et le petit rectangle blanc disparaît à nouveau entre ses seins.

Son sourire a graduellement viré du mode tendresse au mode coquin et son regard n'est pas en reste.

— Je crois que nous devrions quand même songer à faire honneur à ce somptueux foie gras - dit-elle - je commence à avoir une petite faim. Toutes ces émotions sans doute.

Je n'ai jamais mangé meilleur foie gras. Le vrai

bonheur est de voir Natalie s'en délecter, accompagnant de temps en temps sa dégustation d'un sourire et d'une gorgée de vin.

En règle générale, je n'aime pas trop regarder les autres manger. J'en éprouve une espèce de malaise que je ne peux expliquer, une phobie que je me souviens avoir vainement tenté de combattre. Par exemple, voir ou entendre quelqu'un croquer dans une pomme m'est insupportable. Là, il semble que j'en suis miraculeusement guéri. Je pourrais rester des heures à la regarder. Chacun de ses gestes est d'une grâce et d'une élégance rare et la façon qu'elle a de mordre délicatement dans le toast qui craque sous ses dents me donne à chaque fois envie de l'embrasser.

Nous effleurant fréquemment la main, une grande partie du repas va se passer à évoquer son enfance, sa gourmandise pour le breakfast du matin et lorsqu'à son tour elle me questionne sur ce que je préférais pour mon petit déjeuner lorsque j'étais enfant, je pouffe de rire. Nous sommes en train de terminer un délicieux tournedos. Ma réaction la laisse fourchette en l'air, les sourcils levés.

— Qu'ai-je dit de si drôle ? Mon accent ?

Je la rassure.

— Non, pas du tout ! Votre question était parfaitement formulée et quant à votre accent, il me fait fondre chaque fois davantage.

Elle sourit.

— Mais alors de quoi s'agit-il ?

— De la tête que vous ferez lorsque je vous aurai répondu.

— Ah !

— Oui ! Jugez vous-même. La plupart du temps, mon petit déjeuner se composait d'un verre d'eau et de quelques tartines de pain dur frottées à l'ail et arrosées d'huile d'olive. Parfois, lorsque mon grand-

père en avait pêché, j'avais droit en plus à un filet de sardine cru. Je dois avouer que ça me manque.

La fourchette de Natalie est toujours à mi-parcours. Elle la repose délicatement dans son assiette. À la façon dont elle me regarde, je sens bien qu'elle pense que je me moque d'elle.

— Mais John ! Personne ne peut manger une chose pareille au petit déjeuner.

Son expression est des plus comiques, entre incrédulité et grimace. Elle s'accroît nettement lorsque je lui réponds avec le plus grand sérieux.

— Si... moi !

Il lui faut quelques secondes pour reprendre ses esprits, un sourire... un peu contraint.

— John ! Vous êtes absolument déroutant, mais... quel est le mot... ah oui... fascinant. Je vous imaginais la nuit en pleine brousse, assis sur un tronc d'arbre auprès d'un feu, mordant à pleines dents dans je ne sais quelle bestiole rôtie sur une pique de bois taillée avec le grand couteau planté près de vous.

Je soutiens son regard et avec le plus grand sérieux :

— Ça m'est arrivé !

Elle écarquille les yeux.

— *Jesus* ! Je suis peut-être assise en face d'un cannibale qui n'a qu'une envie...

Je l'interromps.

— Celle de vous embrasser et de caresser vos cheveux...

Et je rajoute en manière de plaisanterie.

— Car comme tous les sauvages, je suis fasciné par les cheveux blonds.

Elle éclate de rire, ce qui nous vaut quelques sourires des tables voisines.

— Ce qui est peu commun avec vous, c'est que tout comme le smoking que vous portez très bien, vous

pourriez être vêtu d'un vieux jeans usé jusqu'à la corde et d'une chemise de coton à la couleur incertaine, le tout avec une barbe hirsute, sentant la fumée et la sueur, sans que pour autant vous perdiez de votre charme. Bien au contraire... et je parierai que des deux costumes vous préférez le deuxième.

— Pari gagné, l'odeur de sueur en moins.

C'est elle qui prend ma main et la porte à sa joue.

La dernière bouchée de son tournedos est toujours dans son assiette lorsque le jeune serveur se présente pour débarrasser. Le voyant hésiter, elle repousse doucement le plat et tout en me regardant dans les yeux s'adresse au malheureux jeune homme :

— Merci ! J'ai terminé. Bien qu'excellente, la saveur de ce tournedos me paraît tout à coup bien fade comparée à celle d'un lapin sauvage rôti sur les braises.

Le jeune garçon ne comprenant strictement rien à son histoire de lapin se contente d'afficher un sourire bête et entreprend de débarrasser avec un :

— Certainement Madame !

Qui oblige Natalie à boire une gorgée de vin pour ne pas s'étrangler de rire.

À l'instant précis où je me pose la question de savoir si le dessert sera servi avant ou après la première danse, le maître d'hôtel monte sur l'estrade de l'orchestre, micro en main. Les musiciens cessent de jouer et la lumière d'ambiance monte graduellement en particulier sur la piste de danse où une savante combinaison d'éclairages de couleurs rend tout à coup l'atmosphère très romantique.

Par un léger toussotement, le maître d'hôtel réclame et obtient l'attention des convives.

— Mesdames, Messieurs, bonsoir ! J'espère que cette soirée en notre compagnie se déroule comme vous le souhaitez et que le menu que nous vous avons

proposé était conforme à vos attentes. Si tel est le cas, je suis persuadé que la pièce montée que nous vous servirons en dessert comblera les gourmands. La maison a prévu un des meilleurs champagnes de sa cave pour l'accompagner. Si toutefois il se trouvait parmi vous des personnes à qui cette pâtisserie et cette boisson ne convenaient pas, il leur suffira d'en informer leurs serveurs et de commander dessert et boisson de leur choix. Nous nous ferons un plaisir de les satisfaire, dans la mesure bien sûr des disponibilités de nos cuisines et de notre cave. Ce dessert donc, ne saurait tarder à vous être servi, mais... auparavant, comme il est de tradition pour la première soirée de l'année dédiée à la valse viennoise, nous demanderons à un couple volontaire de bien vouloir ouvrir le bal sur « La Valse de l'Empereur ». Y a-t-il des volontaires ?

S'interrompant, il balaie la salle du regard et le projecteur de poursuite matérialise sa recherche.

Tourné de trois quarts, j'écoute poliment l'allocution du maître d'hôtel. Je suis parfaitement bien, mais en une fraction de seconde ma sérénité vole en éclats. Comme un plateau métallique qui tomberait sur les dalles d'une cathédrale déserte, la voix de Natalie sonne à mes oreilles.

— Nous !

Je sursaute. Un frisson glacé me parcourt l'échine tandis que Natalie, éblouissante dans la lumière du projecteur arrêté sur elle, se lève et me prend la main, me forçant à l'imiter.

Je suis totalement en panique. Je balbutie lamentablement :

— Mais... mais... Natalie. Je ne sais pas danser... pas danser la valse.

Son sourire le plus doux ne parvient pas à me rassurer pas plus que les mots qu'elle me glisse à

l'oreille en m'entraînant sur la piste avec une détermination surprenante.

— Ça n'a aucune importance. Vous n'aurez qu'à vous laisser guider par ma main et les mouvements de mes épaules. Vous verrez ! C'est très simple. Il suffit de compter : un, deux, trois... un, deux, trois.

Même ses fossettes et ses adorables yeux aux reflets d'opale ne peuvent venir à bout de la terreur qui me noue l'estomac.

Elle nous positionne au milieu de la piste, prend ma main droite dans sa main gauche, place mon autre main en haut de son dos, et d'un regard signifie à l'orchestre que nous sommes prêts.

Lorsque la première mesure retentit très lente et très douce, je suis tétanisé, les pieds rivés au sol, mais Natalie imprime à ses hanches un léger mouvement de balancement presque imperceptible qui se propage dans tout son corps.

Elle me souffle :

— Regardez-moi John ! Regardez-moi !

Une onde magique parcourt son dos, juste à l'endroit où ma main est posée. Je ne sais encore pas danser la valse, mais je n'ai plus peur. Sa peau vibre sous mes doigts. La musique qui la parcourt doucement, lentement, s'infiltré dans chaque cellule de mon corps et... je bouge. Mes pieds suivent les siens sans crainte de trébucher ou de faire un faux pas. Nous commençons à tourner très lentement. Un tour, deux tours puis trois et doucement la mesure s'accélère. Je suis le corps de Natalie. Ses yeux sont rivés aux miens et rien d'autre n'existe plus que ces deux grands lacs bleus. Quelque chose est en train de se produire comme si j'étais libéré, comme si nous étions libérés de ce monde et de sa stupide pesanteur. Plus rien n'a d'importance. Il n'y a que la musique et nous. Je n'ai même plus conscience de la salle, des

musiciens et de quoi que ce soit d'autre, que de Natalie entre mes bras. Je ne sais à quel moment j'ai cessé d'être guidé par les impulsions de la main qui étreint la mienne. À cet instant précis, alors que la musique emplit mon corps et que je me noie dans les yeux de Natalie, je raffermis ma pression dans son dos. Son regard me dit : « Oui, je m'abandonne. Fais-moi tourner encore et encore ». Je danse comme si j'avais appris dès mon plus jeune âge dans les salons de Vienne. Je danse et je fais danser Natalie. Nous tournons sur la piste, balancés au gré des notes qui tantôt nous enveloppent tendrement, tantôt explosent dans notre ventre et notre cœur. Je ne sais combien de temps a passé. La seule certitude est que ces instants me paraissent trop courts. Je ne veux que la tenir dans mes bras, et que jamais la musique ne s'arrête.

Je reprends conscience alors que la dernière note s'envole et me retrouve sur cette piste au milieu d'une salle debout, sous un crépitement d'applaudissements.

Natalie me fixe intensément. Deux larmes perlent à ses paupières. Dans un gracieux mouvement du corps et une inclinaison de tête, elle salue la salle qui nous applaudit. Je pense que j'ai dû en faire autant... en moins gracieux peut-être. Nous sommes encore au milieu de la piste et l'orchestre continue à jouer en sourdine alors que le maître d'hôtel revient sur l'estrade avec son micro. Je comprends enfin ! Nous avons dansé seuls tous les deux sur cette piste sous le regard de deux cents personnes et nous avons été applaudis... ovationnés même.

Natalie ne me quitte pas des yeux, une intense émotion la fait encore vibrer alors que notre maître de cérémonie prend la parole :

— Mesdames et Messieurs, nous comprenons tous que nous venons de vivre un moment exceptionnel

grâce à la magie de Strauss, mais surtout à l'émotion que nous a fait passer ce couple magnifique. Madame, Monsieur, soyez remerciés pour ce moment.

Le projecteur de poursuite se repose sur nous et la salle nous applaudit encore.

Le maître d'hôtel conclut :

— Je crains qu'après cet instant magique la pièce montée ne nous paraisse bien quelconque, mais suis persuadé que les bulles de notre excellent champagne sauront y remédier. Encore merci... Madame... Monsieur.

Et il s'incline légèrement dans notre direction alors que les lumières se rétablissent dans leur configuration d'origine.

Je me rapproche pour dire à Natalie combien je suis bouleversé, mais de sa main libre elle pose un doigt sur ses lèvres. Je sens que l'émotion lui noue encore la gorge. À cet instant, elle voudrait simplement que je la serre dans mes bras sans dire un mot. Je le sais parce que tout comme elle, c'est exactement ce que je ressens au plus profond de moi.

Je m'apprête à la raccompagner à notre table, mais l'orchestre enchaîne avec « Le beau Danube bleu ».

Une bonne vingtaine de couples a envahi la piste et Natalie ne me laisse aucune chance. Les yeux brillants elle vient se replacer dans mes bras et cette fois ne cherche même pas à me donner une quelconque indication quant à la façon de mener. Elle s'abandonne, pour ne pas dire qu'elle se donne avec une confiance totale comme si nous dansions ensemble depuis des années. Dès les premières notes, la magie nous empoigne à nouveau... et à nouveau, il n'y a plus que nous. Je ne vois même pas la piste tourner, je ne vois que ses yeux, son sourire et sa joie d'être là, maintenant. Pendant près d'une demi-heure, les valse vont se succéder et bien que nous voudrions

encore et encore tournoyer dans les bras l'un de l'autre, nos corps et nos pieds demandent grâce.

Nous faisons une première pause. Je raccompagne Natalie à notre table et l'aide à s'asseoir non sans l'avoir remerciée d'un baise-main aussi discret que sincère, à la mesure en tout cas de mon admiration.

Elle reprend son souffle et sa poitrine se soulève avec force. Dieu qu'elle est belle, le visage et le décolleté rosis par l'effort et ses yeux qui pétillent de bonheur. Il y a peut-être plus de bulles dans ces lacs bleus que dans la flûte de champagne que l'on vient de nous servir.

Nous trinquons et seuls nos yeux se parlent. Natalie prend ma main et ses lèvres forment un baiser qu'elle dépose au creux de ma paume. Lentement, elle referme mes doigts. Tout dans son geste, dans son regard, me dit qu'elle est encore dans l'émotion de la toute première valse où nous étions seuls sur la piste. Elle a repris son souffle et sa poitrine s'est apaisée. C'est elle qui la première rompt le silence. Elle n'avait pas dit un mot depuis l'instant où j'étais en panique ne sachant si j'allais m'enfuir à toutes jambes ou mourir sur cette piste. Elle avait simplement dit : « Regardez-moi John » comme l'on demande à quelqu'un qui va perdre connaissance « Restez avec moi ». Cette fois-ci, c'est beaucoup plus prosaïque.

— Cette pièce montée ne demande qu'à être mangée.

Je cherche une réplique, mais autant ai-je la perception de chaque muscle et de chaque organe de mon corps, autant ai-je la sensation que ma tête est vide.

Elle prend une première bouchée, puis reste un instant la cuillère en l'air et me regarde comme si elle réfléchissait intensément.

— Vous me devez une explication John. Le temps de

finir notre dessert et vous n'y couperez pas.

Notre photographe passe entre les tables et d'un sourire entendu fait signe à Natalie que « tout » est dans la boîte. Elle lui adresse un petit signe de tête et un sourire de remerciement.

Pendant que les valseuses et les couples se succèdent sur la piste, nous dégustons la pièce montée par petites bouchées sans parler, sans nous quitter des yeux.

Lentement, doucement, l'émotion qui nous étreignait reflue. Par contre, ce qui ne se dissipe pas, c'est la douce chaleur que je ressens dans la poitrine. Les yeux de Natalie rivés aux miens sont pleins de tendresse et... d'une sorte d'interrogation. Sous prétexte de mieux voir la piste, elle a déplacé sa chaise et nous sommes pratiquement épaule contre épaule. Je peux presque sentir la chaleur de son corps et je laisse son parfum m'ébahir. Bien que pour la taquiner, j'ai fait durer mon dessert aussi longtemps que possible, mon assiette est vide et je ne vais pas pouvoir couper plus longtemps à cette « explication ».

S'essuyant délicatement les lèvres, elle se penche vers moi. L'éclairage vient de changer et sous cette variation, ses yeux prennent la couleur de l'aigue-marine. Elle me scrute intensément et me demande :

— Jean Rhyne... Vous n'avez pas fait d'études, mais vous abordez la plupart des sujets avec aisance et tout particulièrement l'Histoire... Vous ne savez pas danser et vous valsez comme un Dieu, me faisant éprouver des émotions que je n'avais jusque-là jamais ressenties... Qui êtes-vous, Jean ?

Je n'ai pas besoin de réfléchir pour lui répondre :

— Pour que vous en reveniez au français pour mon prénom, c'est que la question est d'importance. Je vais essayer d'y répondre aussi franchement et aussi simplement que possible.

En ce qui concerne mes diplômes, je vous confirme n'en avoir aucun. Ma culture en Histoire, je la dois à une curiosité dévorante, une boulimie de lecture et à une excellente mémoire.

Par contre pour la danse je ne vois qu'une explication.

Je m'interromps, faisant mine de réfléchir.

De sérieuse, son expression devient attentive.

— Et laquelle, je vous prie ?

Un petit sourire et une légère pression de mes doigts.

— C'est très simple ! Vous me faites des cachotteries.

Ses sourcils se froncent.

— Ah ! Parce que c'est moi qui fais des cachotteries ?

— Très certainement ! La seule explication à ce miracle pour ma soudaine maîtrise de la valse viennoise est que vous êtes une fée... ou une sorcière... et que vous me l'avez caché. J'opterai pour une fée... en tout cas, vous en avez les yeux.

Je croyais plaisanter, mais elle doit vraiment être une fée... ou peut être une sorcière... car en même temps que ses sourcils se détendent, ses yeux prennent une couleur dorée et que l'on ne vienne pas me dire que c'est sous l'effet des variations de la lumière.

Me fixant tendrement, elle passe son bras gauche autour de mon cou et me tend sa bouche. Il y a beaucoup de monde autour de nous et surtout notre photographe attitré qui immortalise l'instant. Qu'importe, je ne résiste pas. Le baiser ne dure pas très longtemps. Elle a quand même le temps d'entrouvrir ses lèvres et dans ce court instant, sa main droite caresse tendrement ma joue puis la base de ma nuque, juste au-dessus de la chemise.

Lorsque nos lèvres se séparent, sans lui laisser le temps de réfléchir ou de réagir, je la prends par la main, pose son étole sur le dossier de sa chaise et l'entraîne sur la piste. C'est l'instant que choisit notre maître d'hôtel pour reprendre le micro.

— Mesdames, Messieurs, en clôture, l'orchestre va maintenant nous interpréter son morceau de bravoure. Clôture de sa prestation, mais non de la soirée que nous poursuivrons en compagnie de notre disc-jockey sur une note plus douce et plus contemporaine. En attendant, place à « La Marche de Radetzky ». Que ceux qui se sentent encore des jambes n'hésitent pas.

Son regard fixé sur nous est sans équivoque.

— Mesdames et Messieurs, je vous laisse la piste.

Natalie se penche vers moi.

— Pas de souci. Après la valse de l'empereur, c'est bien le diable si nous n'y arrivons pas.

Une vingtaine de personnes se met en place sur deux files et je me retrouve face à Natalie, mais cette fois sans l'appui de sa main et de son corps pour me guider. Surtout ne pas paniquer.

L'orchestre attaque les premières mesures *amabile*<sup>34</sup> et enchaîne *alla tedesca*<sup>35</sup>. À l'instant précis où je vais « me prendre les pieds dans le tapis », Natalie est dans mes bras et comme par magie, le miracle se renouvelle. Lorsque l'on sait quoi faire, le rythme est simple à suivre d'autant que le public bat la mesure en frappant dans ses mains et du pied sur le dallage. Je me laisse gagner par l'ambiance et avec tous les autres participants nous partons dans une marche puis un galop endiablé. Natalie est resplendissante. Entre sa crinière d'or et sa magnifique robe blanche, on ne voit qu'elle. Avec les sautilllements de la danse

---

34 Musique : Exécution douce, gracieuse.

35 Musique : Exécution à l'allemande.

et son décolleté plongeant, je crains le pire, mais c'est à peine si l'on perçoit un tressautement évocateur à chacun de ses pas.

Lorsque la musique s'arrête, je ne sens plus mes jambes et mon cœur bat à se décrocher. Chacun est essoufflé, mais heureux et tous, faisant face à l'orchestre, applaudissons les musiciens qui se lèvent, nous saluent et lentement, quittent l'estrade.

Pendant cette « marche » endiablée, le disc-jockey a préparé ses platines et à l'instant précis où Natalie et moi pensons quitter la piste, s'élève la voix pleine et chaude d'une interprète anonyme : *Cry me a river*. Le rythme est lent. La voix douce et enveloppante nous prend le cœur et le corps.

Un seul regard et nous nous enlaçons, serrés l'un contre l'autre, abandonnés à la musique et à cette voix si prenante.

La même magie qui nous faisait voler sur les notes de Strauss nous prend les reins. Natalie passe ses deux bras autour de mon cou et se laisse aller contre moi de tout son corps, ses yeux dans les miens. Dans la lumière tamisée de la piste qui nous fait comme un écrin, la même émotion que tout à l'heure les fait briller tels des diamants.

Jamais elle n'a été si proche de moi. Sa robe est si parfaitement ajustée à son corps que de sa poitrine à son ventre, c'est comme si elle était nue dans mes bras.

Elle m'embrasse passionnément et ce baiser fou, est bien au-delà du désir. S'il n'y avait eu cette valse, nous pourrions croire que seules les paroles de la chanson nous emportent, mais j'ai exactement la même sensation d'apesanteur que tout à l'heure. Mes pieds ne touchent plus le sol, ils ne font que l'effleurer. Par-dessus tout, il y a cette même perception de fusion comme si chaque cellule de son

corps était une cellule du mien. Lorsqu'elle libère mes lèvres et pose la tête sur mon épaule, je comprends que ce qui s'est noué sur ce petit bout de trottoir de la rue Daunou nous échappait déjà, à l'instant précis où nos mains se touchaient.

Elle relève la tête. Sa bouche est toute proche de mon oreille. Elle ne dit rien pour ne pas gâcher l'instant. Il y a juste son souffle ténu qui caresse mon cou. Tout son corps me dit combien elle est heureuse d'être contre moi.

Nous avons totalement perdu la notion du temps et ne savons même plus depuis quand nous dansons. À ce stade, ce n'est plus vraiment de la danse. Qu'importe ! Nous restons là, oscillant l'un contre l'autre, la soif et la fatigue nous sont devenues étrangères. La seule chose qui nous ramène à la réalité est le sentiment étrange que nous sommes véritablement seuls.

Ce n'est pas tout à fait le cas. Il reste encore un couple sur la piste, mais dans la salle, à part deux tables de trois et quatre personnes qui achèvent leur champagne, le maître d'hôtel et trois serveurs manifestement fatigués, il n'y a plus personne. Même notre photographe a renoncé à notre compagnie. Il s'est éclipsé sans pour autant manquer à sa promesse. Sur notre table, à côté de la pochette de Natalie, une petite boîte jaune nous fait comme un clin d'œil pour nous dire que ces moments magiques sont là... imprimés à jamais sur la pellicule et dans nos cœurs.

\*\*\*

## La lune de Barbizon

Blottis l'un contre l'autre nous ne nous sommes même pas rendu compte que les portes de l'ascenseur étaient ouvertes. C'est la petite sonnerie juste avant qu'elles ne se referment qui nous ramène sur terre.

De crainte qu'elle ne prenne froid, j'ai passé son étole sur les épaules de Natalie. D'une main, j'en maintiens les pans fermés sur sa gorge tandis que de l'autre, je la guide dans le couloir jusqu'à sa porte. Un petit subterfuge pour rester contre elle quelques minutes de plus.

De sa pochette où elle cherche un court instant, elle extrait sa clé. La porte s'ouvre. Elle s'efface, m'invite à entrer.

— Je voudrais vous montrer quelque chose.

Ses yeux bleus me scrutent comme si elle cherchait à deviner ce que je pense. Ne laissant rien paraître de mon trouble, je m'avance et j'entends la porte se refermer discrètement derrière moi. Surtout ne pas commettre le moindre impair qui pourrait lui donner à penser que je ne suis pas l'homme de parole qui a réservé deux chambres, même s'il n'y a pas dix minutes, elle était en train de m'embrasser passionnément.

Parvenu au bout du vestibule, je m'arrête tandis que Natalie accroche son étole à une patère et dépose pochette et clé sur la console. Elle passe devant moi,

le regard neutre à un point que j'ai brusquement l'impression d'être en rendez-vous professionnel. Dix millions de questions se bousculent dans ma tête. Faisant mine de s'apercevoir que je ne la suis pas, elle se retourne et me tend la main avec un sourire dont je cherche désespérément à savoir ce qu'il cache.

— Allons, venez ! N'êtes-vous pas curieux de savoir ce que je veux vous montrer ?

Après les heures très tendres que nous venons de passer sur la piste de danse, le ton est pour le moins impersonnel, presque froid. Je suis complètement déstabilisé. J'apprendrais avec le temps que Natalie est une experte dans cet art qui consiste à prendre les gens à contre-pied. Davantage que sa fonction de diplomate, c'est son caractère facétieux qui ressort à ces moments-là.

Je répons, hésitant :

— Si bien sûr !

Ma main dans la sienne, elle me conduit au centre du salon, vers le bow-window dont les rideaux sont grand ouverts sur un ciel clouté d'étoiles. Tout en haut, dans l'angle de l'immense verrière, la lune à son premier quartier nous fait un clin d'œil complice.

Me tenant toujours par la main, elle passe entre un des fauteuils et le grand canapé à méridienne pour s'immobiliser devant la table basse.

Sur la table, un plateau... deux flûtes de cristal, un seau garni de glace et d'une bouteille d'un grand champagne millésimé. Tout à côté, une très belle boîte savamment emballée dans un papier rouge et un ruban doré. Posée sur la boîte, une enveloppe de ce bleu que je reconnaîtrais entre mille.

Natalie me regarde avec un sourire radieux.

— C'est pour vous John.

— Pour moi ?

— Oui ! À moins qu'il n'y ait un autre John dans

cette pièce.

Je m'approche hésitant. Ce n'est ni ma fête, ni mon anniversaire ni quoique ce soit d'autre. Sur l'enveloppe, mon nom savamment calligraphié de cette écriture que je ne peux oublier, pas plus que la couleur du papier.

« Pour John ! »

Dans le froissement soyeux de sa robe, Natalie s'assied sur le canapé et tapote la place à côté d'elle.

— *Don't be shy John. It's just your test*<sup>36</sup>.

Je m'assieds près d'elle et la regarde, les yeux ronds.

— Mon test ?

— Oui ! Allons... ouvrez !

Sous son regard amusé, j'obtempère et retire de l'enveloppe une petite feuille pliée en deux.

— « Bonsoir John !

Avant toute chose, encore un grand merci pour toutes vos attentions. Pour cette suite somptueuse, et pour cette robe qui ne l'est pas moins. Je ne connais pas encore l'issue de cette soirée, mais je ne doute pas un instant qu'elle soit à votre image, pleine de charme et de tendresse. Vous me permettrez cependant de vous soumettre à ce test que vous connaissez bien puisque c'est vous qui m'en avez donné l'idée. Vous ou plutôt votre marraine qui dans sa grande sagesse n'en avait certainement pas exclu les hommes.

J'ai déjà une petite idée du résultat concernant le Champagne et le Chocolat, mais "quid" de l'assemblage des deux ?

À vous de me le dire, John.

Tendresses

Natalie. »

La feuille au bout des doigts, je ne peux en

---

36 Ne soyez pas timide John. C'est juste votre test.

dissimuler le tremblement.

J'articule péniblement :

— Merci Natalie ! Merci du fond du cœur, c'est la lettre la plus adorable qu'il m'ait jamais été donné de lire. Vous êtes peut-être une fée, mais sûrement une magicienne des mots.

Je me penche vers elle pour l'embrasser.

Avec un sourire malicieux, elle pose un doigt sur mes lèvres :

— Tsst... Tsst... Tsst ! D'abord le test... pour le bisou, on verra.

Pendant que je m'emploie à déballer la boîte, avec des gestes gracieux et une aisance surprenante, elle débouche la bouteille de champagne et remplit nos flûtes.

La boîte entre les mains, je m'étonne :

— Des chocolats de chez « Fauchon », vous me comblez !

Elle me tend une flûte pleine de bulles et délicatement, du bout des doigts, prend un chocolat dans la boîte que je lui présente.

Son regard et sa question sont sans équivoque.

— Un chocolat et un peu de champagne suffiraient-ils à vous combler ?

Les yeux rivés aux siens, je lui réponds :

— Ça, impossible de le savoir sans faire le test.

Cela ressemble à une sorte de communion.

Ensemble, sans nous quitter des yeux, nous prenons une gorgée de champagne puis, dans le même geste, ouvrons la bouche pour y accueillir le chocolat que nous échangeons.

Encore une longue gorgée de champagne, un autre chocolat puis, comme reliés par des fils invisibles, dans le même geste, nous posons notre verre devant nous.

Natalie avance doucement ses lèvres vers moi. Je

pose mes mains sur ses épaules et je sens sa peau qui frissonne sous mes doigts.

Sa bouche est douce. Tandis que je caresse ses épaules, son cou, sa joue, les tendres lèvres s'ouvrent doucement. Elle se serre contre moi, approfondit son baiser, sa langue cherche la mienne. Simultanément, le même frisson nous parcourt. Ma main descend doucement vers sa poitrine et lorsque je prends un de ses seins à travers l'étoffe de son bustier, elle ne se dérobe pas.

Mon Dieu ! Quelle rondeur, quelle fermeté ! J'en ai la tête qui tourne.

C'est la première fois que nous nous touchons ainsi et en même temps que l'intense désir qui m'empoigne le ventre, je sens une immense douceur m'envahir. Mon cœur est en train de fondre et me dit ce qu'il n'a cessé de me répéter tout au long de la soirée :

— « Il est trop tard. Inutile de te débattre. Tu n'as juste qu'à profiter de cette tendresse qui t'a tant manqué. »

Tandis que je caresse son sein, du bout des ongles elle frôle ma poitrine à travers ma chemise et ne s'interrompt pas, lorsqu'embrassant son cou offert, je lui demande :

— Avez-vous toujours mon petit mot sur vous ?

Ses yeux ne sont plus que deux fentes au travers desquelles brille son désir. C'est une sorte de chat qui me répond :

— *May be...* Peut-être que oui... peut-être que non.

L'invite est on ne peut plus claire, je glisse un doigt entre étoffe et peau. Sa gorge est d'une douceur incroyable. En comparaison, le satin et la soie sont aussi rêches que la bure.

Mon doigt se fait plus inquisiteur et rencontre, non le petit bout de papier, mais un téton plus dur et brûlant qu'un tison.

Je persiste dans ma recherche et c'est bientôt un deuxième doigt qui rejoint le premier. Le téton roule entre mes phalanges. Natalie gémit doucement, se cambre pour mieux s'offrir. Un troisième doigt s'invite à la fête et ce geste a un effet inattendu.

Un petit craquement de couture malmenée se fait entendre. Natalie sursaute, se dégage, la main sur la bouche, l'air horrifié.

— *Jesus !* La robe !

Elle se lève d'un bond et, levant un bras puis l'autre, cherche désespérément à cerner le désastre. Quelque peu hébété, je suis resté assis. L'air interrogateur, elle me demande :

— Il n'y a rien sur les côtés, pourriez-vous vérifier derrière.

Je me lève. Elle se tourne et me présente son dos. J'écarte ses cheveux et aussi consciencieusement que possible inspecte la couture tout au long du zip gainé dans un pli du tissu.

Verdict : Rien ! Tout est intact. Je la rassure.

— Tout va bien. Je ne vois rien.

Natalie a un petit rire et se penchant récupère les deux flûtes à moitié bues.

— Un toast à la chance.

Puis, me donnant un petit bisou du bout des lèvres :

— Et aussi un toast pour nous. Après cette émotion, nous l'avons bien mérité.

Je bois en même temps qu'elle, lui prends le verre des mains.

— De quelle émotion vouliez-vous parler ?

Pour toute réponse, elle s'écarte, fait quelques pas et éteint une à une les lampes du salon pour terminer par celle près du canapé.

— Je préfère... on ne sait jamais. Les voisins pourraient avoir des insomnies.

— Quels voisins ? Il n'y a personne !

— Si ! Au fond du parc, juste derrière le rideau d'arbres... une petite maison... j'ai aperçu une lumière tout à l'heure en entrant.

En attendant, nous sommes dans la pénombre, si tant est que pénombre il y a. Je distingue nettement Natalie qui d'un mouvement souple se débarrasse une à une de ses chaussures.

Il n'y a pas un seul nuage dans ce ciel nocturne de janvier et bien qu'à son premier quartier, la lune éclaire la pièce comme en plein jour. Cette lueur mi-laiteuse, mi-bleutée, donne un aspect irréel à tout ce qui nous entoure, y compris nous-mêmes. Natalie est une statue vivante et comme en lumière noire, le blanc de sa robe chatoie.

Mes yeux s'accoutument très vite à cet éclairage fantomatique qui fait comme un halo d'argent à sa crinière d'or. Elle s'approche doucement, de cette démarche particulière, accentuée par le fait qu'elle est pieds nus. Je crois observer que son talon ne touche pas le tapis. Seules la pointe du pied et la plante se déroulent au sol. Le pied se lève avant que le talon ne soit posé. Tout à coup, l'image me revient, je sais où j'ai déjà vu cette démarche. C'est celle de toutes les danseuses classiques qui entrent en scène. Je n'ai pas davantage le temps de cogiter sur mes connaissances chorégraphiques. Natalie est devant moi.

Totalement accoutumé à cette lumière blafarde, je distingue maintenant parfaitement chacune des expressions de son visage, ses grands yeux légèrement ombrés, les deux fossettes de ses joues et les ailes de son nez qui palpitent doucement.

Arrivée juste devant moi, elle marque un temps d'arrêt, m'observe puis, pivotant sur la pointe des pieds et soulevant sa chevelure à deux mains, me présente son dos.

— Vous voulez bien ?

Ne me voyant plus et prenant mon silence pour une hésitation, elle croit bon de préciser :

— Juste pour éviter que cette fois, la robe ne craque pour de bon.

J'ai le cœur qui bat la chamade et les doigts qui tremblent, mais parviens tout de même à trouver l'attache que je dégrafe et la fermeture que j'abaisse lentement.

Le chuintement du « zip » me fait frissonner, mais ce que j'aperçois provoque une bouffée de chaleur qui m'empourpre les joues. La robe est entièrement ouverte et baille largement du milieu du dos, au creux des reins. Au creux des reins et même beaucoup plus bas. J'ai sous les yeux la réponse à la question que se posaient sans doute bien des hommes... et même des femmes tout à l'heure sur la piste... et que, je dois bien le reconnaître, je me suis posée aussi.

Natalie ne porte même pas de string... elle est nue sous sa robe. Comment suis-je certain qu'elle a perçu mon état d'extrême tension. Peut-être ce frisson qui parcourt son dos ? Les mains tenant encore ses cheveux et comme si elle lisait dans mes pensées, elle précise d'une voix calme :

— Il est impossible de porter quoique ce soit sous ce genre de robe, hormis un string ou des sous-vêtements particuliers que je n'avais pas.

Ses bras s'abaissent, ses deux mains plaquées sur ses seins maintiennent le haut de la robe, elle se retourne lentement vers moi. Elle me fixe intensément, comme si elle cherchait une réponse à une question qu'elle est seule à connaître puis lentement, lâche son bustier et passe ses bras autour de mon cou.

La conséquence du geste est immédiate. Le tissu glisse doucement sur sa peau et en une seconde la

robe n'est plus qu'une corolle blanche sur le tapis.

D'un geste élégant et discret, elle l'enjambe et la repousse du bout du pied.

Sa bouche est une coupe de miel et de feu. Je sens ses seins que plus rien ne retient pointer drus à travers le mince tissu de ma chemise et mes mains animées d'une vie propre descendre le long d'un dos souple et musclé. Mes doigts parcourent une douce cambrure où ils retrouvent les mêmes fossettes que celle de ses joues, dernière frontière avant deux rondeurs à rendre fou peintres et sculpteurs. Il doit être impossible de reproduire une telle perfection. Sous les paumes de mes mains, la peau de Natalie frémit et se hérisse de mille grains. Je suis tellement perturbé par tant de beauté que la nature me trahit. Natalie plaquée tout contre moi et m'embrassant passionnément s'en est certainement rendu compte et le fait même d'y songer me donne le coup de grâce.

Elle libère mes lèvres, se recule légèrement et m'adresse un sourire d'une telle tendresse qu'oubliant tout ce qui n'est pas elle, je me sens littéralement flotter au-dessus de mon corps. Elle fait encore un pas en arrière et malgré moi mon regard s'abaisse lentement.

Mon Dieu ! Quelle merveille !

Je crois bien que j'arrête de respirer.

Ces épaules que je connais déjà et ces deux seins lourds, pleins et fermes. Le ventre plat encadré de deux hanches telles celles d'une amphore grecque, prolongées de deux jambes faites au tour. Le chapiteau qui les couronne est orné d'une toison d'or si tenue qu'elle est tout juste un duvet.

L'émotion est trop forte... ce que je ressens est au-delà du désir. Je sens mon cœur emplir ma poitrine au point qu'elle ne peut plus le contenir. Mes yeux s'embuent. Il faut que je lui dise...

Comme si elle savait, les yeux pleins de tendresse, elle avance un doigt, le pose sur mes lèvres.

— Chhuutt... John ! Ne dis rien.

Je n'ai même pas conscience qu'elle vient de me tutoyer, mais suis-je seulement conscient ?

Suffisamment en tout cas pour me rendre compte qu'avec de petits gestes doux, elle enlève ma veste et la pose délicatement sur le dossier du canapé. Ponctuant d'un baiser chaque bouton qu'elle défait, elle a tôt fait d'ouvrir ma chemise. Elle en ôte le nœud papillon avant de la faire glisser doucement et de la poser à côté de ma veste. Elle s'arrête un instant, ses yeux allant de mes épaules à mon torse et comme si elle les sculptait elle-même, les effleure... de la pointe de ses ongles.

Le frisson qu'elle provoque s'accentue, alors qu'avec une infinie délicatesse sa main descend le long de mon ventre. C'est la première fois qu'une femme me caresse avec une telle douceur, avec des yeux si tendres, si pleins de désir. À l'instant où elle défait la boucle de ma ceinture, la confusion qui montait en moi se dissipe pour faire place à une envie irrépressible de la prendre dans mes bras, d'être tout contre elle. D'un geste rapide, je me débarrasse de mes chaussures. Elle se baisse pour faire glisser mes derniers vêtements, elle est si proche qu'elle ne peut plus rien ignorer de mes moyens retrouvés. Elle se redresse lentement, comme à regret, me frôlant de la pointe de ses seins. Lorsqu'elle marque une halte à mi-parcours, ma tension est à son paroxysme. Ses tétons durs et comme chauffés au rouge me brûlent la peau. Puis elle reprend son ascension. Son visage arrive à hauteur du mien et je contemple celui d'un ange. Comment fait-elle pour exprimer dans le même temps, désir fou, innocence, paix, douceur et joie ? Joie toute simple d'être là dans les bras de l'homme

auquel elle dit par son regard et chacun de ses gestes que pour rien au monde, elle ne voudrait être ailleurs.

Doucement, je prends ses lèvres qu'elle entrouvre pour me laisser goûter sa langue et nos bouches se mêlent en un baiser que chaque seconde rend plus torride. Je suis si tendu que cela en est presque douloureux et je ne peux retenir un gémissement lorsqu'elle me prend entre ses doigts.

À mon tour de caresser son ventre si doux et tandis que sa main monte et descend doucement, je fais glisser mes doigts sur sa toison. De toison il n'y a point. Juste comme je l'avais soupçonné, un duvet imperceptible dont je me demande sur le moment s'il n'est pas fait de fils de soie tant il est doux. Je voudrais prolonger l'instant, mais les ondulations de ses reins et son souffle qui s'accélère me disent qu'elle exige un peu plus de hardiesse. Mon médius descend encore et aborde le début d'une fente si humide qu'il y est prestement absorbé avant que d'être arrêté par la perle d'un bourgeon aussi dur que ses tétons. Je m'y attarde un instant lui arrachant de petits gémissements, puis sur une invite de son ventre et de ses reins me glisse un peu plus bas où une douce tiédeur m'accueille.

Sa main autour de moi, mes doigts sur elle et en elle, c'est tout juste si nous bougeons. C'est tout juste si nous respirons.

Nous restons longtemps ainsi enlacés, unis par nos lèvres et nos mains. Puis, doucement, Natalie se dégage et se tourne.. Elle vient s'appuyer de tout son dos contre ma poitrine, contre mon ventre et lève lentement les bras m'invitant à embrasser son cou, à prendre ses seins dans mes mains. Mes doigts caressent ses tétons dont je me demande un instant, à la façon dont elle gémit, s'ils ne sont pas douloureux tant ils sont durs.

Elle pose sa main droite sur la mienne et la guide entre ses cuisses où par de petits gestes délicats, elle me fait passer l'entrée du temple. La caresse qu'elle exige la fait tout d'abord frémir puis gémir, et de seconde en seconde, de minute en minute, ses gémissements se changent en cris de plaisir pour finir par un spasme qui la secoue toute entière.

Elle est lourde dans mes bras et c'est bon de la tenir ainsi. À l'instant où je m'apprête à la soulever pour la porter dans la chambre, elle se retourne, m'embrasse et, me tenant toujours de sa main gauche, appuie son index droit sur ma poitrine, me fait reculer vers le canapé, juste derrière moi.

À reculer ainsi, l'inévitable se produit. Je tombe assis, de tout mon poids. Impossible de résister à cette douceur que mes doigts connaissent déjà.

Mes mains sur ses fesses tendres et rebondies je picore ses seins de baisers, puis enlaçant sa taille de mes deux bras, je pose ma joue sur son ventre. La soie de sa peau, ses mains dans mes cheveux, l'instant est si doux. Imperceptiblement, sans tout à fait m'en rendre compte, je glisse sur l'assise du canapé tandis qu'y posant un pied et arquant les reins, elle s'ouvre à mon baiser. Lorsque mes lèvres se posent sur elle et que je l'embrasse doucement c'est comme si je cessais d'appartenir à cet univers. Je suis avec elle dans un monde de lumière où plus rien ni personne ne peut plus nous atteindre.

Au-dessus de moi, ses halètements s'amplifient. Elle tomberait en arrière si je ne la retenais de toutes mes forces.

Dans un gémissement, je l'entends me dire :

— Pitié John ! Je vais mourir... oh oui... *oh Jesus !*

Ce sont les premières paroles prononcées depuis que nue devant moi, elle me déshabillait. Juste avant... dans un instant de grâce absolue, elle me demandait :

« Ne dis rien ».

Des soupirs aux gémissements, des gémissements aux soupirs, tout s'accélère et tout à coup... un léger cri et elle se tétanise dans un dernier spasme.

Elle se fait lourde et encore toute tremblante de l'orgasme qui vient de la secouer, fléchit sur ses jambes, se met à genoux et me repousse doucement contre le dossier du canapé.

On dirait que la lune, consciente de la magie du moment a décidé de n'éclairer que nous. Alors que le reste de la pièce est dans une semi-pénombre, nous baignons dans la lumière d'un autre monde, celui où nous sommes entrés lorsque nos doigts se sont effleurés rue Daunou. Je sens confusément que quelque chose de plus grand que nous a posé sa main sur nos cœurs.

Les yeux de Natalie rivés aux miens me disent que tout comme moi elle s'imprègne de cette lumière dont chaque rayon est une promesse.

Sa tête s'incline un peu, juste assez pour m'effleurer. Quelques baisers légers et alors que je croyais mon corps déjà tendu à s'en nouer les muscles, je me laisse emporter par la sensation exquise de ces lèvres et de sa langue qui me prennent. Bientôt, dans cet océan de douceur, je suis tel un esquif ballotté par les vagues de sa bouche et de sa main. Au bout de longues minutes, parmi ces vagues, il en est une qui naît au creux de mon ventre. Elle enfle, enfle encore et prend de la puissance. Dans un coin de mon esprit où subsiste un reste de lucidité, je devine le haut fond sur lequel elle va se lever, déferler et tout emporter sur son passage. Viendra l'instant où je ne pourrais plus rien, où il sera trop tard pour la stopper.

Appuyant mes mains sur ses épaules, je cherche à me dégager, mais elle est d'une force surprenante et

de sa main libre, me cloue sur le dossier de velours. Il est trop tard maintenant. La vague se lève, déferle, se brise, me jetant sur la grève où je viens mourir dans un râle.

Elle me garde longtemps prisonnier de son baiser puis, certaine que je ne me débattrai plus, parachève lentement son œuvre avant de me libérer.

Son sourire est celui d'une femme heureuse de sentir en elle le goût de la vie qu'elle vient d'accueillir. Elle me regarde tendrement et me caressant encore une fois, se redresse, vient s'asseoir et se blottir contre moi. Au creux de mon oreille, alors que je redescends lentement du paradis, elle murmure :

— Tu as le goût du gingembre... C'est inattendu... mais tellement délicieux.

Je reviens doucement à la réalité. C'est un peu comme si je reprenais connaissance. Le premier sens à revenir est l'ouïe, le deuxième l'odorat, le troisième la vue, et d'un seul coup, le goût et le toucher. Tout cela un peu comme dans un rêve... Je suis dans ses bras et réalise enfin ce qui vient de m'arriver.

L'émotion qui me submerge est telle qu'il m'est impossible de la contrôler. Mes yeux se noient de larmes.

Natalie sursaute, me prend par les épaules et me regarde, inquiète.

— John ! Ça ne va pas ? Qu'y a-t-il ?

Elle a pris une petite serviette posée sur le plateau et essuie mes larmes, me couvrant le visage de baisers.

Elle ne sait pas si je l'ai entendue et inquiète, répète sa question :

— John ! Qu'y a-t-il ?

Je me redresse, la prends dans mes bras, la serre très fort puis l'index sous son menton, lève son visage vers moi et la regarde au fond des yeux.

— Natalie ! Je ne sais pas comment te dire, mais... c'est la première fois depuis très... très longtemps, en fait près de vingt ans, qu'une femme me caresse ainsi... et que j'embrasse une femme de cette façon. J'avais oublié combien c'était tendre, combien c'était doux, combien c'était magique.

Elle me regarde ébahie.

— Mais John ! Tu as quarante ans et tu es marié ! Comment est-ce possible ?

— C'est tout simplement possible parce que la femme que j'ai épousée il y a dix-neuf ans considère ces baisers et ces caresses-là, comme une abomination.

Je vois les yeux de Natalie s'arrondir de stupeur.

— Seigneur Dieu ! Comment parler d'abomination là où il n'y a que tendresse et plaisir.

Ce que je viens de lui avouer l'a manifestement perturbée. Elle essaie de reprendre ses esprits. Je sens passer comme une crainte dans son regard. Je l'embrasse et la rassure.

— C'était magique... d'une infinie tendresse. Je n'avais jamais rien ressenti d'aussi doux.

À son tour d'être submergée par l'émotion. J'essuie le coin de ses yeux. Le sourire qui revient sur son visage est magnifié par le clin d'œil que nous fait la lune après s'être débarrassée d'un nuage auquel elle a signifié qu'il n'avait rien à faire ici.

Elle caresse ma poitrine d'une main légère.

— Attends ! ... Tu frissonnes et je n'ai pas très chaud non plus. Je vais chercher des peignoirs.

Elle se lève avec une souplesse et une légèreté qui me laissent pantois tant il me semble quant à moi peser des tonnes. Éclairés par la lune, ses reins et son dos musclés qui s'éloignent vers la chambre sont d'une telle perfection que je ne sais s'il est possible de seulement les évoquer sans en altérer la beauté.

Elle disparaît dans la chambre. Je suis perdu. Heureux comme je ne l'ai jamais été... mais perdu. Sans même me rendre compte que je suis nu, je me lève et avance vers le bow-window. La réponse au tourbillon de questions qui emporte ma raison est peut-être dans les étoiles.

Je n'ai ni vu ni entendu Natalie revenir, mais sens sa présence derrière moi. Je me tourne à demi. Elle est là immobile qui me regarde comme si elle voyait je ne sais quoi de surnaturel.

Je m'apprête à aller vers elle. Sa voix n'est qu'un souffle :

— Non John ! S'il te plaît, ne bouge pas. Tu es si beau. Tu me fais penser au David de Michel Ange. Maintenant, je sais pourquoi j'avais l'impression de ne rien peser entre tes bras quand nous dansions. Tu es magnifiquement musclé.

J'ai un sourire gêné.

— Pourtant... il y a deux ans, nu devant toi, je serais mort de honte.

Sa surprise n'est pas feinte.

— Ah ! Et pourquoi donc ?

— Parce qu'il y a deux ans, je n'étais qu'un gringalet joufflu et bedonnant.

— Tu te moques de moi !

— Pas une seconde.

Elle a manifestement du mal à me croire. Je fais deux pas, prends ses mains dans les miennes.

— Tu sais ! Pendant des années, je n'avais vraiment aucune raison de m'occuper de mon corps, aucune raison, mais surtout aucune envie.

Je pense qu'elle commence à comprendre. Ce n'est pas de la compassion que je lis dans ses yeux, mais de l'admiration.

— D'accord... et... à quel miracle dois-tu cette métamorphose ?

— À un gros coup de colère, un soir devant un miroir avec mes joues et mon ventre rebondis. Le lendemain, je me suis inscrit dans une salle de musculation et deux mois après j'en étais à deux heures par jour. Le début a été très dur, mais avec le travail, c'est devenu ma drogue. Je pensais pouvoir combler ainsi ma frustration. C'était une illusion.

Elle me sourit.

— Tu es une très belle illusion et tu sais je suis sincère pour le « David ».

Son regard s'abaisse.

— Sauf pour un détail...

Je dois subitement avoir l'air très inquiet, car elle glousse en précisant :

— Oh ! Un détail sans importance... juste la toison. Euh ! Excuse-moi, mais pourquoi n'as-tu pratiquement aucune pilosité... enfin... c'est tellement court ?

Posée comme ça... tout à trac, sa question est plus que déstabilisante. Il faudra que je m'habitue à la spontanéité de Natalie.

Je bégaie :

— Ben... c'est que... les gens... euh... qui vivent sous les tropiques... se tondent... euh... pour éviter les mycoses.

Elle rit, mais semble soulagée comme si je venais de lui dire que je n'étais pas un Martien.

— Ah bon ! Parce que comme tu n'es pas imberbe, je ne comprenais pas.

Ses yeux s'abaissent, vers son propre ventre cette fois.

— Eh bien ! Ça veut donc dire que je suis faite pour vivre là-bas. Je n'ai rien sous les aisselles... Quant au reste... tu as pu te rendre compte que c'était... comment dire... symbolique. Pardonne-moi... je suis incorrigible. J'espère que je ne t'ai pas froissé.

Je tiens à lui montrer que moi aussi, je peux être

pince-sans-rire quand on m'en donne l'occasion.

— Mais pas du tout ! C'est un sujet que j'aborde fréquemment, pour ne pas dire tous les jours.

Elle rit, puis redevenant sérieuse :

— Touché ! Mais mon Dieu ! C'est vrai que tu es beau. C'est peut-être pour ça que tu me fais dire n'importe quoi.

Mes yeux vont de son ventre à ses seins, de ses seins à son visage puis redescendent vers son pubis.

— Tu es aussi très belle Natalie et tu es... comment dirais-je... solaire. Oui, c'est ça... solaire.

Elle est sensible au compliment, mais ne peut se passer d'une pirouette.

— Solaire ! Tiens donc ! T'aurais-je ébloui ? Oh ! Suis-je sotté ?

Je l'aide à enfiler son peignoir, en profite pour frôler son corps et l'embrasser dans le cou.

— Non, je ne pense pas que tu sois sotté... et je...

À son tour, elle m'aide à passer mon peignoir, se serre contre moi fronçant les sourcils.

— Tu voulais dire autre chose ?

Je ne sais pas comment et surtout par où commencer, j'hésite. Le mieux est de dire ce que je ressens, ce que je ne fais jamais d'ordinaire. J'ai bien trop peur que l'on vienne saccager cette chose si fragile que je cache au fond de moi. Avec Natalie tout paraît si facile, si naturel. Il y a aussi le risque de l'effrayer et de briser net cette relation à peine éclosée. Non ! Je suis sûr que c'est ce qu'il faut faire. Être vrai... sincère. Tout est si beau avec elle, je ne veux pas d'ombre entre nous.

— Tu sais ! C'est compliqué... et tout simple en même temps. Compliqué parce que je ne sais pas où je vais... simple parce que je m'en moque.

Natalie écarquille ses grands yeux.

— J'avoue être complètement perdue.

Je lui prends les mains.

— Vraiment ! Une petite voix me dit pourtant que nous ressentons les mêmes choses, et ce... depuis que nos regards se sont croisés rue Daunou.

Si Natalie était un homme, on verrait sa pomme d'Adam monter et descendre. Elle déglutit péniblement, prend un verre, boit une gorgée de champagne, repose le verre. Je lis la crainte dans ses yeux.

— John ! Ce... ce n'est pas ce que je voulais...

Mes doigts se mêlent aux siens.

— Et maintenant... le veux-tu ?

Elle dégage ses doigts, prend ma tête entre ses mains et me fixe de ses grands yeux bleus.

— Oui, je le veux, John ! J'ai très peur, mais je le veux. Je ne veux rien d'autre que toi.

Puis le regard à demi baissé :

— Comment est-ce arrivé ?

Je caresse ses cheveux.

— Il ne doit pas y avoir d'équation pour ça. Je crois que nous ne sommes que deux toutes petites choses entre les mains du destin.

Elle me sourit.

— Destin... un des nombreux noms de Dieu.

À mon tour de sourire.

— Alors, si nous ne sommes que de petites choses entre ses mains, il nous fait le plus beau cadeau du monde. À nous d'en user sans faire de mal à personne parce que ce serait la négation du nom qu'on lui donne.

— De quel nom veux-tu parler, John ?

— De l'Amour, Natalie.

Ses beaux yeux se ferment. Je la sens frissonner sous le peignoir éponge.

Elle reste ainsi quelques secondes puis les ouvre à nouveau. Des milliers de paillettes dansent dans son

regard.

— Alors John ! Fais-moi l'amour... fais-moi l'amour jusqu'à la fin des temps...

Avant qu'elle n'ait fini sa phrase, je la prends par les épaules, sous les genoux et la soulève. Elle croise ses deux bras sur ma nuque et laisse aller sa tête sur mon épaule. Dans mon cou, la caresse de son souffle est chaude et douce comme un zéphyr. Le cœur battant, je l'emporte vers la chambre, blottie au creux de moi.

Lorsque je la dépose sur le lit, elle laisse ses bras noués sur ma nuque et m'entraîne en riant avec elle... sur elle. Nos mouvements désordonnés ont ouvert nos peignoirs. Un souple rétablissement et elle s'assied sur mon ventre. Emprisonnant mes poignets de ses deux mains, elle plaque mon dos au lit. Son rire s'est changé en un murmure... un chat qui ronronne. Elle lâche mes poignets, pose ses deux mains à plat sur ma poitrine et entame un doux massage allant des épaules au ventre. À chacun de ses mouvements, lorsqu'elle remonte ses mains vers mon cou, elle fait saillir ses seins dans la corbeille de ses bras... comme si à chaque fois, elle me les offrait.

Avec mon désir et le sien, l'émotion monte. Je le vois à ses yeux comme elle le voit aux miens.

Elle interrompt sa caresse, me fixe intensément. Son regard est chargé d'amour, d'une tendresse infinie.

— John ! Il faut que je te dise ce que j'ai dans le cœur. C'est trop fort... il faut que je te le dise.

Elle prend une profonde inspiration et là, même si je devais vivre mille ans, je n'oublierai jamais ces mots :

— Je n'ai jamais désiré un homme comme je te désire John. Ton corps est comme ton visage, très dur et très tendre. Chaque fois que tu poses les yeux sur

moi, j'ai l'impression que ton regard me caresse. Lorsque tu me regardes, je suis nue. La première fois que j'ai ressenti ça, c'était rue Daunou alors même que je ne te connaissais pas la seconde d'avant. Toute la soirée, j'ai eu des papillons dans le ventre et quand nous nous sommes quittés avenue Foch, cela n'a pas cessé pour autant. J'ai fini par m'endormir, mais dans mon sommeil, il y avait cette voix sourde et voilée qui murmurait à mon oreille et surtout cette main apaisante qui caressait mon cœur. Jamais je n'avais connu une telle chose. Je ne soupçonnais même pas que ça pouvait exister. Je t'aime et je te désire de tout mon cœur, de toute mon âme, de tout mon être. Mon amour et mon désir ne sont pas faits que de joie, car une petite voix dans ma tête me dit que je suis folle et que je devrais m'enfuir loin... très loin. Mais la lumière que tu as allumée en moi m'emplit d'une certitude, c'est que quoi qu'il puisse arriver, jamais je ne regretterai l'instant où nous nous sommes rencontrés. Si je te dis tout ça Jean Rhyne, c'est parce qu'en écho, j'entends ton cœur me dire la même chose.

Elle allonge doucement son buste sur le mien, enfouit son visage au creux de mon épaule et murmure à mon oreille :

— Je t'aime John ! Je t'aime et je voudrais que tu entres en moi. Que tu entres en moi et que nous restions là, sans bouger jusqu'à vraiment ne faire plus qu'un. Après et seulement après tu pourras aller dans mon ventre et me donner ta semence.

Elle respire juste un peu plus fort et je la sens qui se cambre. Quelques légères hésitations et elle me prend en elle. J'entre dans un univers de soie et de douce tiédeur. Jamais encore, je n'avais ressenti ça. Mes mains remontent vers son dos. Je l'enlace doucement, un bras autour de sa taille, un autre

autour de ses épaules et lui dis, dans un souffle :

— Je t'aime Natalie Lochlainn !

Et j'entends en écho :

— Je t'aime Jean Rhyne !

Nous allons rester comme cela de longues minutes sans bouger jusqu'à ce que ses hanches se mettent à onduler. Elle s'est à demi dressée en appui sur ses mains de chaque côté de mes épaules. Son buste est immobile, seul le bas de son corps m'imprime une cadence d'abord lente, puis qui va s'accélégrant au fil des minutes et à laquelle je réponds en décollant les reins des draps. Lorsque ce ne sont pas ses lèvres qui me dévorent, c'est son regard qui me fouille jusqu'au fond de l'âme.

La lune ne nous a pas quittés. Elle est là, derrière la baie qui donne sur la petite terrasse. Je crois bien qu'elle nous a souri lorsque de longs instants après, son cri et le mien mêlés, je lui ai donné ma semence.

Je suis toujours en elle lorsque nous nous endormons, le corps brisé, mais le cœur empli de joie.

\*\*\*

## La fée d'Irlande

Lorsque j'ouvre les yeux, le soleil inonde la chambre. Le visage de Natalie est à quelques centimètres du mien dans la position même où nous nous sommes endormis. Son bras gauche est replié sous l'oreiller, sa main droite repose sur mon ventre. Un petit filet de salive à la commissure de ses lèvres, elle dort paisiblement. Son souffle est profond et régulier et son sein droit que le drap a découvert se soulève au rythme de sa respiration. Je la regarde dormir, m'emplissant le cœur de cette image puis je me lève avec mille précautions pour aller à la salle de bain. Au passage, je jette un coup d'œil au radio-réveil.

Catastrophe ! Il est onze heures trente et nous sommes censés rendre la chambre à midi. Sur la pointe des pieds, par la porte de communication, je me glisse dans l'autre chambre et appelle la réception. Ouf ! Les choses sont arrangées en deux minutes. Nous pouvons garder les chambres jusqu'à ce soir, à l'heure qu'il nous plaira. Après un bref passage sous la douche, je retourne dans la chambre où dort Natalie. À genoux, je remonte tout doucement sur le lit pour m'allonger près d'elle.

Que ne suis-je peintre ou photographe, j'aurais fixé ce moment pour l'éternité. Le soleil joue dans ses cheveux et y allume mille étincelles d'or. Cette nuit, la

lune y semait des paillettes d'argent. Je lui ai dit que c'était de « La poudre de fée ». Et je suis là, à la regarder dormir... si belle... ma fée d'Irlande.

C'est le moment que choisit un rayon de soleil facétieux pour lui chatouiller le bout du nez. Je ne sais comment, mais elle le sent et fait une bonne dizaine de grimaces dont la dernière m'arrache un fou rire. On dirait un lapin mangeant une carotte. Est-ce le rayon de soleil ou mon rire étouffé ? Toujours est-il qu'elle ouvre les yeux. Après un discret bâillement, j'ai droit au plus magnifique sourire qui se puisse imaginer. L'instant d'après, elle s'étire voluptueusement faisant saillir ses seins dans leur plénitude.

Encore une photo ou un tableau perdu. Je n'ai pas le temps de le regretter, elle s'assied, m'attire vers elle et murmure juste avant de m'embrasser :

— *Morning, my love !*

— Bonjour mon bel amour !

Je suis à genoux penché sur elle, la tient par les épaules et notre baiser est si tendre qu'elle ne tarde pas à sentir ma prétention effleurer la pointe d'un sein. Elle baisse le regard et avec un sourire en coin, me donne une petite tape malicieuse. Comme si ce qui lui agace le bout des seins était un personnage à part entière, elle lui fait une remarque sur un ton très sérieux :

— Eh bien Little John ! Un peu de calme, je vous prie. Le câlin, c'est après le petit déjeuner.

Elle me refait un bisou et se levant pour aller à la salle de bains, ses yeux tombent sur le radio-réveil. Elle reste là, nue, plantée au milieu de la pièce.

— Mon Dieu ! Il est onze heures quarante-cinq et nous sommes censés rendre la chambre dans un quart d'heure.

Je la rassure.

— Tout est arrangé, nous pouvons rester jusqu'à ce soir, ils n'attendent que notre commande pour le petit déjeuner.

Elle plonge dans mes bras et me couvre de baisers.

— *Oh John ! You are a sweetheart. I love you so much*<sup>37</sup>.

Puis, revenant au français avec une grimace :

— Mais là, il faut vraiment que j'aille faire pipi.

Elle file comme une flèche vers la salle de bains et revient dix minutes plus tard, rafraîchie, les cheveux brossés et toujours aussi nue que le jour de sa naissance. En peignoir de bain, je suis assis en tailleur sur le lit en train de consulter la carte du service d'étage. Elle est si belle, si rayonnante toute baignée de soleil, que la carte m'en tombe des mains. Tout à fait consciente de l'effet dévastateur qu'elle vient de produire sur mon pauvre cœur, elle feint de ne l'avoir pas remarqué, vient s'asseoir près de moi, ramasse la carte, la pose sur ses genoux.

— Voyons un peu ce qu'ils proposent de bon. Je meurs de faim.

Prétextant que ce sera notre seul repas de la journée et que nous avons des forces à récupérer, elle nous compose le même petit déjeuner gargantuesque que la veille et pendant que je téléphone au service d'étage, disparaît à nouveau dans la salle de bains. Elle en ressort vêtue d'un peignoir de bain et va sagement s'asseoir sur le canapé. L'instant d'après, on frappe à la porte.

Un jeune homme avec un gilet rayé très select entre dans la chambre poussant devant lui une table roulante croulant sous divers plats et coupes de fruits. Nous ayant expliqué comment fonctionnent la bouilloire et les chauffe-plats, il disparaît après un nombre impressionnant de courbettes proportionnel à

---

37 Oh John ! Tu es un amour. Je t'aime tant.

la valeur du billet que je viens de lui glisser.

Ce petit déjeuner en tête-à-tête avec la femme dont je suis amoureux est un de ces moments de grâce comme j'en ai peu connu dans ma vie. Et d'ailleurs, autant qu'il m'en souviennent les seuls qu'il m'ait été donné de vivre l'ont tous été avec elle.

On joue à se donner la becquée, en s'embrassant entre chaque bouchée... des petits bisous légers, pleins de tendresse. Cette femme qui sait être d'un maintien et d'une classe folle, mais qui peut s'abandonner sans retenue et sans pudeur aucune entre mes bras peut aussi être une enfant jouant à la dînette comme une gamine. Lorsqu'elle rit, elle est la joie même, ses yeux pétillent et j'ai toujours en mémoire cette façon qu'elle a de poser son index replié sur ses lèvres et de me regarder au fond des yeux avec tout l'amour du monde. De nos échanges et de ce que je perçois d'elle, je sais que sans être pour autant naïve, elle est persuadée que chacun d'entre nous porte en lui une part de Dieu et donc sa rédemption. Elle est aussi pure que peut l'être un être humain et tant d'années après, je reste toujours persuadé d'une chose : dans ce corps parfait et sans qu'elle en ait conscience, il y a l'âme d'un ange. Il suffit que je me rappelle ses yeux pour que ma conviction s'ancre dans la certitude.

Pour l'heure, elle me tend une framboise et lorsque je la prends entre mes lèvres, elle caresse ma bouche de son pouce puis ma joue du dos de sa main.

La couleur de ses yeux a imperceptiblement changé. Ils s'éclaircissent et s'étrécissent au fil des minutes et à ce signe comme à bien d'autres je sais reconnaître son désir qui monte. Et dire que depuis tant d'années, je ne savais plus ce qu'était le désir d'une femme.

J'ai poussé la table roulante et les reliefs de notre

festin dans le couloir. Je reviens dans la chambre. Natalie n'est plus là... sans doute à la salle de bains. Je patiente un instant et ne la voyant pas revenir, vais frapper à la porte. Pas de réponse, je pousse la porte, personne. Son parfum emplit l'air et sa trace me mène tout droit à la porte de communication entre les deux chambres. J'entre ! Natalie toujours vêtue de son peignoir éponge blanc est à genoux sur le lit, les mains sur les hanches, la mine souriante.

— Je me demandais combien de temps il allait te falloir pour me trouver. Tu as suivi la trace de mon parfum ?

— Exactement !

Elle me regarde d'un air gourmand.

— Et bien continue !

Découvrant ses seins et son ventre, elle prend un petit objet dans la poche de son peignoir. C'est un mini-vaporisateur de sac. Une pression sous chaque sein, une autre au niveau du nombril et la quatrième tout en bas, à la lisière du duvet blond. Ses yeux ne sont plus que deux minces traits... les yeux du désir. Je dénoue la ceinture de mon peignoir, le laisse glisser sur la moquette et m'avance vers le lit. Comme le ferait un chat d'un canari, elle m'observe de ses yeux mi-clos, met ses mains en appui arrière à hauteur de ses talons, se cambre, m'offre sa poitrine et murmure :

— Je t'en prie... viens !

Est-ce la magie de ses mots, de sa voix... celle de ses yeux ? Je ne sais... mais à la seconde même où je fais un pas vers elle, je franchis la porte de l'autre univers. Celui-là même où nous étions cette nuit. Celui où tristesse, souffrance... crainte et interdits cessent d'exister. De nouveau, je suis avec elle, baignant dans sa musique, affranchi des pesanteurs de ce monde.

Mes baisers vont de ses lèvres pulpeuses à ses

seins. D'une voix rauque, elle demande :

— Embrasse-moi comme hier soir... oui... là !

Plus tard, alors que je suis en elle et qu'elle gémit sous mes caresses, je l'entends balbutier des mots confus.

Combien de fois a-t-elle déjà crié ? Sentant qu'à mon tour, la foudre va me frapper, elle me repousse et me reçoit dans un baiser de feu. Je suis disloqué, anéanti comme si je sortais du tambour de plumes et de coton d'une gigantesque essoreuse. À travers un épais brouillard, j'ai conscience qu'elle est penchée sur moi. Elle me caresse amoureusement le visage. Il me faut de longues secondes avant de pouvoir articuler :

— Je suis mort ou pas ?

La tendresse de son sourire et sa réponse me donnent un indice. Il semble que je sois toujours de ce monde.

— Je crois que tu es bien vivant et... je te confirme pour le gingembre.

Certains hommes, des plus nombreux, pensent que le meilleur moment de l'amour est « avant », d'autres « pendant », de très rares « après ». Je sais avec certitude que j'ai rejoint la troisième catégorie et chaque minute passée près d'elle me le confirme.

J'ai droit à plein de petits bisous très tendres sur le torse, le visage. Elle reste un long moment à me regarder, s'allonge tout contre moi et la tête nichée au creux de mon épaule, murmure à mon oreille :

— Je crois que j'ai beaucoup parlé et dit n'importe quoi. Tu dois croire que je suis folle.

— Euh ! Non pas vraiment... à vrai dire, je n'ai pas compris un seul mot, mais à la façon dont tu les disais, je crois en avoir deviné le sens.

Elle caresse ma joue.

— Il y avait les mots du cœur. Quelle que soit la

langue dans laquelle on les dit. Inutile de les traduire.

Plissant son nez, elle fait une drôle de grimace.

— Quant aux autres... vraiment... je n'oserai pas les répéter.

Je crois bien qu'elle a rougi. En tout cas, signe évident de son trouble, elle se mordille les lèvres. J'en profite pour la taquiner.

— La prochaine fois, tu les diras en français.

J'étais certain qu'elle allait rougir davantage. Au lieu de cela, elle se dégage de mes bras, s'assied en tailleur, me prend les mains et me regarde au fond des yeux.

— Je ne l'ai jamais fait avec personne d'autre. Ça ne m'avait même jamais traversé l'esprit, mais avec toi... j'éprouve un besoin irrépessible... celui de te dire ce que je ressens tout au fond de moi... qui je suis vraiment. J'ai besoin que tu le saches.

Elle pince les lèvres... un petit air inquiet.

— Mais en même temps, j'ai très peur. Comment dites-vous en français... j'ai une trouille terrible.

Elle me regarde. Elle a vraiment l'air préoccupée.

Je passe mes doigts sur sa joue.

— Diable ! C'est si compliqué que ça à dire.

Je vois bien qu'elle hésite. Pas longtemps...

— Oui ! Parce que j'ai conscience qu'en te disant ce que je vais te dire, je pourrais te perdre, mais je t'aime trop John et tant pis si tu n'acceptes pas la femme que je suis. Je ne veux pas commencer notre relation par une dissimulation.

Je parviens à balbutier :

— Rien de ce que tu es ou crois être ne pourrait faire que je ne t'accepte pas. Peut-on savoir ce qui se cache derrière ces beaux yeux ?

Il ne fait aucun doute qu'elle vient de ronronner. Elle vient se blottir tout au creux de moi.

— Alors... je vais tout te dire...

Je suis quelqu'un d'hyper sensuel pour ne pas dire d'hyper sexuel. Je suis bourrée de fantasmes tous plus fous les uns que les autres et qui, sans le moindre doute, me feraient classer dans la catégorie des déviantes sexuelles et clouer au pilori de la morale. J'ai toujours aimé faire l'amour, mais mes orgasmes enfin... ce que je croyais être des orgasmes n'étaient rien comparés à ceux que j'ai avec toi. Avec toi, c'est un miracle. L'orgasme commence très vite et ça ne s'arrête pas, je jouis sans arrêt et à un niveau tel qu'à chaque fois, je crois ne pas y survivre. Mais le plus magique c'est après, quand tu me regardes. Tu continues à me faire l'amour avec tes yeux.

Elle se tait un instant, me dévisage, se mordille les lèvres. Le moins que l'on puisse dire est qu'elle a l'air un peu inquiète. Malgré ce que je viens de lui dire, elle appréhende manifestement ma réaction.

D'une caresse et d'un sourire, je l'encourage à poursuivre.

Comme si elle avait peur que je ne m'échappe, que je ne disparaisse, elle se serre convulsivement contre moi.

— Je viens de te dire que j'étais hyper sexuelle, mais j'aurais dû préciser que j'ai eu de nombreux partenaires. Enfin... surtout pendant mes années de fac. J'avais et j'ai toujours des besoins importants, mais à l'époque c'était ma façon d'évacuer la pression d'un rythme de travail effréné. Il n'y avait que le sport, la musique et le sexe qui me permettaient de recharger mes batteries.

La première année, j'avais eu une relation que je pensais sérieuse, mais qui n'avait duré que quelques mois. Depuis, pour ne pas m'attacher et que plus personne n'ait le cœur brisé, je ne revoyais jamais deux fois le même garçon. Beaucoup me considéraient comme une catin, mais je m'en moquais

complètement. Heureusement, la plupart des garçons que je fréquentais me traitaient avec respect, comprenant très bien que je pouvais avoir les mêmes besoins qu'eux. Certains après... sont même devenus de très bons amis.

Elle baisse les yeux. Un doigt sous le menton, je lui relève la tête. Elle me voit sourire.

— Euh ! Pourquoi ce sourire ?

— Parce que je pense que si ma femme n'avait eu que le centième de ta libido, j'aurais échappé à dix-huit ans de frustration. Alors tu comprends pourquoi je souris. Tu es une femme qui aime le sexe, que j'aime et qui est amoureuse de moi. Alors non, Natalie Lochlainn ce ne sont pas tes dizaines d'amants et de fantasmes qui pourraient faire que je m'éloigne de toi. Je sors d'un désert sexuel. Tu es mon miracle.

Derrière son beau sourire, ses yeux s'embuent.

— Alors, c'est vrai ! Maintenant que tu sais... je ne te dégoûte pas ?

— Me dégoûter ! Seigneur, non ! Comment peux-tu dire une chose pareille ? Non, tu ne me dégoûtes pas et tu m'attires même davantage. Je voudrais que ces moments n'aient pas de fin. Tu es très belle, mais sans doute jamais autant que lorsque tu fais l'amour et tu devais l'être tout autant avec chacun de tes amants. Je voudrais avoir des super pouvoirs pour faire durer ces instants magiques et recommencer... encore et encore.

Elle rit.

— *Oh John ! If we still have sex, my pussy will going to explode.*<sup>38</sup>

Une fraction de seconde pour que je comprenne ces quelques mots, qui ne peuvent que m'inciter à calmer « le petit chat » par des bisous très doux. Après cet

---

38 Oh John ! Si nous faisons encore l'amour, ma chatte va exploser.

instant de tendresse pendant lequel Natalie n'a cessé de passer ses doigts dans mes cheveux, je m'assieds près d'elle.

— Tu aimes jouer à cache-cache ?

— C'est même un de mes fantasmes. Depuis toute petite, j'ai toujours été excitée par ce jeu et ce que j'aimais le plus c'était le moment où le loup trouvait ma cachette. Devenue adolescente, je faisais le rêve que le loup me mangeait et qu'il commençait par me dévorer les fesses.

Elle s'interrompt, baisse les yeux, se mordille les lèvres et poursuit d'une petite voix faussement timide :

— C'était le moment où j'étais délicieusement terrorisée, comme tout à l'heure lorsque tu m'as trouvée. Tu m'as si bien dévorée, bien mieux que tous les loups qui ont hanté mes rêves d'adolescente et qui aujourd'hui hantent mes fantasmes de femme.

Un bisou sur le bout du nez, un autre aussi léger qu'un papillon au coin des lèvres et elle se lève, me prenant par la main.

— Viens ! Retournons dans notre chambre.

Je récupère les deux peignoirs au passage. Elle me précède m'offrant son adorable chute de reins et les deux fossettes qui la couronnent.

Arrivée dans la chambre, elle court se réfugier sous les draps, me tend les bras. À mon tour, je me glisse dans le lit. Elle vient se blottir tout contre moi. Je lui demande :

— Tu voudrais dormir ?

Pas une hésitation dans sa réponse :

— Oh non ! J'aurais tout le temps de dormir cette nuit. Là, je veux profiter de chaque seconde dans tes bras.

C'est si bon de se tenir serrés l'un contre l'autre, de sentir la chaleur de son corps et la douceur de sa

peau.

De ma vie, je n'ai été aussi heureux, en paix avec le monde entier. Je le lui dis et l'émotion se marque sur son visage. Je lui dis que je la revois rue Daunou, avec sa démarche et son port de tête si distingués et que j'ai peine à réaliser que je suis là, avec cette femme magnifique dont chaque mot et chaque regard sont si emplis d'amour que j'en ai le cœur qui fond.

Une petite larme perle au coin de sa paupière. Elle est si attendrissante que j'embrasse ses yeux et recueille le goût salé sur mes lèvres. Elle me sourit.

— Tu ne peux pas savoir dans quel état de panique j'étais lorsque je suis arrivée à quelques mètres de toi. C'est comme si une main géante m'avait empoigné le ventre. Le pire, c'était ton regard. Je te l'ai dit hier soir. Je me suis sentie nue, totalement déshabillée, mais bizarrement par ce froid, j'avais chaud partout.

J'en reste bouche bée et plus que confus.

— Oui, tu me l'as dit, mais j'ai du mal à réaliser que je t'ai regardée comme ça. Je me fais l'effet d'un psychopathe.

Elle me rassure.

— Oh non ! Ce n'est pas du tout ça. Tu as un regard très incisif, mais en même temps très doux. C'était comme une caresse et sans doute avais-je déjà envie d'être nue et dévorée par le loup. Bien au-delà de ce magnétisme purement sexuel, il émanait de toi une telle tendresse que c'est pour une grande part ce qui m'a fait craquer. Le mois précédent, j'avais eu quatre rendez-vous à une semaine d'intervalle, mais je te prie de croire que vraiment aucun de ces messieurs ne m'a fait le moindre effet... même le play-boy au regard de Viking. Je n'avais qu'une envie : c'était que ces rencontres se terminent. En ce qui te concerne, je crois bien que j'étais amoureuse dès la première seconde et ta voix m'a donné le coup de grâce. Cette

voix feutrée, presque voilée, mais si enveloppante. Je pourrais dire, si envoûtante. En dehors de Peter, tu es ce qui m'est arrivé de plus beau dans la vie.

Sa voix a comme une fêlure et ses yeux s'embuent à nouveau. Je m'en inquiète :

— Qu'y a-t-il Natalie, tu es triste ?

— Triste ! Oh... assurément, non. Je n'ai jamais été si heureuse, si heureuse et en même temps si terrifiée.

Je la serre très fort contre moi, caresse doucement ses cheveux.

— Je suis comme toi, tout aussi heureux, mais peut-être moins terrifié. Qu'y a-t-il de terrifiant à aimer quelqu'un ?

Elle me regarde avec un sourire contraint.

— À première vue... rien ! Mais dans mes rêves, cette nuit, une petite voix me disait : « Il est l'amour de ta vie, mais il te faudra attendre encore très longtemps, avant que vous ne soyez réunis pour toujours ». En fait, c'était dans mes rêves cette nuit, comme quelqu'un qui me chuchotait à l'oreille.

Elle ferme les yeux, cherche quelque chose dans sa mémoire.

— Hormis le fait que j'avais l'impression de t'avoir toujours connu, ces mots sont comme une prédiction qui m'angoisse.

Je la berce doucement contre moi.

— J'ai eu cette même perception rue Daunou. C'était diffus, mais bien présent. À la seconde où je t'ai vue, j'étais certain que c'était toi... comme si je te connaissais depuis très longtemps. Ne sois pas effrayée de cet amour qui nous est tombé dessus sans que nous n'y puissions rien. L'important est que nous soyons là, maintenant dans les bras l'un de l'autre.

Elle prend ma tête dans ses mains, caresse mes cheveux et me donne sa bouche dans un baiser

profond. Nous nous sommes embrassés jusqu'à en perdre haleine et avoir mal aux lèvres. Mon corps voudrait encore lui faire l'amour, mais mon cœur sait que ce moment est un instant de grâce et je ne sais pourquoi cette citation me revient à l'esprit : « L'Éternité est faite d'une myriade de maintenant. »

Elle baisse la tête, perdue dans ses réflexions.

— Et dire que je voulais seulement une relation amicale durable avec des séquences « sexe » sans conséquence, juste pour se faire du bien sans aucune idée d'attachement sentimental. Comme je n'avais pas l'intention de changer de partenaire chaque semaine, un homme marié me paraissait l'idéal. Voilà ! Tu vois, mon plan était parfait jusqu'à mercredi dernier dix-huit heures, rue Daunou. Je suis tombée amoureuse d'un beau ténébreux en moins d'une seconde sans même avoir compris ce qui m'arrivait. Mais pourquoi souris-tu ?

— Parce que c'était aussi exactement ma démarche et que moi non plus je n'ai rien vu venir. Le même jour, au même endroit et à la même heure, je suis tombé amoureux d'une merveilleuse femme blonde d'une classe incroyable. Une sorte d'aristocrate, aussi simple et belle qu'elle est intelligente.

Aurais-tu une petite idée de qui je veux parler ?

Elle me répond sur un ton on ne peut plus sérieux :

— Je crois avoir la vague idée que c'est la femme dont tu es en train de pincer les tétons.

Un fou rire nous emporte, mais me calmant, je demande à Natalie :

— Comment allons-nous gérer ça ?

Sa réponse est sans ambiguïté :

— Alors là, tu vois. Je n'en ai pas la moindre idée, mais ce que je sais c'est que j'ai l'intention de vivre pleinement chaque seconde de bonheur que Dieu voudra bien m'accorder près de toi.

Elle pose la tête au creux de mon épaule, se love tout contre moi, passe une jambe par-dessus les miennes.

— Parle-moi de ton enfance !

C'est difficile de se concentrer avec ce corps si doux blotti contre moi, mais ses caresses sur ma joue et ses bisous légers comme des bulles dans mon cou me donnent une telle sensation de paix que doucement, les mots viennent.

Pendant plus d'une heure, je lui parle de ce pays dont Flaubert écrivait : « L'air y est si doux qu'il empêche de mourir ». J'y suis né pendant la guerre sous un bombardement, le pire qu'ait eu à subir Tunis.

Je n'ai pas de souvenirs de ma toute petite enfance, mais les premiers visages dont je me souviens sont ceux de ma mère, de ma grand-mère et de mon grand-père. Celui de mon père vient beaucoup plus tard lorsque j'ai quatre ans et qu'il rentre de la guerre. Ce n'est pas un souvenir agréable. Je me souviens d'un visage émacié aux traits durs, sans un sourire, les yeux cerclés par de petites lunettes métalliques rondes.

Je grandis dans un quartier populaire entre ma mère et mes grands-parents. Mon père est tout le temps parti faire une guerre quelque part et lorsqu'il rentre, il est un étranger pour moi.

Puis je lui parle de mon adolescence, de la maladie de ma mère alors que mon père est en Indochine. De son décès le surlendemain du retour de mon père. Le remariage de mon père moins de deux ans après. La nouvelle maison, celle de ma belle-mère où nous aménageons. Mon premier duvet au menton et mes premiers émois sexuels avec une fille dont tout le monde se moque parce qu'elle louche un peu. Elle s'appelle Colette et tout comme moi elle a quinze ans lorsqu'elle m'initie. Comme nous n'avons aucun

contraceptif, elle me guide en elle par une voie détournée. Je me souviens de sa tendresse. C'était un moment très doux et nous recommençons chaque fois que nous pouvons nous retrouver seuls. Lorsqu'elle m'annonce qu'elle rentre en France avec ses parents, je suis désespéré. C'est mon premier chagrin d'amour.

Natalie s'est dressée sur un coude puis s'assied. Elle me regarde avec un sourire un peu bizarre dont je ne parviens pas à dire s'il est interrogateur, amusé, moqueur ou émoustillé.

— Peux-tu préciser ce qu'est : « Une voie détournée » ? Ma connaissance du français ne me permet pas de saisir l'allusion si toutefois c'en est une.

— Tu ne comprends vraiment pas ?

— Non !

Son expression ne peut me faire douter de sa sincérité... mais quand même ! Je me penche à son oreille et dans un murmure, lui explique ce qu'est « la voie détournée ».

Elle a un léger sursaut et une contraction des cuisses.

— Tu as fait ça avec une fille à quinze ans !

— Euhh... oui ! Elle m'a expliqué que comme ça elle ne pouvait pas tomber enceinte.

Elle semble médusée et peut-être aussi faussement boudeuse.

— Moi je ne l'ai jamais fait... tu voudras bien me montrer ?

Je la savais spontanée et sans fausse pudeur, mais là, elle a presque le ton candide d'une petite fille qui demande une friandise dont elle a toujours été privée.

Je lui dis gentiment :

— Mais je ne suis plus un ado... je ne voudrais pas te faire de mal.

— Toi, me faire mal ? Je suis sûre du contraire, tu es

si doux que c'est totalement impossible.

— Je veux bien essayer, mais peut-être serait-il préférable d'attendre d'avoir récupéré... et puis tu sais... il faut vraiment que tu en aies très envie sinon ça ne marchera pas.

J'ajoute :

— Sur un sujet totalement différent, il y a une chose que je voulais te demander. Acceptes-tu que je t'appelle « Nat » ? Je trouve que Natalie fait un peu trop cérémonieux, surtout quand nous sommes dans les bras l'un de l'autre et que nous avons ce genre de conversation.

Elle se redresse sur un coude, se serre davantage contre moi, m'embrasse tendrement.

— C'est le diminutif que m'avaient donné mes parents. Depuis leur décès, je n'ai plus jamais voulu que l'on m'appelle ainsi, mais je veux bien que tu le fasses et puis John et Nat, je trouve que ça sonne très bien.

Je réfléchis une seconde.

— Je trouve que Nat et John cela sonne encore mieux. Il est d'ailleurs d'usage que les messieurs cèdent le pas aux dames.

Un bisou et un sourire plus tard, elle me dit :

— Il y a chez les Français quelque chose de naturel, d'inné que n'ont pas les autres peuples... même les Italiens qui sont pourtant très raffinés. Regarde, toi par exemple, tout nu dans un lit avec une dame, tu es capable d'être galant et ça sonne juste, comme si tu étais à une réception à l'ambassade en train de présenter tes hommages à la femme de l'ambassadeur.

Mon sourire doit être un peu trop appuyé... Natalie s'en formalise et fronce les sourcils.

— Qu'ai-je dit de drôle ? C'était un compliment et se moquer d'une dame toute nue n'est pas très galant.

J'essaie de reprendre l'air sérieux avant de m'expliquer :

— Excuse-moi, ce que tu as dit était très gentil sauf que j'ai inversé l'image et que je me suis vu tout nu dans un grand salon plein de gens en tenue de soirée en train de faire le baise-main à la femme de l'ambassadeur.

Là, c'est Natalie qui éclate de rire. Elle rit tellement qu'elle en pleure. Dans un hoquet, elle parvient à dire :

— Ce n'est pas que tu sois tout nu qui me fait rire, c'est la tête de la femme de l'ambassadeur.

Je la prends par les épaules.

— Allez, calme-toi, respire, respire...

Je lui prends les lèvres dans un baiser très doux. Mon initiative est un succès. En quelques secondes, son rire s'apaise et elle me rend mon baiser au centuple. Je m'écarte un peu et lui souffle :

— Parle-moi un peu de ton adolescence. Par exemple, quand tu avais seize ans.

Son fou rire est vraiment calmé. Elle hausse les sourcils, semblant se remémorer quelque chose.

— C'est d'accord ! Je vais te raconter le jour où j'ai fêté mon entrée à ma prépa pour Rochester.

\*\*\*

## **J'entends ton cœur**

J'essuie les yeux de Natalie avec un kleenex. Elle a vraiment ri aux larmes.

— Tu voulais donc me parler du jour où tes parents avaient organisé une petite fête pour ta prépa.

Elle passe ses bras autour de mon cou et m'embrasse si tendrement que je ne verrais aucun inconvénient à remettre ce récit.

Elle s'en rend compte et bat prudemment en retraite. D'un geste gracieux qui m'offre ses seins, elle noue ses cheveux en torsade sur sa nuque et commence le récit de ce jour mémorable.— Oui, c'était au domaine de la Napa vers les dix heures du matin. Tout le personnel s'affairait dans la maison et sur la pelouse. Le traiteur et ses employés dressaient les tables et les tentes, moi, je m'apprêtais à prendre une douche. Donc, nue comme un ver, j'entre dans la douche et là, je vois un énorme serpent... enfin... il m'a paru énorme à cet instant, lové sur le carrelage, tranquillement en train de digérer la grenouille qu'il venait d'avalier. J'ai poussé un hurlement et je suis sortie en courant sur la terrasse puis sur la pelouse en hurlant de plus belle, jusqu'à ce que je me rende compte que j'étais toute nue au milieu d'une vingtaine de personnes complètement sidérées. C'est ma meilleure amie qui arrivait juste à ce moment-là pour donner un coup de main qui m'a sortie de ce mauvais

pas en me recouvrant d'une nappe. L'horrible serpent s'est avéré n'être qu'une inoffensive couleuvre que le jardinier a remise au fond du jardin où elle est allée tranquillement achever sa digestion dans un buisson. Enveloppée dans ma nappe, mes parents n'arrivaient pas à me calmer et je refusais obstinément de retourner dans ma chambre. C'est Betty, mon amie, qui à force de mots gentils a réussi à me raccompagner, mais j'ai exigé qu'elle reste là tant que je prenais ma douche. Elle m'a aidé à m'habiller et j'ai quand même réussi à me calmer grâce à ses câlins et ses bisous. La journée puis la soirée terminée j'ai demandé à Betty si elle voulait bien rester dormir avec moi. Ses parents ayant accepté, tout le monde a pris congé et nous sommes partis nous coucher. Après avoir pris notre douche ensemble et ri comme des petites folles, je lui ai prêté un T-shirt et nous sommes parties sous les draps. On a éteint la lumière et là, je me suis blottie contre elle. Ce n'était pas la première fois que nous dormions ensemble tant chez moi que chez elle, mais c'est la toute première fois que j'ai été troublée. Le contact de ses jambes nues contre les miennes me donnait des frissons et elle a sans doute éprouvé la même chose que moi, car elle a commencé à m'embrasser et je lui ai rendu ses baisers. De baisers en caresses, on s'est vite retrouvées nues et je dois dire que ça a été une très belle nuit d'amour. J'en garde un souvenir ému et attendri d'autant que nous n'avons jamais recommencé nous orientant résolument vers les garçons. Elle était demoiselle d'honneur à mon mariage et six mois plus tard j'étais témoin au sien. On est restées en contact et l'on s'appelle de temps en temps. Elle est très heureuse en ménage et a eu deux magnifiques petites filles... mais... comment en suis-je venue à te raconter une histoire si intime ?

Je lui réponds :

— Sans doute parce que tu as confiance en moi, mais je dois t'avouer que c'est la première fois que je vois une personne aussi spontanée pour ce qui est de parler de son intimité. C'est la même chose quand tu fais l'amour, tu abandonnes toute pudeur avec un naturel qui rend chacun de tes mots, chacun de tes gestes aussi beaux qu'un tableau de Fragonard.

— Oh ! Quand je parlais de la galanterie française, j'étais encore loin de la réalité.

— Tu es si belle Nat que ce soit lorsque tu marches dans la rue ou en plein orgasme.

— Mon Dieu John arrête ! Je ne sais plus où me mettre. Je crois que s'il y avait un trou de souris dans cette chambre, j'irais m'y cacher.

— Et je t'y poursuivrais et l'on ferait plein de petits souriceaux.

Je la chatouille au creux des côtes et elle rit comme une enfant. Nos chatouilles tournent vite aux caresses de plus en plus tendres et c'est elle qui devant l'état de tension extrême dans lequel je me trouve rompt l'effusion avant que la situation ne devienne incontrôlable.

Elle s'enveloppe chastement dans le drap, ne laissant voir que ses épaules :

— Je crois que pour les câlins, il vaut mieux attendre un peu. Sinon après, nous serions capables de nous endormir et de ne pas nous réveiller avant demain matin.

Elle reprend le récit de son enfance. Les racines de sa famille se situent donc en Irlande dans un petit village près de Galway. Son trisaïeul émigre aux États-Unis et s'installe à Boston avec femme et enfants. La famille fait souche à Boston et son père est le premier à quitter cette ville lorsque fraîchement diplômé du MIT, il est recruté par ce qui va devenir la NASA et

vient s'installer à Houston au Texas. C'est là qu'il fait la connaissance d'une charmante jeune femme d'origine irlandaise comme lui. Elle est violoniste et fait partie de l'orchestre philharmonique du Texas. Il ne va plus rater aucun de ses concerts et ils se marient huit mois plus tard. Natalie naît un dix juin vers midi alors que de l'autre côté de l'Atlantique, dans un tout petit pays d'Afrique du Nord inondé de soleil, un petit garçon de sept ans court dans la rue tout heureux de rentrer de l'école avec des « bons points ». Ils ignorent que trente-quatre ans plus tard ils vont se retrouver dans les bras l'un de l'autre grâce à l'annonce d'un magazine oublié dans un tiroir. À ce stade de son récit, Natalie paraît très émue, elle noue ses bras autour de mon cou et se serre très fort contre moi, oubliant le drap qui glisse, dévoilant ses seins magnifiques et ses hanches de déesse.

Et c'est encore un long baiser d'amour où chacun embrasse et caresse le cœur de l'autre de toute son âme. Elle se détache la première et pousse un long soupir :

— Je suis tellement heureuse que j'ai l'impression de voler, comme si je ne pesais plus rien.

Elle poursuit en me parlant de son enfance au Texas et de son adolescence à Melbourne près de Miami. Il semble qu'elle ait hérité du don de son père pour les mathématiques et de celui de sa mère pour la musique. Dès l'âge de six ans, elle joue du piano et de la guitare et de plus entame des cours de danse classique.

À l'école primaire, elle est une bonne élève, mais sans plus, car elle dissimule volontairement ses dons pour être comme tout le monde et ne pas être marginalisée par ses camarades. À la demande de sa mère avec laquelle elle est très proche malgré ses fréquents déplacements, elle commence l'étude du

français en cours particuliers dès le collège et finit par comprendre que se noyer dans la masse n'est pas une solution.

Dès l'entrée au Lycée, elle lâche les chevaux et ne décroche plus de la première place accumulant parallèlement les succès en musique et en danse. Elle saute deux classes et décroche avec mention « Très Bien » l'équivalent américain du bac à l'âge de seize ans puis entre au Rochester Institute of Technology après une prépa d'un an à Miami. Quatre ans plus tard, soit à vingt et un ans, elle obtient son diplôme de Bachelor en sciences et entame son deuxième cycle d'études supérieures.

Il ne lui faut qu'un an pour décrocher son *Master's Degree* en astrophysique et brûlant les étapes deux ans pour chacun de ses doctorats.

C'est pendant sa dernière année d'études qu'elle fait la connaissance de celui qui devient son mari un an plus tard et le père de Peter neuf mois après. Elle ne voulait pas de cette grossesse tout de suite, estimant qu'il fallait que son couple soit soudé par au moins une année de mariage. Il semble que son mari ait trouvé un stratagème pour la mettre enceinte en perçant les préservatifs dont elle exigeait l'utilisation. Une manière de mieux la contrôler, car il ne voulait pas qu'elle travaille, estimant qu'il gagnait suffisamment d'argent pour lui offrir un train de vie luxueux. Il avait changé du tout au tout après leur mariage, dévoilant sa vraie personnalité, celle du pervers narcissique jouissant des humiliations qu'il lui infligeait.

Lorsqu'après la naissance de Peter, le handicap de l'enfant avait été diagnostiqué, il lui avait reproché d'en être responsable en ayant rejeté cette grossesse. Leur vie conjugale avait vite tourné au cauchemar et elle ne comptait plus le nombre de fois où il était

entré ivre à la maison, sentant le parfum bon marché de la prostituée qu'il venait de sauter.

Il aurait pu tout faire sauf s'en prendre à Peter. La lionne protégeant son petit s'était réveillée. Après plusieurs constats d'huissier et recueils de témoignages, elle avait demandé et obtenu très vite une ordonnance d'éloignement puis le divorce dans l'année. Il n'avait pas fait d'histoire, surpris du fait qu'elle se contente d'une pension alimentaire confortable pour Peter.

C'est à cette occasion qu'il avait découvert qu'elle était en fait plus riche que lui en tant qu'héritière d'un domaine viticole estimé à plusieurs centaines de millions de dollars. Le mariage en séparation de biens ne lui ayant paru qu'une occasion de mettre sa propre fortune à l'abri des convoitises d'une femme qu'il ne voyait que comme une scientifique désargentée. À l'occasion du divorce et des enquêtes de ses avocats, Natalie avait vite découvert qu'il ne l'avait en fait séduite et épousée que pour accrocher son titre de docteur en astrophysique à leur carte de visite. Il avait commencé à la tromper dès qu'il l'avait su enceinte.

À l'évocation de ces mauvais souvenirs, le visage de Natalie s'est durci et une ombre passe dans ses yeux. C'est un visage que je ne lui connaissais pas. Non celui de la rancune, mais le visage de quelqu'un qui ferme son cœur pour ne pas souffrir. Je lui prends la main et embrasse ses doigts un à un avec toute la tendresse et la compassion que je ressens. Je la sens se détendre et vois le sourire revenir sur son visage. Je l'embrasse... la lumière revient dans ses yeux.

Une chose cependant me préoccupe. Elle s'en rend compte tout de suite.

— Qu'y a-t-il John ! À quoi penses-tu ?

— Oh ! Rien de particulier.

— John ! N'oublie pas que les fées irlandaises lisent dans les pensées et là, je sens que quelque chose te tracasse.

Je vois bien qu'il est inutile de finasser.

— C'est tout simple ! Mise à part la différence de niveau d'études dont nous avons déjà parlé, il me semble qu'il y a un écart notable entre ma situation sociale et la tienne et il est manifeste que je ne pourrais pas suivre sur le plan financier.

Alors là, elle se fâche vraiment. Elle s'assied d'un bond dans le lit, me prend les deux mains et les serre si fort que j'en ai presque mal. Elle me fixe droit dans les yeux, sourcils froncés.

— John ! De tout ce que je possède, je n'ai pas gagné un seul dollar. J'en ai hérité et les revenus que j'en tire sont le fruit du travail d'une centaine d'employés et en particulier de Maître Thomas, mon régisseur sans qui rien ne fonctionnerait. L'appartement de l'avenue Foch et la maison que je possède en Irlande représentent les économies de mes parents. Quant à moi, tu ne sais rien de mon train de vie qui est bien plus simple que tu ne penses. Avec tous mes diplômes, je ne gagne pas la moitié de ce que tu gagnes et si ta société te verse ce salaire c'est que tu le vaux largement. Alors je t'en prie ! Qu'il ne soit plus jamais question d'argent entre nous. Chacun fait ce qu'il peut avec ce qu'il a pour faire plaisir à l'autre.

Je me fais tout petit et presque à voix basse :

— Ça, c'est ce qu'on appelle se faire remonter les bretelles, et comme je suis tout nu, je les ai senties claquer.

J'apprendrai avec le temps que Natalie visualise immédiatement les images évoquées. Elle essaie de garder un visage sévère, mais ne parvient même pas à garder son sérieux. La seconde d'après, elle éclate de

rire.

Entre deux accès d'hilarité, elle m'explique :

— Le problème avec moi c'est que je ne peux m'empêcher de visualiser les situations. Je viens de t'imaginer tout nu avec des bretelles.

Elle a de nouveau les larmes aux yeux :

— C'est vraiment trop drôle.

Je ne garde pas mon sérieux bien longtemps et nous nous retrouvons dans les bras l'un de l'autre à nous embrasser les yeux pour essuyer nos larmes.

Je reprends le contrôle et lui demande :

— Une dernière question et après c'est promis on ne parle plus jamais de ça. Comment peux-tu savoir quel est mon salaire ?

Elle rit toujours, mais me répond :

— Ce n'est pas très compliqué ! Quand on occupe la position que tu as dans l'organigramme d'une société comme la tienne, il est vraiment très facile d'évaluer ton salaire : entre trente-cinq mille et quarante mille francs par mois, soit exactement le double du mien.

Puis ses yeux deviennent ceux d'un chat, elle passe la main sur son sexe.

— John ! Chez la plupart des femmes, la colère et le rire sont deux puissants aphrodisiaques. Il n'y a donc qu'une seule façon de te faire pardonner.

— Parce que tu étais en colère ?

Non ! Peinée, mais chez moi ça revient au même. Embrasse-moi. Non, pas là... ici.

D'un doigt impérieux, elle désigne le petit grain de beauté juste à la lisière de son duvet.

Comme les autres fois, c'est le même bonheur, la même douceur qui nous enveloppe portés par une vague d'excitation qui enfle de minute en minute. Tour à tour, le visage de Natalie irradie une joie immense et se crispe jusqu'à prendre l'apparence de la douleur lorsque le plaisir atteint son apogée, puis le cycle

recommence... encore et encore.

Elle est assise sur moi, les genoux de chaque côté de mes hanches et cela fait déjà trois fois qu'elle change d'allure. Là, son rythme s'apaise. Elle s'allonge sur ma poitrine et reprenant son souffle, murmure à mon oreille :

— Tu m'avais promis une visite particulière.

Avec toute la tendresse et la délicatesse possibles, je lui explique qu'elle doit être préparée. Je lui promets qu'à notre prochaine rencontre nous commencerons par là, mais qu'aujourd'hui, je peux déjà envoyer un éclaireur. Mes mains sont posées sur ses reins et accompagnent son rythme et je n'ai qu'à doucement les laisser glisser. La sensation lui fait ouvrir grand la bouche et les yeux. Elle ralentit sa chevauchée jusqu'à s'immobiliser puis se déchaîne, ne se rendant même plus compte de ce qu'elle fait et surtout de ce qu'elle dit, mélangeant anglais, français et gaélique. Le peu que j'en comprends décuple mon taux de testostérone et je la rejoins dans sa folie. Son cri s'achève en un râle. Ses yeux chavirent et elle vacille de droite à gauche comme une poupée de chiffons. Un instant, je crois qu'elle perd connaissance. Elle ferme les yeux puis les ouvre, mais c'est comme si elle ne me voyait pas. Elle plane dans un état second et très lentement reprend pied dans cette réalité. Alors, comme un soleil qui se lève, son magnifique sourire illumine son visage. Elle me regarde enfin et d'une voix toute tremblante :

— C'était le paradis. Le Seigneur nous a pris dans ses bras. Mon Dieu, John ! C'était si beau.

Elle se laisse aller, écrasant ses seins sur ma poitrine. Je sens son cœur qui bat à en briser ses côtes. Très doucement, lentement, elle se dégage et bascule le long de mon flanc.

Son sourire me ramène à la vie et ses yeux brillent

d'émotion. D'une petite voix timide, elle me demande :  
— Comment pouvons-nous encore jouir comme ça. C'est un miracle.

Du bout des doigts, je caresse sa joue.

— Peut-être sommes-nous les enfants du miracle, mais nous sommes sûrement les amants de la lune. Tout comme elle est la maîtresse des océans, elle est devenue la maîtresse de nos corps et de nos désirs.

Nous allons passer les heures qui suivent à bavarder sur un millier de sujets, mais nos conversations tournent essentiellement autour de nos vies respectives. De longues pauses bisous et caresses d'une douceur et d'une tendresse telles que j'ai l'impression que mon cœur est si gros que ma poitrine ne pourra bientôt plus le contenir. Nous restons aussi de longues minutes à simplement nous regarder, les yeux perdus dans ceux de l'autre. Mon Dieu ! Quel bonheur d'être simplement là, nus l'un contre l'autre à se caresser le visage et les cheveux.

Je ne peux cependant m'empêcher de laisser mon esprit dériver sur le moment où il faudra nous séparer sans savoir quand nous nous reverrons.

Natalie remarque mon air préoccupé. Elle me demande :

— Qu'y a-t-il ? Un souci ?

— Non je pensais simplement que j'avais une mission sur le Cameroun dans quinze jours.

Elle me tapote le bout du nez avec son doigt.

— Voilà qui est précis et qui va nous permettre de faire des projets.

— Peut-on en discuter maintenant ?

Les yeux grand ouverts, l'air attentif, elle s'appuie sur un coude.

— Je t'écoute

Je lui explique mon idée :

— La semaine prochaine, je ne pourrai que

t'accorder mes pauses déjeuner. On pourrait se retrouver chaque fois que possible dans une petite brasserie pas loin de la station Palais-Royal... Les Fontaines du Louvre, tu connais ?

— Non !

— Ce n'est pas compliqué, c'est juste en face de la sortie du métro. On ne pourra décider qu'en fonction de nos emplois du temps respectifs et le jour même. La semaine suivante, celle avant mon départ, je pense prétexter un départ anticipé et reprendre une chambre à l'hôtel à côté de mon bureau ce qui nous permettrait de nous voir un peu plus souvent.

Natalie fronce les sourcils, puis son visage s'éclaire.

— D'accord pour la semaine prochaine pour se voir au déjeuner, mais je crois que pour la semaine suivante j'ai une meilleure idée que la chambre d'hôtel.

Je la regarde... attentif.

— Ah ! Je suis sûr que ça va être génial.

— Mais bon... ça ne dépend pas que de moi.

D'attentif, je passe en mode interloqué ce qui, vu son sourire, semble beaucoup amuser Natalie.

— Comme je te l'ai déjà expliqué, tu sais qu'il y a un autre homme dans mon cœur et j'ai besoin de son accord pour finaliser mon idée.

Là, c'est carrément le mode panique. Je bégaie :

— Un autre homme... dans ton cœur ! Tu m'en as déjà parlé ?

Natalie se rendant compte de l'effet que sa plaisanterie a eu sur moi me prend le visage entre ses mains et m'embrasse tendrement puis me fait plein de petits bisous sur le bout du nez. C'est à son tour de bégayer :

— Pardon... John. Je ne voulais pas... Excuse-moi ! C'est de Peter dont je voulais parler. Parce qu'en fait... ce que je souhaiterai... c'est que tu puisses venir à la

maison... mais je dois d'abord en parler à Peter.

Mon cœur, sur le point de se décrocher, reprend sa place dans ma poitrine, mais l'expression de mon visage doit trahir l'intensité du choc que je viens de subir. Je récupère cependant pour dire à Natalie :

— Venir chez toi... pour une semaine... oui, c'est normal... que Peter soit d'accord. Que... que vas-tu lui dire ?

À mon élocution hésitante, Natalie voit bien que l'émotion due à sa petite plaisanterie n'est pas tout à fait dissipée.

— Je lui dirai qu'un très bon ami de passage à Paris doit descendre à l'hôtel et que je souhaiterai l'inviter à la maison à la condition qu'il en soit d'accord. Il n'y aura donc aucun mensonge dans ma demande et je pourrais te donner la réponse sous quarante-huit heures.

Elle me regarde l'air contrit.

— Je suis sincèrement désolée, je ne sais pas ce qui m'a pris de formuler ma proposition de cette façon. Si un gamin faisait ce genre de plaisanterie, il mériterait une bonne fessée.

J'ai envie de la taquiner pour détendre l'atmosphère.

— Je crois que tu en mériterais bien une aussi

Je ne m'attendais pas du tout à sa réponse :

— Je suis bien d'accord avec toi.

Joignant le geste à la parole, elle repousse le drap, découvre ses adorables rondeurs, puis se tourne vers moi et d'une petite voix suppliante :

— Pas trop fort quand même.

Je me penche vers elle.

— Tu aimes les fessées ?

J'ai rarement vu un regard aussi coquin.

— Oui... beaucoup ! À condition que ce soit tendre...

Elle pose son index sur ses lèvres.

— Mais chut... je ne voudrais pas que ça se sache.

Un regard, quelques mots, ses reins cambrés, ses fesses relevées. La diablesse a de nouveau réussi à m'exciter. Un tendre bisou en même temps que d'une petite tape sèche. Elle sursaute et se cambre encore davantage comme pour réclamer la suivante. Son visage a pris le masque du désir. Elle me regarde les yeux mi-clos :

— Encore... je suis une vilaine fille.

Ce jeu amoureux me fait vite oublier l'émotion de tout à l'heure d'autant que Natalie gémit doucement, attendant la tape suivante avec une appréhension mêlée d'envie.

Je claque de nouveau les douces rondeurs au point qu'elles tressautent. Natalie pousse un petit « Aïe » suivi d'un improbable « Encore ». Pour mieux s'offrir à la « punition », elle se met à genoux et me tend ses fesses déjà rosies des deux tapes précédentes. J'y applique deux petites claques rapides et légères et les fais suivre de deux baisers très tendres. Natalie gémit :

— *My God ! Don't stop !*

Je la butine de petits bisous suivis de pichenettes appliquées du bout des doigts jusqu'à ce que son gémissement se change en halètement.

Sa voix tremble quand elle me demande de la prendre.

La demi-heure qui suit n'est que pure tendresse. Nous sommes si intimement liés par nos corps et nos cœurs que nul ne pourrait parvenir à nous désunir. Ses yeux sont des lacs dans lesquels je plonge jusqu'au fond de son âme. Elle est en moi tout autant que je suis en elle.

Plus tard, enroulés dans le drap, gisant sur la moquette, épuisés et disloqués, nous commençons à reprendre conscience du monde réel. Ni l'un ni l'autre

ne pourrait dire quand et comment nous sommes tombés du lit.

Avec une lenteur de paralytique, je parviens à me hisser sur le lit et épuise mes dernières forces à aider Natalie à me rejoindre. Lorsqu'elle s'écroule près de moi, dans un sourire d'agonisante, elle me dit :

— Tant pis pour les draps. La gravité vient de passer à 7 G. Je ne peux même plus lever la main, encore moins aller à la salle de bain.

Je ne sais même pas l'heure qu'il était quand nous nous sommes endormis dans les bras l'un de l'autre, mais lorsque j'ouvre les yeux, la nuit est déjà tombée ce qui paraît normal en hiver à dix-huit heures. Natalie dort encore et dans le clair-obscur qui baigne la chambre, elle est si belle que l'émotion me noue la gorge. Je voulais attendre la dernière minute avant de la réveiller, mais au premier mouvement que j'esquisse, elle sursaute et s'accroche à moi comme un noyé à sa bouée. Il y a de la peur dans son regard, elle balbutie :

— Oh mon Dieu ! J'ai encore fait cet horrible rêve avec cette voix qui me disait qu'il fallait que nous nous préparions à une longue séparation. D'un rêve à l'autre, c'est toujours la même phrase qui se répète.

Elle tremble et se serre très fort contre moi. Je la berce, caresse ses cheveux et murmure à son oreille :

— Natalie, je t'aime et j'ai l'impression de t'aimer depuis la nuit des temps alors que je ne soupçonnais même pas ton existence il y a encore une semaine. Je n'envisage déjà plus la vie sans toi. C'est comme si le Dieu auquel tu crois si fort nous avait pris dans sa main et bien que je sois un homme qui doute, je ne doute pas de cela... « Tu ne sépareras point ce que Dieu a uni », dit la Bible. Les hommes l'ont interprété comme s'il s'était agi du mariage. Je suis certain quant à moi que Dieu pensait à ceux qui s'aiment très

fort et non à ce qui n'est rien d'autre qu'un contrat de vie commune dont l'amour, le véritable amour est bien trop souvent absent.

Natalie me fait plein de bisous dans le cou, sur la joue et sur la poitrine. Elle me parle doucement à l'oreille :

— C'est si bon, ta voix est comme une caresse.

Un petit sourire plein de tendresse.

— Et même si mon rêve devait se réaliser nous avons la certitude de nous retrouver un jour et notre amour n'en sera que plus fort. Je...

Elle s'interrompt, semblant seulement prendre conscience que la nuit est tombée. Elle se redresse d'un coup et s'assied.

— Mon Dieu... mais il fait nuit !

Je la rassure.

— Il est à peine plus de dix-huit heures, nous avons tout le temps de prendre une douche, de nous habiller tranquillement et de manger quelque chose avant de partir. Qu'est-ce qui te ferait plaisir ?

— Oh ! Juste un thé, une viennoiserie et un fruit

— Parfait, je n'ai pas très faim non plus.

Une douche et un service d'étage plus tard, j'appelle la réception pour faire enlever nos bagages. Natalie vient vers moi de sa démarche si particulière. Elle passe ses bras autour de mon cou et pose sa joue sur mon épaule.

— J'entends ton cœur.

Les bras autour de sa taille, je la serre tendrement. Nous restons sans dire un mot, savourant simplement le bonheur d'être l'un contre l'autre. C'est le bagagiste qui interrompt ce moment de tendresse.

Le temps de régler la note, charger nos valises et nous voilà en route vers Paris.

Pendant les premiers kilomètres, personne ne parle. J'ai le cœur serré de devoir quitter Natalie, je

voudrais avoir une baguette magique et faire que nous rentrions chez nous après un week-end en amoureux. Elle se tourne vers moi. À la faible lueur du tableau de bord, je vois bien que ses yeux sont humides. Elle a l'air si triste.

Elle pose une main sur ma jambe, son bras sur mes épaules et laisse aller sa tête contre moi. Le parfum de ses cheveux, celui de son corps montent vers moi et pour la première fois depuis que j'ai le bonheur de les respirer, la tristesse me poigne le cœur. Nous allons devoir nous quitter dans un peu moins d'une heure.

Sans relever la tête de mon épaule, elle murmure :

— Je suis contente de retrouver Peter, mais j'aurais tant voulu dormir dans tes bras ce soir.

Je sens sa main remonter le long de ma nuque. C'est si doux que j'en ai presque un vertige. Je lui demande :

— À quoi penses-tu ?

— À tout à l'heure quand je te dirais au revoir dans le hall de l'immeuble, mais surtout à mardi quand nous déjeunerons ensemble et encore plus à la semaine suivante quand nous déjeunerons, dînerons et dormirons ensemble. Je pense à tes baisers, à tes mains sur moi et à ton cœur qui bat si fort lorsque tu me fais l'amour. Je pense que je t'aime et à l'envie que j'ai de tes bras chaque fois que je te regarde ou que je pense à toi. Je pense que j'ai peur de t'aimer si fort, mais je pense que s'il ne me restait plus qu'une heure à passer avec toi j'en remerciais le Seigneur.

J'ai sans doute trop ralenti et une voiture nous double, nous gratifiant au passage d'un coup de klaxon rageur.

Un parking sur le bas-côté, je me range.

— Nat ! Chaque fois que tu me parles, c'est une déclaration d'amour encore plus vibrante que la

précédente. Je ne veux pas que tu sois malheureuse de trop m'aimer et...

Elle m'interrompt.

— D'abord, on ne peut pas trop aimer. On n'aime jamais assez. Ensuite je ne suis pas malheureuse, je n'ai jamais été aussi heureuse de ma vie, mais ça m'est tombé dessus en quelques secondes. Il me faut juste un peu de temps pour que mon cerveau intègre toutes les nouvelles données... mon cœur c'est déjà fait.

Son sourire et le baiser qu'elle me donne sont comme un soleil. Elle se détache doucement de mes lèvres.

— Il faudrait repartir, je ne voudrais pas trop faire attendre Béatrice.

— Tu veux l'appeler ? Je peux m'arrêter à une cabine. J'ai vu un panneau, il y en a une un peu plus loin.

— Non, ça ira. Je lui ai téléphoné avant de partir.

Je redémarre. Nous sommes déjà à moins de vingt minutes de la Porte d'Auteuil. Je repense à notre course d'hier au matin en forêt.

— As-tu déjà dormi à la belle étoile ?

Dans la pâle lueur du tableau de bord, je devine ses sourcils froncés :

— À la belle étoile, qu'est-ce que ça signifie ?

— Ça veut dire dormir dehors sans autre abri que le ciel.

— L'expression est très jolie, je ne connaissais pas et... la réponse est non.

— En juin, il faudra que je t'amène un week-end. Je connais un lac dans une région de magnifiques collines avec une grande forêt. Il y a plein de plages dans de petites criques boisées où il ne vient quasiment jamais personne. Un vrai paradis où nous pourrions jouer les robinsons.

Natalie réfléchit un instant. Sa main est toujours sur ma jambe et j'en sens la chaleur au travers de mes vêtements.

— C'est d'accord, mais à une condition.

— Ah ! Et quelle est cette condition.

— J'ai déjà demandé une semaine de congés mi-février. C'était début décembre et j'ignorais que j'allais tomber amoureuse un mois plus tard. C'est les vacances scolaires et Peter part pour deux semaines chez sa grand-mère à New York. Moi je me contente d'une dizaine de jours en célibataire à Miami. La condition c'est que tu m'accompagnes... si c'est possible bien sûr.

Je suis pris au dépourvu et mon désarroi doit se lire sur mon visage.

La main de Natalie se crispe sur ma cuisse.

— Tu ne pourras pas ?

— Je ne sais pas. Ça ne devrait pas être impossible. J'ai une réunion demain avec le président et j'en profiterai pour lui en parler. La « Boîte » exige de nous une totale disponibilité, mais en contrepartie ils ne sont regardants ni sur les primes de fin d'année ni sur les congés. L'année dernière par exemple j'ai dû passer un mois et demi au Cameroun sans rentrer alors que ça n'était pas prévu. C'est intéressant pour les primes, mais pas pour la vie privée.

— Et pour ta famille ? Tu es très souvent absent. Peut-être que...

— Aucun souci de ce côté-là. Nous avons passé quinze jours en Bretagne en décembre chez mes beaux-parents. Je me suis rarement aussi ennuyé et j'ai fait plus que ma BA... pardon, je t'ai peut-être choquée ?

— Non, non, pas du tout. C'est justement pour ce mélange de tendresse et de dureté que j'ai craqué à l'instant où j'ai vu tes yeux. Mais la première fois où le

fauve est apparu, c'était juste avant de me faire dévorer toute crue... et j'aimerai le revoir bientôt.

Sa main est posée sur ma cuisse, d'une brève caresse, elle vérifie l'effet de ses paroles.

— Pour Miami, j'ai déjà la moitié de ma réponse. Reste à attendre l'autre moitié... celle de ton boss.

J'ai beau tricher et ralentir, dix minutes plus tard, je me gare devant la grille de son immeuble.

Le sourire de Natalie s'est changé en une moue de tristesse. Elle se jette dans mes bras et m'embrasse. Son baiser est si tendre que je me sens fondre. Ses lèvres ont un petit goût salé. Elle se détache doucement, écarte une larme de l'index.

— *My love ! I miss you already.*<sup>39</sup>

— Tu vas aussi me manquer... tellement.

Comme un petit soldat qui va à la bataille, elle prend une profonde inspiration et met la main sur la poignée de la portière.

— Bien ! Allons-y.

Je la précède au coffre d'où j'extrais sa valise et nous nous engageons dans l'allée sans échanger un mot. Elle est lourde à mon bras. Devant l'ascenseur, je pose la valise et elle vient se blottir contre moi. Je l'enlace, elle m'embrasse... c'est un baiser chagrin.

— *See you soon, then ?*<sup>40</sup>

— *See you soon, then !*

Puis juste avant que la porte de l'ascenseur ne se referme et en même temps qu'elle m'envoie un baiser :

— *Don't forget Miami.*<sup>41</sup>

\*\*\*

---

39 Mon amour ! Tu me manques déjà.

40 On se voit bientôt, alors ?

41 N'oublie pas Miami.



## Áilish

Nous sommes le dimanche quinze janvier, il est neuf heures. Le taxi roule vers Orly où je suis censé prendre un vol Cameroon Airlines à destination de Douala pour une mission de quinze jours. Tandis que le chauffeur essaie de se frayer un chemin dans les embouteillages matinaux, le film de la semaine écoulée me revient en mémoire...

\*

Je sors de l'immeuble de Natalie, une atroce crispation au creux de la poitrine. Arrivé au portail qui donne sur la rue, je ne peux m'empêcher de me retourner. La plupart des fenêtres sont éclairées, mais une seule l'est au troisième étage. Une silhouette agite la main. C'est elle, j'en suis certain, et le seul fait de l'apercevoir desserre l'étau qui me broyait le cœur. D'où je suis, je ne peux distinguer son visage, mais n'en ai pas besoin pour imaginer ses yeux et son sourire. Si je ne bouge pas, elle va rester là à attendre que je parte. Je lui fais un dernier signe de la main et au risque de tomber, m'en vais à reculons.

Je restitue la Cx de location à l'agence et commande un taxi. Pendant les dix minutes d'attente annoncées par la standardiste, j'appelle Natalie depuis une cabine en face de l'agence Hertz. Le

téléphone sonne longuement dans le vide. Sur le point de raccrocher, après un déclic, j'entends sa voix :

— John ?

Elle vient de me faire l'amour en une seule syllabe. Sa voix est si douce, si pleine de tendresse.

— Oui Nat, c'est moi. J'attends mon taxi. Je voulais entendre ta voix encore une fois.

— Excuse-moi ! Je sortais de la douche... le temps d'enfiler un peignoir. J'ai tellement hâte d'être à mardi midi. Te voir, t'entendre, te toucher, t'embrasser. Je t'aime John.

— Moi aussi Nat et j'ai tellement hâte de te revoir. Je t'attendrais au bar des « Fontaines du Louvre » à midi trente, nous aurons toute une heure rien que pour nous deux. Je... Oh déjà ! C'est mon taxi. Il faut que j'y aille sinon il va repartir. *See you soon my love.*

— *See you soon John. I love you.*

Je raccroche précipitamment et me rue hors de la cabine pour éviter que le taxi ne reparte sans moi.

Une demi-heure de trajet et je serai à la maison où, depuis tant d'années déjà, je suis devenu un étranger. Après les quelques jours magiques que je viens de vivre, il est certain que je le ressentirai encore bien davantage, mais l'accueil qui m'attend ne m'angoisse même plus. J'ai pour me réchauffer, une petite flamme qui brûle au fond du cœur et c'est si bon que rien ni personne ne pourra me rendre triste comme chaque fois que je rentre de mission. Il y a si longtemps que je n'ai été aussi heureux et détendu.

Dès mon arrivée, Andréa me le fait remarquer :

— Tu as l'air fatigué, ce qui est habituel... content aussi, ce qui l'est moins.

J'attribue mon attitude à la réussite de la mission que je présente comme ayant été particulièrement délicate, d'où la fierté légitime de l'avoir menée à bien. Je devrais être très mal dans ma peau pour ce

mensonge. Il n'en est rien ! En un flash, je revois ces dix-huit années de frustration sexuelle, la dépression dans laquelle je sombrais avec son cortège de pensées suicidaires. J'étais au bord du gouffre et j'ai saisi la main de Natalie. La bulle d'amour qu'elle a créé m'isole et me protège.

Contrairement à ce que je craignais, la semaine passe vite, rythmée par les échanges téléphoniques, les messages minitel et les déjeuners aux « Fontaines du Louvre » à une petite table discrète, toujours la même, où nous pouvons bavarder, nous embrasser et faire l'amour... avec les yeux. Dès le mardi midi, Natalie m'a confirmé avoir parlé à Peter. Le jeune garçon est enchanté de ma visite et impatient de faire ma connaissance.

\*

Le taxi se range le long du trottoir des « Déposes minute » d'Orly Sud. Avec les embouteillages habituels dans cette zone, il aura fallu une heure pour faire vingt kilomètres, mais c'était planifié et sans me presser je me dirige vers la zone d'embarquement. L'habitude aidant, je repère très vite le comptoir de la « Camair » avec les bancs et les cabines téléphoniques juste en face. Les comptoirs d'enregistrement sont en pleine activité, mais j'ai encore une bonne demi-heure à attendre avant que ne commencent les annonces invitant les derniers passagers à enregistrer. Je vais donc m'asseoir pour patienter. Le rendez-vous avec Natalie au « Point de rencontre » est dans quarante-cinq minutes. La demi-heure qui suit est la plus longue de ma vie, mais je suis pile synchro devant un poste téléphonique lorsque retentit la première annonce demandant aux derniers passagers du vol Cameroon Airlines -

Paris/Douala - de bien vouloir hâter leur enregistrement. Le temps d'introduire ma carte, de composer le numéro et Andréa décroche. La conversation est brève avec en fond sonore l'annonce qui se répète en français et en anglais. Il est dix heures trente et comme le lui confirme ce qu'elle entend, je suis bien à Orly sur le point d'embarquer pour Douala. Ai-je honte de ce stratagème ? Même pas ! J'ai le droit d'être heureux... enfin.

Aussitôt après avoir raccroché, je me dirige vers le point de rendez-vous.

Natalie y est déjà, largement en avance sur l'heure prévue. Je l'aperçois de dos à une cinquantaine de mètres, immobile au milieu du flot des passagers qui entrent et sortent du hall principal. Sa chevelure blonde en point de mire, je presse le pas et ne suis bientôt plus qu'à une dizaine de mètres d'elle, lorsqu'elle se retourne. Son sac à l'épaule, elle porte un manteau anthracite déboutonné sur un pantalon bleu marine et un pull de laine blanc. À peine m'a-t-elle vu qu'elle pousse un cri et sans égard pour les personnes qu'elle bouscule, se précipite vers moi en courant. Je lâche ma valise et me prépare à l'impact, les bras ouverts. Elle me saute littéralement au cou, me couvrant le visage de baisers fous avant de me prendre les lèvres passionnément. J'ai le temps d'entrevoir la mine des nombreuses personnes qui nous croisent, surprises pour certaines de voir une femme si élégante et distinguée se conduire comme une adolescente. D'autres sont franchement ravies de voir leur journée commencer sous les auspices de Cupidon. La majorité, il faut bien le reconnaître, restant totalement indifférente. Natalie n'en a cure et continue de me dévorer les lèvres comme si nous étions seuls sur une île déserte. Le flot des passagers s'écoule autour de nous. Elle est si étroitement collée

à moi que la pire tempête ne pourrait nous désunir.

Abandonnant ma bouche, elle pose sa tête sur mon épaule. Je sens son souffle dans mon cou. C'est le dernier appel à embarquer pour Douala qui nous fait sursauter. Nous n'avons toujours pas échangé une seule parole.

Je réagis le premier :

— Bonjour Nat ! Je n'arrive même pas à y croire !

Son émotion est si forte que ses yeux sont un kaléidoscope de couleurs.

— Bonjour John ! Mon Dieu ! Moi non plus... toute une semaine pour nous.

Elle me caresse les mains, le visage, puis se rendant compte que je reste comme tétanisé, s'inquiète :

— Quelque chose ne va pas John ?

— J'ai peur de me réveiller et que tu disparaisses.

— Veux-tu que je te pince pour te prouver que je suis bien réelle.

— Non ! Il me suffit de respirer ton parfum, ton odeur. Ça, aucun rêve ne pourrait le restituer.

Son regard est un mélange d'amour et de désir.

Elle inspire profondément puis expire, vidant sa poitrine dans un profond soupir.

— Souvent, j'ai cru être amoureuse parce qu'un homme me plaisait et que j'avais envie de lui. En fait, je me rends compte que je n'avais jamais aimé parce qu'en plus de mon corps qui a hâte de te retrouver, mon cœur est plein de toi.

Ses yeux brillent d'une chaude tendresse, mais au moment où je vais l'embrasser et sans doute pour ne pas céder à l'émotion, elle se détache de moi d'un seul coup, me tirant par la main.

— Allez viens ! J'ai hâte d'être à la maison... seule avec toi.

— Mais je croyais que Peter... ?

— Il est chez un ami et ne reviendra que vers dix-

huit heures.

Son regard me dit toute sa fièvre.

La tête posée sur mon épaule et son bras passé sous le mien, nous traversons le hall jusqu'à la sortie qui mène au parking où elle s'est garée. Sa voiture est une Mercedes blanche et en chargeant ma valise dans le coffre, je remarque la plaque diplomatique verte. Je l'aide à enlever son manteau et lui tiens la portière pendant qu'elle s'installe au volant, puis faisant le tour du véhicule, je viens m'asseoir près d'elle. C'était l'instant qu'elle attendait pour échanger avec moi un baiser de feu, de ceux qui vous font perdre tout contrôle. Il lui faut un effort de volonté surhumain pour libérer mes lèvres.

— John ! J'ai tellement envie de toi que j'en ai mal au ventre, mais là... je crois qu'il faut que j'arrête, sinon, je vais être incapable de conduire.

— Je crains en effet qu'il ne nous faille attendre un peu pour nous occuper de... ton ventre. Je n'ai rien contre les parkings, mais je trouve que ça manque un peu d'intimité.

Elle me donne une petite tape sur la main. Ses yeux sont les plus doux et les plus coquins du monde.

Dès que nous quittons la zone de l'aéroport, la circulation se fluidifie et nous ne mettons pas une demi-heure pour rejoindre l'avenue Foch. Je passe presque tout le trajet, le bras autour de ses épaules à caresser ses cheveux, la main droite posée sur sa cuisse dont je sens la tiédeur au travers du tissu du pantalon.

Nous n'avons pas beaucoup parlé si ce n'est elle, pour me dire combien il lui paraît irréel de m'emmener chez elle alors que quinze jours auparavant elle ne me connaissait même pas. Elle me fait aussi une recommandation en me rappelant que si Peter est muet, il n'est par contre pas sourd et

comprend parfaitement aussi bien l'anglais que le français.

Le lourd portail de fer forgé donnant accès au parking de l'immeuble s'ouvre lentement sans un seul grincement et se referme derrière nous tout aussi silencieusement. Sous l'immeuble, le parking est divisé en garages privés pouvant contenir deux voitures chacun.

L'ascenseur est juste à côté et Natalie utilise une clé spéciale pour l'appeler. La cabine prévue pour quatre personnes est suffisamment large, mais nous ne pouvons nous résoudre à en occuper tout l'espace et c'est étroitement serrés l'un contre l'autre que nous atteignons le troisième étage.

Tout comme le hall d'entrée, le palier est somptueux : sol en marbre, épais tapis, balustrade de fer forgé avec rampe de laiton verni. Il dessert deux appartements avec chacun la même porte de chêne massif à deux vantaux. Sur celle de droite, une plaque de cuivre gravée : « N. Lochlainn ».

Natalie ouvre le vantail de droite, entre et s'efface pour me laisser passer.

Contrastant avec le style un peu austère de l'immeuble, la décoration de l'entrée est d'un raffinement exquis. Si je me réveillais à cet endroit, je jurerais avoir été transporté à Venise pendant mon sommeil. La console en bois doré et marbre sur laquelle Natalie pose son sac et ses clés est surmontée d'un miroir à l'encadrement composé de pavés de verre multiformes. Sans l'ombre d'un doute du verre de Murano. Provenant aussi de la célèbre verrerie vénitienne, un magnifique lustre à cinq branches torsadées y diffuse un éclairage très doux.

La double porte intérieure qui sépare l'entrée de la pièce suivante est composée pour sa moitié supérieure de verres asymétriques multicolores et

translucides. La partie inférieure de chacun des vantaux est faite d'un panneau de bois gris bleuté au décor sculpté et doré à l'or fin.

Juste en face de la porte d'entrée, le mur est entièrement couvert de miroirs rectangulaires parfaitement jointés de sorte qu'ils n'en forment qu'un. Un fauteuil bas Louis XVI et un guéridon complètent le décor de cet espace qui, bien que sans fenêtre, est pourtant très lumineux.

Tout en l'aidant à enlever son manteau, j'en fais la remarque. Natalie m'explique qu'il s'agit du puits de lumière au-dessus de nos têtes et du jeu des différents miroirs de la pièce. Elle me prend son manteau des mains.

— Viens ! Prends ta valise, je vais te montrer ta chambre.

Me précédant, elle ouvre une porte dissimulée dans les boiseries du mur à côté de l'immense miroir.

Nous sommes dans une espèce de sas assez spacieux décoré de miroirs et de tableaux avec une porte sur le côté droit et une autre en face de nous. C'est cette dernière que nous empruntons pour déboucher dans un large couloir d'une quinzaine de mètres éclairé à son extrémité par une seule fenêtre.

Natalie ouvre la première porte sur notre droite et avec un sourire espiègle, fléchissant le genou, me fait une révérence et m'invite à entrer.

— Après toi ! C'est la chambre où tu es censé dormir. J'espère qu'elle te conviendra !

J'entre. Il faudrait être difficile pour ne pas aimer. Le décor est très masculin, aux lignes modernes, mais toujours avec cette inimitable touche italienne. Un très grand lit, un immense placard aux portes coulissantes à miroirs biseautés occupe tout un mur. Natalie l'entrouvre :

— Tu pourras ranger tes affaires ici. Viens voir la

salle de bain.

Je dépose ma valise dans un coin et la suis. Lorsque j'entre, je reste bouche bée.

À elle seule, cette salle de bain est un palais. À l'exception du plafond peint d'une laque beige clair, tout est fait de marbres aux tons différents dont le mariage rend la pierre chaude et vivante. De chaque côté de la pièce une vasque avec mélangeur en laiton massif surmontée d'un miroir flanqué de deux appliques en verre de Murano.

Seules les étagères de verre du lavabo de droite sont garnies de produits et articles d'usage manifestement féminin, celles d'en face sont vides. Je suis plus qu'ébahi et je vois bien au sourire de Natalie qu'elle s'en amuse beaucoup.

Au fond de la pièce, un grand jacuzzi de marbre avec une large bordure. Je ne vois pas de douche. Normal, en entrant, je lui ai tourné le dos. Suivant le regard de Natalie, je me retourne et fais face à une douche à l'italienne : Paroi de verre, pomme rectangulaire, douchette. Une large banquette de teck et des étagères en verre garnies de différents produits complètent l'équipement de cette œuvre d'art. À hauteur du jacuzzi, je remarque une autre porte vers laquelle Natalie se dirige.

— Tu prendras le lavabo sur ta gauche et... derrière... la porte juste là... c'est... ma chambre !

À cet instant, je comprends pourquoi Nat souriait et sourit d'ailleurs toujours avec un regard qui a viré du taquin au coquin.

La salle de bain est commune aux deux chambres. Là encore, c'est elle qui ouvre la porte pour me laisser passer. Elle en profite pour m'effleurer la main, ses yeux brillent comme des saphirs.

Je pénètre dans la chambre d'un palais vénitien, une véritable splendeur.

Tout ici respire la féminité, le lit immense recouvert d'une magnifique parure de satin bleu et de coussins assortis en dégradés de même couleur est flanqué de deux chevets en bois doré. La tête et le pied de lit, de même facture que les chevets, sont garnis d'un capiton de satin bleu nuit. Une grande armoire baroque 18<sup>e</sup>, une coiffeuse surmontée d'un miroir gravé sur sa bordure de motifs de fleurs et d'oiseaux stylisés, dans lequel se reflète le lit et une grande partie de la pièce.

En point d'orgue, un très grand tableau représentant une femme vêtue d'une tunique courte quasi transparente, le vêtement et ses cheveux volant dans le vent. Au vu de la position de son corps et du décor, elle danse sur une falaise face à l'infini de l'océan, là où le soleil se couche. Je m'approche et, dans cette représentation digne d'un David, médusé, je reconnais Natalie.

— Mais... mais, c'est toi.

Un grand sourire.

— Oui, j'avais vingt ans et papa et maman me l'avaient offert pour mon anniversaire.

La légende tout en bas dit :

— *In Áilish, as a fichiú lá breithe.*

... que Natalie me lit avec dans la voix des sons et des inflexions si étranges que j'en reste pantois.

Les yeux ronds, je demande :

— C'est quelle langue ça ? Ça veut dire quoi ?

— C'est du gaélique et ça signifie : « À Áilish, pour son vingtième anniversaire. »

— Áilish ! Tu ne t'appelles pas Natalie ?

Dans mon dos, Natalie s'est rapprochée jusqu'à m'effleurer, elle murmure à mon oreille d'une petite voix très douce :

— D'abord, on ne prononce pas « Hélice », mais « Áilisch » et maintenant que tu connais ce nom, je

vais devoir te faire disparaître.

Interdit, je sursaute et me retourne d'un bloc.

— Pardon !

Le regard que je croise est si perçant que j'en ai presque froid dans le dos, mais comme d'habitude lorsqu'elle plaisante, elle ne garde pas longtemps son sérieux et voyant ma mine pour le moins ahurie, pouffe de rire.

— Áilish est mon prénom secret.

— Et en quoi justifie-t-il de me faire disparaître ?

— C'est mon prénom gaélique et selon la tradition nul ne doit le connaître à l'exception de la famille proche.

— Alors, pourquoi me l'avoir révélé ?

— Parce qu'avec Peter tu es la personne qui m'est la plus chère au monde. Ce que j'éprouve pour toi est quelque chose de si grand... plus grand que ma vie.

Il n'y a qu'elle pour passer du rire aux larmes sans transition. Cette femme est un véritable kaléidoscope émotionnel. Ses yeux se sont d'un seul coup embués de larmes qu'elle se dépêche d'essuyer d'un revers de main. L'instant d'après, nous sommes dans les bras l'un de l'autre à nous serrer très fort et à nous embrasser avec toute la tendresse du monde. Je me détache d'elle, de ses lèvres et la regarde dans les yeux en souriant. Je voudrais qu'elle voie jusqu'au fond de mon âme. Elle me rend mon regard et mon sourire et je jure qu'à cet instant je sens une main douce et tiède me caresser le cœur.

L'instant tendresse se prolonge par des caresses et des baisers de plus en plus appuyés. Nos souffles s'accélèrent, jusqu'au moment où les yeux de Natalie ne sont plus que deux fentes de désir pur.

Elle a senti ma présence insistante contre son ventre, c'est le déclic qui la déchaîne. En un tournemain, elle se débarrasse de son épais pull blanc

qui vole au milieu de la pièce, se retourne et s'appuie contre moi, de dos et de tout son corps. Son bassin est si cambré que j'ai du mal à résister à la poussée de ses reins. À travers nos vêtements, je sens parfaitement ses muscles se contracter, de la même façon qu'elle doit sentir mon désir qui l'assaille. Elle incline la tête offrant son cou à mes baisers et me prenant les mains, les pose sur ses seins qu'elle vient de libérer de leur prison de satin.

L'instant est très doux, aussi doux que la peau de son cou est fine. Ses seins moelleux et fermes emplissent mes mains et je sens les battements de son cœur sous mes doigts. La fermeté et le maintien de sa poitrine sont en contradiction totale avec son volume, quant aux tétons, ils sont déjà durs. Je les agace entre le pouce et l'index, ce qui déclenche une véritable réaction en chaîne. En une fraction de seconde, en même temps que j'entends le crissement d'une fermeture éclair que l'on abaisse, le pantalon et la culotte de Natalie font un petit cercle sombre à ses pieds. Elle n'est plus vêtue que de ses bas de coton blanc. C'est un corps de rêve à la fois doux et musclé que je tiens dans mes bras. Elle se retourne écrasant ses seins sur ma poitrine, me serre très fort contre elle et m'embrasse passionnément. Pendant que je lui mange la bouche, elle se penche en arrière et d'un seul geste ouvre le lit sur lequel elle bascule, offerte. Je crois que je ne suis jamais déshabillé à une telle vitesse. Blouson, chemise, T-shirt, chaussures et jeans ne sont plus qu'un petit tas sur le parquet que déjà, je la dévore de baisers de sa bouche à ses bas, de ses bas à sa bouche. Alors que je lui mordille un sein, de façon inattendue elle bascule sur le ventre et d'une petite voix étouffée par l'oreiller sur lequel s'étaient ses cheveux blonds, elle murmure :

— *My butt... please !*<sup>42</sup>

Et alors que je lui embrasse le creux des reins, se tendant vers moi, elle me demande d'une voix rauque :

— *Oh John ! Bite me, please !*<sup>43</sup>

Je commence par les deux adorables fossettes et descends lentement tandis que se cambrant, elle s'ouvre à mes baisers. Je la mordille à petits coups de dents puis accentue mes morsures jusqu'à marquer légèrement cette peau si fragile. Elle frissonne de tout son corps et comme dans un sanglot :

— *Oh my God... my God... yes... oh yes... more... more my love... bite me... bite me*<sup>44</sup>

Me gardant bien de serrer les mâchoires, je la mordille partout, puis ma bouche se fait plus inquisitrice. Je la mange pendant de longues minutes et ne m'interromps que lorsque dans un dernier cri et des soubresauts de tout son corps qu'elle ne contrôle plus, elle s'effondre à plat ventre sur le lit. Je m'allonge doucement près d'elle, elle a le visage tourné vers moi.

— J'ai rêvé du loup et le loup m'a mangée. Dieu que c'était bon !

En même temps qu'elle, tout comme si nous étions reliés par quelque fil invisible, je pose mon index sur son nez et millimètre par millimètre, suit les contours de son visage pour finir sur ses lèvres. Dans un sourire comblé, elle me murmure :

— Ton nez brille.

Elle rit, m'ouvre ses bras.

— Viens !

Son visage si tendre, ses yeux si bleus, ses cheveux

---

42 Mes fesses... s'il te plaît !

43 Oh John ! Mords - moi, s'il te plaît !

44 Oh mon Dieu... mon Dieu... oui... oh oui... encore... encore... mon amour... mords-moi !

blonds étalés tels une gerbe d'or et puis sa peau si douce, si chaude contre la mienne. Les pointes de ses seins effleurent ma poitrine, ses cuisses tiennent fermement ma taille et tout à coup la suave brûlure qui m'enserme, alors que commence son chant d'amour.

Par deux fois, sans que nos corps se disjoignent, la vague nous a roulés comme des poupées dans sa puissante étreinte. Elle a gémi, crié, supplié dans de longs sanglots pour que cesse puis continue l'exquise torture. Son corps a tremblé et j'ai vu le blanc de ses yeux alors qu'elle s'affaissait comme un pantin désarticulé. Elle repose maintenant au creux de mes bras, la bouche entrouverte et les yeux clos, un sourire heureux sur son visage d'ange. Peut-être voit-elle ce qu'aucune des équations qu'elle maîtrise ne pourra jamais expliquer. Peut-être voit-elle le visage même de l'Amour, peut-être voit-elle la face de Dieu ?

Sans ouvrir les yeux et sans disjoindre notre étreinte, elle murmure à mon oreille :

— *My love, you're so sweet.*<sup>45</sup>

Elle reprend doucement ses esprits, mais attend que je la libère pour me faire basculer sur le côté. Elle se redresse sur un coude, me caresse tendrement le visage et comme si elle les savait meurtries par ses baisers passe doucement son pouce sur mes lèvres. Discrètement, elle jette un coup d'œil à sa montre qui est le seul objet qu'elle ait gardé sur elle.

— Mon Dieu, je n'ai pas vu le temps passer. Ça fait plus d'une heure que nous sommes là. Nous avons encore le temps, mais je ne voudrais pas prendre le risque que Peter rentre plus tôt et retrouve sa maman toute nue au lit avec un monsieur. Que dirais-tu d'une bonne douche ? Viens !

Elle me prend par la main et m'entraîne dans la

---

45 Mon amour, tu es si doux.

douche où elle me lave avec des gestes si doux que je ne tarde pas à lui manifester ma reconnaissance. Elle prend un air ravi.

— Dois-je prendre ça pour un compliment ou une invitation ?

— À toi de choisir !

— Je prendrai le compliment, mais je retiens l'invitation.

Elle achève de me rincer, me fait un petit bisou. C'est à mon tour de l'aider à sa toilette pour laquelle elle s'assied sur la banquette de teck, s'abandonnant à mes mains que je fais aussi légères que possible.

Nous nous séchons et alors qu'insatiable je m'apprête à l'enlacer pour un dernier baiser, elle s'esquive et prestement s'échappe vers sa chambre.

— Tu veux bien m'aider à refaire le lit s'il te plaît, on s'habillera après.

En un clin d'œil, comme si nous l'avions toujours fait ensemble, le lit a repris un aspect convenable. Nul ne pourrait soupçonner ce qui vient de s'y passer et... à cette évocation, j'ai une réaction incontrôlée. Lorsqu'elle se rend compte de mon état, Natalie ne résiste pas, vient s'asseoir devant moi et me prend du bout des doigts.

— Juste un bisou.

En guise de bisou, elle m'amène au paradis pendant trente secondes, mais les meilleures choses ayant une fin, elle se relève, m'embrasse tendrement et récupérant ses vêtements commence à s'habiller. Je n'ai plus qu'à l'imiter et comme je termine d'ajuster ma chemise, elle se rapproche de moi. Son regard est si tendre que je me sens en état d'apesanteur. Elle noue ses bras autour de mon cou comme pour me maintenir au sol et murmure à mon oreille :

— Ce soir, tu entreras par la petite porte... tu me l'as promis à Barbizon !

Un bisou rapide, elle me prend par la main et avant que je n'aie pu réagir m'entraîne derrière elle en riant :

— J'ai faim, je crois que je serais capable de dévorer un bœuf, mais je me contenterai d'un en-cas. Pour le dîner, j'ai prévu le plat préféré de Peter et je ne voudrais pas caler devant mon assiette.

Nous passons le sas des chambres pour déboucher à gauche dans un immense séjour dont la décoration marie le baroque de l'entrée aux lignes modernes des meubles contemporains. C'est un très grand volume d'au moins quinze mètres sur six, partagé en deux zones éclairées par trois baies donnant sur un grand balcon et décorées de somptueux voilages et doubles rideaux. Le côté séjour est meublé d'un immense canapé d'angle en cuir naturel couvert de coussins multicolores aux couleurs pastel.

Derrière le canapé, un très grand miroir de Venise... devant, une splendide table basse en bois doré et verre occupe le centre d'un tapis qui a lui seul doit valoir le prix de mon pavillon de banlieue. C'est une pièce rarissime de plus de trois mètres sur quatre. J'ai reconnu un Ispahan en soie, noué à la main.

Fermant l'espace salon, un canapé deux places du même modèle que celui d'angle et deux imposants fauteuils de cuir de même facture. Face aux canapés, le long du mur principal un meuble bas flanqué de deux larges colonnes emplies de livres, de photos et divers bibelots, le tout formant un U au centre duquel est accroché un magnifique tableau représentant un paysage marin d'Irlande.

L'autre côté de la pièce est composé d'une salle à manger avec une table ronde pouvant accueillir huit à dix convives, suivie d'une cuisine américaine équipée d'un immense frigo et de placards hauts et bas dont les portes reprennent discrètement les motifs de

couleurs et de voûtes chers à La Sérénissime.

Je suis époustouflé tant par la beauté que par l'harmonie qui se dégage de cet ensemble et j'en complimente Natalie. Elle me répond avec un sourire un peu triste :

— En dehors de ma chambre que j'ai entièrement refaite, tout ce que tu vois dans cet appartement est tel que papa et maman me l'ont laissé. Ici, à part quelques bibelots, je n'ai touché à rien, mais il va falloir que je songe à changer les voilages et les doubles rideaux.

Puis secouant la tête comme pour chasser de tristes pensées :

— Allez viens ! J'ai préparé une salade avec gésiers confits et croûtons grillés, j'espère que tu aimeras et nous finirons ensemble la bouteille d'O'Malley que j'ai entamée hier.

L'en-cas a été un délice. Natalie est un vrai cordon bleu. À la première gorgée de vin, je retrouve avec émotion le souvenir de notre dernier week-end à Barbizon. Le dessert est un sorbet à la mandarine qu'elle a moulé en forme de cœur.

Le café nous retrouve blottis sur le canapé. Nous restons là sans parler ni bouger, savourant ce moment de douceur. Elle a pris mes mains, les a passées sous son pull où elles servent de refuge à deux pigeons doux et tièdes. Je sens les battements de son cœur et parfois, lorsqu'elle bouge, un téton facétieux se glisse entre mes doigts.

L'instant le plus précieux est celui où elle s'endort. Son corps se fait lourd, sa respiration ralentit, devient plus profonde. Je savoure chaque seconde de cet instant béni, souhaitant qu'il dure l'éternité. Ce n'est hélas qu'une éternité de vingt minutes.

Un petit sursaut, elle se réveille, se retourne et s'étire comme une chatte qui sortirait de son panier.

Un magnifique sourire, ses bras qui se referment autour de mon cou. Elle m'embrasse doucement et murmure d'une voix encore ensommeillée :

— J'ai dormi longtemps ?

— Près de vingt minutes.

Elle relève la tête et me fixe l'air à la fois contrit et étonné.

— Mais... tu dois avoir des crampes.

— Non, rassure-toi, je n'ai pas de crampe et j'ai trouvé ce moment bien trop court.

— Tu es un amour ! Je t'aime John.

Le baiser qu'elle me donne confirme son propos. Sa langue a encore le goût du café avec une pointe de mandarine. Sa bouche, tantôt fondante, onctueuse et douce, s'abandonne à mon désir, et tantôt inquisitrice, prend l'initiative. Il me reste cependant assez de lucidité pour rendre les armes le premier.

Si nous continuons à nous embrasser comme ça, le canapé subira bientôt les derniers outrages.

Un petit bisou sur le bout du nez et je demande :

— Ne craignais-tu pas un retour prématuré de Peter ?

À peine ai-je fini ma phrase que, nous faisant sursauter tous les deux, le carillon de l'entrée retentit. Natalie s'exclame :

— Mon Dieu c'est Peter !

\*\*\*

## Peter

La sonnerie du carillon retentit une deuxième fois. Natalie jette un rapide coup d'œil, vérifiant qu'aucun indice révélateur de notre sieste ne viendra nous trahir. Elle tapote un coussin, vérifie sa coiffure dans le miroir, se tourne vers moi.

— *Jesus* ! Je suis rouge comme une pivoine.

Elle prend une grande inspiration et disparaît dans l'entrée. Comme elle a refermé la porte de communication, je n'entends qu'un murmure de voix que je devine féminines. Sans doute la maman du copain de Peter que Natalie remercie. Puis deux silhouettes se profilent derrière le vitrage de la porte qui s'ouvre lentement, laissant passer une petite tête blonde suivie de Natalie qui a perdu sa belle couleur pivoine, mais dont l'expression marque le bonheur d'avoir retrouvé son fils.

Le petit garçon à qui appartient la crinière blonde ne peut être que Peter, d'abord parce que Natalie le tient par la main, mais ensuite et surtout parce qu'il est le portrait de sa mère. Même couleur de cheveux, même dessin du visage, mêmes yeux, mêmes lèvres, rien n'y manque. La bouche ouverte, d'où il ne sort qu'un étrange sifflement, l'enfant intimidé se réfugie dans les jambes de sa mère. Elle s'accroupit pour le serrer très fort contre elle dans un câlin d'une tendresse qui en dit long sur l'amour qu'elle lui porte.

Puis elle se redresse, le prend par la main et s'avancant, fait les présentations :

— John ! Voici Peter... Peter, voici John !

Le gamin tourne la tête, me regarde intimidé puis surmontant son appréhension se détache de sa maman et s'avance vers moi la main tendue. Sa menotte est toute petite, mais je suis surpris de la fermeté de la poignée de main du garçon.

— Bonjour Peter, très heureux de faire ta connaissance.

Le petit bonhomme enchaîne une série de gestes que Natalie traduit :

— C'est en langue des signes. Peter te souhaite la bienvenue et dit qu'il est très content de faire la connaissance de l'ami de sa maman.

Je regarde Peter.

— Merci à toi Peter de m'accepter pour une semaine

Nouvel enchaînement de gestes et traduction :

— Peter demande pourquoi tu t'appelles John alors que tu es français. John n'est pas un prénom français.

Je souris au garçon.

— Je crois que c'est ta maman qui a l'explication.

Tout en nous faisant passer par ce qui semble être une bibliothèque au milieu de laquelle trône un très grand piano, Natalie explique à son fils pourquoi elle a trouvé plus commode de m'appeler John. L'enfant sourit, ses petites mains dansent devant son visage et sa mère traduit au fur et à mesure :

— Si je pouvais parler, je suis sûr que je pourrais dire ton nom. Jean, c'est très beau et j'aime bien entendre parler français.

Natalie commente :

— Peter a l'oreille très musicale, c'est pour cela qu'il préfère le français à l'anglais... surtout comme on le parle aux États-Unis et dans certains états du

Sud, le Texas en particulier.

Autre échange entre Peter et sa maman :

— Il me demandait si tu avais visité la maison. Je lui ai dit oui, à l'exception de sa chambre. Je lui ai proposé de le faire maintenant. Es-tu d'accord ?

— Pas de problème, je vous suis.

L'enfant nous précède, ouvrant une porte qui donne sur le sas au fond du séjour. Arrivé dans le couloir, il s'arrête devant la première porte à gauche, l'ouvre et me prenant par la main m'entraîne dans ce qui est une vraie chambre de garçon avec un grand lit en mezzanine, bureau et bibliothèque en dessous. Vient ensuite un espace de jeux avec coffre, table basse, tente indienne, train électrique, etc. Au fond de la pièce, une porte donne sur la salle de bains.

Je complimente Peter sur sa très jolie chambre en lui disant que j'aurais aimé en avoir une comme la sienne quand j'étais enfant. Cela a l'air de lui faire très plaisir. Nous revenons dans le couloir où il remarque que je porte une attention particulière aux tableaux qui y sont exposés. Il m'adresse une série de gestes :

— J'aime aussi beaucoup ces tableaux, mais celui que je préfère est dans la chambre de maman. Je le trouve très beau... et toi ?

— Nous avons les mêmes goûts, car c'est celui que je préfère aussi.

Je m'accroupis pour me mettre à hauteur de l'enfant :

— Je trouve aussi que ta maman est très belle, et bien plus au naturel que sur ce tableau.

J'observe Natalie du coin de l'œil et je vois qu'elle rougit malgré son air détaché. Peter me saute au cou et me donne un gros bisou, puis m'adresse une suite de gestes que sa maman me traduit aussitôt avec un trémolo dans la voix.

— Il dit que tu es quelqu'un de très gentil et qu'il voudrait que tu reviennes souvent à la maison.

Puis, alors que je me relève, en aparté :

— Dois-je préciser qu'il n'est pas le seul à le souhaiter.

Je rends ses bisous à Peter en le remerciant.

D'une voix douce, mais ferme, Natalie nous rappelle à l'ordre, car nous n'avons pas vu le temps passer et il serait peut-être temps que Peter se mette à ses révisions avant le dîner.

Peter reprend donc le chemin de sa chambre en sautillant d'un pied sur l'autre. Il a l'air tout heureux. Peut-être s'est-il rendu compte qu'il m'avait fait craquer. Ce petit bout de chou est tout simplement adorable.

Nous retournons donc seuls dans le séjour et à Natalie qui se dirige vers la cuisine, je demande si je peux me rendre utile. Je suis embauché dans l'instant et préposé à l'épluchage de quelques pommes de terre pendant que Natalie s'attelle à la préparation d'un volatile que j'identifie comme ayant été une pintade.

Tout en nous affairant, nous continuons à parler de la scolarité de Peter qu'il a été très content de débiter en France. Il fréquente une école pour sourds-muets. Le fait qu'il ne soit que muet est certes un avantage pour lui par rapport à ses camarades de classe, mais ce sont surtout ses dons en musique et en mathématiques qui lui ont valu d'être remarqué.

Je demande :

— C'est donc lui qui joue du piano... celui que j'ai vu tout à l'heure dans la bibliothèque ?

Abandonnant un instant la pintade qu'elle est en train de farcir d'un mélange bizarre, Natalie relève la tête et me sourit.

— Non ! Le piano, c'est moi. Peter joue du violon...

mais nous jouons souvent ensemble.

Je m'exclame :

— Oh ! Astrophysicienne, musicienne et...

Je n'ai pas le temps de finir ma phrase.

— Chanteuse et danseuse plus quelques autres talents que tu connais déjà et bien d'autres qu'il te reste à découvrir.

Le petit air malicieux qu'elle a pris pour dire cela, me laisse à penser qu'elle sait très bien ce qu'elle fait lorsqu'elle s'accroupit pour récupérer une cocotte dans un placard bas. Avec un pantalon taille basse, c'est une manœuvre qui ne pardonne pas.

Je considérais déjà la chute de reins de Natalie comme une splendeur, mais là, c'est un vrai chef-d'œuvre qu'il m'est donné de contempler. En glissant, pantalon et sous-vêtement l'ont largement découvert. Tout rentre dans l'ordre lorsqu'elle se relève, mais son sourire me confirme, si j'en avais douté, qu'elle était parfaitement consciente du point de vue qu'elle m'offrait. Comme si de rien n'était, le regard en coin, elle m'observe attentivement tout en plaçant sa pintade dans la cocotte pendant que je m'acharne sur la dernière pomme de terre.

Elle me fait remarquer :

— Je ne sais ce que t'a fait cette malheureuse pomme de terre, mais je suis certaine que si tu continues à l'éplucher comme ça, il n'en restera bientôt qu'une noisette.

— La pomme de terre ne m'a rien fait, mais je te regardais aller et venir derrière tes fourneaux et j'étais tellement sous le charme que je crois bien que j'aurais pu me trancher un doigt sans même m'en rendre compte. Je voudrais tellement que ma vie soit ici, près de toi.

Natalie s'est figée. La gaîté qui se lisait l'instant d'avant sur son visage a disparu, remplacée par une

expression d'infinie tristesse, ses yeux s'embuent. Je m'essuie rapidement les mains et la prends dans mes bras. Elle enfouit son visage au creux de mon épaule.

— Nat, pardon, je n'aurais jamais dû dire une chose pareille, ça a été plus fort que moi. Mon cœur a parlé sans que ma raison le contrôle. Je te promets de...

Natalie pose un doigt sur ma bouche.

— Non, ne promets rien ! Ce que tu viens de dire est un grand bonheur en même temps qu'une grande douleur, car nous savons toi et moi que tu as une famille et que cela ne sera pas possible avant longtemps. Remercions Dieu de la joie qu'il nous a donnée en permettant que l'on se rencontre et que l'on puisse s'aimer. Touche-moi partout et embrasse-moi j'ai besoin de sentir tes mains et ta bouche, j'ai besoin de sentir tes yeux sur moi. J'aurais voulu que l'on puisse faire l'amour là, maintenant, mais je crains que ni Peter ni la pintade ne nous le permettent.

Elle rit. C'est elle, c'est bien elle, capable de passer du rire aux larmes et des larmes au rire comme le ciel d'Irlande.

Je l'embrasse passionnément et tandis que je la plaque contre moi, mes mains posées sur ses reins se glissent sous ses vêtements. J'y retrouve la douceur et la fermeté des rondeurs qu'elle m'offrait tout à l'heure,

L'instant est bref, trop bref. Elle s'écarte avec un gros soupir. Elle a le feu aux joues et un tendre sourire sur son visage de madone. Ses yeux où brille un reste de larmes me disent sa joie et son bonheur d'être là, avec moi.

Peter entre dans le séjour juste au moment où Natalie enfourne la cocotte dans laquelle elle a disposé la pintade farcie et les pommes de terre que j'ai laborieusement épluchées. Ce sera une cuisson lente à basse température - m'a-t-elle expliqué - pour

rendre la chair plus fondante.

Chargé à la demande de Nat de mettre la table pour trois, je viens juste de passer derrière l'îlot de cuisine, mais après avoir ouvert le troisième placard, j'avoue être un peu perdu.

Peter vient d'entrer. D'un seul élan après avoir franchi la porte, il file tout droit dans les jambes de sa mère qui se baisse et avec une force insoupçonnée le décolle du plancher, le prend dans ses bras et le couvre de bisous. Elle s'adresse à lui en français :

— Peter, veux-tu montrer à John comment mettre la table ?

Quelques signes très brefs en guise de réponse et l'enfant se laisse glisser des bras de sa mère, vient vers moi, me prend par la main et me guide vers les placards et tiroirs de l'îlot central. Peter est très efficace et en moins de dix minutes, la table est dressée, nappe, assiettes, couverts, verres, etc. Une agréable odeur de volaille rôtie commence à se répandre.

Natalie nous a rejoints et d'un rapide coup d'œil vérifie que rien n'ait été oublié.

— C'est très bien Peter, je vois que tu t'entends bien avec John.

Suite de signes qui fait sourire Natalie avant qu'elle ne traduise :

— Peter dit que tu es très gentil... et que... tu as une tête de pirate.

Puis se tournant vers moi :

— Que dirais-tu d'un verre de vin pour te remettre de ce compliment en attendant que la pintade soit cuite ?

— Très volontiers !

Je me tourne vers Peter.

— Toi aussi tu es très gentil, mais je n'ai pas vu beaucoup de pirates porter des lunettes.

Nous nous installons autour de la table basse. Natalie fait le service. Un Sachagne Montrachet pour les grands et exceptionnellement un coca pour Peter qui s'assied sur le canapé près de sa mère alors que je choisis un des immenses et confortables fauteuils. Peter se lève et fait passer à la ronde un assortiment d'olives. Nous trinquons. Je me sens bien, heureux, comme il y a longtemps que je ne l'ai été.

Je regarde Natalie. Elle est rayonnante. Sans doute sent-elle mon bonheur d'être là. Elle profite d'une absence momentanée de Peter parti surveiller le minuteur du four pour me tendre une enveloppe qui était sur la table sous un presse-papier.

Un tendre sourire.

— C'est pour toi... un petit souvenir.

Rien sur l'enveloppe, je l'ouvre. S'en échappe une lettre contenant trois photos que je reconnais immédiatement être de celles prises lors de la soirée dansante à Barbizon.

Elles sont magnifiques !

Le petit mot qui les accompagne est rédigé de cette même écriture si ronde, si douce qu'elle est une caresse pour les yeux.

« Mon tendre amour,

En souvenir de ce week-end qui restera à jamais gravé dans mon cœur et dans mon corps.

Tu es en moi chaque seconde.

Je t'aime !

Ta Natalie »

Je n'ai que le temps de ranger les photos sans pouvoir la remercier. Peter est déjà de retour. Quelques signes à sa maman. Natalie interprète :

— Encore une petite heure et nous pourrons passer à table.

Et complète :

— Avec la pintade, nous aurons une salade verte et

comme dessert la gourmandise préférée de Peter, un fromage blanc avec un coulis de fraise.

Comment lui dire sans nous trahir que mon dessert préféré c'est elle ? Je me contente d'une pirouette :

— J'en ai déjà l'eau à la bouche et si ton appartement n'était une évocation particulièrement réussie de Venise, je dirais que c'est Byzance.

Elle met une fraction de seconde à réagir.

— Merci et bravo pour le second degré !

Je la remercie d'un sourire.

Nous continuons à bavarder un long moment tous les trois. Je remarque que Peter en garçon bien élevé se garde de couper la parole par des gestes intempestifs, attendant poliment qu'on lui demande son avis.

Il m'est très difficile de voir Natalie parler et contenir mon envie d'embrasser cette bouche adorable qui semble m'envoyer un baiser à chaque mot qu'elle prononce.

Les minutes ont passé sans que nous nous en soyons rendu compte. C'est la sonnerie du four qui nous impose le silence. La pintade est cuite.

Natalie se lève.

— Il est temps de passer à table.

L'ambiance du repas est particulièrement joyeuse et Peter qui me pose une foule de questions sur l'Afrique, semble ravi de ma présence. Juste avant le dessert, il enchaîne une longue phrase avec ses mains qui volent comme des papillons. Je vois bien que Natalie est troublée et hésite à traduire. Peter insiste et fronce un peu les sourcils comme s'il était contrarié par l'hésitation de sa mère. D'un air gêné, Natalie traduit :

— Peter te dit qu'il t'aime beaucoup et qu'il aurait bien voulu que son papa soit comme toi.

Je ne m'attendais pas du tout à ça et je reste un

instant décontenancé, d'autant plus que du coin de l'œil, je vois clairement que Natalie n'est pas bien. Que répondre ? Je décide de laisser parler mon cœur :

— Tu sais mon garçon, je suis très touché parce que moi aussi je t'aime beaucoup, mais tu as déjà un papa et on n'a qu'un papa dans la vie. C'est comme ça et personne ne peut rien y changer. Si tu le veux, je serais ton ami et même ton meilleur ami. Ce ne sera pas facile pour moi de venir souvent parce que je voyage beaucoup et dans des coins de l'Afrique où il n'y a même pas le téléphone, mais je te promets qu'à chaque voyage, je te rapporterai un petit souvenir du pays où je serais passé. Le prochain sera le Cameroun... je te montrerai sur une carte.

L'enfant écarquille les yeux et avec un grand sourire, se lève de table et file directement dans mes bras. J'ai droit à un gros câlin d'autant plus doux que Natalie s'est jointe à nous et profite de ce que Peter a le menton sur mon épaule pour me faire un bisou rapide au coin des lèvres. Puis elle caresse la tête du garçon avec tendresse.

Ma réponse à Peter a fait mouche. Bien qu'encore troublée Natalie se ressaisit très vite et, s'accroupissant près son fils, le prend dans ses bras :

— Tu vois Peter, je t'avais dit que John était très gentil... et maintenant si tu allais nous chercher le dessert pendant que l'on débarrasse.

Tandis que le gamin file vers la cuisine, elle se penche discrètement à mon oreille et murmure :

— Je vois que je ne suis pas la seule à avoir eu le coup de foudre.

\*

Il y a déjà une demi-heure que Peter est couché. Après le repas, nous sommes restés tous les trois

quelques instants à parler de son école et de la matière qu'il préférait. Le gamin a répondu sans hésiter que c'était les maths, mais qu'il aimait aussi beaucoup l'Histoire. Quand je lui ai parlé de la musique et du violon, il m'a répliqué, étonné, que ce n'était pas une matière scolaire, mais son passe-temps favori. Pour conclure son propos, il avait rajouté :

— J'ai toujours des notes de musique dans la tête.

Ensemble, nous sommes allés le coucher. À peine la tête sur l'oreiller, il dormait déjà. Maintenant, sur le large canapé de cuir, Natalie est blottie bien au chaud dans mes bras. Nous venons de boire une infusion, comme lors de notre rencontre rue Daunou. Nous ne parlons pas, savourant la tiédeur de nos corps. Natalie est allongée, le dos contre ma poitrine, la tête renversée sur mon épaule. Je la tiens par la taille, les mains croisées sur son ventre et rien n'est plus doux que de la sentir abandonnée contre moi. Le silence est presque total et les bruits de Paris nous parviennent étouffés par les lourdes vitres des fenêtres insonorisées comme l'est l'ensemble de l'appartement, murs et cloisons compris. Natalie m'explique que ses parents ne détestaient rien tant que d'entendre les voisins se brosser les dents ou réciproquement leur imposer leurs séances quotidiennes de gammes au piano. Je lui demande s'il sera possible d'avoir droit à une démonstration de son talent joint à celui de Peter. Elle me dit en souriant que ça sera une surprise et que les surprises, ça ne se dit pas.

La lumière diffuse de la seule lampe restée allumée donne à son visage encadré par ses cheveux blonds des reflets dorés comme si sa peau était elle-même source de lumière. Je passe doucement mon pouce sur ses lèvres, elle sa main dans mes cheveux... ses yeux brillent de mille paillettes. Seigneur ! Qu'ai-je fait

pour mériter un tel bonheur ? Je suis en totale lévitation, plus rien d'autre n'existe que ses yeux. Mes lèvres se rapprochent des siennes et s'y posent doucement, les effleurant à peine de peur qu'elles ne s'évanouissent et que je ne me réveille dans une chambre d'hôtel quelque part en Afrique. Elle est bien réelle, je sens son souffle qui effleure ma bouche et dans lequel se mêlent quelques mots :

— Accepterais-tu un rendez-vous ?

— Un rendez-vous ? Quand ? Où ?

— Tout à l'heure, dans une heure, dans ma chambre. La salle de bain sera libre dans une demi-heure.

— Mais pourquoi tant de mystère, je...

Elle met un doigt sur mes lèvres.

— Chuuuut ! J'adore le mystère.

Tout en parlant, elle se dégage lentement de mes bras, se lève et me prenant par la main m'entraîne avec elle. Arrivée dans le couloir, elle s'arrête devant la porte de ma chambre, met ses bras autour de mon cou, m'embrasse tendrement et lâchant ma main s'éloigne doucement à reculons. Elle disparaît comme avalée par le mur qu'elle frôlait l'instant d'avant. Cette scène est d'autant plus irréaliste qu'elle a volontairement omis d'allumer et que tout s'est déroulé dans la semi-pénombre d'un couloir éclairé par une lune qui, comme à Barbizon, est notre seul témoin.

Je rentre dans ma chambre, referme la porte et reste quelques secondes immobile, partagé entre excitation et angoisse comme lorsqu'étant enfant et jouant à cache-cache, je tremblais qu'un de mes copains me trouve. C'est exactement la même crispation au creux de l'estomac. La même crispation, à laquelle s'ajoute un instant d'affolement... « Mon Dieu, elle veut me faire une surprise... Comment vais-

je m'habiller ? ... Je n'ai rien prévu d'autre que les vêtements dont j'ai besoin pour l'Afrique et je ne vais tout de même pas rentrer dans sa chambre en sous-vêtements ». C'est la panique ! J'ouvre ma valise et la première chose que j'y trouve est un sarouel<sup>46</sup> noir et son gilet. Un vêtement que j'affectionne particulièrement pour les moments de détente. J'en profite pour vider rapidement ma valise, ranger mes affaires dans l'immense placard-penderie et poser le sarouel sur le lit. Par chance, c'est le dernier que j'ai acheté et je ne l'ai encore jamais mis. Je suis heureux de l'inaugurer en une telle occasion. Je crois que Natalie va être surprise, mais il est sûr qu'elle aussi me prépare quelque chose sinon elle ne m'aurait jamais demandé l'exclusivité de la salle de bains pour une demi-heure. Encore, cinq minutes et le temps demandé sera largement dépassé. Vêtu du peignoir éponge trouvé dans le placard, j'entre avec précaution dans la salle de bains. Personne ! Une douche rapide, un soupçon d'eau de toilette, un coup de brosse dans les cheveux, j'enfile le sarouel devant les portes-miroir du placard. Plutôt satisfait de l'effet produit, avec le bronzage du soleil d'Afrique, mes cheveux bouclés, ma barbe et le haut sans manches, l'illusion est complète... un vrai corsaire barbaresque... à lunettes.

Le cœur battant un peu plus vite, je frappe à la porte de la chambre de Natalie. Pas de réponse. Je toque une fois de plus... toujours rien.

Se serait-elle endormie ?

J'ouvre la porte avec mille précautions et entre dans la chambre plongée dans la pénombre. La lueur de deux chandeliers posés sur la commode avec chacun leurs trois bougies, accroche des reflets dorés au décor que je redécouvre, mais de Natalie... point ! Je fais un pas, puis deux... Rien, pas de Natalie ! Je ne

---

46 De l'arabe : Pantalon bouffant.

sais trop que penser lorsque je remarque une bouteille de champagne dans un seau à glace et deux flûtes posées sur la petite table à côté de la banquette Louis XVI juste sous le grand tableau. Elle est sans doute partie chercher quelque chose à la dernière minute, je n'ai qu'à l'attendre.

Quelques pas et je m'assieds sur la banquette prenant garde à ne pas accrocher la table. Ce serait dommage pour le champagne. Mes yeux font le tour de la pièce... quelle chambre magnifique ! Qui plus est, avec l'éclairage des chandeliers, on pourrait vraiment se croire au 18<sup>e</sup> siècle. L'ambiance est parfaite, toute à l'image de Natalie. D'ailleurs, que fait-elle ? Les minutes me paraissent des heures. Un problème avec Peter ? Je prends une grande inspiration et décide de patienter encore deux minutes. Les deux minutes sont dépassées depuis longtemps. Je me décide à me lever et mes yeux s'étant accoutumés à cette ambiance fantomatique, j'aperçois une très grande et sombre silhouette encapuchonnée immobile à côté de la grande armoire.

— Natalie ?

Pas de réponse, seul un léger bruit d'étoffe. On dirait que la silhouette a bougé, mais peut être n'est-ce que le fruit de mon imagination. J'avoue que j'ai une crispation au creux de l'estomac. Je ne suis pas ce que l'on peut appeler un froussard, mais je dois bien reconnaître qu'une foule d'idées toutes moins rationnelles les unes que les autres se bousculent dans ma tête... Cambrioleur, agression et... l'Afrique n'étant jamais loin, je ne sais quel mauvais esprit ?

Je me ressaisis très vite et j'avance résolument muscles tendus vers le « fantôme » sombre. Quel est cet inhabituel et étrange parfum ? Je n'ai qu'à tendre le bras pour toucher la créature drapée dans sa mante bleu nuit lorsque, sous la capuche, je devine ce qui

semble être un masque vénitien argenté décoré de paillettes et d'arabesques noires qui soulignent les yeux, les pommettes et la bouche. Derrière le masque, deux yeux brillent d'un éclat métallique et me scrutent sans ciller.

— Natalie ?

Une fois de plus, ma question reste sans réponse. Juste un léger mouvement, l'ample mante s'écarte révélant une main gantée. La main s'élève doucement jusqu'à la capuche qu'elle fait glisser en arrière, dévoilant une abondante chevelure brune. Derrière le masque argent et noir, les deux yeux me fixent avec tant d'intensité qu'un frisson me parcourt le dos. Frisson qui migre vers mon ventre lorsque la même main gantée écarte résolument les deux pans du long manteau dévoilant un corps de femme vêtu d'une très... très courte nuisette au large décolleté. Les deux seins lourds et fermes sont peut-être ceux de Natalie, mais sûrement pas cette épaisse chevelure brune. Sous la lisière de la chemise, une ombre dont je peine à deviner si elle est celle d'une fine toison ou d'un pli du tissu, puis ces deux longues jambes gainées de bas de soie blancs fixés par des rubans de satin bleu.

Juchée sur des socques argentés à haute semelle et toujours sans un mot, la créature m'observe. À cet instant, je suis persuadé que Natalie me joue un tour avec la complicité de Béatrice.

Je balbutie :

— Mais qui êtes-vous ? Où est Natalie ? ?

Pour toute réponse, elle fait un pas en avant. En un ballet très sensuel, chaque main dégante l'autre. D'un geste lent, très étudié, elle se débarrasse des gants par-dessus son épaule. Doucement, les jambes de la créature s'écartent et tandis que l'une de ses mains descend vers la confluence de ses cuisses, l'autre se

pose sur ses seins.

Je n'ai toujours pas bougé. Figé en un mélange de surprise et de désir, je parviens à balbutier faiblement :

— Nat ! C'est toi ?

Derrière le masque toujours aussi glaçant et en synchronisation parfaite avec la chaude activité des mains de la jeune femme, des gémissements étouffés me répondent.

Tout me dit que c'est Nat qui me fait une énorme farce, mais ma certitude vacille lorsque la main qui sous la chemise œuvrait en un rythme lent s'interrompt et se tend vers moi. Je ne réagis même pas lorsque l'inconnue s'empare de mes doigts et les guide là où les siens étaient l'instant d'avant.

Ma main effleure une fine toison et j'ai un geste réflexe de recul, mais avec une force incroyable la femme m'immobilise tandis qu'elle bascule son bassin vers moi. Le contact que j'ai tenté d'éviter se produit, mais l'ai-je vraiment tenté ?

Seigneur, c'est Natalie ! Impossible de ne pas reconnaître ce bourgeon si tendre... et si dur.

— Nat... mais... c'est toi !

Le rire qui me répond me le confirme et dans le même temps, capuche et perruque sont escamotées tandis que le joli masque secoue sa crinière blonde. Avec des gestes lents de strip-teaseuse, Natalie, car c'est bien elle, glisse ses mains derrière la tête et décroche le masque. Je retrouve son visage, son sourire malicieux et ses deux bras nus autour de mon cou, le goût de ses lèvres. Au travers de la mince étoffe de coton dont je suis vêtu, je sens la chaleur de son ventre et de ses seins. Elle me cherche, ondulant des épaules aux genoux.

Mes bras enlacent sa taille tandis que sous l'ampleur de la cape mes mains pétrissent deux autres

merveilles. Comme tout le reste de son corps, ses lèvres qui fondent sous les miennes tremblent. Si ce n'était le rempart de mon sarouel, elle m'aurait déjà poussé sur le lit et chevauché.

Je ne sais par quel miracle nous parvenons à nous calmer. Elle recule d'un ou deux pas, me fixe longuement et dans ses yeux, la douceur remplace le désir. Rejoignant masque, gants et perruque, la mante glisse au sol comme un lourd rideau de scène.

Il semble qu'elle lise dans mes pensées.

— Fin du premier acte... Laisse-moi te regarder... Tu es magnifique, j'avais l'impression d'être dans les bras d'Aladin.

— Et moi dans ceux de Circé. La magicienne c'est toi. Tu as réussi à me faire douter. Pendant quelques secondes, je ne savais plus où j'étais. Au début, j'ai même cru que c'était Béatrice, de mèche avec toi pour me faire une blague où me tester.

Elle fronce les sourcils.

— Et si ça avait été le cas ?

— Eh bien, je pense que j'aurais fait semblant de croire que c'était toi.

— Et ? ...

— Voyons... Comme un gentleman qui ne peut faire offense à une dame, je me serais senti obligé d'honorer ses avances.

Contre toute attente, elle éclate de rire, me prend par la main.

— À en juger par ton état, tu ne faisais pas semblant... Viens !

Elle me conduit vers la banquette où j'étais assis tout à l'heure, m'invite à prendre place, me fait face et prend mes deux mains dans les siennes. Dans le mouvement, la nuisette remonte bien au-dessus de la toison d'or.

— Maintenant, j'ai terriblement envie que tu me

montres ce que tu aurais fait à Béatrice et...

Une pomme d'Adam qui s'affole ne facilite guère l'élocution.

— Euuh... oui... et... et... quoi ?

— Je lui raconterai ce qu'elle a manqué.

— Chipie !

J'essaie de la renverser sur la banquette, mais avec une agilité incroyable, elle se dérobe et m'échappe dans un éclat de rire.

— Attends-moi, je reviens.

Elle se dirige vers la porte de la chambre.

— Où vas-tu ?

Encore un éclat de rire.

— Chercher Béatrice !

Et elle disparaît dans un froissement d'étoffe. Je ne sais si tout à coup il fait plus chaud, mais ce qui est sûr c'est que la douche irlandaise est bien plus efficace que l'écossaise. Je n'ai pas longtemps à attendre. Natalie est de retour portant en grande cérémonie une magnifique boîte rouge dont je connais déjà le contenu. Le même que celle de Barbizon.

\*\*\*

## Shéhérazade

La bouteille de champagne et la boîte de chocolats sont déjà bien entamées. Chaque bouchée, chaque gorgée est ponctuée d'un baiser et de caresses de plus en plus tendres.

Dès les premières minutes, le gilet de coton noir a rejoint la mante de satin bleu sur le tapis et ni mon sarouel ni la nuisette transparente remontée jusqu'aux hanches ne sont plus en mesure de freiner la fougue de notre désir.

Natalie est tellement excitée qu'elle n'a plus assez de lèvres pour m'embrasser et la banquette est bien trop étroite et bien trop fragile pour continuer de supporter nos ébats. Dans un souffle mêlé des premiers râles du plaisir, mon bel amour blond me demande de la porter sur le lit et d'honorer la promesse faite à Barbizon de prendre la seule virginité qu'il lui reste. Un bras passé dans son dos, un autre au pli de ses genoux, je la soulève comme une plume et me dirige vers le lit. En bas, la nuisette est remontée jusqu'en haut des reins, en haut elle a glissé et libéré un sein qui se dresse exigeant. Avant que je ne la dépose sur la couche, de son bras resté libre, elle ouvre le lit dont les draps prennent aussitôt l'empreinte de son corps. Rampant sur le dos, elle simule la proie essayant d'échapper au prédateur, mais son regard dément ses gestes. Cette proie-là n'a

pas du tout envie de fuir. Si c'était le cas, pourquoi s'exposerait-elle malicieusement à ma convoitise au lieu de serrer les genoux .

Je m'agenouille entre ses jambes et les préliminaires étant clos, la prends tendrement. Dans la seconde, ce ne sont que gémissements qui vont crescendo, mais tout à coup comme si elle se figeait, ses hanches bloquent mon mouvement et avec un regard réprobateur, elle se dégage en protestant :

— John ! Tu m'avais promis...

Je lui caresse le visage avec tendresse.

— Doucement Nat ! Il faut te préparer. Autrement tu risques d'avoir très mal.

Halètements et supplications se confondent :

— Et qu'attends-tu pour me préparer, que la banquise ait fondu ? John, je t'en supplie !

— Reste comme tu es, relève juste tes hanches.

Avec une infinie patience et autant de douceur, j'ouvre le chemin qui jamais n'a été exploré. Elle gémit doucement.

Je m'inquiète :

— Pardon ! Je t'ai fait mal ?

Elle me répond dans un halètement :

— Non grand nigaud... continue, ne t'arrête pas.

À mesure que mon exploration s'approfondit, ses gémissements s'accélèrent et s'amplifient

Un dernier baiser...

— Maintenant... ?

Sa voix est rauque, éraillée... presque cassée.

— Oui ! Viens !

Aucune hésitation, le geste est précis. Elle s'empare de moi et me fait passer la porte.

— *Oh my Godness ! Jesus Lord ! Come on !*<sup>47</sup>

Le spectacle qu'elle me donne de son intimité, ses doigts qui jouent de son bourgeon, son regard chargé

---

47 Oh mon Dieu ! Seigneur Jésus ! Allez !

d'amour et de désir et son visage dont les traits se crispent sous l'effet de l'orgasme qui approche ne vont pas me permettre de tenir bien longtemps. Cette sensation que j'ai, d'être au plus profond d'elle et d'y être irrésistiblement attiré comme si j'allais y être englouti me fait perdre tout contrôle. Elle doit le sentir, car à l'instant où l'orage éclate, elle se détache aussitôt et faisant volte-face, me présente ses reins.

Elle est déchaînée.

— Viens... encore...

C'est elle qui tout au long impose le rythme. Ses gémissements deviennent des cris et dans un dernier râle, elle s'écrase contre mon ventre. Je meurs en elle.

Nous reposons sur le dos côte à côte. Nos poitrines se soulèvent et s'abaissent désespérément comme s'il nous était impossible de recouvrer notre souffle.

Elle se tourne vers moi, me donne un baiser plein de tendresse et avec ce sourire espiègle qui n'appartient qu'à elle, me décoche ce que je décide de prendre pour un compliment :

— C'était trop bon. Si j'avais su, il y a bien longtemps que je l'aurais fait.

Ce qui pourrait passer pour une totale impudeur n'est chez elle que naturel. Elle est si spontanée qu'elle dit tout net ce qu'elle pense et je découvrirai vite que rien n'est tabou quand il s'agit de sexe. Elle se love davantage contre moi et me reedit avec tendresse combien elle m'aime. Natalie est comme ça ! Elle m'aime, elle a aimé ce qu'elle a ressenti et elle le dit.

Elle se sent tellement bien contre moi qu'elle me confie avoir l'impression d'être la jeune fille qui vient de recevoir le cadeau qu'elle n'espérait plus.

— C'est si bon de t'aimer que je voudrais passer toute la nuit à te caresser... à te parler.

Je lui souris :

— Comme Shéhérazade qui chaque nuit racontait une histoire au sultan après l’amour.

Continuant ses caresses, elle se dresse sur un coude.

— Tu te prends pour un sultan maintenant ? Ne serais-tu pas un macho qui s’ignore ? À moins que...

— À moins que quoi ?

— Que tu sois vraiment un prince du désert. C’est ce que j’ai cru voir quand tu es rentré dans la chambre tout à l’heure.

— Te dirais-je ce que moi j’ai cru voir ?

— Dis toujours !

— Une courtisane vénitienne !

— Mais c’est ce que je suis... la plus grande courtisane de Venise.

Elle fait une moue.

— En tout cas, j’en avais le costume... j’aurais bien aimé.

— Ah bon ! Et pourquoi donc

— Parce que j’aime le sexe et que c’est un de mes fantasmes. Si tu le veux bien, je serais ta courtisane.

— Que tu aimes le sexe, je commence à en être plus que convaincu et je me demande bien comment tu as pu faire pour rester célibataire si longtemps après ton divorce ? C’est de la magie ou alors une volonté peu commune.

— Ne pas avoir d’homme dans sa vie ne veut pas dire ne pas avoir de relations sexuelles.

— Une femme alors !

Elle a du mal à ne pas rire aux éclats.

— Non ! L’Institut de tantra et le Saphir.

— L’Institut de tantra... le Saphir ? Je ne saisis pas très bien. De quoi s’agit-il ? Il va falloir que tu m’expliques.

Elle me regarde l’air coquin, un brin gênée tout de même.

— Si tu es sage.

Je n'insiste pas.

Je ne sais depuis combien de temps nous parlons, ponctuant chaque fin de phrase par un bisou.

Natalie me confie plus de détails sur sa personnalité puis sur les quatre années qui ont suivi son arrivée à Paris.

— Tu sais, tout au fond de moi, je suis très différente de l'image que les gens perçoivent.

— Ah bon ! Et que crois-tu que les gens perçoivent ?

— Ils me voient comme une femme forte, sûre d'elle, peut être même autoritaire. En général, j'intimide les gens et souvent mes yeux clairs les mettent mal à l'aise. Avec la plupart des hommes, il me suffit d'un regard pour décourager toute tentative de drague et j'avoue que ça m'a parfois été utile. Dans ma vie professionnelle... comment dites-vous, vous les Français ? ... Ah oui : « Personne n'a envie de me taper sur le ventre ». Je crois que c'est l'expression pour dire « être familier ».

D'un petit signe de tête et d'une caresse dans sa crinière d'or, je lui confirme que c'est la bonne expression, elle poursuit :

— Le problème est que même si j'ai du caractère, pour ne pas dire : « un caractère », c'est que je ne suis pas du tout une femme de caractère. On pourrait même dire que c'est tout le contraire.

Je la regarde l'air amusé.

— Ah ! Et comment êtes-vous donc Natalie Lochlainn ?

Elle fait une petite moue contrariée qui se voudrait sévère et me pince... gentiment... le téton.

— Tu le sais très bien John et si tu le sais c'est parce que tu es exactement comme moi. Tu es mon âme sœur. Je l'ai su à l'instant même où je t'ai vu.

Je lui rends son pincement... sur chacun de ses

tétons et la regarde droit dans les yeux.

— Je répète ma question Nat. Qui es-tu ?

Posant un index sur ses lèvres, elle prend son air coquin.

— Malgré les apparences, je suis ce qu'on appelle une femme enfant. Je n'aime pas du tout cette expression, mais je dois reconnaître que j'ai un grand besoin d'amour et d'attention. Sans pour autant que ce soit de l'exhibitionnisme... quoi que... j'aime montrer mon corps et exciter les hommes. J'aime qu'ils me regardent. Je suis sensuelle et même très sexuelle. J'ai plein de fantasmes, mais si le sexe tient une place importante dans ma vie, il ne peut y avoir de sexe sans séduction et sans un minimum de tendresse, même pour une rencontre d'un soir. Pour clore ce chapitre... mais ne le répète à personne, j'adore aussi les fessées... très tendres.

Soulignant son propos, elle cambre les reins.

— J'adore que l'on me câline et j'ai besoin de me sentir protégée. Le problème... c'est que si je mets mon âme à nu, alors... je suis sans défense et il est très facile de me faire du mal. Je te dis tout ça, parce que je sais que tu es mon double... D'ailleurs, c'est la première fois que j'en parle. Je n'ai jamais rien dit de tel à qui que ce soit, pas même à Béa, ma meilleure amie.

Elle marque un temps, comme une hésitation puis reprend, résolument.

— J'ai tellement besoin de te dire qui je suis vraiment... tout au fond... tout au fond de moi... Là où personne n'est jamais allé. J'ai ce besoin parce que je t'aime... bien sûr, mais aussi parce que je ressens cette pulsion impérieuse de mettre mon cœur à nu pour toi afin que rien de ce que je suis ne te soit caché.

Encore une pause, sourcils froncés. Il est visible

qu'elle réfléchit intensément.

— Je viens de me rendre compte que je n'aurais jamais abordé ce sujet si je n'avais su inconsciemment que tu ne serais pas jaloux de ma vie d'avant. Comment et pourquoi le sais-je ? Je serais incapable de le dire. Je le sais... c'est tout !

Je passe ma main sur sa joue et dans ses cheveux.

— J'ignore s'il y a des statistiques sur le sujet, mais je dois faire partie de la minorité mâle qui considère que les confidences de la femme aimée sur sa vie intime sont une preuve d'amour.

Avec un profond soupir, elle se serre contre moi, de tout son corps. Bien que nous soyons entièrement nus, il n'y a rien de sexuel dans cette étreinte. C'est une communion comme je n'en ai jamais connu. Dans cet instant, nous sommes davantage l'un à l'autre, que nous ne l'étions tout à l'heure dans notre délire amoureux.

Elle m'embrasse tendrement.

— Je veux tout te raconter de moi... que tu voies tout au fond de mon âme... que tu me regardes comme personne ne m'a jamais regardée. Je veux me donner à toi comme je ne me suis jamais donnée. Depuis cette minute magique où je t'ai vu rue Daunou, c'est ce que je ressens tout au fond de mon cœur. J'en ai tant besoin, mais...

Je suis noyé dans ses yeux.

— Mais quoi Nat ?

Ses lèvres sont si douces.

— ... bien que tu sois une exception masculine, j'ai peur que tu ne me trouves un peu trop addictive au sexe, et surtout qu'avec ma libido boulimique, tu me penses infréquentable.

— Je te trouve au contraire très fréquentable et je retiens surtout qu'il te reste plein de fantasmes à explorer.

Elle plisse le nez et ferme à demi les yeux.

— Tu ne sais pas à quoi tu t’engages.

Une hésitation... le temps d’une réflexion. Son regard devient si doux que je me sens fondre.

Je lui donne un bisou léger au coin des lèvres.

— Je ressens la même chose. Moi aussi je voudrais tout te dire de moi. Quant à ce que tu appelles une addiction, pour moi c’est une bénédiction. Avec toi, je suis prêt à tout découvrir.

Son sourire est l’image même du bonheur.

— Alors je vais faire ce que tu as dit tout à l’heure, tout comme Shéhérazade, je vais te raconter tous mes secrets. Tu vas entrer tout au fond de moi John. Je sais que tu seras délicat et que tu ne piétineras pas mon jardin intime, mais je ne sais pas par où commencer.

Je lui prends le menton entre le pouce et l’index.

— Par ce que tu voudras, dans n’importe quel ordre, cela n’a strictement aucune importance. Dis-moi simplement ce que tu as envie de me dire, rien de plus.

Elle prend un air pensif, réfléchit un instant.

— Je voulais déjà t’en parler la semaine dernière, mais c’est un sujet très personnel et malgré mon envie de tout te dire, je me sentais un peu gênée d’aborder cet aspect de ma vie.

Je veux absolument la rassurer.

— Je te l’ai dit, rien ne t’y oblige. Rien ne t’oblige à me parler de quoi que ce soit. Ta vie intime t’appartient et elle n’appartient qu’à toi.

Elle a un sourire un peu contraint, comme si elle n’arrivait pas à se décider.

— Mais c’est en totale contradiction avec ce que je viens de te dire il n’y a pas une minute. Non John, davantage que de la gêne, ce que je ressens s’apparente plutôt à une certaine forme d’angoisse.

L’étonnement et l’inquiétude doivent marquer mon

visage. Nat s'empresse de préciser :

— Non... non ! Rassure-toi. Ce ne sont pas les confidences que je vais te faire et encore moins ta réaction au récit de mes exploits qui me posent problème. Non ! C'est davantage ce besoin impérieux de tout te dire qui m'effraie. C'est la première fois que j'éprouve ça et surtout avec une telle intensité et... ça me fait un peu peur.

Je prends son visage entre mes mains.

— Je pourrais dire la même chose de cette envie prégnante de t'écouter et de tout entendre de toi.

Une caresse de mon pouce sur ses lèvres.

— Et puis, dis-toi bien qu'à mes yeux, ta libido boulimique ne fait pas de toi une obsédée amoral.

Je fais une moue désabusée.

— Si seulement ma femme avait pu être un tout petit peu obsédée... juste un tout petit peu.

Il semble que je l'ai rassurée... mais pas tant que ça.

— Tu comprends ! J'ai besoin de tout te dire et en même temps, je ne sais pas comment le dire.

— Ne t'inquiète pas pour ça. Un jour lorsque tu en auras envie, cela viendra spontanément... ou pas. Cela n'a pas d'importance.

— Mais j'en ai très envie. Tu sais, c'est comme lorsque l'on vient de faire des confitures. Poussés par la gourmandise, on a très envie de goûter, mais en même temps on a peur de se brûler.

Là, je ris franchement.

— Tu vois ! Tu te moques déjà.

— Pas une seconde. Je ne me moque pas, je visualise simplement la scène et je trouve ça très drôle.

Je la fixe droit dans les yeux, prends son visage entre mes mains.

— Alors ! Qu'est-ce qui va l'emporter ? La crainte

de te brûler ou la gourmandise.

Ça, c'est son air « spécial coquine ».

— Je crois bien que c'est la gourmandise, mais s'il te plaît, une fois lancée encourage-moi. Surtout si en plus, je te dévoile mes fantasmes et... certains en particulier.

Je lui caresse la joue et les cheveux :

— Je t'écoute Nat et je te répète que si tu éprouves ce besoin de tout me dire, j'ai tout autant envie de tout entendre.

Ses yeux pétillent de plaisir. Elle se cale au creux de mon bras et, les yeux plissés, fait sa moue de petit lapin. Elle se lance :

— Tout à l'heure juste après, j'ai pensé à Béatrice.

— À Béatrice ?

Je dois vraiment avoir les yeux ronds, car elle s'esclaffe :

— Non ! Pas vraiment à elle, plutôt à ce qu'elle me disait il y a trois ans, mais j'ai ta parole... tu promets de ne pas te moquer.

— Comment le pourrais-je ? Je te l'ai promis. Tu me verras peut-être sourire, mais ce ne sera jamais pour me moquer.

— Bien alors je continue...

Elle me fait un petit bisou sur le bout du nez.

— Il était une fois... C'est bien ce qu'il faut dire quand on commence une histoire n'est-ce pas ?

Donc... *Once upon a time...*

Arrivée à Paris au début de l'année quatre-vingt-un, je pensais sincèrement que ma vie devait entièrement être consacrée à l'éducation de Peter et à rien d'autre. Je m'étais donc astreinte à une véritable vie de nonne dans tous les sens du terme et en particulier sur le plan sexuel. Depuis mon installation en France, je n'avais même pas cherché à rencontrer quelqu'un et cela faisait bientôt un an que j'étais totalement

abstinente. Comme je suis tout le contraire d'une abstinente, les conséquences commençaient à se faire sentir, d'abord sur mon cycle féminin, ensuite sur mon comportement. À la maison comme au travail, j'étais devenue plus que nerveuse. En novembre 1981, sur les conseils de Béatrice j'ai consulté une psy. Elle a été très claire : « Refrérer sa libido peut conduire à la dépression et d'autant plus rapidement que cette libido est forte ». Pour retrouver un minimum d'équilibre, détendre mon corps, et sachant que je pratiquais le yoga, la psy m'avait prescrit plusieurs séances de massages ayurvédiques, précisant bien que ce n'était là qu'une sorte d'antalgique et qu'à son sens le seul remède efficace était de trouver un compagnon. Pour une personnalité comme la mienne, un an sans faire l'amour, à part avec moi-même, était devenu complètement ingérable et Béatrice me l'avait fait remarquer à plusieurs reprises d'autant que cela avait des conséquences sur ma relation avec Peter.

Je l'interromps juste un instant :

— À New York où tu étais connue, je comprends, mais à Paris, belle et attirante comme tu l'es, tu as certainement dû avoir des avances masculines ?

Elle sourit ! Je ne sais si c'est pour le compliment ou plutôt à l'évocation de certains souvenirs.

— Oui ! Ce n'était pas faute d'être courtisée, mais les hommes que je rencontrais, aussi charmants qu'ils pouvaient être, voulaient tous construire ou reconstruire une vie alors que je ne cherchais qu'à passer un moment agréable. Alors pour éviter de leur faire du mal, je préfèrai ne pas donner suite. Le plus loin que j'ai été c'est un bisou dans une voiture. Le monsieur était manifestement très amoureux et je n'ai pas été plus loin, je ne l'ai jamais revu malgré et surtout pour toutes ses relances. Et puis il y a eu le fameux soir. C'était il y a trois ans, suite à un de mes

accès de mauvaise humeur. Béatrice m'avait carrément envoyée sur les roses. Elle était partie furieuse, me lançant :

— « Tu devrais aller te faire sauter et le plus tôt sera le mieux... ça fera des vacances à tout le monde ».

Le lendemain, c'est moi qui l'ai appelée pour m'excuser et nous avons déjeuné ensemble. C'est au cours de ce déjeuner que je lui ai parlé de la prescription de ma psy dont je n'avais même pas tenu compte. Béa a souri, farfouillé un instant dans son sac d'où elle a sorti une carte de visite. Elle me l'a fait passer en la glissant sur la table, me disant :

— « Tu devrais les appeler ou mieux aller les voir. J'ai moi-même eu recours à leurs services. C'est vraiment très bien. Pour le tantra, c'est l'Institut le plus réputé de Paris. Si tu le souhaites, je pourrais t'accompagner et te présenter. »

Elle avait aussitôt rajouté :

— « Mais cela n'en vaudra la peine que si tu en exploites les acquis. »

J'ai beau essayer de la dissimuler, ma perplexité n'échappe pas à Natalie.

— Béatrice voulait dire qu'après l'initiation et le perfectionnement au tantra, il me faudrait rapidement mettre ces enseignements en pratique faute de quoi je ne ferai qu'aggraver ma frustration. Autrement dit, si le tantra permet de gérer et de canaliser son énergie sexuelle, il ne la fait pas disparaître pour autant.

Sa moue est des plus éloquentes.

— Et... en ce qui me concerne, c'est une certitude.

Cette précision ne fait qu'accroître mon questionnement. Je lui demande :

— Pardon... mais je ne vois pas très bien en quoi la pratique du tantra a pu apporter une solution à ton problème d'abstinence.

Elle frise son nez. Encore sa grimace de petit lapin.

— Oh ! C'est très simple. Les séances de tantra m'ont permis de rencontrer mes futurs partenaires... des adhérents de l'Institut, célibataires... ou pas.

Elle voit bien que chaque précision ne fait qu'engendrer de nouvelles questions.

— Je vais t'expliquer. L'Institut auquel Béatrice me proposait de m'inscrire dispense des cours d'initiation et de perfectionnement au tantra. C'est lors de ces cours que tu fais connaissance de personnes avec lesquelles tu peux envisager de mettre en pratique les enseignements sur le massage tantrique. Évidemment, ce n'est guère possible dans les salles de cours de l'Institut, d'où le Saphir.

Je suis complètement perdu :

— Si je savais ce qu'est le tantra, je pourrais peut-être comprendre ce qu'est le Saphir.

Natalie bafouille, cherche ses mots.

— C'est un club... mais bon d'accord ! Je reprends depuis le début et je vais essayer de faire court.

D'abord, sache que je pratique le yoga depuis mes dix-huit ans. J'ai commencé à l'Université pour évacuer le stress des études et des examens et je le pratique encore aujourd'hui. C'est un excellent moyen d'être en paix avec soi-même et avec les autres. Le tantra, comme je te l'ai dit, c'est grâce à Béatrice. Je pratique donc le tantra depuis trois ans.

Je vais poser une question, elle me devance.

— O.K procédons par ordre : Le yoga, le tantra... L'Institut et... Le Saphir.

Le yoga tout d'abord. C'est une école de philosophie indienne, le but de cette philosophie étant la libération du cycle des réincarnations engendré par le karma.

Je l'interromps.

— Pour le karma... tu peux préciser !

Un sourire et elle poursuit.

— L'Hindouisme croît en la réincarnation de l'âme qui peut se réincarner plus de cinquante millions de fois avant de pouvoir se fondre avec l'Âme Cosmique où elle termine ainsi le cycle. La réincarnation vers un être meilleur ou inférieur dépend du karma qui est la somme positive ou négative des pensées, des paroles et des actes d'un individu. Chaque être est responsable de ses actes, donc de la nature de sa réincarnation.

Grimace dépitée de Natalie. À voir l'expression de mon visage, elle doit penser m'avoir perdu.

— J'ai conscience que mon explication est un peu sommaire, mais...

L'expression de mon visage est surtout la marque de mon admiration pour cette femme qui, à cet instant, me paraît omnisciente. Je suis attentif, je la rassure.

— C'est peut-être sommaire, mais ça a le mérite d'être clair. Et donc... le tantra ?

— Bien, là aussi on va faire sommaire. Tantra, d'où est dérivé tantrisme est un système métaphysique. Dans ce système on considère le masculin et le féminin comme les bases sur lesquelles repose l'univers.

Je fais le point une seconde.

— Bon, je crois que j'ai compris... yoga... tantra... mais si je visualise plus ou moins la pratique du yoga, j'avoue être totalement ignorant de celle du tantra.

Toujours ce froncement de sourcils. Elle se concentre sur une réponse un tant soit peu accessible au béotien que je suis.

— ... Euh... pour les profanes, la partie la plus visible de sa pratique concerne les massages et... Euh...

J'aurais dû la laisser terminer.

— C'est donc ce qu'il te fallait. Tu étais stressée et

la kinésithérapie un excellent moyen d'évacuer les tensions.

Son éclat de rire me surprend et ma mine ahurie ne fait que contribuer à renforcer son hilarité. Elle parvient avec peine à articuler entre deux hoquets :

— De la kiné... Il faut que je raconte ça à Béatrice. Elle va être... pliée... C'est ça... pliée !

Je ne comprends toujours pas.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle à parler de kiné ?

Elle se calme, s'essuie les yeux.

— Mais, tu ne comprends pas, ce n'est pas de kiné qu'il s'agit. Béatrice ne m'avait-elle pas conseillé d'aller me faire sauter ? Il s'agit de massages tantriques et non de kiné classique.

Je dois paraître toujours aussi ahuri. Natalie m'éclaire :

— Les massages tantriques se pratiquent en couple et aucune partie du corps n'est ignorée, le sexe y compris. Donc... cela peut se terminer par un rapport sexuel.

Je suis sidéré. Sidération interprétée... à tort par Natalie comme une sérieuse désapprobation.

— Seigneur ! J'aurais dû me taire... Tu vas me prendre pour...

— Te prendre pour... et pourquoi te prendrais-je pour quoique ce soit ou qui que ce soit ? Tu ne faisais de mal à personne.

Je souris.

— On peut même dire que tu leur faisais du bien. Donc si j'ai bien compris, il ne s'agissait pas de massages conventionnels.

Natalie est devenue toute rouge de confusion.

— Le rose aux joues te rend encore plus désirable.

J'ai droit à une petite tape sur la main qui s'avavançait imprudemment vers ses tétons.

— Si tu n'es pas sage, je ne pourrais pas continuer.

— Je t'en prie... ça devient vraiment intéressant et je ne voudrais pas manquer la suite.

Elle me regarde avec une moue grondeuse.

— Qui te dit que la suite est intéressante. Après tout, je n'ai peut-être justement pas donné suite.

— Mon petit doigt me dit le contraire. Ton état nécessitait manifestement un « massage » spécial.

Mon ton ironique me vaut une deuxième tape, sur l'autre main.

— Si tu m'interromps tout le temps, et surtout si tu te moques de moi, tu vas me faire perdre tous mes moyens et je n'aurai plus le courage de « tout » te raconter.

Elle a appuyé sur le « tout ». L'effet est immédiat.

— Promis ! Je reste sage. Je t'écoute.

Elle marque un temps. Je respecte son silence, me contentant de lui picorer le cou de baisers. Là, je crois qu'elle se souvient de quelque chose, fronçant les sourcils, elle se redresse, puis me repoussant gentiment, se lève et drapée de sa seule beauté, file au fond de la chambre jusqu'à son secrétaire dont elle ouvre un des tiroirs.

Elle en retire une luxueuse pochette cartonnée de couleur safran, revient vers le lit me donnant cette fois le côté face à admirer... ses seins et ses cheveux qui dansent dans la lumière. Elle s'assied près de moi et extrait de la pochette une brochure qu'elle me tend.

— Tiens ! Ce sera plus simple de lire ça avant d'aller plus loin. Je vais en profiter pour faire un bout de toilette.

Un autre bisou et elle disparaît dans la salle de bain tandis que, plongé dans un abîme de perplexité, j'ouvre la brochure.

En en-tête, le logo de l'Institut.

Je passe l'introduction, commence ma lecture et...

instantanément j'entre dans un univers où le mode de pensée est à des années-lumière du monde judéo-chrétien. En une poignée de secondes, je suis très loin de Paris... transporté quelque part sur les contreforts indiens de l'Himalaya.

J'étais tellement absorbé par ma lecture que le temps a passé sans que j'en aie eu conscience... Natalie revient se glisser sous les draps. Un tendre bisou, elle m'interroge du regard ?

Je suis un peu perdu, mais parviens quand même à articuler quelques mots.

— C'est... déconcertant, déstabilisant et tout simplement fabuleux. Je crains seulement de n'avoir pas vraiment tout compris. En fait, j'ai plein de questions, mais qui peuvent sans doute se résumer en une seule.

Elle appuie son index sur le bout de mon nez.

— Le contraire m'aurait surprise, mais surtout déçue. Je t'écoute... qu'elle est ta question ?

Elle s'assied en tailleur face à moi et je m'installe dans la même position, la brochure sur les genoux. J'essaie de rassembler mes idées.

— Bon ! Je vais reprendre du début... En introduction, il est précisé que le tantrisme est un courant spirituel...

Je la regarde et arque les sourcils.

— J'avoue que je ne m'attendais pas à ça en commençant ma lecture. Tu m'avais parlé de philosophie, mais ça va bien au-delà.

— Et à quoi t'attendais-tu ?

— De ce que tu venais de m'en dire, je croyais qu'il s'agissait d'une technique de massage qui permettait d'amplifier un orgasme. En fait, c'est bien plus complexe. On parle de recueillement, de méditation, de sublimation de l'acte sexuel et d'un orgasme qui n'en est pas un. Je crois que j'ai besoin de sous-titres.

Mon expression la fait sourire.

— Je vais faire court... Tu as donc lu qu'il y a cinq courants philosophiques en Inde et le tantra en est un, tout comme le yoga. Ces deux courants ne sont pas incompatibles et peuvent très bien être pratiqués simultanément par une même personne. Ils utilisent d'ailleurs les mêmes bases... la respiration et la méditation. Les textes et les rituels à l'origine du tantrisme remontent à plus de quinze siècles avant Jésus-Christ. L'objectif du rituel décrit par ces textes est d'atteindre un autre niveau de conscience par l'exploration et l'éveil des sens. De ce que l'on m'en a dit, ce niveau de conscience permet d'augmenter la puissance de perception et d'analyse de l'esprit. Très peu y parviennent, mais à défaut, les pratiquants réguliers sont capables d'atteindre un orgasme plus puissant qu'un orgasme classique.

À la façon dont je la regarde, Natalie n'a aucun doute... une question me brûle les lèvres. Son sourire et sa légère inclinaison de tête me disent : « Oui John ! Que voudrais-tu savoir ? ».

Je toussote et demande presque timidement :

— Et... as-tu eu ce... ce genre d'orgasme ?

Ses yeux se ferment à demi et elle fait son nez de petit lapin.

— Pas au début parce que cela demande une longue pratique, et une maîtrise parfaite de sa respiration, donc de sa concentration, mais ensuite... oui. Disons une fois sur quatre.

Elle sait que j'attends la suite et ne me fait pas languir davantage.

— En fait, il ne s'agit pas d'un orgasme qui se déclenche au niveau du périnée, mais plutôt d'une sorte de courant haute tension qui parcourt tout ton corps. C'est très fort et ne sachant trop comment le définir, les Occidentaux l'on désigné comme un

orgasme tantrique.

Devant mon air sidéré, mais surtout émerveillé, elle juge utile de préciser :

— Il ne faut surtout pas commettre l'erreur de croire que seul un rapport sexuel permet d'y parvenir.

— Mais... mais... alors... co... comment...

Elle sourit, me prend les mains.

— Tu as dû le lire dans la brochure. C'est le massage de toutes les parties du corps qui est prépondérant. Le rapport sexuel ne mène à l'orgasme tantrique que dans la mesure où les partenaires maîtrisent leur respiration. Préliminaires compris, un rapport sexuel classique dure environ vingt minutes alors qu'un rapport tantrique peut durer jusqu'à trois heures.

— Trois... trois heures... et tu... tu...

La caresse de sa main sur ma joue... un baiser « tendresse », qui se prolonge, son autre main dans mes cheveux puis son sourire me sortent in extremis du coma où j'allais définitivement plonger.

— John... John ! Cela ne veut pas dire que l'accouplement dure trois heures. Peut être vingt minutes et encore faut-il que le partenaire soit expérimenté. J'ai eu la chance d'en rencontrer, mais malgré leur talent, je me suis souvent contentée d'un orgasme classique. En définitive, ce sont les sensations qui précèdent l'orgasme qui importent plus que l'orgasme lui-même.

Quelque peu dépitée, je rétorque :

— Après ça, tout le reste doit paraître bien fade.

Elle m'attire vers elle, m'embrasse doucement.

— Pas du tout ! C'est seulement différent. Pour moi, le tantrisme complète la sexualité telle que nous la connaissons.

Impressionné, je lui demande timidement :

— C'est ce que tu pratiques depuis trois ans ?

Elle me caresse la joue.

— John ! Il est tard. Je crois que l'on devrait dormir. Promis, demain je te raconte la suite.

Je ris.

— Ainsi parlait Shéhérazade !

Elle se love contre moi et ce qu'elle cherchait semble conforme à ses vœux. Ses yeux sont si tendres.

— Je voudrais que tu me prennes comme tout à l'heure... et après tu restes en moi et on s'endort comme ça... Tu veux bien ?

Sans attendre ma réponse, elle se retourne et me présente les fossettes de ses reins. Elle gémit doucement lorsque j'entre en elle et nous restons là, bougeant à peine. L'orgasme vient comme une caresse. Tout est doux, chaud, ouaté.

\*\*\*

## Madame la Conseillère

Étrangement, et sans transition, la musique de Ravi Shankar qui berçait mes rêves est remplacée par un air de clavecin : la Marche turque de Mozart.

Je sursaute, le temps de réaliser qu'à sa façon, l'impitoyable réveil de Natalie nous dit qu'il est sept heures et qu'une journée de travail nous attend.

En synchronisation totale, la main droite de Natalie interrompt Mozart au beau milieu d'un trille tandis que ses pieds repoussent draps et couvre-lit en même temps qu'elle me secoue l'épaule de la main gauche.

Un bisou m'effleure les lèvres.

— Debout paresseux ! On est lundi et Elaine arrive une demi-heure plus tôt le lundi. Dommage, je faisais un si beau rêve.

Je suis encore tout ensommeillé.

— Elaine ? Qui est Elaine ?

Natalie est déjà debout, nue au milieu de la chambre, elle m'explique tout en ramassant quelques vêtements.

— Elaine... Ah oui ! Elle travaille ici depuis quatre ans. Elle fait tout... ménage, cuisine et j'en oublie certainement. Grouille, j'en ai pour dix minutes à la douche. Pendant ce temps-là, n'oublie pas de défaire ton lit. Même si Elaine s'en rendra compte très vite, pas besoin d'afficher qu'on dort ensemble.

Et devant mon air hébété par une telle avalanche

d'infos à sept heures du matin :

— Pardonne-moi de te bousculer... c'est ma faute. J'aurais dû te parler de tout ça hier soir, mais nous avons un autre sujet de conversation.

Elle revient sur ses pas, un tendre bisou.

— Pardon, mais il faut que j'y aille.

Je récupère mon sarouel abandonné la veille sur le parquet et traverse la salle de bain d'un pas hésitant. De la douche, dont la vitre embuée laisse entrevoir une silhouette à damner un saint, une voix cristalline s'élève reprenant la mélodie de la Marche turque.

J'avais compris que Natalie était une femme dynamique, mais à l'évidence la perception que j'en avais était sous-évaluée.

Mettre volontairement une chambre bien rangée en désordre ne m'est pas familier et s'avère beaucoup plus compliqué qu'il n'y paraît. Je dois m'y reprendre à deux fois pour créer le décor, laissant entendre qu'un homme peu soigneux a dormi là. Lorsqu'à peine dix minutes plus tard, je reviens dans la salle de bain, Natalie n'y est déjà plus. J'entends sa voix qui me parvient de la chambre par la porte entrouverte :

— Je me maquille et je vais réveiller Peter. À tout de suite dans la cuisine pour le petit déjeuner. Je t'aime !

Malgré une certaine perte de repères, tant spatiaux que temporels, mes réflexes reprennent le dessus et vingt minutes plus tard, douché, rasé, habillé, en chemise et cravate, je débarque dans la cuisine.

Une agréable odeur, comme seuls les petits déjeuners américains peuvent en répandre, emplit toute la pièce et Natalie achève de disposer tasses, assiettes, bols et couverts.

Je reste un pied en l'air.

La femme qui me sourit n'est plus celle rencontrée rue Daunou ou celle qui valsait à Barbizon et encore moins celle qui, hier soir sur l'oreiller, débutait le récit

de ses exploits tantriques.

Sanglée dans un tailleur-pantalon sombre, les cheveux coiffés en un austère chignon et une paire de lunettes à fine monture dorée sur le nez, j'ai devant moi « Madame la Conseillère scientifique de l'Ambassade des États-Unis. »

Elle semble surprise de ma réaction, je l'éclaire :

— Le tailleur sombre, le chignon, les lunettes, je ne t'avais encore jamais vu un air si sévère et... je ne savais pas que tu portais des lunettes.

— Oh ! Excuse-moi ! C'est l'uniforme du lundi. Réunion de cabinet avec l'ambassadeur. Le reste de la semaine, j'essaie d'être un peu plus féminine et... pour les lunettes, je ne les porte que pour travailler.

Je lui souris et pour lui montrer que malgré « l'uniforme » je la trouve très féminine, tente de l'enlacer.

Elle se dérobe prestement, l'air contrit :

— Peter risque d'arriver à tout moment ainsi qu'Elaine et...

Elle n'a pas le temps de finir sa phrase. Quasiment simultanément, un petit garçon blond entre dans le séjour côté chambres, tandis qu'une dame brune d'une quarantaine d'années y pénètre par l'antichambre.

Peter vient vers moi. Il est encore en pyjama, les yeux tout ensommeillés. Il me fait un ou deux signes très brefs que je crois pouvoir interpréter et je lui répons :

— Bonjour Peter !

Je me penche... un bisou sur chaque joue.

Natalie fait les présentations :

— John ! Je te présente Madame Kearney qui nous vient tout droit de Dublin. Elle fait partie de la maison depuis presque quatre ans. Elle préfère que nous l'appelions par son prénom : Elaine. Elaine donc est

une perle, mais ne veut surtout pas qu'on en parle.

Ladite Elaine fronce les sourcils. Il est clair que les compliments la mettent mal à l'aise. Natalie poursuit les présentations :

— Elaine, je vous présente John Rhyne, un ami très cher. En fait, il s'appelle Jean, un prénom que malgré ma pratique du français j'ai du mal à prononcer. Il a donc accepté que je l'appelle John et je lui en suis très reconnaissante. Pour ça... et pour bien d'autres choses encore.

Derrière les sévères lunettes dorées, deux yeux d'opale bleue m'ont brièvement lancé un regard coquin.

— John, je te présente Elaine.

— Enchanté Madame, très honoré.

— Merci Monsieur, mais c'est Elaine, pas Madame.

L'accent anglais mâtiné de gaélique est largement présent et malgré des traits un peu rudes, le visage éclairé par deux grands yeux verts est très avenant. Nous prenons place autour de la table. Elaine qui vient de passer un tablier s'occupe de servir son petit monde. Elle en profite pour faire le point avec Natalie sur quelques détails domestiques et le menu du dîner de ce soir.

Par courtoisie envers moi, elle s'exprime en français :

— C'est entendu Madame et ne vous inquiétez pas si Solange a un peu de retard je les attendrais avant de partir. C'est le jour de repos de Brad, il viendra me chercher avec la voiture.

Suivent une ou deux mises au point concernant ma chambre pour lesquelles Natalie ne laisse strictement rien transparaître d'une confusion que je suis seul à percevoir. Serions-nous connectés à ce point que je ressente toutes ses émotions ?

Les dernières bouchées avalées et après un rapide

passage dans la salle de bain pour le rituel du brossage de dents, Natalie et moi revenons dans le séjour, équipés pour le départ.

Un bisou à Peter et un bref : *See you tomorrow*<sup>48</sup> à l'adresse d'Elaine et Natalie m'entraîne dans son sillage. Je n'ai que le temps d'embrasser brièvement Peter et de saluer Elaine.

La minute d'après, nous sommes dans l'ascenseur et j'ai dans mes bras une « Madame la Conseillère » que son tonus semble avoir abandonné.

— Que t'arrive-t-il ? Tu as l'air bien pensive tout à coup.

— Excuse-moi, c'est à cause du rêve de cette nuit. C'était un rêve étrange.

— Un rêve étrange ?

— Oui et qui se mêlait à celui de Barbizon ? Tu te souviens, ce rêve où une voix me disait que nous serions séparés pour ensuite nous retrouver. J'en tremble encore. Mais cette nuit, c'était plus doux, en rapport avec le tantrisme... enfin l'Institut... je ne sais pas très bien. Cette fois, mon rêve disait que même séparés nous resterions unis... et je me voyais faire l'amour avec un homme qui changeait de visage. À certains moments, c'était le tien... à d'autres c'était quelqu'un que je ne connaissais pas, mais avec qui j'étais bien. Je te parlais et tu me souriais... Enfin bon ! Ça a été très fort et là je me suis réveillée. Tu étais près de moi dormant comme un bébé. Il m'a fallu du temps pour me rendormir.

Il y a longtemps déjà que l'ascenseur est arrivé au parking où il reste bloqué, car Natalie n'a pas retiré sa clé.

— Allez viens ! On va être en retard.

Elle est déjà dehors.

— Mais John ! Que fais-tu ?

---

48 On se voit demain.

— Pour le métro, il faut que je remonte au rez-de-chaussée.

— Mais voyons John ! Je te dépose.

En nous installant dans la voiture, Natalie réalise qu'isolés dans notre bulle, nous avons oublié d'organiser le quotidien.

Tout en manœuvrant pour sortir du box, elle rit.

— Je crois qu'il serait tout de même temps que je t'explique un ou deux trucs. Ça serait quand même plus pratique.

— Merci ! C'est sympa, parce que malgré ma discrétion naturelle j'avoue que je me posais quand même quelques questions.

Pour l'ironie du ton et des mots, j'ai droit à une petite tape sur la main. Je ne peux résister à la provoquer :

— La main droite ! Tu prends un risque. Sais-tu que c'est celle avec laquelle je donne les fessées ?

La réplique me revient, instantanée, comme un smash au volley :

— Ah ! Et pendant que la droite donne la fessée... que fait la gauche ?

Je cherche à enchaîner, mais son regard malicieux me dit que c'est inutile, que j'ai déjà perdu... je m'incline.

La voiture vient de franchir le portail de l'immeuble et s'engage dans la circulation... direction Place de l'Étoile.

Sans se départir de son calme et toujours très attentive à sa conduite, Natalie me crucifie :

— Peut-être pourras-tu bientôt me rassurer quant à la synchronisation de tes mains ?

Là, pour le coup, je suis « out ». Je parviens à bafouiller :

— Bien, je tâcherai d'être à la hauteur.

— Ça, tu as intérêt, mais avant que nous ne

provoquions un accident, je te propose de revenir à des sujets plus sérieux.

Un coup de klaxon rageur d'un automobiliste parisien mal élevé, ce qui à l'évidence est un pléonasme, souligne son propos. Elle ne semble même pas s'en formaliser. Il est vrai que depuis quatre ans elle a dû en voir d'autres. Elle poursuit d'une voix calme :

— Tout d'abord, et à moins que tu n'y voies une objection, je te propose de te déposer tous les matins et de te récupérer le soir. Si tu es retenu, il suffira de me prévenir dix minutes avant. Pour le reste... Ah oui ! Pour déjeuner ensemble, tu te souviens, le lundi ce n'est pas possible... C'est le self obligatoire avec l'ambassadeur et tout le staff.

D'un petit signe de tête, je lui fais comprendre que je n'ai pas oublié ce détail de son emploi du temps. Pour les autres précisions, elle poursuit :

— En ce qui concerne Elaine, je l'ai rencontrée par l'intermédiaire de son mari... Noon... pas de blague là-dessus... Brad est le chauffeur et le garde du corps de l'ambassadeur d'Irlande. Tout à fait fortuitement, j'ai appris que sa femme cherchait un job et qu'elle avait une montagne de qualifications. Il a suffi de dix minutes pour que nous sachions toutes deux que nous allions parfaitement nous entendre.

Pour Solange, cela s'est fait par l'intermédiaire d'une agence, il y a quatre ans. Elle termine ses études de psychologie et s'est spécialisée dans la pédopsychologie. Son job est de conduire Peter à l'école et de le ramener le soir, puis de l'aider pour ses devoirs. Elle s'occupe aussi de lui tous les mercredis et il est certain que c'est grâce à elle que Peter a fait des progrès impressionnants tant au niveau comportemental que scolaire. Peter et elle ont tissé des liens très forts.

Voilà ! Je pense que tu connais tout le monde... Enfin... tu feras la connaissance de Solange ce soir. Il y a des soirs où elle reste dîner avec nous, mais je crois me rappeler que ce soir, elle a un rendez-vous galant.

Alors que nous quittons les Champs-Élysées pour nous engager Place de La Concorde, Natalie s'interrompt, puis :

— Autant que tu le saches ! Solange ne mettra pas dix minutes avant de détecter la réalité de notre relation. Cette fille a un sixième sens, mais rassure-toi, sa profession fait d'elle un monument de discrétion.

La voiture emprunte la rue de La Monnaie, puis la rue de Rivoli. Pour un lundi matin, la circulation est fluide, mais commence à se densifier. Natalie me confirme que c'est la meilleure heure pour circuler avant le flot des banlieusards.

Je n'arrive pas à me concentrer sur le *timing* de ma matinée de travail, ce que je fais pourtant tous les matins dans le RER. Inévitablement, mon regard revient sur Natalie, sur son profil de médaille et par instants, je me demande si ce que je vis est bien réel.

Nous stoppons à un feu rouge, Natalie tourne la tête vers moi et son regard croise le mien. Elle ressent mon trouble, ses grands yeux bleus m'interrogent et à l'instant où elle redémarre, je lui dis très ému :

— Ce que je vis, ce que je ressens est tellement magnifique que par moment, comme à cet instant, j'en arrive à douter de la réalité. J'ai l'impression que je vais me réveiller dans le RER, dans ma grisaille quotidienne.

Je pose ma main sur sa jambe. Une douce chaleur remonte de mes doigts à mon cœur. Impossible de douter, elle est bien là. Je la regarde, les yeux un peu humides.

— Merci Nat. Merci pour ton soleil.

Sa main droite se referme sur la mienne à l'instant où la Mercedes stoppe juste avant la Bourse de Commerce.

Natalie se penche et m'embrasse tendrement. Ses yeux aussi sont embués par l'émotion.

— Allez, sauve-toi vite. Tu vas me faire pleurer. Je t'aime ! À ce soir, même endroit dix-huit heures et peut être au téléphone si on a un moment.

Bien qu'à regret, je m'extraie prestement de la voiture et répond par un petit signe de la main au baiser que Natalie m'envoie en s'éloignant. Debout sur le bord du trottoir, je suis en train d'enfiler mon manteau lorsqu'une voix juste derrière moi me fait sursauter. Je me retourne. C'est Rèze, mon collègue, celui qui m'avait prêté le « Nouvel Obs » dans lequel j'ai trouvé l'annonce de Natalie. Il me tend sa main gantée :

— Salut Rhyne ! Fâché avec le métro ? Mais... c'est une plaque diplomatique ! Waouh, mazette... on a des relations.

Il a certainement aperçu la chevelure blonde de Natalie. Inutile donc de raconter n'importe quoi, cela ne ferait qu'éveiller sa curiosité. J'opte pour une demi-vérité :

— Ah, oui ! C'est... une voisine... de l'ambassade d'Italie. Elle part plus tôt cette semaine et je profite de l'occasion.

Je ne pense pas que Rèze connaisse par cœur la codification des plaques diplomatiques et je préfère brouiller les pistes.

Il a l'air d'avoir admis que ma « voisine » travaille à l'ambassade d'Italie.

— T'as raison. C'est toujours mieux que cette saloperie de métro. Le problème, c'est après quand il faut y retourner.

Ces quelques mots, somme toute banals, me font comme un pincement au cœur. Comme tout à l'heure quand Natalie m'a raconté son rêve.

Je chasse vite ce nuage et je me retourne à l'instant où la voiture de Natalie disparaît sur la gauche. Dans quelques heures, nous serons de nouveau dans les bras l'un de l'autre.

Avant cela, avec un peu de chance, je l'entendrais au téléphone.

Bien que le son de la voix, le parfum et le goût des baisers de Natalie ne m'aient pas quitté un instant, j'ai travaillé d'arrache-pied toute la matinée avec le collègue qui doit m'accompagner la semaine prochaine au Cameroun. Les heures ont filé sans que je ne m'en aperçoive. Sur le coup de treize heures, je tente ma chance sur la ligne directe de Natalie. Pas de réponse... si ce n'est qu'à la troisième sonnerie une voix féminine dans un excellent français, mais avec un épouvantable accent américain s'annonce :

— Bonjour, *US Embassy*. Bureau de Madame Loughlin... que puis-je pour vous ?

Déçu, je n'en oublie cependant pas de rester discret :

— Bonjour Madame, Jean Rhyne à l'appareil. Je suis un ami de Madame Lochlainn.

— Je suis son assistante, puis-je prendre un message ?

— Oui merci ! Dites-lui simplement que Jean Rhyne a appelé et que je ne manquerai pas de la recontacter.

— Ce sera fait Monsieur... Rien d'autre ?

— Non merci, Madame. Bonne journée.

— Vous de même Monsieur. Au revoir.

Un dé clic... Il me faudra attendre encore quelques heures pour entendre la voix de mon bel amour blond.

Des heures qui malgré mon impatience vont très vite passer tant elles sont denses sur le plan du travail

abattu.

Dans l'après-midi, mon collègue m'en fait même la remarque, me demandant s'il y avait du lion au menu du jour de la brasserie.

Avant dix-huit heures, avec plus de cinq bonnes minutes d'avance, c'est un homme dont les pieds ne touchent pas le sol qui se poste sur le trottoir à l'endroit prévu.

Un petit coup de klaxon me fait sursauter. La Mercedes de Natalie stationne le long du trottoir d'en face. Fixant la direction d'où elle devait arriver, je ne l'avais pas vue, garée là à m'attendre.

Je traverse la rue en trois enjambées, manquant me faire renverser par un scooter dont le conducteur m'adresse un chapelet d'insanités. Je ne me retourne même pas et m'engouffre dans la Mercedes où un tourbillon de cheveux blonds et de bisous m'accueille ponctué de « *John... John... I miss you !<sup>49</sup>* »

Je lui rends ses lèvres.

— Oh Nat ! *I miss you too.*<sup>50</sup> Seigneur, que tu es belle !

— Et toi aussi. *Jesus Lord !* J'ai tellement envie de te faire l'amour. Je t'aime... je t'aime... je t'aime... *my bushman.*

C'est la première fois qu'elle emploie cette expression. Nous nous mangeons des yeux et simultanément éclatons de rire. C'est un rire presque enfantin qui célèbre le bonheur de nous retrouver et toute la tendresse qu'échangent nos mains enlacées.

Nous ne nous connaissons pas depuis bien longtemps, mais suffisamment pour que je devine qu'elle a quelque chose à me dire. Je fais semblant de ne pas m'en rendre compte.

Désappointée, elle fait mine de démarrer, se ravise.

---

49 John... John... tu m'as manqué !

50 Tu m'as manqué aussi.

— Tu n’as rien à me demander ?

À moi de jouer au chat et à la souris avec elle.

— Si ! Si tu m’aimes ?

Une tape sur ma main.

— C’est ça, tu crois que je ne vois pas que tu le fais exprès.

Elle fait semblant de boudier, mais ne peut retenir un rire.

— Miami ! C’est O.K pour moi. L’ambassadeur est d’accord. Dix jours dans trois semaines.

Mon sourire lui en dit long sur ma réponse.

— J’en ai parlé au patron ce matin et c’est pour ça que j’ai essayé de te joindre. C’est d’accord, même date, même durée.

Elle pousse un cri de joie et tape des mains, telle une enfant.

Elle rit... elle pleure... m’embrasse.

— Mon Dieu que je suis heureuse

Sur le trottoir, le flot des passants a grossi. Les embouteillages, c’est maintenant.

Elle se reprend la première.

— Je crois qu’on ferait bien d’y aller sinon un de tes collègues va bien finir par passer et nous repérer.

Je lui dis que ce matin, Rèze a failli nous surprendre et lui annonce son « transfert » à l’ambassade d’Italie.

Elle sourit, décolle la voiture du trottoir et tourne aussitôt à droite dans la rue de Rivoli.

— Es-tu sûr qu’il ne nous a pas vus nous embrasser ?

— Je ne pense pas. En tout cas, il n’en avait pas l’air. Et puis, quand bien même ! Ça n’a vraiment aucune espèce d’importance, d’autant que c’est un garçon discret.

Sans perdre de vue la circulation, elle me jette un bref regard.

— Mais John ! Tu es marié et je suppose que tous

tes collègues le savent. Professionnellement, ça pourrait être gênant pour toi.

— Non ! Ne t'inquiète pas, mais tu as raison, dorénavant on se garera un peu plus loin.

Le temps de cet échange et nous avons déjà passé la rue de Rivoli... La Concorde. Nous nous engageons sur les Champs-Élysées.

Je ne peux m'empêcher de faire la remarque :

— Tu vois, Paris nous dit que nous sommes au paradis... et que tu es le plus bel ange qu'il soit possible d'y rencontrer.

En quelques minutes, la circulation est devenue beaucoup plus dense et, toute à sa conduite, Natalie n'a pas vraiment fait le rapprochement.

— Que je sois un ange... c'est flatteur, bien que là je me sente plutôt des envies diaboliques, mais... Paris... le Paradis ? Je ne vois pas très bien le rapport.

— Nous sommes sur les « Champs élyséens ».

Elle a un petit sourire confus.

— Mon Dieu, oui, bien sûr, mais il faudra essayer de ménager la pauvre scientifique américaine que je suis. Tu sais, je n'ai pas tes réflexes et tes références culturelles.

— Tu n'as rien d'une pauvre scientifique américaine. Si je pouvais seulement avoir le centième de tes connaissances.

Un feu rouge nous autorise un bref regard. Je ne sais pour le mien, mais celui de Natalie est chargé d'amour.

— Jean Rhyne - elle a repris mon prénom en français - tu es l'homme le plus merveilleux que je connaisse et tu ne sais même pas à quel point tu l'es. J'ai sans doute des connaissances, mais parfois, pour me faire vibrer comme tu le fais, je suis certaine que toi, tu as « La Connaissance ».

Elle fronce légèrement les sourcils.

— Bon d'accord, seul le Seigneur détient « La Connaissance », mais il est clair qu'il a dû t'en laisser un bout.

Place de l'Étoile. Je ne sais comment Natalie s'y prend. Elle franchit l'obstacle de ce fouillis de voitures avec une aisance qui me sidère. Il est vrai qu'elle a quatre ans de pratique. L'avenue Foch... la grille de l'immeuble qui s'ouvre... l'allée... le parking en sous-sol... le box... la porte basculante qui s'ouvre.

Le moteur juste éteint, Natalie est déjà descendue de voiture et alors que j'ai à peine un pied à terre, manoeuvre la télécommande et nous enferme dans le garage. Je n'ai pas le temps de manifester ma surprise. Elle vient de faire le tour du véhicule et c'est elle qui ouvre ma portière. Bien qu'un peu faible, l'éclairage du box est suffisant pour que je distingue parfaitement son visage. Elle disait vrai tout à l'heure à propos de ses envies diaboliques, ses yeux ne sont plus que deux fentes et alors qu'elle ouvre la portière arrière, le petit signe de l'index qu'elle me fait pour m'intimer de la rejoindre est on ne peut plus clair. Avant que je n'aie pu réagir, elle est déjà en train d'ôter son pantalon et sa culotte qui dans l'instant ne font plus qu'un petit tas sur le siège avant. La veste de son tailleur les rejoint une seconde plus tard. Vêtue de son seul chemisier et de ses bas, elle s'avance vers moi et me tire par la cravate. Sa dextérité et sa fièvre font que je me retrouve dans la même tenue qu'elle sauf que je porte des chaussettes et elle des bas de chez Dior.

Mon pantalon a rejoint ses vêtements sur le siège avant. Toujours sans un mot, ses yeux plantés dans les miens, elle me pousse en arrière et m'oblige à m'asseoir sur la banquette.

Madame la Conseillère se retrouve dans le garage de son immeuble, cul nu, en train de m'escalader sur

la banquette arrière de sa voiture. Ouvrant son chemisier et dégrafant son soutien-gorge, elle m'offre ses seins puis, d'un ton détaché, alors qu'elle s'écarte et m'empoigne, me souffle à l'oreille :

— Au fait, j'ai bien reçu ton message, mais j'étais complètement débordée et je n'ai pas eu le temps de faire imprimer les cartons d'invitation pour ce petit « en-cas ».

Avec le fou rire, une sorte de frénésie me gagne. Notre désir est si impérieux que les préliminaires se résument en un baiser brûlant où lèvres et langues se dévorent. Elle est sur moi et me guidant de sa main, me prend elle-même presque brutalement. Je n'aurais jamais pensé qu'une femme puisse chevaucher un homme avec une telle fureur. À peine suis-je en elle qu'elle commence à jouir. Ses reins ondulent de plus en plus vite et l'orgasme lui tord le ventre en même temps qu'elle m'arrache ma semence dans un cri de bête blessée. Notre étreinte n'a pas duré une minute, mais a été d'une telle violence que nous gisons là tous les deux, l'un sur l'autre, le souffle court, les reins brisés.

Les yeux mi-clos, son visage apaisé, je retrouve « Natalie la douce, Natalie la tendre ». S'aidant de son mouchoir, avec des gestes délicats, elle efface les traces de notre folie ne cachant rien de son intimité. Elle veut que je la voie tout entière. Une façon de se donner à moi, encore, complètement, totalement.

Le carré de batiste disparaît dans sa sacoche. Elle passe ses bras autour de mon cou et la douceur de son baiser contraste avec la furie qui l'animait tout à l'heure.

— Pardon John ! J'avais trop envie et je n'ai pas supporté l'idée de devoir attendre que Peter soit endormi.

Seigneur qu'elle est belle ! Et belle n'est pas le mot

qui convient. Elle est magique !

Une caresse sur ma joue et dans mes cheveux, un tendre et doux baiser qui se termine par un gros soupir :

— Je crois que nous devrions y aller maintenant, je ne voudrais pas faire attendre Solange.

Il ne nous faut pas cinq minutes pour reprendre un aspect décent et sans doute aurait-ce été plus rapide si nous ne ponctuions chaque geste par un baiser.

Une brève pression sur la télécommande et la porte du garage s'ouvre en silence. Madame la Conseillère, rajuste ses lunettes, remet en place une mèche évadée de son chignon, me prend par la main et nous entraîne vers l'ascenseur.

La porte s'ouvre au premier coup de sonnette. Peter devait nous attendre, car à peine sa mère a-t-elle franchi le seuil, qu'il lui saute dans les bras, ses petites jambes cerclées autour de la taille de sa maman. Afin qu'elle puisse lui faire un gros câlin, je récupère discrètement la sacoche de Natalie et m'avance à sa suite dans l'entrée. La jeune et jolie femme à la longue crinière flamboyante qui se tient à quelques pas en retrait ne peut être que Solange. Pull blanc ample, jupe bleue en laine serrée au-dessus du genou sur des collants noirs épais, bottines à petits talons, nous ne sommes pas là dans le cadre de la panoplie vestimentaire estudiantine. Il est vrai qu'elle a un rendez-vous galant.

Natalie repose Peter au sol et celui-ci en profite pour venir me réclamer un bisou qu'il obtient sans difficulté. Solange s'avance et Natalie après l'avoir saluée, fait les présentations :

— Solange, je vous présente mon ami Jean Rhyne... John, je te présente Solange Dubreuil.

Avec un gracieux sourire, la jeune femme me tend une main douce, étonnamment ferme. Je ne dirais pas

que sa poignée de main est virile, mais qu'à tout le moins, elle est solide. Je croise son regard... des yeux dorés très doux, un peu dérangement. À n'en pas douter, après vous avoir hypnotisé, ce regard-là paraît capable de vous sonder jusqu'au fond de l'âme. Le pronostic de Natalie était encore optimiste, nous sommes à peine en train de nous débarrasser de nos manteaux qu'à l'évidence Solange a déjà percé à jour notre petit secret. Elle n'a pas eu besoin de dix minutes. Elle sait pour nous deux. Par quel sixième sens, a-t-elle pu le savoir si vite ? Il y a quelques siècles, cette magnifique jeune fille aux cheveux de feu, si sensible à la psyché d'autrui, aurait été promise au bûcher sans jugement.

Elle regarde Natalie et ses yeux dorés lui disent combien elle est heureuse pour elle.

Solange reprend Peter par la main.

— Allez, mon garçon, on n'en a pas tout à fait fini tous les deux. Tu as voulu attendre John et ta maman, maintenant nous avons quelques minutes de pause à rattraper.

Elle nous fait un petit signe de tête et disparaît dans le couloir avec son élève.

J'enlace Natalie.

— Impressionnante la préceptrice ! J'ai bien cru que ses yeux me déshabillaient de l'intérieur. Je crois qu'elle n'a pas mis cinq minutes à comprendre que non seulement nous étions amants, que nous étions très amoureux et qu'en plus nous venions de faire l'amour. Elle doit vraiment être un peu sorcière.

Tout en récupérant ses affaires et se dirigeant vers les chambres, Natalie confirme :

— Sûrement, mais une gentille sorcière et même si notre histoire est devenue le secret de polichinelle je pense qu'il vaut mieux rester discrets et ne pas prendre notre douche ensemble. Je te ferais signe

quand j'aurais fini. À tout à l'heure.

Un tendre bisou et l'œil en coin, elle disparaît dans sa chambre, déboutonnant son chemisier, laissant paraître un sein facétieux qui n'avait pas entièrement regagné sa corbeille.

Perdu dans des pensées où se mêlent chemisier échancre, tétons dressés, lèvres brûlantes et jambes de cariatide, je pousse la porte de ma chambre. La première chose que je vois est une petite enveloppe bleue posée en évidence sur le lit. Je me précipite, lâchant manteau et mallette sur la moquette.

C'est aussi la même écriture et... le même parfum !

Je crois que j'ai les mains qui tremblent. La malheureuse enveloppe en fait les frais et j'en extrais fébrilement un petit bristol. Le cumul des émotions sans doute... les lignes d'une écriture que je connais bien dansent devant mes yeux.

Une grande inspiration... j'expire lentement. Chaque mot est comme un bonbon.

« Dear John, my love,

Je t'en prie, ne sois pas fâché. J'ai pensé que parti pour l'Afrique, tu n'avais pu prendre beaucoup de vêtements d'hiver dans tes bagages. J'ai donc pris la liberté de laisser à Elaine une liste dont j'ai pensé que tu pourrais avoir besoin. Si elle a eu le temps de s'en occuper, tu trouveras tout ça dans ta penderie et si tu n'es pas trop mécontent du gîte et du couvert, peut être reviendras-tu ? Dans ce cas, tu n'auras plus à te soucier de ta garde-robe. Je n'ai rien dit d'autre à Elaine et elle ne m'a posé aucune question. Qu'importe ! Je voudrais que le monde entier sache que...

Je t'aime.

You're my love.

Nat »

Je m'assieds lentement sur le lit, je dois avoir les

yeux qui piquent. Ma vue se brouille un court instant. Un peu comme au ralenti, je vais vers la penderie et l'ouvre. Il ne reste plus une place de libre dans l'immense dressing qui ce matin paraissait bien vide. J'aurais peut-être dû ouvrir cette enveloppe avec un peu plus de délicatesse, mais à l'instant où j'ai vu mon nom transcrit d'une écriture que je ne pourrais jamais oublier, mes doigts se sont mis à trembler.

\*

Pendant que Peter est parti se brosser les dents et se mettre en pyjama, j'aide Natalie à débarrasser.

Je profite de ce petit moment de tête-à-tête.

— Merci pour le petit mot et la garde-robe...

Natalie ne me laisse pas le temps de finir ma phrase. Un curieux clignement simultané des yeux et elle fronce son nez comme un lapin. En langage « lapin », ça doit vouloir dire :

— Ce n'est rien... oublie ça.

Elaine est un vrai cordon bleu, le dîner a été délicieux. Nous avons terminé par une variante irlandaise du pudding dont je n'ai pu retenir le nom, mais dont j'ai repris deux fois.

Peter est venu nous rejoindre sur le canapé.

Natalie me propose un café.

Je lui demande pourquoi ce sourire mystérieux :

— Shéhérazade a tellement de choses à te raconter que nous aurons besoin de caféine.

Peter que nous avons oublié tapote le bras de sa maman et enchaîne une série de gestes.

Natalie traduit :

— Qui est Shéhérazade ? Est-elle vraiment très bavarde ?

Je décide de lui répondre le plus franchement possible.

— Shéhérazade est une dame qui vivait autrefois dans un grand palais et qui connaissait beaucoup

d'histoires merveilleuses. Oui, elle était vraiment très bavarde et j'utilise cette expression pour taquiner ta maman qui a beaucoup insisté pour me raconter toutes les merveilleuses histoires qu'elle a vécues depuis qu'elle est arrivée à Paris.

Natalie me fusille du regard. Elle traduit néanmoins :

— Il dit que toi aussi tu dois avoir plein d'histoires à raconter sur l'Afrique et qu'il espère que tu es aussi bavard que moi, car il voudrait bien que tu lui en racontes quelques-unes.

Je fais un bisou au gamin ?

— Promis ! Puisque tu n'as pas école le mercredi, demain soir après le dîner, je te raconterai une histoire africaine.

L'enfant tape des mains et me refait un bisou.

C'est avec un sourire heureux que Natalie le prend dans ses bras pour la cérémonie du coucher.

\*\*\*

## Tantra

Les fesses en l'air, levant avec peine son visage de l'oreiller qu'elle a copieusement mordu pour étouffer ses cris, Natalie demande d'une toute petite voix :

— Shéhérazade peut-elle poursuivre son récit ?

Toujours en elle, je me penche sur son dos, passe mes deux mains sous sa poitrine et pince amoureusement deux framboises encore érigées par l'orgasme.

— J'attends avec impatience la suite de ton voyage au royaume du tantra.

Elle rit, se dégage et se retourne d'un bloc me faisant rouler dans ses bras.

— Je ne sais pas si les sultans faisaient l'amour comme ça, mais je crois que tu as mérité la suite de l'histoire.

Un tendre baiser et cette fois-ci, c'est moi qui blottis ma tête au creux de son épaule, le nez contre son cou, un bras enserrant sa taille. On dirait qu'elle hésite, et comme si elle craignait que quelqu'un d'autre l'entende, poursuit d'une toute petite voix :

— Je crois que j'en étais restée à mon déjeuner avec Béatrice alors qu'elle me proposait d'appeler l'Institut de tantra pour m'y inscrire.

Je confirme :

— Exact ! Maintenant que j'ai à peu près compris ce qu'était le tantra, je crois que je vais pouvoir suivre.

Un petit bisou pour la route et Natalie reprend son récit.

— J'ai fini par céder et Béa leur a téléphoné directement du restaurant prenant un rendez-vous pour le lendemain. Lorsqu'elle est revenue de la cabine, elle m'a dit en commandant un dessert et en levant son verre :

— « Voilà c'est fait ! C'est pour demain dix-huit heures. Sajni la directrice te recevra personnellement. »

Et elle a rajouté tout à trac :

— « Profites-en pour aller voir ton gynécologue et te faire prescrire la pilule, parce que je suppose que tu ne la prends plus. Allez, ça s'arrose ! »

Je suis restée mon verre en l'air bouche bée, Béa s'est moquée de moi.

— « Tu devrais faire attention à ne pas rester la bouche ouverte, les mouches parisiennes ont la réputation d'être particulièrement curieuses ».

J'ai rapidement repris le contrôle.

Je crois que j'ai dû lui dire quelque chose comme :

— « La pilule... pour un massage ? »

Elle a eu un grand sourire puis m'a patiemment expliqué ce qu'était un massage tantrique et dans quelle philosophie millénaire il s'inscrivait : le moyen de parvenir à l'orgasme tantrique et plus rarement à l'Illumination que seules quelques personnes ayant de longues années de pratique parviennent à atteindre.

L'Illumination ? Là, je crois qu'elle m'a perdu. Je demande :

— Qu'appelles-tu Illumination ?

Elle a comme une hésitation. À cet instant, j'ai la sensation qu'elle voudrait me dire des millions de choses, m'ouvrir des millions de portes, mais ce serait sans doute une digression qui nous égarerait totalement. Elle se contente de me dire :

— Je l’ai déjà évoqué la dernière fois, c’est un état modifié de conscience, certains disent un état de conscience élargie, d’autres parlent d’Extase. Cet état est un moyen de changer de plan de réalité, de percevoir ce qui d’ordinaire ne nous est pas accessible dans notre état de conscience habituel.

Je suis fasciné par ce qu’elle vient de me dire. J’en oublierai presque le sujet de notre conversation.

Avec un sourire très tendre, elle me caresse la joue et revient au cœur du propos.

— Mais j’étais très loin de ça. La seule chose qui m’importait était de retrouver ma libido.

Je ne sais pas si j’avais refermé ma bouche, sans doute que non, car Béa m’a pris la main.

— « Ma chérie, c’est vraiment ce dont tu as besoin. »

Elle a précisé en riant :

— « Tous les adhérents de l’Institut sont initiés au massage tantrique, certains depuis de longues années. En plus, j’en connais qui sont beaux comme des dieux donc, comme tu as déjà une longue pratique du Yoga, en toute logique, tu devrais avoir ton premier rapport sexuel parisien... dans moins d’un mois... d’où la pilule ».

J’ai dû passer par toutes les couleurs. J’ai fini par lui demander en quoi la pilule était indispensable et j’ai rajouté :

— « Même à Paris, je suppose que les préservatifs doivent exister ».

Elle m’a souri gentiment pour m’expliquer que je touchais là à la mystique tantrique, que rien ne devait s’interposer entre les corps des partenaires. Elle a rajouté :

— « Donc pour les pratiquants du tantra, l’usage de cet accessoire n’est même pas envisageable. Bien entendu, rien ne t’oblige à avoir un rapport sexuel,

mais vu ton état, c'est ce dont tu as le plus besoin. Je te rappelle ce qu'a dit ta psy : « Chez l'homme comme chez la femme et pour toi tout particulièrement, le sexe est un besoin primaire. L'abstinence n'est pas une option ».

Je suis littéralement scotché aux lèvres de Natalie. Elle me regarde anxieusement.

— Tu es sûr de vouloir que je continue ?

Je l'embrasse doucement sur un sein.

— C'est à toi de décider, mais au point où tu en es, je me demande ce qui pourrait t'en empêcher.

Je l'encourage comme elle me l'avait demandé, en prenant sa main que je pose sur moi.

— Tu peux difficilement reculer maintenant, je crois que je ne m'en remettrai pas.

Constatant mon état désespéré, elle rit et reprend son récit :

— J'étais tellement... comment dit-on ? Ah oui... retournée, que pour changer je me suis fâchée. J'ai dit à Béa que son « Institut » n'était rien d'autre qu'un lupanar. Je crois que je ne l'avais jamais vue aussi choquée :

— « Tu ne peux pas dire une chose pareille, l'Institut ne fait qu'enseigner une philosophie et des pratiques millénaires, ce qu'en font ensuite les adhérents ne regarde qu'eux. En dehors de conversations agréables dans le salon de l'Institut où les gens font plus ample connaissance après les cours et discutent autour d'une tasse de thé, il ne s'y passe strictement rien. »

Natalie marque une pause, me lance un regard en coin.

— C'est là que Béa m'a parlé du Saphir.

Elle semble attendre ma question... qui ne tarde guère.

— Oui ! Parlons-en ! Qu'est-ce donc que ce Saphir ?

Petit sourire malicieux. Elle a décidé de me faire languir.

— L'enseignement dispensé à l'Institut consiste en des cours portant sur la philosophie tantrique, l'anatomie, les chakras et les techniques de respiration et de massage. Quelques adhérents pratiquent en couple, mais la majorité est célibataire et le seul endroit de Paris où ils peuvent se retrouver pour mettre leurs acquis en pratique est le Saphir.

Comme un gamin, je marque mon impatience :

— Ah ! Nous y voilà...

Natalie me lance un regard en coin, elle joue avec mes nerfs.

— Tu m'as dit tout à l'heure qu'étant donné le degré d'intimité de mon histoire, je pouvais en différer le récit et là, je vois que tu es impatient de tout savoir, c'est un peu contradictoire.

Entre ses paupières mi-closes, les lasers bleus de ses yeux me scrutent intensément.

— Voulez-vous tout savoir Jean Rhyne ?

Le retour au vouvoiement, l'emploi de mon nom et de mon prénom en français et surtout la façon qu'elle a eu d'appuyer sur le « tout » d'une voix de gorge atrocement sensuelle m'ont littéralement liquéfié.

Je reste là, muet, incapable même de penser.

Elle continue de me scruter.

— Serais-tu un petit cochon qui s'ignore John ?

Je déglutis péniblement et un seul son sort de ma bouche :

— Euuuhh !

Son faux air de prédatrice laisse instantanément place à un sourire solaire. Ses yeux pétillent.

— Je suis certaine que oui, au moins autant que je suis une cochonne, mais la différence c'est que moi je ne l'ignore pas. Une chose paraît certaine, j'ai autant envie de tout te dire que toi de tout entendre.

Je suis bien obligé d'admettre une évidence qui me déstabilise quelque peu.

— Je crois que tu as raison... Mais Nat... en toute logique, suivant les règles morales de la bonne société, je devrais être terriblement jaloux et ne pas supporter de t'imaginer dans les bras d'un autre. Or c'est exactement le contraire, je me sens profondément heureux, impatient et surtout excité de t'écouter. Y a-t-il une explication à un tel comportement ?

Son regard et son sourire sont d'une telle intensité amoureuse qu'ils font s'envoler mes derniers doutes.

Elle caresse mes lèvres du bout de son index.

— John ! Comment expliquer l'amour... notre amour en particulier ? Une telle fusion s'explique-t-elle ?

Elle rajoute avec une moue coquine.

— Je n'ai jamais été très pudique et... là... tu vois, je me sens encore plus impudique que d'habitude, d'autant que je sais maintenant que je peux tout partager avec toi.

La voix de gorge qui vient de prononcer le mot « impudique » passe en mode tendresse.

— La preuve est encore faite, s'il en était besoin que nous sommes deux âmes sœurs. Nous nous aimons si fort. Embrasse-moi, écoute et regarde au fond de mon cœur.

Je prends ses mains et me noie dans les lacs bleus de ses yeux.

— Je t'écoute mon adorable impudique. Dis-moi tout... vraiment tout.

Un baiser de feu, puis elle vient se blottir dans mes bras et poursuit son récit.

— Des trois ou quatre clubs libertins de Paris, Le Saphir est le plus ancien et de très loin le plus raffiné. En dehors de l'ambiance générale très cosy, de son bar, de son restaurant, et de la décoration de ses

alcôves, son originalité se situe dans ses quatre salons équipés pour le massage. C'est le seul club de Paris qui offre cette prestation pour laquelle d'ailleurs il faut prévoir une réservation payante. Compte tenu de cette spécificité due au fait que Serge le patron du Saphir est un des plus anciens adhérents de l'Institut, il n'est pas rare que de nombreux adhérents de l'Institut s'y retrouvent.

J'essaie de rester zen, mais ne peux m'empêcher d'imaginer Natalie dans un salon de massage. Je bafouille lamentablement :

— Euh ! Tu as... tu as... ?

Mon trouble la fait sourire. Ce n'est pas au sourire « tendresse », mais au sourire « tueur » auquel j'ai droit. Le sourire qui vous coupe net la respiration. Le pire est donc à venir et sa réponse me le confirme.

— Oui... j'ai ! Au début, j'étais vraiment boulimique, j'y allais deux fois par semaine. J'en avais vraiment besoin.

Elle fait une petite moue de contrition démentie par un regard capable de dégeler l'Antarctique en une nanoseconde.

— Tu comprends, j'avais quelques années de retard à rattraper. Euh... mais après quelques mois, j'étais un peu calmée. Je n'y allais plus que tous les samedis soir.

J'ai de plus en plus de mal à respirer. Dans ma tête, des flashes plus érotiques les uns que les autres se télescopent. C'est la panique !

Natalie s'en rend compte et essaie de faire diversion.

— Tu sais, c'était inespéré. Au début, lorsque Béa m'en parlait au restaurant où nous déjeunions, j'étais plus que sceptique. Tu te souviens, je lui avais dit : « Mais Béa, comment penses-tu que je pourrais faire l'amour avec un homme, sans même avoir fait

connaissance au préalable ? »

Elle avait été très persuasive.

— « Personnellement ça ne me pose aucun problème, j'ai souvent fait connaissance après. D'ailleurs je crois me souvenir que ça t'est déjà arrivé aussi et pas qu'une fois. »

Elle a ignoré mon regard assassin et poursuivi :

— « Pour ce qui concerne l'aspect tantra, tu pourras faire connaissance après les cours avec des hommes charmants que tu pourras, pour la plupart, retrouver au Saphir. Je t'assure Nat, que ces massages sont un très beau moment à vivre, et même si tu n'as pas de rapport, ce à quoi rien ne t'oblige, je suis persuadée que tu en ressortiras apaisée, en harmonie avec la terre entière. »

J'avoue que ses paroles m'ont un peu déstabilisée. J'ai tout de même cru bon d'ajouter :

— « Ne va pas me dire que j'en ressortirai amoureuse de mon partenaire. »

Béa m'a fait un grand sourire et sa réponse a achevé de me convaincre :

— « Penses-tu pouvoir tomber amoureuse d'une statue de Praxitèle ou d'un tableau de Cézanne ? Non bien sûr ! Mais tu ressors de ce moment en ressentant ce que ce monde a de beau ».

Je lui ai demandé si elle parlait d'expérience, si elle avait testé. Sa réponse a été claire :

— « Crois-tu sinon que je t'en aurais parlé ? »

J'interromps Natalie :

— À l'Institut, qui donc ont-ils comme adhérents ?

— Des hommes et des femmes comme toi et moi très pris par leur activité professionnelle et qui ont besoin de lâcher prise. Ceux qui se retrouvent au Saphir sont des célibataires, mais pas uniquement. J'y ai aussi retrouvé quelques couples.

Natalie a terminé son exposé. Assise, le drap

remonté sur la poitrine, les mains croisées sur le ventre. Elle me dévisage de ses grands yeux bleus dans lesquels transparait l'inquiétude d'avoir été un peu trop directe.

Comme je ne réagis pas, elle demande :

— D'autres questions ?

Je refais surface.

— Non ! J'essaye juste d'intégrer ce que tu m'as expliqué.

Rassurée elle me prend les mains.

— Tu sais leur activité va bien au-delà d'un simple business. Ça fait partie de leur culture et c'est beaucoup plus spirituel que tu ne l'imagines. D'autant que pour les massages, ça se passe au Saphir... ou ailleurs.

Quelque chose dans son regard ou dans son attitude aurait dû m'alerter sur ce qui allait suivre.

— Mais... euh ! Je n'ai jamais été ailleurs et j'étais très sélective quant au choix de mes partenaires.

— Je suppose qu'au début tu as dû choisir des hommes expérimentés ayant une longue pratique du tantra.

Il n'y a plus une once de malice dans son regard. Je n'y lis que du bonheur, celui de pouvoir se livrer sans retenue à l'homme qu'elle aime. Le même bonheur que je ressens à recevoir le don de son intimité, de son jardin secret. Je n'ai même pas besoin de fermer les yeux pour que ses mots se forment en images et me transportent près d'elle dans les salons du Saphir. Elle doit le sentir, car elle répond à ma question sans même une hésitation, caressant mes cheveux avec une infinie tendresse.

— J'ai fait une fois l'amour avec un adhérent de soixante ans et je peux te dire que je n'ai pas vu son âge. Je l'ai même trouvé très séduisant avec ses rides et ses cheveux blancs et en plus avec son expérience

du massage, je peux te dire... zut... comment dit-on en français... ah oui... qu'il m'a envoyée au plafond.

En une fraction de seconde, je visualise la scène... Natalie... l'orgasme qui l'envoie au plafond... et ne peut retenir un rire.

— Si on m'avait dit un jour que je serais profondément heureux que la femme que j'aime me raconte ses exploits sexuels, j'avoue que je ne l'aurais pas cru.

Un à un, j'embrasse ses tétons... des bisous légers comme des papillons.

— Alors, comme ça, ce gentleman t'a envoyée au plafond ? Quel talent !

Elle sourit.

— Oui ! Il était vraiment très doué... avec plus de vingt ans d'expérience du massage tantrique. J'ai eu beaucoup de chance de le rencontrer et de le retrouver comme partenaire. Tu sais, ce qui est merveilleux dans cette pratique c'est que le sexe est totalement libéré des pesanteurs de la morale occidentale. Ce n'est que de la joie et un plaisir... comment dirais-je... oui, c'est ça... un plaisir lumineux.

Ses yeux sont toujours aussi tendres.

— Je t'aime John. Si tu savais comme je t'aime.

— Je t'aime aussi Nat... très fort.

Elle vient se nicher dans mes bras et me tend ses lèvres. Notre baiser est très doux. Je mange doucement sa bouche.

Elle se replace dans mes bras comme tout à l'heure et prend une de mes mains qu'elle referme sur son sein.

— Bien... où en étais-je ? Ah oui... J'ai donc pris rendez-vous chez ma gynécologue pour me faire prescrire la pilule... par précaution. Parce que si je n'étais pas sûre de donner une suite à ma première

entrevue, j'étais par contre sûre d'une chose... j'avais terriblement besoin de faire l'amour. La perspective de ce rendez-vous avait débloqué quelque chose en moi et j'étais assez fébrile de voir les heures s'écouler trop lentement. J'avais ouvert la boîte. Pas celle de Pandore, mais celle d'Éros ou plutôt de Shakti<sup>51</sup> et il fallait absolument que je consomme... au risque d'être terriblement déçue. D'un autre côté, je me disais que je ne le serais pas, car Béa était leur adhérente depuis plus d'un an et je la savais très exigeante.

On s'est revu pour déjeuner le lendemain, jour de mon premier rendez-vous et Béa m'a rassurée en m'expliquant que les femmes fréquentant l'Institut étaient des cadres, mamans célibataires ou divorcées très occupées par leur job et l'éducation de leurs enfants et qui n'avaient pas de temps à consacrer à une relation suivie. Je lui ai tout de même demandé si ces pratiques étaient légales en France parce qu'aux USA, on ne badinait pas avec la loi et que mon poste à l'ambassade ne me permettait pas le moindre écart.

Là aussi, Béa m'a rassurée m'expliquant que l'Institut avait pignon sur rue et était tout ce qu'il y avait de plus légal, au même titre que le Saphir.

« Mais - avait-elle rajouté - Sajni t'expliquera tout ça mieux que moi. Sajni signifie « La bien-aimée », elle reçoit personnellement les nouveaux venus pour cerner leur personnalité et leurs attentes. »

Natalie marque une pause, un petit regard pour s'assurer que je suis toujours attentif et elle continue :

— Le lendemain, j'ai quitté mon travail une heure plus tôt et je me suis rendue à l'adresse indiquée dans le 1<sup>er</sup> arrondissement. C'était un immeuble haussmannien... entrée très cossue... plaque de cuivre.

À cet instant de son récit, Natalie s'interrompt et

---

51 Dans l'hindouisme : Énergie féminine consort de Shiva

me demande d'une petite voix de miel :

— Tu ne voudrais pas aller nous chercher deux verres de champagne. Je crois que j'en ai besoin.

Lorsque je reviens, elle reprend le fil de son histoire :

— J'ai donc été reçue par Sajni une femme charmante d'une quarantaine d'années. Grande, brune, allure sportive, très jolie avec de grands yeux noirs magnétiques. Elle a pris le temps de tout m'expliquer pendant une heure, me précisant qu'elle supervisait personnellement le premier et le dernier cours.

Je questionne :

— ... Supervisait personnellement... C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire qu'en plus du formateur, elle était présente lors de la première séance pour s'assurer que l'adhérent pouvait passer sans problème aux séances suivantes, mais aussi pour la dernière avant d'envisager une première séance de massage.

Je prends l'air intrigué.

— Et combien de séances faut-il avant de passer une première soirée au Saphir ?

Les yeux de Natalie pétillent.

— Euh ! Pour ma part, j'y suis allée très vite.

— Quoi ! Tu as commencé tout de suite, juste après le premier cours ?

Ma mimique l'amuse beaucoup.

— Non... Bien sûr... j'aurais pu... pour des soirées classiques, mais pour les massages tantriques, j'ai dû attendre un mois... après le cinquième cours. D'abord de faire connaissance avec quelques messieurs et aussi pour la pilule... par précaution... parce que je n'avais pas envie de tomber enceinte lors de ma première visite au Saphir. J'avais un sérieux retard à rattraper... mais quand même.

Là, je suis scotché.

— Parce que tu as... consommé... la... la... première fois que tu es allée au Saphir ?

— Oui, mais tu sais... comme je te l'ai déjà expliqué, ce n'est pas qu'un simple rapport sexuel. Deux heures, ça ferait un peu long et je n'ai pas eu de rapport chaque soirée, mais...

Elle adore me taquiner et s'amuse à me donner de petits coups de patte comme un chat, à griffes rentrées.

— Mais... je dois reconnaître que j'en ai eu pratiquement à chaque fois.

Je lui donne une tape sur une fesse.

— Coquine !

Elle se recule et me fixe de son regard « filtrant ».

— Dis-moi que tu n'aimes pas ?

— Quoi ?

— Que je sois une coquine.

J'embrasse ses seins, son ventre.

— J'aime tout de toi et surtout la coquine.

Elle se cambre et me présente l'autre fesse.

— Qu'attends-tu ? Elle est jalouse.

Une petite tape sur la fesse jalouse. Elle s'étire comme une chatte repue et poursuit son histoire.

— Je dois dire qu'une certaine pratique du yoga m'a beaucoup aidée à être une coquine... et à avoir quelques orgasmes tantriques. Je dois quand même reconnaître que si cette pratique sexuelle est très efficace pour retrouver l'équilibre de son corps et de son esprit... ce ne peut être qu'un complément. Il y manque une certaine forme de spontanéité. C'est d'ailleurs pour ça que j'ai eu recours aux petites annonces. La fréquentation régulière des adhérents de l'Institut étant finalement quelque peu frustrante sur le plan des échanges « habituels » entre deux êtres humains.

Elle revient se blottir contre moi avec son sourire

malicieux.

— Crois-moi, ça fait un bien fou de faire l'amour sans avoir au préalable à se concentrer sur sa respiration et ses chakras. Cependant, au niveau d'abstinence où j'étais, les « séances » tantriques m'ont fait beaucoup de bien dans tous les sens du terme.

Je l'interroge du regard, je ne voudrais pas qu'elle confonde curiosité et inquisition, mais ne peux m'empêcher de poser la question qui me brûle les lèvres depuis tout à l'heure :

— Euh... Tu parlais de fréquentation régulière. Est-ce que ça veut dire que... tu y vas régulièrement.

Elle rit.

— Non ! Que j'y allais ! Ça fait plus de deux mois que je ne suis pas retournée au Saphir et d'ailleurs, la dernière fois, ce n'était même pas une soirée tantra. Après, j'étais trop occupée à gérer mes petites annonces. Et maintenant que tu es dans mon cœur, ils risquent de m'attendre un... certain temps.

Elle fronce les sourcils.

— Sauf si... !

Je la regarde, intrigué. Comme d'habitude, cela semble beaucoup l'amuser.

— Sauf si... nous décidons d'y aller ensemble ce qui peut... présenter un certain intérêt.

— Un certain intérêt ? Je... je n'ai pas la moindre idée de la façon dont ça se passe.

Elle prend un air mystérieux :

— Ça se passe merveilleusement bien et je serais là pour t'accompagner dans la découverte du tantra.

Elle prend un petit air détaché :

— Mais nous pouvons tout aussi bien y aller sans pour autant nous préoccuper de tantra... il y a aussi les coins câlins et nous devrions y retrouver quelques-uns de mes partenaires.

Je crois que ma mâchoire est à peu près au niveau de mes genoux. Je bafouille :

— Tu... tu veux parler d'ex-partenaires ?

Rire amusé ! Elle me fait un bisou sur le bout du nez. Le regard qu'elle me lance est chaud comme la braise.

— Ou d'autres qui pourraient le devenir !

C'est un peu comme si une main géante m'empoignait le bas du ventre déclenchant une série de flashes tous plus osés les uns que les autres. J'ai l'impression d'être ivre. Je ne sais si Nat se méprend vraiment sur ma réaction.

— Mon chéri ! Personne n'est obligé à quoique ce soit. Nous pouvons très bien nous contenter de dîner ou boire un verre. Il faut seulement être en harmonie l'un avec l'autre, mais je crois qu'il faudra qu'on le fasse un jour.

Elle abandonne le sentier du libertinage pour revenir au tantra.

— Je pense que le corps est un temple sacré et que Dieu l'a voulu ainsi. Lui rendre hommage dans ce temple est une des plus belles choses qui soient et c'est ce que croient les adeptes du tantra. Les fois, trop rares, où j'ai eu un orgasme tantrique, je me suis sentie meilleure, en paix avec moi-même, en paix avec les autres. Tu sais c'est un peu comme avec la prière lorsque tu es profondément dans ta méditation.

Revenant à nous, elle me dit toute câline :

— Tu sais, rien ne presse, nous avons tout le temps pour mieux nous connaître et nous avons encore tant de choses à faire avant de penser au tantra.

Je l'écoute, absolument fasciné par sa beauté, cette beauté transcendée par ses paroles. Elle croit profondément à ce qu'elle dit et je suis certain qu'elle ne triche pas. Elle est la sincérité, la générosité et l'amour. Je ne sais pas si c'est la définition d'un ange,

mais ça doit s'en rapprocher.

Plongé dans ma réflexion, je dois pour le moins avoir un air bizarre.

Elle serre légèrement mes doigts :

— John ! Ça va ?

Je la regarde un petit moment sans rien dire, lui sourit, caresse sa joue :

— Merci pour ta spontanéité. Je sais mieux que personne, quelles frustrations peut engendrer une sexualité sclérosée. C'est ce qui est... en partie responsable de mon naufrage conjugal. Alors ! Sacré bon sang ! Je suis d'accord pour que nous y allions sans rien nous interdire. Oui... ce sera un hommage à la vie.

À l'instant où je prononce le dernier mot, je vois deux grosses larmes rouler sur ses joues. Elle prend mon visage entre ses mains comme si elle contemplait l'immensité de l'Univers.

— Je t'aime tant John ! Tu es mon amour, mon bel amour et je sais que c'est le Seigneur qui m'a donnée à toi.

Ses lèvres ont un goût de larmes... des larmes de joie.

Elle a fermé les yeux comme si elle cherchait quelque chose loin, très loin, au plus profond d'elle-même.

— Tu sais... oui... je te l'ai déjà dit. J'ai trente-trois ans et jamais je ne me suis comportée comme ça avec un homme. Avec toi, tout est si différent, je t'ai aimé à la seconde même où je t'ai vu. J'ai parfois l'impression d'être très vieille, de te connaître et de t'aimer depuis la nuit des temps et que je t'aimerai l'éternité. Et il y a ce besoin irréprensible de tout te montrer de moi. Que tu connaisses chaque seconde de ma vie, que tu voies tout au fond de mon cœur. Te faire partager chacun de mes chagrins, chacune de mes joies, chacune de mes

folies. Te dire tous mes désirs, même les plus cachés. Je ne sais pas si c'est mon âme celte qui me joue des tours, mais j'ai besoin de tout te dire comme si ma vie ou plus que ma vie en dépendait. C'est quelque chose que je ne maîtrise pas John, comme un raz de marée qui vient du plus profond de moi. J'ai toujours éprouvé ce besoin d'exhiber mon corps au plus intime, mais jamais avec cette intensité. Avec toi, c'est très fort. C'est un tel bonheur. John ! Jamais je n'ai ressenti ça. Je ne sais pas ce qui m'arrive et ça me fait un peu peur.

Elle a dit tout cela d'un trait, sans reprendre son souffle. Elle rajoute, toute tremblante :

— C'est irraisonné... je sais que je n'ai rien à craindre, mais je ne peux m'empêcher d'avoir peur. Peur que tu me crois folle ou pire que ça... complètement détraquée et que tu t'éloignes à jamais.

Je la prends dans mes bras et la serre très fort contre moi.

— Natalie... je t'aime tant que jamais je ne pourrais te quitter. Je crois que j'en mourrai. Moi aussi j'ai plein de choses à te dire. J'ai besoin de me raconter. Seulement voilà, je crains que ce ne soit pas aussi beau qu'une scène d'amour dans laquelle tu t'abandonnes à un amant. Tu es un être pur Nat et je le sais, aucune de tes pensées, aucun de tes actes, de tes gestes ou des mots que tu prononces ne peut être laid. Tu es ma raison de croire en Dieu... et nous l'avons déjà dit... ce qui nous arrive n'a rien d'un hasard. Alors, dis-moi ce que tu as envie de me dire et que les bien pensants et les dévots aillent se faire voir.

Je la tiens à bout de bras et la regarde au fond des yeux pour qu'elle sache que chaque mot que je prononce vient du fond de mon âme.

Je ne sais si elle me voit tant ses yeux sont pleins de larmes. Elle renifle, s'essuie le nez d'un revers de

main. Son magnifique sourire est comme un arc-en-ciel.

— Alors... c'est vrai ! Tu n'y verras jamais rien d'obscène... parce que... c'est beau, tu sais.

— Qu'avec toi une scène d'amour puisse être belle, qui pourrait en douter et tu me dirais avoir fait l'amour avec le diable que je te répondrais sans hésiter qu'alors le diable est redevenu l'ange qu'il était avant sa déchéance.

Encore deux grosses larmes et le soleil de son sourire illumine à nouveau son visage.

Je l'embrasse.

— Es-tu sûre que Lochlainn ne se traduit pas par *Rainbow*<sup>52</sup> en anglais. Natalie Rainbow... je trouve que ça sonne bien.

Son rire est un vrai bonheur.

— Non hélas ! La signification de mon nom est bien moins poétique. Mon véritable nom en gaélique... Áilish Nic Lochlainn signifie : Áilish la fille du Viking. Tu vois, une fille de Viking née au Texas, ce n'est pas très glamour.

— Je pense exactement le contraire. Les Vikings m'ont toujours fasciné. C'est sans doute pour cela que tu me fascines.

Elle se serre très fort contre moi.

— Veux-tu donc bien que Shéhérazade poursuive son récit ?

Je la taquine.

— Ah bon ! Parce qu'il y a une suite ?

Son tonus retrouvé, elle me lance un regard de défi.

— Oui, il y en a une et j'en garde un souvenir délectable, mais puisque ça ne t'intéresse pas...

Je me rends sans combattre.

— Si ! Par pitié Shéhérazade, raconte-moi la suite de tes voyages au royaume du tantra et dans les

---

52 Arc-en-ciel

salons du Saphir.

Elle éclate de rire.

— Je ne sais lequel des deux est le plus coquin. Je crois que sur ce point et sur bien d'autres, nous sommes au diapason.

Donc ! Première soirée au Saphir...

Elle s'interrompt... le vertige du temps.

— Mon Dieu... et dire que c'était il y a trois ans.

Je brûle d'impatience de connaître la suite.

— Tu n'étais pas un peu nerveuse ?

— Si, mon adorable petit curieux, mais j'étais surtout terriblement excitée.

Avant que de me décider, j'en ai d'abord parlé à Sajni qui m'a suggéré de choisir Alain un monsieur d'une soixante d'années que j'avais déjà remarqué dès le premier cours pour la sérénité qui se dégageait de sa personne. J'avais aussi eu l'occasion de bavarder une ou deux fois avec lui et l'avais trouvé encore plus séduisant de près que de loin... il émanait de lui un tel magnétisme. C'est sûr, j'étais tellement en manque que j'aurais même trouvé séduisant un homme petit, chauve et bedonnant.

Bref ! J'avais déjà discuté avec lui, mais ce jour-là, j'ai intercepté Alain à la fin d'un cours et après l'échange de quelques banalités, je lui ai demandé s'il acceptait de me « coacher ».

Je pouffe, ce qui fait froncer les sourcils à Natalie.

— Qu'ai-je dit de si drôle ?

J'ai du mal à garder mon sérieux.

— Je trouve le terme élégant, et bien que je n'ai jamais fréquenté d'hippodrome, il évoque plutôt pour moi l'image de « driver » une pouliche.

Je n'aurais pas dû plaisanter là-dessus. Natalie me cloue d'une phrase.

— Je me vois assez bien en pouliche, mais je préfère être montée à cru plutôt qu'attelée.

Seigneur ! J'en ai le souffle coupé tandis qu'une image dévastatrice que j'essaie en vain de chasser s'incruste dans mon esprit.

Natalie observe avec amusement les effets de sa réplique et ne résiste pas à me porter le coup de grâce.

— Ça ne faisait pas partie de mes fantasmes, mais la perspective me paraît intéressante et je vais sérieusement y réfléchir.

J'ai du mal à récupérer.

— O.K ! Je me rends. Je devrais le savoir, à ce petit jeu, je ne suis vraiment pas de taille.

Elle me regarde tendrement, mais elle n'en a pas fini avec moi.

— Je ne suis pas de cet avis. Je trouve au contraire que tu es d'une taille très convenable.

Elle éclate de rire et me couvre de bisous. Son regard est chargé de tendresse.

— C'est extraordinaire, jamais je n'aurais imaginé pouvoir un jour parler comme ça avec un homme. Avec toi, tout est limpide. Les mots me viennent comme l'eau jaillit d'une source.

Elle s'assied en tailleur devant moi, le dos bien droit, les seins pointant fièrement. Allongé sur le côté, appuyé sur un coude, j'écoute la suite de son récit. C'est étrange, bien qu'elle parle, c'est comme si je n'entendais aucun son.

En fait, ses lèvres forment des syllabes et les syllabes des mots, mais chaque mot est une perle de lumière. Et, les mots s'imbriquent, s'assemblent, forment des phrases dont chacune est une image. Les images d'un univers d'amour... au cœur de son âme.

Et je suis là avec elle. Près d'elle, je vais vivre chaque moment, chaque seconde de cette soirée avec Alain.

Avec beaucoup de tendresse et une grande douceur,

il va l'amener dans un monde magique dont elle ignorait tout.

Pendant une heure, vont m'être dévoilé les mystères du tantra où chaque effleurement, chaque pression d'un doigt ou d'une main sur ses reins et jusque dans les endroits les plus secrets de son corps vont concentrer son énergie sexuelle au creux de son ventre. Je ressens le feu dans ses reins et lorsqu'elle me dit comment leurs sexes se joignent, je suis elle. Je suis elle, mais je suis aussi l'homme qu'elle accueille au plus intime. L'accouplement est lent et long. Le temps et la conscience s'étirent. Après une longue jouissance, la maîtrise exceptionnelle qu'a ce magicien de son propre corps et de son esprit va la faire exploser en une myriade d'étoiles. Il la sait privée d'amour depuis trop longtemps et la reprend une deuxième fois. Une deuxième fois plus virile où elle exige de ne pas être ménagée. À la fin de la longue chevauchée, elle crie de plaisir et sanglote de bonheur. Puis, longtemps après, alors qu'elle repose apaisée à son côté, il lui dit, son émotion et sa joie d'avoir été l'acteur et le témoin d'un orgasme féminin aussi puissant. Elle lui répond que cela n'a été possible que grâce à sa maîtrise du tantra. Elle l'en remercie, ainsi que pour l'abondante offrande dont il a abreuvé son corps.

Il y a déjà de longues minutes que Natalie s'est tue. Elle me regarde avec ce sourire si particulier que jamais je n'ai vu ni ne reverrai sur aucun autre visage. Je suis sur un nuage et m'y sens si bien que je n'ai pas du tout envie d'en redescendre.

Mon élocution est un peu hésitante.

— Ton premier orgasme au Saphir... Rien qu'à t'écouter, je n'en étais pas loin et pourtant, tu ne m'as même pas touché. Es-tu une fée, une magicienne ?

Ses mots sont comme une caresse.

— Je suis surtout la femme qui t'aime.

Son regard se fait plus appuyé.

— De ce qu'était ce premier orgasme au Saphir et de ce que sont les nôtres, je peux prédire sans hésitation qu'avec toi... là-bas... ce sera merveilleux.

Elle me prend les mains.

— Il faudra vraiment que nous le fassions.

Puis elle a un petit rire.

— Mais ne brûlons pas les étapes. Je veux d'abord savourer chaque minute passée dans tes bras... par exemple maintenant, répondre aux milliers de questions qui se bousculent dans ta tête.

Je l'attire doucement vers moi.

— Je ne sais s'il y en a mille, mais à cet instant une seule me vient à l'esprit.

Sa main se referme sur moi... ses yeux me mangent

— Si j'en crois cet argument, ce doit être une question très... très importante.

La préhension se change en caresse. Elle rit.

— Je t'écoute.

Je toussote pour m'éclaircir la voix.

— Euuuh ! Ça s'est souvent reproduit ? Je veux dire aussi fort ?

Elle réfléchit une seconde.

— Lorsque j'avais la chance de rencontrer Alain, c'était chaque fois le même émerveillement, mais...

Elle s'interrompt, puis sourit comme si elle se rappelait quelque chose d'agréable. De très agréable même...

— Il serait injuste de ne pas citer un des professeurs. Un maître de tantra avec lequel j'ai passé de merveilleux moments. Et puis... Ah oui ! Il y a eu aussi Serge... le patron du Saphir... le plus ancien adhérent de l'Institut. Il lui arrivait quelques fois d'animer des séances en l'absence d'un professeur, mais paradoxalement, je n'ai jamais eu de rapport

tantrique avec lui et...

J'ai la bouche aussi sèche que de l'amadou lorsque je l'interromps.

— Pas... pas de rapport... tantrique, tu veux dire que...

Son sourire angélique désarmerait un bataillon de l'Inquisition.

— Oui... je ne sais pourquoi, avec lui c'était très particulier. Tout débutait par le massage tantrique classique et spontanément, au bout de quelques minutes, nous revenions à notre bon vieux rituel occidental.

Elle rit.

— Je me souviens surtout de notre deuxième rencontre. Il avait tenu à me présenter sa femme dont j'ai été ravie de faire la connaissance. C'est grâce à eux qu'ensuite, j'ai rencontré la plupart de mes autres partenaires, mais ça, je te raconterai un autre jour.

— Ah ! Parce que... ?

— Oui, mon adorable petit coquin ! Ne me demande pas combien, en trois ans je ne les ai pas comptés, mais Alain était mon préféré. J'étais toujours très émue et aussi je dois bien l'avouer... très excitée et très impatiente de le rencontrer.

J'essaie de prendre un air détaché pour demander :

— Ce n'est tout de même pas un peu déstabilisant... je veux dire... avec quelqu'un de pratiquement le double de ton âge.

Le sourire de Natalie en dit long.

— La première fois... peut-être ? J'étais un peu anxieuse, mais tu sais... Alain...

— Oui... Alain... ?

Elle rit.

— C'est un très bel homme, très séduisant et très cultivé. Euhh... ! Il y a un détail cependant...

Mon expression semble beaucoup l'amuser.

— Il a beaucoup de poils sur la poitrine, une magnifique toison blanche... mais les détails de cette nature ne t'intéressent sans doute pas.

Je ne sais pas quelle tête je fais.

— Si ! On dirait que ça t'intéresse !

Je bafouille.

— Certains détails peuvent avoir quelque intérêt.

Elle me dévisage, la tête inclinée sur le côté, les yeux mi-clos.

— Certains seulement ?

Ma réponse, même si elle est muette, est suffisamment éloquente. Elle s'allonge contre moi, pose sa tête sur mon épaule.

— À la façon dont tu me regardes, je te sens un peu gêné et je ne sais plus quoi penser. Ai-je eu tort de te raconter tout ça et... avec tant de détails ?

Voilà bien une preuve de plus que ma diablesse lit dans mes pensées. Je suis effectivement un peu gêné, mais pas du tout par ce qu'elle croit.

Je toussote pour m'éclaircir la voix.

— Ce ne sont pas tes « confidences détaillées » qui me gênent, bien au contraire. Je suis profondément heureux que tu me fasses partager des moments aussi intimes et contrairement à ce que tu pouvais craindre, je suis admiratif de la femme totalement décomplexée que tu es.

Sensible au compliment, elle a le rose aux joues, mais se reprend très vite.

— Mais alors, qu'est-ce qui te gêne.

Là, c'est moi qui dois rougir. J'arrive à ne pas baisser les yeux, mais pas à m'empêcher de bafouiller.

— Euuuh ! Eh bien... c'est... c'est... c'est le fait de me rendre compte que j'ai tellement aimé ce que tu m'as raconté qu'en fait... qu'en fait, je dois reconnaître que j'aurais voulu être là avec toi... pendant que... enfin pendant que tu... avec...

Je m'attendais à tout le moins à une moue surprise, voire réprobatrice. C'est tout au contraire un sourire aussi magnifique qu'un lever de soleil qui m'est offert. Ce n'est pas exagéré de dire que le ravissement se lit sur son visage.

À son tour de bégayer.

— John ! C'est... c'est vrai ! Tu aurais voulu me voir faire l'amour avec Alain ? Il n'existait qu'un homme comme toi... et tu es là... dans mes bras.

Elle prend mes mains, les couvre de petits baisers.

— Mon Dieu ! Il y a à peine trois semaines que nous nous connaissons... comment est-ce possible ?

Elle m'embrasse et... les quelques phrases qu'elle chuchote au creux de mon oreille me font bouillir le sang. Le résultat était inévitable, elle en est ravie.

— Je ne m'attendais pas à une réponse aussi rapide. Je suppose que c'est un oui.

J'essaie de rassembler ce qui me reste de raison.

— Tu voudrais vraiment... ?

Elle me fixe intensément.

— Je crois que tu en as autant envie que moi.

— Tu l'as déjà fait ?

— Non... jamais. Ce n'était qu'un fantôme.

Je ne comprends plus.

— Mais... qu'est-ce qui a changé ?

Est-ce l'ange ou le démon qui me répond ?

— Ce qui a changé ! C'est que je n'avais jamais aimé quelqu'un comme je t'aime. Je t'aime si fort John que je veux tout vivre et partager avec toi et ces moments-là en particulier.

Elle prend mon visage entre ses mains.

— Mais toi ! Es-tu vraiment certain de le vouloir ?

Les yeux dans les siens, je m'entends lui répondre :

— Aussi certain que de mon amour pour toi. Oui, j'en ai très envie.

Elle se mordille les lèvres, l'émotion et l'excitation

embuent ses yeux.

— Je le savais, je l'ai ressenti très fort.

Sa main dans mes cheveux, une perle d'eau sur sa joue.

— Et quelque chose me dit que ce sera magique.

Elle rit et roule sur moi, me noyant dans le flot de ses longs cheveux blonds.

\*\*\*

À suivre : Livre 2

**FIN**

**Merci pour votre lecture.**

Vous pouvez maintenant :

- [Donner votre avis à propos de cette œuvre](#)
- [Découvrir d'autres œuvres du même auteur](#)
- [Découvrir d'autres oeuvres dans notre catalogue « Romans »](#)

Ou tout simplement nous rendre visite :  
[www.atramenta.net](http://www.atramenta.net)

Suivez-nous sur Facebook :  
<https://www.facebook.com/atramenta.net>